DES IDÉES

ET

DE L'ÉCOLE DE FOURIER

DEPUIS 1830.

I. — *OEuvres de Fourier,* nouvelle édition.
II. — *Destinée sociale,* par M. Victor Considérant.
III. — *Observations critiques sur la doctrine de Fourier,* par M. Daurio.
IV. — Publications fouriéristes.

Depuis quinze ans déjà, les disciples de Charles Fourier aspirent à la domination universelle; ils ont multiplié les cours, les brochures, les journaux : à les entendre, ils sont à la veille de déployer sur tous les points du globe une activité triomphante. Au fond, le fouriérisme se dissout; pour s'étendre, il renonce à son drapeau, et malgré ses bravades retentissantes, au lieu de conquérir la société, la petite congrégation des phalanstériens est bien près d'être conquise. Le moment est venu d'analyser ce mouvement qui réalise un à un avec une docilité merveilleuse tous les phénomènes de l'erreur. Ce spectacle est triste, mais nous ne craindrons pas de le contempler. La lutte des idées excentriques contre la société n'a jamais peut-être été plus vive qu'à notre époque, et l'histoire des utopies a plus que jamais son à-propos.

Dans les crises révolutionnaires, il surgit toujours des inventeurs et des enthousiastes. Tous exercent une critique impitoyable, tous aspirent à la conquête du monde : animés par le souffle des révolutions, tous se présentent avec

la persévérance, la hardiesse, l'héroïsme du génie; mais là s'arrêtent les ressemblances. L'inventeur crée, sa critique suppose un dogme, son idée doit maîtriser les évènemens, l'avenir est à lui, Dieu pense dans sa pensée comme s'il l'avait choisi pour corriger la création. L'enthousiaste est le jouet de la tourmente révolutionnaire, la victime de sa propre critique; il prend le passé pour l'avenir, et il reste seul avec ses idées dans les espaces imaginaires de l'erreur, sans jamais toucher à la réalité. L'inventeur a une postérité; l'enthousiaste n'a que des ancêtres. Ainsi, dans la crise sociale du moyen-âge, Abélard devance saint Thomas; le *Sic et Non* est la préface de la grande concordance de la *Somme*, et le doute d'Abélard se propage et grandit à travers les siècles. Les millénaires, pour renverser l'église, annoncent une nouvelle incarnation, de sorte qu'ils reviennent au point de départ du christianisme : l'église triomphe. Quand la crise se renouvelle plus tard, Campanella annonce Bacon; Bacon trace le programme du XVIIIe siècle. Dès-lors on voit qu'un monde nouveau doit surgir; le moyen-âge est condamné à mourir. Guillaume Postel, les frères de la Rose-Croix, Robert Fludd, ces nouveaux millénaires de la renaissance, évoquent les sciences occultes. Ce n'est pas à l'expérience, c'est à la magie, à l'astrologie, à l'alchimie, à l'apocalypse, qu'ils demandent la manifestation des temps modernes. Les nouveaux millénaires disparaissent à leur tour sans jouer aucun rôle dans l'histoire. Rien n'est plus logique : dès que l'intelligence travaille sans l'appui d'une découverte, il faut qu'elle se répète, et quand ses erreurs se trouvent en présence des faits, elles doivent s'évanouir.

L'enthousiaste le plus ardent et le plus excentrique de nos jours, Fourier, est aussi l'homme qui, tout en croyant marcher vers un avenir indéfini, a reculé le plus loin dans le passé. Il annonçait un nouveau monde industriel; on l'a cru sur parole, on l'a proclamé, comme Saint-Simon, le génie qui venait achever d'un seul coup l'œuvre de la révolution française. Il a séduit, il devait séduire, car le grand œuvre de la philosophie n'est point terminé. La révolution a posé des prémisses, les préfaces de nos codes ont proclamé des principes, qui ouvrent d'infinis horizons à la libre activité de l'esprit humain. La critique est donc inévitable, la discussion légale, le mouvement nécessaire; ni la science des intérêts ni celle du droit n'ont prononcé leur dernier mot. On veut malheureusement devancer, brusquer l'œuvre de la raison. De là cette exaspération de la minorité qui prend le nom de parti social, ce désespoir, cette impatience, qui se formulent dans les erreurs du communisme. Au milieu de ce mouvement, que sont devenus les deux chefs des socialistes? L'effervescence révolutionnaire leur avait donné des adeptes; ils avaient fondé deux sectes, et aujourd'hui le saint-simonisme a disparu, le fouriérisme seul survit, mais à la condition de résoudre de nouveau un à un tous les problèmes que Fourier avait résolus d'un seul trait. C'est dire que, si le saint-simonisme s'est dissout, le fouriérisme doit se convertir en masse; dès à présent même, il ne vit plus que comme une fraction excentrique du parti radical, dont il usurpe les tendances et revendique les succès. Un rêve maladif

et un réveil imparfait, les angoisses d'une demi-conversion après les ardeurs de l'orthodoxie, voilà les deux phases et l'histoire tout entière du fouriérisme.

La vie et les travaux de Fourier ont déjà trouvé leur historien; nous ne voulons pas revenir sur une tâche accomplie dans cette *Revue* même (1). Si nous suivons d'abord Fourier dans sa marche solitaire vers le passé, ce n'est qu'afin de mieux apprécier l'état actuel de la secte. Il est curieux de comparer la doctrine des maîtres aux théories des disciples, et de constater l'hérésie chez ceux même qui croient jeter les fondemens d'une nouvelle église.

I. — LE PHALANSTÈRE.

Charles Fourier ne se propose pas une simple réforme industrielle. Qu'on se figure un homme qui possède six cent mille palais prêts à le recevoir dans toutes les parties du globe, qui éprouve seize fois par jour le ravissement d'un bonheur inattendu; un homme dont le moindre acte est un plaisir, le moindre plaisir une action utile, et dont les jouissances les plus égoïstes se transforment comme par enchantement en actions héroïques glorifiées par l'humanité tout entière : tel est le sort que Fourier promet à tous les hommes. Ce premier degré de félicité une fois atteint, lorsque tous les hommes seront mille fois plus heureux que ne l'ont été les plus grands rois de la terre; lorsqu'ils seront délivrés de tout ennui, de toute contrainte, la science même de ce bonheur terrestre découvrira tous les secrets de la vie et de la mort : elle pourra agir sur les forces les plus intimes de la création, et l'humanité s'élèvera dans une hiérarchie céleste par un miracle cosmogonique qui lui fera traverser des myriades de mondes au milieu de merveilles toujours nouvelles et toujours croissantes. On le voit, ici il ne s'agit pas du bien-être, mais du bonheur; on ne promet pas une révolution, mais une transfiguration. Si Jésus-Christ annonçait la grace, Fourier nous assure à tous le paradis.

Fourier, on le devine, professe un souverain mépris pour la civilisation : il l'interroge au point de vue du bonheur, et la critique est facile. Suivant lui, la civilisation ne profite qu'aux riches, elle ne donne la richesse qu'à un vingtième du genre humain, et ce vingtième est soumis à toutes les chances, à tous les ennuis, à toutes les passions de la fortune. La civilisation se fonde sur la famille et la propriété. La famille renferme l'homme dans une vie bornée, monotone, souvent odieuse; elle sacrifie les enfans, la femme : divisée dans le ménage, elle ne s'unit que pour lutter contre l'ordre public. La propriété est exposée à l'émeute, aux confiscations, aux procès, au vol, aux dilapidations : elle ne sert dans la civilisation qu'à développer cette féodalité que la famille contient en germe. Aussi la famille jointe à la propriété organise les castes, la guerre du manant et du seigneur. La tyrannie pousse à la révolte, le peuple s'insurge; mais il n'échappe à la féodalité politique que

(1) Voyez, dans la livraison du 15 novembre 1837, l'article de M. Louis Reybaud sur Charles Fourier.

pour tomber sous le joug de la féodalité industrielle. Il est libre, il est souverain, à la condition de vivre dans les *bagnes mitigés* de la grande industrie. L'ordre n'est maintenu que par l'action de la loi, par la prison, l'échafaud, les baïonnettes : ce sont des esclaves armés qui contiennent des esclaves désarmés, tandis qu'à l'extérieur le sort des nations est livré à tous les accidens de la guerre. Bref, la civilisation se réduit à la guerre de tous contre tous, à une guerre savante, déguisée, souvent hypocrite, toujours terrible. Ainsi, d'après Fourier, la libre concurrence est l'anarchie de la propriété industrielle, parfaitement libre de se ruiner, et d'opprimer le travail et le talent. Le commerce se trouve monopolisé par les marchands, naturellement hostiles aux intérêts des producteurs et des consommateurs. La distribution des richesses tourne encore à l'avantage du monopole, c'est un axiome que la pierre va au tas, que les premiers dix mille francs sont les plus difficiles à gagner, et cet axiome à lui seul est l'expression de la plus cruelle injustice. Donc, la production se fait au profit du producteur, la circulation au profit des marchands, la distribution de la richesse au profit des riches; partout les fonctions de l'économie politique sont viciées, faussées en faveur des fonctionnaires au détriment du public, en faveur du riche aux dépens de la masse.

D'après Fourier, la marche de la civilisation est subversive. Les nouvelles créations de la mécanique affament l'ouvrier, la division du travail le réduit à l'état de machine; le développement de l'industrie fortifie la féodalité industrielle, de sorte que la misère s'étend en même temps que la richesse augmente. C'est l'art de la guerre qui exploite depuis trois siècles les meilleures inventions. Si l'industrie a rapproché tous les pays, associé tous les peuples, ce n'est que pour leur faire partager tous les inconvéniens de la civilisation. Où se trouve aujourd'hui l'association universelle? Suivant Fourier, elle se trouve dans le monopole commercial de l'Angleterre : favorisé par le perfectionnement de l'art nautique, ce monopole ferme toutes les communications, il soumet l'honneur des nations aux calculs de l'intérêt mercantile, il salarie la guerre sur le continent. Les peuples civilisés ne s'accordent que pour déboiser les montagnes, ruiner les climats, propager les pestes, développer les causes de la guerre universelle. Plus la civilisation avance, plus elle nous éloigne du bonheur : elle est si repoussante, dit Fourier, que, malgré ses avantages, elle répugne aux barbares et aux sauvages. Elle ne fait que *réprimer*, *comprimer*, *supprimer* nos instincts, elle se réduit à une triple lutte contre la nature, contre l'homme et contre Dieu : contre la nature, car les travaux qu'elle impose répugnent à nos passions; contre l'homme, car elle met en guerre la famille et l'état, les riches et les pauvres, les gouvernemens et les peuples; contre Dieu, car elle proclame des lois morales et nous prêche le devoir. Or, c'est là pour Fourier un bouleversement monstrueux. Tous les animaux, dit-il, suivent l'instinct, tous les êtres vivans obéissent à l'impulsion divine du plaisir, l'homme seul renonce volontairement au bonheur, lutte contre ses propres passions et se révolte ainsi contre Dieu.

Fourier le déclare, il faut sortir de la civilisation : le bonheur ne se trouve que dans le règne animal. Là, point de gêne, point de contrainte, point de morale ni de politique; le travail est un instinct, l'industrie un plaisir. Partout où l'homme est soumis à l'empire de la nature, il est en même temps heureux et puissant. L'œuvre de la reproduetion s'accomplit dans les ravissemens de l'amour; ce sont des joies maternelles que les soins fastidieux et dégoûtans réclamés par l'éducation de l'enfance. Les plus pénibles travaux de la chasse, de la guerre, de la science, de l'art, ont leurs plaisirs; les plus hideuses occupations peuvent présenter un attrait. Fourier excelle dans l'observation de l'animalité, soit de la brute, soit de l'homme; il est doué du génie des choses vulgaires, il recherche et saisit tous les cas où les passions de l'homme s'identifient avec l'industrie; il parle de rois adonnés à la serrurerie, à la menuiserie, à la vente du poisson, à la fabrication de la cire à cacheter. Ce sont là des exceptions dans la société, et cependant l'identification du plaisir et du travail est la loi universelle dans la nature. Rendre l'homme à la nature, de sorte que l'essor continu des passions enfante tous les bienfaits de l'industrie, tel est le problème de Charles Fourier. S'il n'y a pas de corrélation, dit-il, entre nos instincts et notre industrie, on doit désespérer de l'humanité comme on désespère de la civilisation; si cette corrélation, si cette harmonie existent, on ne doit les chercher ni dans la politique, ni dans la morale, ni dans la religion; on doit les chercher dans une nouvelle invention, dans un instrument nouveau, et cet instrument, Fourier le propose : c'est le phalanstère. On sait que le phalanstère est à la fois un palais et une commune où se réunissent seize cent vingt personnes, ou quatre cents familles. Elles y trouvent des ateliers, des terres, des machines, tous les instrumens du travail, elles s'associent en commandite, elles restent complètement libres de faire tout ce qui leur passe par l'esprit, et il se trouve que, par la force de nos instincts, le travail se change en plaisir, la passion en industrie, l'intérêt devient la justice la plus rigoureuse, et les richesses se multiplient dans une proportion effrayante. Qu'un seul de ces palais soit établi, et les bénéfices seront si exorbitans, les jouissances si vives, le bonheur si extraordinaire, que toutes les communes de la terre se transformeront sur-le-champ en phalanstères. « Pendant cette phase, dit Fourier, chaque année vaudra des siècles d'existence et offrira une foule d'évènemens si surprenans, qu'il ne convient pas de les faire entrevoir sans préparation. Les esprits des civilisés se soulèveraient si on leur exposait sans précautions la perspective des délices dont ils vont jouir sous très peu de temps, car il faudra à peine deux ans pour organiser chaque canton sociétaire, et à peine six ans pour achever l'organisation du globe entier, en supposant les plus longs délais possibles. »

Le plan de Fourier est très simple : il se réduit, on le sait, à changer le mobilier du globe, à substituer des palais-communes à toutes les villes et bourgades du monde. Où donc trouver la garantie de toutes les merveilles promises par le phalanstère ? Quel est le principe de la nouvelle invention? C'est ici le moment décisif de la doctrine de Fourier; le reste n'est qu'une affaire

de logique : si la preuve ici résiste à la critique, Fourier est le plus grand de tous les hommes; mais point de milieu entre une révélation et un délire. Écartons d'abord les équivoques : le bonheur annoncé par Fourier ne tient pas à l'architecture du phalanstère; cette architecture sera commode, utile, prodigieuse, si l'on veut, mais les murailles du phalanstère ne renferment aucun sortilége pour transformer la société. Le principe d'association n'explique pas non plus le phalanstère : l'association ne supprime ni les ennuis du travail ni les contraintes morales. La nature, dit Fourier, repousse ce *simplisme* de l'association; les familles nombreuses s'irritent, se subdivisent chaque jour malgré les avantages incontestables de la vie commune. La critique de la société ne conduit pas non plus au phalanstère. Que la critique de Fourier soit vraie ou fausse, superficielle ou profonde, il n'y a aucun lien entre l'énumération de nos douleurs et la toute-puissance attribuée à la nouvelle commune de seize cent vingt habitans.

Si le phalanstère ne se justifie ni par sa construction, ni par l'association, ni par la critique de la société, quel en sera donc le principe? Apparemment ce principe est dans la nature : en effet, autant Fourier a outré la critique de la société, autant il exagère l'apologie de la nature; dans la civilisation, il ne voit que le mal, comme si elle était l'œuvre du bourreau; dans la nature, il ne voit que le bien, comme si elle était le paradis. Il insiste sur une vérité vulgaire, il montre que l'instinct est infaillible, qu'il est sanctifié sans cesse par le plaisir; il montre que l'industrie animale est attrayante, et il en conclut que les instincts, les attractions, sont proportionnelles aux destinées, et que le bonheur est la vocation de tous les êtres. Le fait isolé était vrai, la généralisation est démentie par tous les faits. La nature est ensanglantée sur tous les points; il est des races qui disparaissent, la vie se nourrit de la mort; tout être vivant sort armé des mains de la nature pour exercer la destruction; c'est le sacrificateur prédestiné d'une myriade d'êtres vivans, il ne connaît pas lui-même ses propres victimes. Par une contradiction fatale, en même temps que l'instinct est proportionnel à la destinée, tous les instincts sont en désaccord avec toutes les destinées. La guerre est donc naturelle; l'opposition, l'antithèse entre la nature et la civilisation est donc factice, d'autant plus que Fourier fait abstraction du principe de l'art, la pensée. Le principe fouriériste, absent de la nature, est-il dans la Providence? L'idée d'une bonté infinie ne change pas les faits qui sont devant nous; le sang coule, et puisque le phalanstère se place au milieu de la lutte des élémens dans une nature sacrifiée, il ne se justifie ni par le spectacle visible de la nature, ni par la providence invisible de Dieu.

Fourier s'efforce d'absoudre la nature de l'homme par l'analyse des passions, il les compte, il en trouve douze : les cinq sens d'abord, ensuite l'amour, l'amitié, le *famillisme*, l'ambition; en troisième lieu, les passions de l'intrigue, de la variabilité, de l'union, en d'autres termes la *cabaliste*, la *papillonne*, la *composite;* une treizième passion, l'*unithéisme*, les absorbe toutes. D'après Fourier, les passions ne conduisent pas nécessaire-

ment à la guerre; elles peuvent trouver le plaisir dans le travail, le bonheur dans l'industrie : c'est la civilisation qui les pervertit. Il en résulte la possibilité abstraite et métaphysique d'un ordre de choses où les douze passions se combinent avec toutes les fonctions des arts et métiers; mais, entre la possibilité métaphysique qui embrasse tout et l'acte positif et réel du phalanstère, il y a un abîme : comment le franchir? Il s'agit de prouver d'une manière directe et positive que, dans la nouvelle commune, les paysans, les hommes du peuple, pourront se livrer à l'attrait des travaux élégans, que les marquises se passionneront pour le blanchissage, que les comtesses feront la cuisine, que les rois exerceront réellement le métier de serrurier et de cordonnier. Il s'agit d'utiliser tous les goûts, les plus immondes comme les plus purs, d'absorber l'humanité dans l'industrie attrayante en lui faisant oublier toutes les idées actuelles de décence, de distinction; il s'agit de trouver une myriade de coïncidences miraculeuses entre les instincts et l'industrie, de manière à satisfaire toutes les vanités, toutes les ambitions, et si un seul homme se trouve en dehors des lois de l'attrait, si un seul meurtre est commis, il y a des geôliers, des supplices, il y a la guerre : le phalanstère est manqué.

Quelle est donc, nous le répétons, la preuve directe et définitive du phalanstère? Cette preuve, nous l'avons cherchée en vain dans le principe de l'association, dans la critique de la société, dans l'apologie de la nature, dans l'apologie des passions, dans la Providence divine. Le phalanstère ne se fonde que sur la théorie des nombres. Le nombre est neutre, impersonnel; il pénètre à travers les trois règnes de la nature, et il reste toujours le même; il mesure tout ce qui tombe dans l'espace et dans le temps, il saisit, il rapproche tout : la figure des minéraux, les formes des végétaux, celles de la vie, les phases de l'année, la marche des astres. L'ordre et la symétrie se laissent entrevoir partout; partout il y a les traces de je ne sais quel rhythme mystérieux qui se répète de loin en loin dans la création. Or, le nombre fixe les rhythmes, les assonances, il note les multiples et les diviseurs qui se répètent dans la nature. On dirait qu'il touche à l'essence intime des choses. Il y a sept couleurs, sept tons; la triade et la tétrade s'additionnent, se divisent, se multiplient de mille manières avec une constance infaillible dans les productions naturelles comme dans la marche des astres. Le nombre est donc un premier principe, se dit Fourier, comme Dieu et la matière : il gouverne les mondes, il organise la fleur, la charpente de l'animal, les formes de la vie, enfin cette force que l'on nomme la passion. Le nombre *groupe* tous les êtres d'après ses lois symboliques; il développe par séries tous les groupes; la *série distribue les harmonies* dans l'univers; la création se résout dans une grande loi sériaire dont les enchaînemens indéfinis frappent sans cesse nos yeux. Or, la série, d'après Fourier, est parfaite dans la nature entière; il n'en doute pas un instant : la série est vivante, les astres vivent comme les animaux; Fourier en est encore parfaitement certain. Partout cette vie est mobile, partout le développement s'accomplit par l'attraction, partout le mouvement s'identifie

avec le plaisir, partout le rhythme du nombre répand le bonheur sur les groupes et les séries, soit des fleurs, soit des mondes : ici encore Fourier est soutenu par une foi inébranlable. L'homme seul est malheureux; donc la civilisation intervertit le nombre qui doit le gouverner. Qu'on l'arrache à la civilisation et qu'on le replace dans le nombre de l'harmonie universelle. Alors l'ordre qui domine le *mouvement physique*, le *mouvement organique*, le *mouvement animal*, éclatera dans l'humanité, c'est-à-dire dans le *mouvement passionnel;* la nature organisera elle-même l'association, partout l'industrie de l'homme se trouvera identifiée avec le bonheur et infaillible comme l'instinct. Fourier oublie complètement que le rhythme du plaisir est aussi le rhythme de la douleur.

Le phalanstère suppose la théorie des nombres, rien n'est plus évident, et, par une bizarrerie qui n'est pas la moindre, Fourier n'expose nullement cette théorie dans ses livres. La science du phalanstère se dérobe ainsi à l'examen lorsqu'on se croit sur le point de la saisir; nous n'avons plus qu'à la deviner. Tout l'effort de Fourier consiste à noter les nombres les plus solennels qui se répètent dans la création pour identifier le rhythme de la création et les harmonies de la musique. Cette opération achevée, on ne sait comment, il veut que la nouvelle commune soit organisée d'après un nombre donné par la musique et correspondant à l'ordre universel. Il reprend donc ici sa psychologie, ses douze passions; il les traduit dans les sept notes et les cinq demi-tons de l'octave; il traduit successivement les caractères en autant d'accords formés par la réunion de plusieurs notes ou passions. Dès-lors l'homme, les sentimens disparaissent, il ne reste plus que des notes; Fourier compte les accords de la musique, il dresse l'échelle de toutes les harmonies, et comme le nombre 810 lui donne une série complète d'accords correspondans à une foule d'assonances cabalistiques, il en conclut qu'il doit y avoir toutes les harmonies instinctives dans les 810 personnes ou caractères, lesquels, doublés par les deux sexes, forment l'association phalanstérienne de 1620 personnes. C'est là le petit tourbillon harmonique dans lequel les hommes se groupent, se séparent, s'attirent ou s'éloignent les uns des autres, d'après les lois de la musique *mondiale;* transformés en accords vivans, ils soulèvent 30,000 antipathies ou discords pleins, 1,200,000 demi-discords, et mille autres modulations, sans sortir jamais du nombre sacré, qui représente l'attrait universel.

Tout le système de Fourier présente la symétrie d'un rhythme symbolique : les 32 chœurs de la phalange répondent aux 32 dents de l'homme, les 810 caractères aux 810 muscles du corps humain; les 400 travaux, les 400 familles de la phalange, les 4,000,000 de phalanstères sortent de la tétrade; la septénaire des couleurs et des tons constitue le groupe, et la civilisation à son tour, cette antithèse de l'harmonie, développe les vices de la propriété, de la famille, du commerce, des infidélités conjugales, vices que l'on compte dans chaque catégorie d'après un nombre symbolique pris au rebours. La forme du système, le but extraordinaire de l'industrie attrayante, le principe

du nombre placé à côté de Dieu et de la matière, tout prouve que le fouriérisme se fonde sur l'harmonie pythagoricienne et sur tous les principes des mystagogies antiques. Fourier substitue souvent une preuve à l'autre dans la polémique; attaqué par l'expérience, il riposte par le principe d'association; attaqué sur l'association, il critique la civilisation. Souvent les conséquences se présentent chez lui comme des principes, car il joue la Providence elle-même sur ce coup de dés du phalanstère : forcé par l'analyse à donner son dernier principe, le système se réduit à un labyrinthe inextricable d'analogies mystagogiques toujours entrevues, jamais expliquées. Ainsi, pour admettre l'instrument de Fourier, il faut d'abord rejeter la civilisation comme une tyrannie morale, politique et religieuse; ensuite on doit croire aveuglément que la nature est partout et toujours heureuse. En troisième lieu, il faut avoir une foi inébranlable dans le principe du nombre, le vrai dieu de Fourier. Quand on a surmonté cette triple épreuve, quand on est persuadé que les planètes tournent avec une vive satisfaction autour du soleil, il reste une dernière épreuve, la plus dure : il faut croire aveuglément à la parole de Fourier, car il ne donne point le secret du phalanstère. Au reste, sa science, nous le répétons, était la science des anciens. L'antiquité se confiait naïvement dans les forces vivantes de ce monde; elle croyait que le nombre pouvait déchirer le voile qui cache les dieux élémentaires, elle épiait, elle écoutait, elle attendait le moment où l'oreille de l'homme pourrait saisir les voix divines ou l'harmonie mondiale. En contemplant la nature, Fourier a entendu le dernier retentissement de la lyre d'Orphée; la magie musicale de Saraswati a troublé sa raison; dans son égarement, il a vu la nouvelle Jérusalem du phalanstère dessinée à grands traits dans la création : de l'erreur, il a été conduit au délire. Suivons-le dans cette hallucination poétique.

II. — L'ÉPOQUE HARMONIENNE.

Persuadé d'avance qu'il pouvait satisfaire toutes les passions, Fourier n'a plus qu'à imaginer, à rêver; le nombre établit *à priori* le bonheur universel, on n'a donc à interroger la nature que pour chercher les plus heureuses combinaisons de l'instinct, qui se réaliseront toutes dans le phalanstère. Il faut d'abord que le groupe et la série se développent spontanément, librement : quatre passions, l'amitié, l'amour, le *famillisme*, l'ambition, peuvent grouper les hommes; la *cabaliste*, la *papillonne*, la *composite*, peuvent développer la série; le nombre assure ce prodige, donc la confusion disparaît dans la nouvelle commune, organisée par groupes et par séries; ces groupes et ces séries animales correspondent à tous les travaux de l'industrie. Il y a des fonctions monotones dans la subdivision du travail, mais la *papillonne* peut les parcourir toutes en *courtes séances*. Il y a des travaux odieux, mais les machines peuvent les faciliter, les *vilains goûts* peuvent s'en charger. Comment suppléer au travail répugnant de la domesticité? Les amis, les flatteurs peuvent remplacer les domestiques. Quant aux travaux malpropres, on

y dévoue la jeunesse, naturellement portée, selon Fourier, à la malpropreté et au dévouement. Au reste, on court au travail avec l'impétuosité de l'instinct, on ferme l'Évangile, on cherche la richesse et non pas la vertu, et la vertu vient par surcroît. Telle est la possibilité morale garantie par le nombre du phalanstère.

L'or coule à flots de cette source enchantée de l'industrie attrayante. Pour le recueillir, Fourier coordonne une nouvelle série de possibilités économiques. Il est possible de conserver tous les avantages, moins les inconvéniens de la propriété; le phalanstère est une commandite; donc, sans blesser l'instinct des propriétaires, il augmentera les bénéfices de la propriété. Fourier veut, d'un autre côté, tous les avantages de la communauté. Donc, le phalanstère réunit tous les habitans dans un seul ménage, les nourrit par un seul restaurant; une seule administration publique dirige l'agriculture et l'industrie. Ainsi la propriété et la communauté se donnent la main, et, en effet, tous les problèmes de l'économie politique sont résolus d'un seul coup, si on admet la combinaison des deux principes. La libre concurrence de tous les actionnaires, de tous les hommes, de tous les instincts, s'applique à la production; la communauté s'empare de la circulation, et garantit ainsi les marchandises comme l'état garantit la monnaie; c'est encore la communauté qui distribue les richesses, et, vouée à l'intérêt de tous, elle rétribue le capital, le travail et le talent avec la justice la plus rigoureuse. Plus de lutte entre la famille et l'état, entre le capital et le talent, entre la production et le commerce, entre le commerce et la consommation; plus de répression, plus de gaspillage dans l'administration. Fourier suppute avec un aplomb admirable la baisse des prix, l'abondance naturelle; mais l'agencement de toutes les possibilités économiques repose toujours sur l'attrait, et le nombre reproduit son rhythme dans l'évaluation des bénéfices. Par un jeu de la décade, un sou vaudra 10 francs, une paire de bottes durera dix ans.

Après les possibilités morales, économiques, Fourier découvre dans l'éducation une nouvelle série de possibilités. L'industrie n'est plus qu'une fête continuelle; on promène les enfans d'atelier en atelier, ils manient les outils, les vocations se manifestent, le génie se révèle par le travail attrayant, s'élève par la concurrence à travers les groupes et les séries, et conquiert dans le monde la place qui lui est dévolue. Ici encore la puissance du nombre distribue les grands hommes. Dans le petit tourbillon de la commune sociétaire, le génie se multiplie par trois, autant de fois qu'il y a de sciences, d'arts et de travaux. Les 15,000 phalanstères de la France réorganisée contiendraient donc 45,000 Napoléons, 45,000 Newtons, 45,000 Talmas, et ainsi de suite. Ces hommes aujourd'hui sont perdus, l'harmonie sociétaire les produirait au grand jour.

La donnée du phalanstère une fois posée, le bonheur se propage par explosion, la civilisation est renversée. Comment résisterait-elle au spectacle entraînant du bonheur? Fourier n'a qu'une seule appréhension, au reste très sérieuse, il craint que les hommes ne meurent de joie; il veut éloigner les

enfans civilisés du spectacle de l'industrie attrayante; suivant lui, la vision du phalanstère peut tuer comme la vision de Dieu.

L'image du phalanstère se reproduit en grand dans l'humanité : la musique mondiale coordonne les individus dans la commune, comme elle coordonne les phalanstères dans l'harmonie universelle. Les phalanstères se développent donc par groupes et par séries; en se développant, ils enfantent les provinces, les états, les royaumes, les empires, les trois *césariats* harmoniens, enfin l'administration unitaire du globe, ayant son siége à Constantinople et sa papauté *unithéiste* dans l'*omniarche*. Le mouvement de l'harmonie universelle est double, de même que le mouvement du phalanstère; la concurrence des six cent mille phalanges du globe donne libre essor à tous les instincts de l'humanité; cette concurrence crée l'administration unitaire du globe; une fois constituée, l'administration unitaire distribue les royaumes, les récompenses, gouverne le monde par un mouvement qui descend de haut en bas. La double échelle est immense, la hiérarchie illimitée; l'ambition, excitée partout, ne conduit nulle part à la guerre; le phalanstère a doublé, centuplé l'étendue du globe. La terre est désormais un labyrinthe où César et Pompée, le pape et l'empereur marchent toujours sans se rencontrer jamais : l'ambition profitera d'autant plus à l'humanité qu'elle sera plus forte, *Néron sera plus utile que Fénelon*. L'industrie attrayante entraîne les sauvages et les barbares; de grandes armées, instrumens de l'harmonie unitaire, reboisent les montagnes, percent les isthmes, fertilisent les déserts, commandent au cours des fleuves, transforment les climats. L'homme le plus pauvre, mieux logé, mieux nourri que nos rois, jouit de tous ses droits, « chasse, pêche, cueillette, pâture; on a libre essor des sens, libre essor des ames, participation au progrès, ligue intérieure, insouciance, vol extérieur, liberté convergente, *minimum* abondant. » L'ordre combiné présente « le lustre des sciences et des arts, le spectacle de la chevalerie errante, la gastronomie combinée en sens politique, en sens matériel, en sens passionné; la politique galante pour la levée des armées. » Il n'y a plus dans le globe qu'une seule monnaie, une seule langue. Une notation unique a fixé tous les caractères. Les sentimens sont notés, classés, mesurés, traduits dans les notes de la musique. Plus de mariages mal assortis, plus d'amitiés factices; les hommes qui ne se sont jamais vus n'ont qu'à montrer leur partition; si les accords se conviennent, la mélodie est immédiate, et ils s'embrassent avec l'effusion d'anciennes connaissances.

La liberté de l'amour est la première condition du bonheur pour quiconque se place en dehors de la société. Jacob Boehm rêve les jeux éternels de l'amour dans une nature purifiée; Charles Fourier est un peu moins détaché de la terre. Il veut à la fois les bénéfices du mariage et ceux de la communauté; il invente la double polygamie, il donne aux femmes des *favoris*, des *maris*, des *géniteurs*, à tous des *bacchans* et des *bacchantes*, à ceux qui chérissent leur propre virginité, le corps des *vestales* et des *vestels*. Les plus bizarres possibilités de l'amour se réalisent dans une série de combi-

naisons burlesques. Fourier console les amans déçus avec des *faquiresses* et des *bacchantes*, c'est ce qu'il appelle la *purgation des passions* (1). L'essor libre de l'amour multiplie l'attraction de l'industrie, resserre les groupes, intrigue les séries; l'amour s'alliant au travail, le travail à la volupté, les sybarites du phalanstère se lèveront à quatre heures du matin pour travailler comme des nègres : en harmonie « celui qui aura le plus joui de la vie et se sera livré aux passions les plus immodérées sera le plus sage, le plus saint, le plus grand. » Tous les souvenirs de l'antiquité, du moyen-âge, les rêves de la mythologie et de la chevalerie, les détails les plus bizarres de la guerre, de la cuisine, en traversant l'imagination de Fourier, grandissent et se renversent pour parodier le christianisme au rebours. On livre des combats babyloniens en pâtisserie, mille génies culinaires viennent conquérir les peuples avec des soupes au fromage : la musique mondiale fixe, réalise et maintient toutes les possibilités de la vie phalanstérienne.

Vaincu dans la civilisation, le génie du mal n'est pas encore terrassé, il se révolte contre la théorie de Fourier. Le bonheur détruit le bonheur, car la population se multiplie, et la misère doit reparaître au sein de la richesse; heureusement cette population multipliée finira par atteindre un chiffre invariable, elle ne débordera pas au-delà des quatre millions de phalanstères, car les femmes riches et vigoureuses ont peu d'enfans. Le génie du mal doit se révolter alors de nouveau et opposer à Fourier les glaces des pôles, les feux de l'équateur, l'obscurité de la nuit, les maladies, la mort. Ici tout semble perdu; mais Fourier s'élève de nouveau aux régions de la musique mondiale, et l'enchantement redouble. Par analogie, il avait donné aux astres la vie de l'homme; par analogie, les astres imposaient à l'homme l'ordre qui règne dans le firmament : l'harmonie sortait d'une série d'actions et de réactions de la terre au ciel. Maintenant il faut doubler l'action et la réaction; Fourier entre donc dans le règne aromal, le règne des fluides impondérables, innombrables, inconnus. D'après lui, c'est dans ce royaume invisible que se préparent tous les enchantemens du monde visible : là, cette musique qui gouverne les globes, l'organisme, l'animalité et les passions, se répète une cinquième fois, y produit un cinquième mouvement, en réalité le plus puissant. L'œil de l'homme ne saisit que des effets, il ne voit que des arbres, des fleurs, des animaux, qui naissent et vivent par enchantement; il ne voit pas que Vénus crée la chèvre, Mercure la pêche, que toutes les productions de la terre

(1) Il y a dans cette partie du système des détails qu'on nous saura gré de supprimer. La sollicitude de Fourier pour la béatitude sensuelle évoque au profit du plaisir toutes les possibilités que les casuistes proscrivent au nom de la morale. Notre rêveur a pensé même aux femmes âgées. La *Gazette des Tribunaux* avait parlé d'un jeune Champenois accusé d'avoir violé sept vieilles femmes, et sur cette possibilité Fourier fonde le hideux roman d'Urgèle et de Valère. Mêmes aménités pour les vieillards, à qui semble dédié le roman de la belle Orythie, la prostituée heureuse, riche, dévouée gratuitement à la vieillesse, la *régénératrice*, dit Fourier, *des saines doctrines du commerce*.

viennent des influences sidérales qui imposent des myriades de formes à la vie occulte du globe. L'humanité a résisté jusqu'à présent à la musique universelle, elle va céder. L'apparition du phalanstère est imminente; mais si la terre subit l'influence aromale du ciel, le ciel doit subir l'influence aromale de la terre. D'après ce principe nullement développé, mais fortement accusé, Fourier se dit : la civilisation est horrible, donc elle répand une influence pestilentielle dans le firmament; elle place notre roi, le soleil, dans l'impuissance de régner, et l'influence malfaisante se répand du soleil dans les voûtes du firmament pour le malheur d'une myriade d'existences. L'univers est en retard, il souffre, et c'est la faute de l'homme qui a bouleversé les aromes terrestres. En transformant la terre, Fourier changera la condition des aromes, et rétablira l'harmonie dans le royaume des fluides impondérables; il agira sur le soleil, de là sur les astres, il commandera ainsi aux forces cosmiques, et l'univers reprendra sa marche ascendante : tout ce que le bonheur de l'homme peut demander, il l'aura. C'est ainsi que le phalanstère, après avoir subi une action hyperbolique, impose aux mondes une réaction hyperbolique : de là le progrès cosmogonique de Fourier. Ici encore la science livre mille possibilités physiques; elle parle d'aurores boréales éteintes aux pôles, de couches lucides à la surface des astres, de fluides impondérables dont la force touche à l'impossible, et la musique mondiale réalise sur-le-champ tous les souhaits de Fourier. Donc, les 810 caractères du phalanstère promettent 81,000 ans de durée à la terre; le septénaire promet 70,000 ans d'harmonie; la civilisation, l'histoire, n'a été que la *dentition* de l'humanité condamnée à se construire le phalanstère. Les harmoniens atteignent à la hauteur de 84 pouces, parcourent des carrières amoureuses de 120 ans, vivent 144 ans. La mort n'existe pas; la mort, c'est la vie, c'est la vie aromale, deux fois plus longue, et cent fois plus heureuse : l'homme passe ainsi d'une vie à l'autre pendant 400 *métempsycoses bicomposées*. Le monde se *contre-moule*, les animaux féroces ou malfaisans se transforment pour l'usage de l'homme : les lions font le service de la poste aux lettres. Des aurores boréales réchauffent les pôles, l'atmosphère devient lucide à la surface comme un miroir, l'eau de la mer s'adoucit, quatre lunes éclairent la nuit; bref, la terre se renouvelle vingt-huit fois jusqu'à ce que la grande ame de notre planète, exténuée, fatiguée, passe dans une autre planète avec toutes les ames humaines, qui conserveront un souvenir abrégé de la vie antérieure. Le soleil, délivré des miasmes de la civilisation, aura fixé une comète pour en faire notre nouvelle demeure; de là, on passera dans Mercure, où l'on apprendra la langue unitaire de l'univers qui doit nous mettre en communication avec les autres habitans de notre système planétaire. Nous les joindrons dans le soleil, où les forces de l'homme seront quadruples. Du soleil, on passe à d'autres soleils, de l'univers aux binivers, aux trinivers, etc., et de demeure en demeure, le progrès redouble par octaves qui se suivent en se dédoublant. C'est un crescendo effrayant qui augmente toujours, qui envahit la création, qui épuise la vitalité de tous les mondes jusqu'à l'époque d'un *recul cosmo-*

gonique, qui doit nous faire descendre, par les mêmes lois prises au rebours, jusqu'à notre premier point de départ, pour recommencer le cercle éternel de la vie. Tel est le *grand jour* du monde industriel, le *kalpa* de Fourier.

Ce système n'est-il pas une dernière apparition de la mystagogie orientale? Ces chiffres 3, 4, 7, 12, 72, etc., multipliés, variés de mille manières dans l'harmonie et dans l'antithèse de la civilisation, répètent dans une assonance mystérieuse les vingt-huit années de la vie d'Osiris, le nombre des complices de Typhon, des traducteurs de la Bible, des disciples, des apôtres de Confucius, de Bouddha, du Christ, et tous les rhythmes traditionnels qui ont déterminé la poésie de la religion dans les temples de l'Orient et du moyen-âge. Fourier n'est pas un mystique passif, ce n'est pas un visionnaire; le don de la croyance traditionnelle lui est refusé, le don de la seconde vue prophétique n'illumine jamais son intelligence. Fourier est un mystagogue, un thaumaturge qui ne s'est pas humilié devant le christianisme; il est le dernier magicien, il imite ces grands-prêtres de l'Orient qui arrêtaient le soleil, ces *artistes* du monde païen qui se posaient en maîtres du monde matériel. Seulement, la magie a cette fois multiplié ses forces; Fourier joue avec Dieu, il joue à une martingale effrayante, il gagne des myriades de mondes, et il double toujours.

III. — FOURIER MAGICIEN.

Nous venons d'expliquer les procédés secrets du fouriérisme : il nous reste maintenant à découvrir la route que Fourier a parcourue au rebours pour nous transporter vers le moyen-âge et l'antiquité païenne.

Né en 1772, Fourier appartient au XVIIIe siècle; il lui doit son érudition, ses tendances, la morale du plaisir et cette confiance illimitée dans la puissance de l'industrie : en d'autres termes, Fourier marchait avec les encyclopédistes à la conquête du monde sensible. Jadis, dans les premiers temps du christianisme, on avait découvert un Dieu infini, et, dans l'enthousiasme de la découverte, l'humanité avait sacrifié le temps à l'éternité, la matière à l'esprit, le monde à Dieu. Le moyen-âge méprise la terre, se méfie de la raison; l'église ne veut pas être de ce monde, et les hommes l'imitent; ils sacrifient aux pieds du successeur de saint Pierre les biens comme les idées. Le sacrifice une fois accompli, quand cette œuvre d'abnégation fut poussée à ses dernières limites, on recula d'épouvante : l'église, qui était le symbole de tous les sacrifices, la papauté, dont l'unique mission était d'éclairer l'intelligence et de faire l'éducation du genre humain, avaient exploité la crédulité universelle pour réprimer la raison, confisquer à leur profit tous les biens de ce monde, et fonder un empire matériel sur la terre. Dès-lors le mouvement fut interverti, la révolution commença dans le sens opposé, l'humanité voulut s'élever jusqu'à Dieu sans l'intermédiaire du prêtre : Luther arracha à la papauté le nord de l'Europe, les états catholiques s'émancipèrent

peu à peu de l'église, le savant prit le pas sur le théologien. D'abord, on formula une morale, une jurisprudence, une philosophie indépendantes; la physique révéla par Newton un dieu qui ne semblait plus le Dieu de la Genèse. Newton avait démontré que l'ordre était dans l'univers, et désormais on s'attacha au monde pour mieux comprendre Dieu. La conquête du monde sensible fut, au XVIIIe siècle, une œuvre sainte, une croisade, une religion, et cette religion avait ses apôtres et ses fanatiques, ou plutôt ses vérités et ses erreurs. Légitime quand elle réorganisait l'ordre matériel dans les codes et les constitutions, légitime quand le droit naturel s'armait de l'ironie de Voltaire et de la colère de Rousseau contre les tyrannies, les erreurs, les humiliations d'un autre temps, la philosophie s'égarait en oubliant que le monde sensible de l'art et de l'industrie est à la merci du monde invisible de l'intelligence et des idées. Les yeux fixés sur le monde physique, les philosophes du XVIIIe siècle voyaient encore la matière quand ils regardaient l'homme; ils réduisaient la vie à une contraction, la pensée à une sensation, l'homme tout entier à une variété du règne animal, Dieu à une hypothèse créée pour expliquer le mouvement. L'erreur favorisait l'entraînement. L'homme rendu à la nature est un meilleur instrument de civilisation; l'éducation pourra le transformer à son gré, le législateur rencontrera moins d'obstacles. D'ailleurs, si l'homme sort des mains de la nature, comme la nature est sainte, il en sort sanctifié; il n'a plus à rougir de fautes qu'il n'a point commises, il n'y a plus de traditions qui l'humilient, plus de hiérarchies consacrées par cette tradition, plus d'inégalités, plus de pieuses injustices : tous les hommes sont frères, libres, tous sont prêtres et rois. Toujours est-il qu'en cherchant la pensée dans la nature, on oubliait l'homme, on faisait de l'homme un instrument, et on ne savait plus qui pourrait le gouverner. L'erreur gagnait les meilleurs esprits : Montesquieu ne pose que deux principes réellement actifs dans son système, *les législateurs* et *les circonstances*, c'est-à-dire des hommes au-dessus de l'humanité et des choses hors de l'humanité. Quel est donc le rôle des masses? Pourquoi obéissent-elles à des sages? Pourquoi d'autres sages sont-ils sacrifiés? D'où viennent ces religions que l'on combat, ces religions si puissantes qu'elles ont fondé et détruit mille empires? Qu'on le demande à Voltaire, l'histoire est une comédie; qu'on le demande à Rousseau, la civilisation est une maladie de la pensée, et les encyclopédistes finissent par opposer à la théocratie du moyen-âge le fantôme immense d'une théocratie naturelle où l'homme remplace Dieu, se trouvant divinisé par les miracles de l'industrie. On oubliait qu'on ne commande à la terre que lorsqu'on dispose des forces du ciel; en d'autres termes, on ne commande à l'industrie que par la puissance des idées, et en effet, lorsque la révolution éclata, la conquête projetée, n'ayant pour principe que des doctrines matérialistes, ne put dépasser l'ordre matériel de la société.

Les hommes qui avaient voulu faire de la révolution la vraie rédemption avaient cru qu'il suffisait d'attaquer ouvertement, publiquement, le christianisme pour racheter le monde. On se mit à l'œuvre; la propagande en 93

fut publique, officielle, tyrannique, elle succomba; le christianisme domina la révolution : la nature parut hideuse sans Dieu, la raison ironique sans le Christ, la société impossible sans traditions. L'homme, dont on voulait faire un instrument, se révolta contre les réformateurs. Que faire? Les politiques furent convertis par la force des intérêts, les philosophes par la force des idées, et ils virent que le christianisme n'avait pas été compris. Quant à Fourier, il se déclara contre la révolution, contre la science elle-même.

Victime en 1793 de la terreur, Fourier avait conçu une haine implacable contre les gouvernemens révolutionnaires; mais peu importent la date, les évènemens, peu importent les sentimens personnels de Fourier, pourvu que dans sa haine il reste d'accord avec les instincts de son temps. La première condition dans un pareil combat est qu'on ne tienne aucun compte des idées, de la religion et des forces de la raison. Qu'on parcoure les livres de Fourier, partout cette condition est remplie. On n'y trouve pas un mot sur l'intelligence de l'homme : chose étrange! Fourier a pensé toute sa vie sans se demander une seule fois d'où lui venaient ses idées. Il se représente l'homme comme une machine passionnelle, sa psychologie commence avec les sens, finit avec la *composite*, et ne suppose pas comme possible l'intervention de la raison dans la solution du problème du bonheur. Bref, il veut brûler les quatre cent mille volumes de nos bibliothèques; Condillac n'échappe pas au bûcher. Tout était donc à refaire; il fallait recommencer la révolution. Fourier répéta alors contre la révolution le programme révolutionnaire; il exagéra le doute de Descartes, l'acatalepsie de Bacon, la nécessité de refaire l'entendement, la nécessité de sortir de l'ornière révolutionnaire, la nécessité de se délivrer de toutes les idées politiques, morales, religieuses et économiques. Que voulait Fourier? La rédemption; il voulait nous transporter au ciel en remplaçant le christianisme, et il fallait que le bonheur absolu, éternel, pût jaillir de la vie et du plaisir, de la matière et du mouvement. Avec la science descriptive, on ne pouvait guère avancer; les moyens rassemblés dans l'Encylopédie ne donnaient que la civilisation telle qu'elle est. Fourier rejette donc toutes les limites de la science descriptive; il se propose de pénétrer dans la *textura rerum*, dans l'essence intime des choses; il s'efforce de deviner la vie, il invoque le nombre, il croit arriver ainsi à la rédemption terrestre, et il se place à son insu au milieu des hommes du moyen-âge.

Le moyen-âge avait eu son naturalisme, la magie, l'alchimie, l'astrologie, les sciences occultes. Tout n'avait pas cédé à la philosophie chrétienne; on résistait à l'idée d'un Dieu infini et d'une patrie spirituelle, et la nécromancie intervertissait les lois du christianisme en cherchant à réaliser le ciel sur la terre. La poésie du XIIIe siècle nous présente sans cesse le chevalier entre l'ermite et le nécromant, entre la croisade en terre sainte et les féeries d'un monde enchanté. Cette croyance à la féerie, profondément enracinée dans l'imagination populaire, avait été prise à la lettre par les physiciens du moyen-âge. Tandis que la philosophie chrétienne se développait dans la scolastique

la physique travaillait sourdement à réaliser les féeries des épopées chevaleresques. Elle cherchait les panacées, la transformation des métaux, les breuvages qui éternisent la vie, qui enchaînent l'amour. Qu'on ouvre Roger Bacon lui-même : il parlera de renouveler les prodiges de Gédéon, d'incendier les villes par la création d'un soleil artificiel; d'autres veulent donner la richesse aux pauvres, à tous les hommes la vertu adamitique; d'autres vivent dans la persuasion qu'un secret, une découverte, suffiraient à délivrer la nature de l'enchantement satanique qui l'étouffe. Tous s'orientent au milieu des phénomènes de l'instinct, des sympathies, des fluides, de la musique; tous veulent toucher à l'arbre de la vie. Les sciences, à leurs yeux, ne sont que d'ignorantes compilations des signes extérieurs; les arts, des tentatives empiriques sur des signes incompris. Les physiciens du moyen-âge aspiraient à la véritable interprétation de la terre et du ciel, de la nature et de la Bible, et ils rêvaient un grand art fondé sur la science de Salomon. Que cette science, que cet art fussent possibles, ils n'en doutaient pas : n'avaient-ils pas derrière eux mille prodiges, mille traditions remplies de miracles? Pour ces artistes, l'histoire de Moïse, de Trismégiste, de Jésus-Christ, d'Apollonius, de Salomon, d'Orphée, des mages, équivalait à une démonstration scientifique. Ils croyaient si bien usurper la puissance des thaumaturges, qu'ils imposaient le secret aux adeptes; ils exigeaient d'eux la vertu chrétienne pour que le magicien ne se jouât pas de la vie des hommes. La papauté était donc le grand œuvre de la science officielle; la transfiguration du monde était le grand œuvre du naturalisme. Postel, dans son délire, voit poindre l'aurore d'un nouveau jour cosmogonique; Boehm, plus tard, annonce l'*aurore naissante;* Paracelse s'était proclamé le roi des mystères (*arcanorum monarcha*), le roi des temps intermédiaires, en attendant le renouvellement du monde. Les frères de la Rose-Croix, Robert Fludd, s'attendaient, vers 1610, à la transfiguration universelle, et poursuivaient le but de Paracelse. Cette idée d'une panacée, d'un saint Graal, avait gagné au moyen-âge jusqu'à la scolastique; les *claves magnæ*, les logiques de ce temps, avaient des prétentions presque magiques; le grand art de Raymond Lulle, en tenant ses promesses, aurait distribué les dons du Saint-Esprit à tous les hommes. François Bacon lui-même tombe dans l'erreur; le *Novum Organum* est la panacée qui promet aux esprits vulgaires la puissance du génie.

Le naturalisme du moyen-âge expire aux pieds de François Bacon. Deux siècles plus tard, Fourier s'empare du *Novum Organum*, et entre ses mains, par une bizarre interversion, cette préface des temps modernes devient la préface du moyen-âge. Bacon établit la possibilité de mille découvertes descriptives, et il fonde là-dessus un *grand art* industriel. Fourier accepte les possibilités signalées par Bacon, et il en déduit une science magique sur laquelle il fonde le *grand art* du phalanstère. Si la science occulte chez Fourier prend une forme nouvelle, celle de l'industrie, il ne faut pas oublier que la forme ne compte pas dans cette poésie flottante des mystagogies. Ce sont les principes et les procédés qui comptent. Le langage des fleurs, la

symbolique des animaux, la musique mondiale, la même musique observée dans le corps de l'homme, l'aimantation de l'univers, les sympathies et les antipathies, l'éternelle analogie du microcosme et du macrocosme, la vie, les amours des astres, les influences sidérales, le rhythme du nombre, bref tous les principes de Fourier, y compris le dédain absolu de toutes les limites de la science descriptive, se trouvent déjà chez les magiciens du moyen-âge. Quant aux procédés, ils sont encore les mêmes. Que l'on prenne Robert Fludd, le dernier rapsode des sciences occultes : comme Fourier, il arrête son thème d'avance, il cherche la rédemption par la force du nombre, et quand il l'a obtenue *à priori*, les possibilités les plus abstraites de l'expérience, c'est-à-dire la possibilité de disposer des mirages et des fluides impondérables, de transpercer la surface opaque des corps, de se déplacer avec la rapidité de la foudre, de se rendre invisible, etc., tous les rêves enfin se réalisent. Fludd a son instrument comme Fourier, comme Paracelse, comme tous les alchimistes; il a son secret à lui qui révèle tous les secrets.

Une seule différence sépare Fourier de ses contemporains du moyen-âge : ceux-ci croyaient, non pas à la philosophie, mais à la tradition matérielle du christianisme. Fourier est incrédule, et son incrédulité le rejette au-delà du moyen-âge. Si la magie était une renaissance du paganisme, une réminiscence de la sagesse de ces pontifes de l'antiquité qui se croyaient les artistes de la création, ce n'était cependant qu'une renaissance maladive, faussée, complètement transformée par le christianisme. La magie prenait la forme du catholicisme, elle n'aspirait très souvent qu'à propager par enchantement le pouvoir de l'église, elle plaçait ses secrets sous la garde des vertus chrétiennes. Cherchait-elle un bonheur impossible sur la terre, la rédemption était assurée par la foi, les miracles étaient prouvés par les légendes; elle voulait bien conquérir l'ubiquité, la vision de l'univers, mais c'était au Christ d'achever l'enchantement par je ne sais quelle purification éthérée. Elle voulait bien escalader le ciel, mais elle n'avait pas à le construire; le paradis existait, il ne s'agissait que d'y monter. Fourier est libre, il est seul; le génie positif des temps modernes le poursuit toujours, et c'est dans le plaisir qu'il doit trouver la rédemption, c'est dans le monde qu'il doit construire le ciel. De là toutes les terribles nécessités de son système, dont la première est d'arracher au Christ sa couronne d'épines en déclarant le devoir impie, et dont la dernière est de se retrouver au point de départ. Ainsi, en se révoltant contre la révolution, il tombait dans le sensualisme du XVIIIe siècle; en voulant dépasser les limites de la science descriptive, il tombait dans la magie du moyen-âge; en se délivrant du christianisme, il tombait au milieu de l'antiquité païenne. Suivant lui, le phalanstère aurait dû être construit à l'âge de Périclès. Nous sommes en retard, nous marchons au rebours depuis 2300 ans.

Fourier méconnaît entièrement le travail accompli par la raison depuis Socrate jusqu'à Hegel. Il prétend avoir élevé la critique de la civilisation au rang d'une science : il n'a regardé la civilisation qu'avec les yeux du corps.

Il n'a jamais compris, soupçonné la pensée qui l'anime; il lui a toujours demandé le bonheur qu'elle ne peut pas donner. Fourier ne voit que les gibets, les gendarmes, les armées, les moralistes. Pour lui, les peuples sont des forçats, les riches des argousins, les moralistes des mystificateurs, les prêtres des hypocrites. On se bat pour des idées, il croit que l'humanité est folle. Il entend les cris des combattans, mais sans les comprendre. Il ne saisit que des injures qui pour lui sont des signes de l'impuissance des lutteurs. On croirait lire Robert Fludd, qui accuse les savans de ne pas faire des miracles et le clergé de ne pas créer le millénium. Au reste, le magicien attaque constamment les républicains avec les absolutistes, les absolutistes avec les républicains, la raison avec l'autorité, l'autorité avec la raison, la concurrence avec les idées gouvernementales, les idées gouvernementales avec la concurrence, la communauté avec la théorie de la propriété, la famille avec les théories du communisme. Il ne veut point l'immoralité des civilisés, il ne veut point des idées morales qui lui dictent la critique de l'immoralité. Toutes les questions intermédiaires depuis la famille jusqu'au système gouvernemental subissent la même critique, provoquent les mêmes sarcasmes. Contre le clergé, Fourier reprend les armes de Voltaire; contre les philosophes, il va plus loin que les jésuites; enfin, contre la civilisation, il reproduit toute la polémique de Rousseau, et contre l'état de nature, toutes les apologies de l'industrie. Toujours étranger, toujours hostile aux traditions qui gouvernent le monde depuis deux mille ans, il ne critique pas, il médit, et il expie la médisance par une contradiction continuelle où les mêmes principes sont tour à tour affirmés et niés. Quand il plaide contre la liberté, il admet l'autorité; quand il attaque l'autorité, il suppose forcément cette même liberté qu'il avait niée auparavant. Il trouve le devoir impie sans voir que la notion de l'impiété suppose celle du devoir.

Le cercle vicieux de cette critique se reproduit dans la partie dogmatique du système. Fourier est toujours en arrière de deux mille ans. Tous les biens, tous les avantages, tous les trésors matériels sont réunis dans le phalanstère. L'harmonie juxtapose la concurrence portée à son plus haut degré de paroxisme, et une hiérarchie titanique qui administre le globe. Toutes les créations de l'ambition la plus effrénée s'allient à tous les avantages de la paix et de la vie pastorale. Le mariage donne la main à la promiscuité, la chasteté à la prostitution, la propriété à la communauté dans la commandite; la moralité s'unit à l'immoralité, le luxe aristocratique se combine avec le radicalisme le plus absolu. Bref, le magicien fait paraître des paladins, des chevaliers, des césars, des druidesses, des empereurs, des faquirs, des dryades, des hamadryades, des brahmanes. Il copie et reproduit toutes les parades de l'histoire; il reste toujours étranger à la pensée qui les créait, aux luttes qui leur défendent de coexister.

C'est en vain que Fourier invoque la magie : depuis deux mille ans, la raison l'a vaincue. Le magicien prétend résoudre à lui seul le problème de la rédemption tel que le lui suggère la pensée moderne dans sa double phase

religieuse et philosophique. Cette idée de la rédemption pousse le magicien au délire. Comment pourra-t-il racheter l'homme? Le monde des idées lui est fermé; il ne lui reste qu'à trouver un secours providentiel dans l'animalité. Fourier s'empare de l'animalité : qu'y trouve-t-il? la rédemption du travail attrayant. C'est là l'expédient d'un homme de génie aux abois; mais il faut déterminer, appliquer ce travail, décrire l'attrait, le développer. Les idées sont supprimées; sans idées, point de passions, point de poésie, point d'attraction véritablement humaine. La pensée détruite, les peuples n'ont plus d'histoire, l'histoire n'a plus de vie, la vie n'a plus de sens, l'attrait du combat s'évanouit comme celui du triomphe. A quoi donc s'appliquera l'attraction de Fourier? à la culture des melons, des cerises, des fraises, des navets, au jeu bizarre de toutes les facultés, réduites, par l'industrie, à une fougue animale très joyeuse et profondément burlesque.

La magie de Fourier, qui réclame tous les biens matériels, suppose, invoque, appelle aussi tous les prodiges de l'intelligence. Mais où prend-il le génie? dans l'*éclosion des instincts*, hors des idées, dans les mystérieuses profondeurs de l'animalité. Et comment veut-il régler l'apparition de tous les grands hommes à venir? toujours par le nombre. Il voit surgir à chaque génération huit millions de Napoléons, de Watts, de Talmas, tous inventeurs, tous éternellement réformateurs. Quel sera donc le travail de ces hommes? Maître de la pensée multipliée par une myriade de génies, maître d'une force que rien ne peut évaluer, Fourier, poussé de conséquence en conséquence, se sert de cette même force pour achever son progrès au rebours. Qu'on lise ses fictions harmoniennes, on y verra l'humanité devenue gastronome, le génie de l'humanité livrant de grandes batailles en pâtisseries, et distribuant les délices de la soupe au fromage. Il y a un mariage conclu dans un moment de tendresse où le duc Dagobert ne sait pas résister à Amaryllis, parce qu'elle a très bien raccommodé sa culotte : il lui accorde la main de son fils. L'humanité tombe en enfance. Suivons Fourier au milieu des mystères cosmiques : il a invoqué les forces de la nature, il s'y est livré aveuglément, il en a fait l'apothéose, parce qu'il attend d'elles la rédemption, et une fois à l'œuvre, il s'aperçoit qu'il doit refaire cette même nature qu'auparavant il avait trouvée parfaite. Cette perfection, disait-il, ne souffre qu'un huitième d'exception dans toutes les octaves; mais partout la dialectique du plaisir le met aux prises avec le mal : il doit en conclure que la terre est dans un état exceptionnel, que l'histoire, que l'expérience, que le monde sont des exceptions, que la nature est une exception de la nature. Étrange hallucination, qui l'oblige à bouleverser cette nature à laquelle il s'était aveuglément confié en repoussant l'art de la civilisation! Suivons-le encore dans ce travail : il refait la nature, il *contremoule* le monde, il marche sans sourciller à travers mille transfigurations, et sa conquête se réduit à accoupler la furie des passions et le *droit d'insouciance qui élève l'homme au niveau de l'animal libre,* la frénésie du plaisir et l'*indolorisme* absolu. Il se suicide ainsi pour jouir de la vie. Lorsque nous arrivons enfin aux dernières limites

du progrès, après toutes les créations, tous les prodiges d'une folie solitaire, nous trouvons un *recul cosmogonique*. Le bonheur de Fourier n'arrive pas à l'infini : le système tourne sur les trois principes coéternels de Dieu, du nombre et de la matière. Dans la géométrie éternelle de l'univers, de ce Dieu-matière, le nombre des biens et des maux s'équilibre sans cesse; on ne s'élève d'un côté qu'en descendant de l'autre. Nous sommes donc ici au point de départ : Fourier n'a fait que déplacer le mal; la rédemption disparaît, nous restons dans le monde païen.

IV. — PREMIÈRE PHASE DU FOURIÉRISME. — LE MAGICIEN ET LES INITIÉS.

Pendant quarante ans, Fourier prit au rebours toutes les idées philosophiques et religieuses; il trouvait ridicules les choses sérieuses, et sérieuses les choses ridicules. Plein de vénération pour l'animalité, il méprisa constamment tous les principes de la civilisation. A ses yeux, les civilisés étaient des animaux à attractions faussées, bizarres, terribles : il les classait, les craignait, les appelait, se méfiait d'eux; jamais il n'y eut de véritable communication entre lui et le reste des hommes. Le phalanstère, pour Fourier, était une véritable hallucination, il le voyait partout, dans la civilisation, dans la nature. Jamais il ne manquait une parade militaire; la manœuvre lui présentait le jeu tout-puissant du groupe et de la série intervertis pour une œuvre de destruction. Dans ses livres, on reconnaît à toutes les pages le génie de la folie : Fourier ne démontre pas, il commande, il raille, il éclate de rire, son style est d'une netteté étonnante, tout cède à sa parole magique. Il s'empare de la société par l'égoïsme, de l'homme par l'animal, et il les pousse avec une force satanique contre la civilisation qu'il déteste. Si on l'étudie attentivement, il magnétise, et le lecteur est poursuivi de mille visions burlesques, de mille tableaux comiques; jamais on n'a mieux senti ni mieux décrit la vie vulgaire.

A l'époque de l'empire, on ne rêvait pas : l'intelligence était occupée; personne n'écouta Fourier, le magicien resta seul. Le premier disciple de Fourier se présenta en 1814; ce fut M. Juste Muiron, ancien préfet de l'empire. En 1824, le magicien vit se grouper à ses côtés d'autres disciples, de vrais millénaires qui avaient la religion du travail attrayant, l'amour des richesses et de la philanthropie par surcroît. Ils vénéraient le maître sans trop le comprendre; lui seul pouvait découvrir tous les trésors enfouis et accomplir le grand œuvre de l'animalité. Le maître devait être omniarche; il avait cent cinquante empires grands comme la France à distribuer sans alarmer la diplomatie. Malheureusement il fallait de l'or pour attirer l'or. On attendit. En 1830, on crut que le moment de la rédemption nouvelle était arrivé, le nombre des initiés doubla, et en 1832 la petite congrégation des phalanstériens fit son apparition dans la presse avec *le Phalanstère,* appelé plus tard *la Réforme industrielle.*

Il ne faut pas s'y tromper, c'était l'excès ou plutôt l'oisiveté des forces révolutionnaires qui favorisait le fouriérisme; M. Jules Lechevalier quittait les saint-simoniens pour diriger le premier mouvement de la secte. Le fouriérisme ne pouvait donc se propager sans se modifier, et la propagande était déjà pour lui une phase toute nouvelle. Le magicien, à la rigueur, n'avait pas de politique, rien de commun entre lui et le reste des hommes. *Le Phalanstère* adopta l'histoire de France depuis 1789, on adopta même toute l'histoire de l'humanité, comme la préface naturelle du fouriérisme. M. Jules Lechevalier, qui dictait cette énorme concession faite à la faiblesse des hommes, en profita avec adresse pour entraîner les débris du saint-simonisme en déroute. Que voulaient les saint-simoniens? La réhabilitation des masses en politique, la réhabilitation de la chair en morale et en religion. M. Jules Lechevalier accepta ces prémisses, demanda à ses anciens confrères les conséquences qu'elles renfermaient, et d'idée en idée il les poussa à la dernière conclusion du fouriérisme. — Le principe est juste, disait-il, il faut réhabiliter l'amour, l'instinct, le travail, le talent, toute la nature humaine; mais pourquoi fonder une papauté? pourquoi copier le moyen-âge, mettre le plaisir en procession, le travail en religion? Loin d'arrêter, loin de contredire le saint-simonisme, il faut le doubler, et ici l'industrie attrayante et l'enchantement du phalanstère viennent achever la rédemption entreprise par Saint-Simon. Au moins le fouriérisme évite les gendarmes.

En présence du parti républicain, la tactique changea : les initiés ne tenaient aucun compte des principes; ils réduisirent donc la question révolutionnaire à une question de finance. Dès-lors, qu'était la république? La suppression de la liste civile. Qu'importaient, grand Dieu! quelques centimes de plus ou de moins à des hommes qui rêvaient un avenir pantagruélique? Même dédain pour toutes les réformes administratives proposées par la démocratie, même horreur pour les réformes politiques, parce qu'elles amenaient le désastre matériel de la guerre. On justifiait ainsi la révolution dans le passé, on l'accusait dans l'avenir; on la repoussait dans les idées, on la voulait dans l'industrie. Quand cette contradiction éclatait, *la Réforme industrielle* aux abois biaisait, louvoyait, courait des bordées. Sans l'accepter, sans la repousser, M. Jules Lechevalier en concluait que le fouriérisme travaillait dos à dos avec les démolisseurs. — Depuis trois siècles, disait-il, la religion, la politique, l'industrie, la famille, tout s'écroule; désormais on est arrivé à l'anarchie la plus profonde; le dernier mot de l'économie politique formule cette anarchie; on laisse faire la banqueroute, l'agiotage, la féodalité industrielle, le commerce menteur. Maintenant il faut reprendre le travail au rebours : les démolisseurs commencent par attaquer la religion pour organiser le travail, nous organisons le travail pour refaire la société; les démolisseurs marchent de la réforme sociale à la réforme industrielle, nous partons de la réforme industrielle pour arriver à la réforme sociale. Pour organiser un village, ils veulent s'emparer d'un empire. Nous ne demandons que l'essai d'une colonie pour régénérer le monde sans émeute, sans guerre,

par la seule force de l'attrait. — Au reste, pour secouer le parti républicain, insensible aux charmes de l'industrie attrayante, on empruntait les armes du parti conservateur, sauf à combattre ensuite les conservateurs avec les armes du parti républicain.

Cette propagande produisit sur la presse un effet irrésistible, mais fort imprévu; le magicien, sorti enfin de son obscurité, fut accueilli par des éclats de rire, et la fantasmagorie du phalanstère redoubla l'hilarité universelle. On devine l'exaspération des initiés; ils ne comprirent pas qu'on se moquât du rédempteur des civilisés. Pour parer au scandale, il fut résolu au sein de la petite congrégation de monter à l'abordage de tous les organes de la presse civilisée, de les couvrir de honte et d'y introduire de vive force les lois de la véritable sagesse. Les initiés se lancèrent dans toutes les directions et présentèrent des analyses du système à tous les journaux; quand on refusait d'insérer leurs articles, *le Phalanstère* dénonçait les coupables; quand on les acceptait, *le Phalanstère* ne se possédait plus de joie. Les initiés s'attendaient à la catastrophe de la civilisation. Un obstacle se présenta bientôt : la tolérance la plus débonnaire ne pouvait laisser passer les bacchans et les bacchantes, malgré le cortége des vestales et des vestels; les initiés avaient eu beau multiplier leurs efforts, ils restaient sous le coup d'une accusation d'immoralité trop bien fondée; pour gagner du temps, ils imaginèrent d'ajourner indéfiniment la rédemption de l'animalité. Pour le moment, les accords en majeure devaient seuls fonctionner; la mineure de l'adultère était réservée à des temps meilleurs. Nouvelle modification, nouvelle concession à la faiblesse des civilisés; malheureusement, en moralisant le phalanstère, on le détruisait. N'oubliait-on pas qu'il fallait proscrire la morale subversive des civilisés? Que devenait la rédemption du magicien, si on admettait cette monstreuse invention du devoir?

Les anti-requins et la poste aux lions, avec l'entourage des lunes et des aurores boréales, étaient un vrai crève-cœur pour les sages du phalanstère. Ils n'y croyaient pas beaucoup, et les épigrammes tombaient comme la grêle sur le petit groupe des initiés. Les sages criaient à l'ignorance, à la calomnie, à l'imposture; enfin ils déclaraient, de guerre lasse, que la cosmogonie de Fourier était une sorte de poésie, un simple ornement du système. Nouvelle concession à la faiblesse des humains, nouvelle imprudence qui compromettait la véritable sagesse. La rédemption morale du magicien s'expliquait et s'excusait par la transfiguration du monde physique : on conçoit qu'il n'y ait ni gêne morale, ni abnégation, ni sacrifice en paradis. Comment admettre l'essor des passions sans accueillir les anti-requins? Pour rester fidèles à la parole du maître, en contentant leur propre incrédulité, les initiés imaginèrent un curieux expédient : ils ajournèrent à la fin du monde la complète vérification du système.

Les initiés ne cessaient pas de réclamer la fondation du phalanstère; ils espéraient ainsi dessiller une fois pour toutes les yeux des civilisés. Toutes les questions du jour étaient traitées au point de vue fouriériste. On montrait

les avantages de l'industrie attrayante : le roi, les chambres, les partis, les démocrates, les conservateurs, avaient besoin du travail instinctif; le phalanstère était la panacée universelle, la seule voie de salut pour les pauvres et pour les riches. MM. Considérant, Abel Transon, Jules Lechevalier, faisaient des cours, voyageaient pour recruter des adeptes; on multipliait les appels aux capitalistes pour ramasser le monceau d'or qui devait attirer tous les trésors. A la fin, on entraîna MM. Dulary et Devay, l'un député, l'autre médecin, tous deux propriétaires à Condé-sur-Vesgre, et un moment on se crut sur le point d'assister au spectacle de l'industrie attrayante. Suivant Fourier, le phalanstère devait gagner, rien que sur les spectateurs, 50 millions en deux ans; la dernière heure de la civilisation allait sonner. Là encore la doctrine de Fourier subissait, au contact des idées révolutionnaires, une dernière transformation. Nous avons vu que cette doctrine repose sur deux sortes de preuves, les unes expérimentales, les autres magiques. L'expérience montre la possibilité, le nombre la réalise. Les disciples de Fourier, recrutés tous sur le terrain des sciences positives, étaient incapables pour la plupart aussitôt qu'ils sortaient de leur spécialité. En discutant les extrêmes possibilités du radicalisme, ils avaient accepté le phalanstère comme le pandémonium des plus heureuses possibilités démocratiques. Surpris, enveloppés par les preuves extérieures, ils étaient tombés au pouvoir du magicien sans croire à la magie. Il en résulta que l'on prit la conséquence, et on oublia le principe; on prit l'enchantement de l'industrie attrayante, et on supprima le nombre qui le crée, la musique qui le démontre. Les disciples, en hommes positifs, se rapprochaient du sens commun, mais ils tombaient dans la plus grossière des contradictions; ce n'étaient pas même des disciples, c'étaient des croyans égarés qui prenaient la rédemption du phalanstère pour un progrès démocratique.

L'immense distance qui séparait le maître des disciples ne tarda pas à se révéler dans le journal même. Le magicien devenu journaliste écrivait à côté des siens; les disciples l'appelaient le *révélateur*, le *démiourgos du monde sociétaire*, l'*architecte du bonheur sur la terre*. Jamais pourtant un mot de sympathie, d'éloge, d'encouragement du maître aux disciples; il les fascine, et il garde le secret de la fascination. Quelquefois les adeptes se laissent gagner au sens commun; alors le magicien les réprimande, les appelle *les disciples aventureux*, les met dans l'alternative de rejeter ou d'accepter tout son système. Les fouriéristes parlent en hommes de parti, ils donnent un faux air raisonnable au fouriérisme. Le magicien marche isolé, il a le don des miracles, il ne prend la parole que pour opérer des enchantemens. D'un seul coup, il annonce l'abolition des droits réunis, l'affranchissement des nègres, l'extirpation de l'indigence, l'émancipation des hommes, des femmes et des enfans; il assure une fortune subite aux savans et aux artistes; il délivre les rois des terreurs de l'émeute, etc. Que les journalistes propagent son système, ils deviendront les médiateurs des peuples et des rois, et toutes les phalanges du globe se réuniront pour leur assurer 500,000 francs de re-

venu. On parlait de fonder des colonies agricoles; quelle misère! la meilleure de toutes, celle de Wortell, s'est-elle propagée en Europe par explosion? Possède-t-elle le secret de l'attrait qui aurait renversé la civilisation? La civilisation ne peut dépenser la centième partie de la somme nécessaire pour la réaliser. Et Fourier demandait un million pour une épreuve; il étouffait de dépit en voyant l'or que l'on jette par monceaux en mille entreprises, tandis que le globe, le paradis lui échappait faute d'un million. On veut fortifier Paris, prodiguer ainsi des centaines de millions dans une œuvre de guerre, et le magicien, avec un million, aurait extirpé à jamais la cause de toutes les révolutions, de toutes les guerres. Le ministère anglais venait de dépenser cinq cents millions pour émanciper les nègres des colonies américaines; avec un million, Fourier aurait affranchi tous les esclaves du globe, résolu tous les problèmes de finance et de politique. Avec un million, il aurait concilié la contradiction actuelle du libre arbitre et de la Providence, il aurait montré s'il y a une Providence, si Dieu est associé avec l'homme, car, disait-il, « il semble associé avec les démons; on dirait qu'il a confié aux mauvais génies toutes les sociétés, à Belzébuth les sauvages, à Moloch les barbares, à Satan les civilisés. » Le million ne venait pas, et Fourier de s'écrier : *Habent oculos et non videbunt;* si Napoléon l'avait écouté, il aurait sauvé cent trente millions de victimes; si la restauration l'avait écouté, Charles X régnerait encore; si la France de juillet l'écoutait, en quinze jours elle partagerait avec la Chine le protectorat du globe.

Le magicien aurait volontiers foudroyé cette race laide et méchante des civilisés, tous ligués, tous armés contre lui pour soutenir cette hideuse civilisation! Ils disent qu'ils défendent la propriété; les malheureux l'écrasent avec le maximum républicain et l'indemnité légitimiste! Ils disent qu'ils défendent la famille, la moralité, eux, les hommes aux mille prostituées, aux cent quarante-quatre espèces d'infidélités qui circulent dans toutes les maisons! Lui, Fourier, aurait garanti l'amour avec les vestales, les bacchantes, la double polygamie et une quarantaine universelle pour supprimer certaines maladies. On riait, il demandait son million; on riait encore, il voulait mettre les journalistes sous la censure d'une chambre de discipline, et il demandait toujours son million. « Il y a perfidie, disait-il, chez les philosophes qui veulent empêcher l'examen et l'essai de ma théorie avec un torrent de calomnies et un fatras d'absurdités dont je n'ai jamais écrit une ligne. » Voyez la calomnie; on dit qu'il donne à l'homme une queue de trente-deux pieds; cette queue ne sera que le privilége exclusif des solariens, et qu'on le sache, elle donnera « garantie de chute, arme puissante, ornement superbe, force gigantesque, dextérité infinie, concours à tous les mouvemens du corps. » Un journal lui a fait transformer l'eau de la mer en limonade. Non, jamais il n'a écrit pareille chose, mais Jupiter, en s'approchant de la terre, donnera à la mer *un goût mitoyen entre l'aigre de cèdre et l'eau de Seltz.* Fourier croyait fermement à tous ces prodiges; on criait à l'impossible, les savans passaient outre, et le magicien de se comparer à un

homme qui se serait présenté à Auguste avec les découvertes du monde moderne. Les civilisés, disait-il, ont retardé toutes les découvertes, éconduit, tourmenté tous les inventeurs; qu'ils refusent donc le million du phalanstère. *Habent oculos et non videbunt.*

Vers la fin de 1834, le journal tomba en agonie; on désespéra d'organiser la colonie de Condé-sur-Vesgre. Pendant quelque temps, Fourier resta presque seul à *la Réforme industrielle*. Il n'en fut que plus libre et plus grand, il se surpassa lui-même. Les trois mille candidats du phalanstère se présentaient sans cesse à son imagination, il continua de les interpeller nominativement; il distribuait des royaumes imaginaires et conviait les rois, les grands, les capitalistes, aux miracles de l'industrie attrayante. Tandis que les avantages grandissaient, l'épreuve était mise au rabais. Fourier proposait *une épreuve minime en travaux à courtes séances appliquée à cent soixante enfans de trois à douze ans.* « Ne pourrait-on pas, disait-il, aujourd'hui obtenir d'une réunion d'enfans plus de prodiges que de tous les aréopages scientifiques? Revenons donc aux enfans pour dessiller les yeux des pères et leur présenter la planche de salut, l'industrie attrayante en courtes séances. Voir en petit, essayer en petit, tel est le goût dominant des Français; ils n'aiment que les extrêmes, le très petit en essai et le gigantesque en duperie. Prenons donc le monde comme il est, donnons donc aux Français le plan d'un très petit essai sur de petits enfans en cultivant un petit terrain avec un petit capital et un petit mobilier industriel. C'est, je l'espère, assez de petitesse pour me mettre au niveau de la ci-devant grande nation qui a conquis tant d'empires et n'a jamais su conquérir le sien, réunir cette France dont sept millions et demi d'habitans sont encore au pouvoir de l'ennemi sur le continent... Fulton aurait dû construire ou proposer seulement une petite chaloupe mignonne qui aurait démontré en petit le pouvoir de la vapeur, et sa nacelle aurait conduit de Paris à Saint-Cloud, sans voiles ni rameurs, ni chevaux, une demi-douzaine de nymphes qui, au retour de Saint-Cloud, auraient ébruité le prodige et mis tout le beau monde parisien en émoi. »

Rien n'égale le mépris du magicien pour la France, pour ces *petits Français,* le peuple *vandale,* « le plus mal gouverné de l'Europe, le plus dévoré par les sangsues, le plus inepte en politique extérieure, le plus prodigue du sang des soldats, le plus dupe en dénouemens de guerre, en traités et en alliances, le plus favorable aux charlatans et aux agitateurs philosophiques, le plus hostile envers les inventeurs, etc. » Que l'Angleterre vienne donc enlever le grand inventeur à ces *petits Français*, qu'elle fonde le phalanstère, qu'elle laisse à la France son initiative de vandale pour prendre l'*initiative de la libération du globe*. L'argent manque, on ne peut fonder la colonie de Condé-sur-Vesgre, le magicien se voit écrasé par l'incurie et la méchanceté des civilisés. Le souvenir de l'empereur qui perd son trône à Waterloo se présente alors à son esprit; mais point de malheur qui ait le droit de fraterniser avec lui. « Bonaparte, dit-il, a perdu son trône par un acte de

couardise philosophique (par respect pour le commerce). Il avait épousé la timidité politique des Français; lui qui avait su créer une fabrique de rois n'osa pas créer une fabrique de chapeaux rouges. L'éducation française a causé sa perte, elle a fait de lui un despote, un esprit faussé, un avorton en tout autre emploi que la guerre. » Non, le magicien ne cède pas comme l'empereur, il ne cède pas aux *poltrons scientifiques*, *aux Français asservis aux superstitions académiques*. Qu'on tremble, qu'on crie, qu'on se moque de lui; il continue sa route, il vit de la vie des harmoniens, il tourne sans cesse le kaléidoscope de la musique mondiale, il voit l'homme qui acquiert la vue du coq et contemple le soleil, il voit les nègres de l'Afrique blanchis; la nature prend la parole; le chat, le singe, le choux-fleur, persiflent les civilisés. C'est en vain qu'on veut calmer sa fièvre, on le supplie de supprimer son monologue, d'ajourner sa cosmogonie, on le prie de ne pas soulever autour de lui ce rire olympien qui le tue. « Je ne ferai pas de basses concessions, dit-il; je cède quelque chose à la petitesse de mon siècle, mais rien de trop. Parlant à des pygmées, à des lilliputiens, je veux bien me rabaisser un peu à leur niveau en admettant, s'ils l'exigent, que mes théories d'analogie et de cosmogonie sont de jolis romans; mais je prends date, je fais acte de possession de ces prétendus romans qui seront bientôt de sublimes vérités, et dont on regrettera amèrement de n'avoir pas favorisé le public. Il en coûtera bien des efforts pour trouver après moi ce qu'on aurait pu obtenir de moi. »

Tout s'écroulait autour de Fourier, le phalanstère, l'école, le journal même; par un suprême effort, le magicien concentra toute sa puissance sur le dernier numéro de *la Réforme industrielle*, et Fourier remporta sa dernière victoire en éblouissant le public avec l'immense féerie de *la Fausse Industrie* (1). Dans ces pages, qui sont comme le testament de Fourier, éclate le paroxisme de sa fureur apocalyptique. Le célèbre *puff* américain des découvertes de Herschell sur le monde de la lune avait fait espérer à Fourier la vision directe du phalanstère dans les planètes : un moment le magicien se crut sauvé; quand le *puff* fut démasqué, les civilisés éclatèrent de rire comme d'habitude; il y avait là une méprise à décontenancer Bouddha et ses douze apôtres. Voici la réponse de Fourier : « Le *puff* américain, dit-il, prouve 1° l'anarchie de la presse; 2° la stérilité des conteurs extramondains; 3° l'ignorance des *coques atmosphériques;* 4° le besoin d'un *mégasco-télescope*. » Il attendait, ajoute-t-il, cette découverte de Herschell, puisque cet astronome pouvait faire accepter ses inventions par les civilisés. Pour lui, il se trouve enveloppé, réduit au néant par *les entraves du faux savoir*. Fourier les dénombre; ce sont la métaphysique, la politique, la morale, l'*économisme*, les tartufes, les charlatans, la méfiance, la crédulité du public, le journalisme, les vices du caractère français, l'anglomanie, l'extéromanie, le

(1) L'article destiné au dernier numéro de *la Réforme* devint sous ce titre un ouvrage en deux volumes, publié en 1835.

besoin de médisance, la calomnie qui accouple le phalanstère au saint-simonisme, le faux libéralisme, les paniques du gouvernement. Le magicien classe sous vingt-huit catégories tous ses adversaires, il jette en quelques lignes le plan d'un ouvrage contre cette armée qui l'enveloppe; puis, toujours à propos du *puff* américain, il démontre l'anarchie de la presse; pourquoi n'y a-t-il point de gendarmes qui arrêtent une fausse nouvelle sur la route? Faute de surveillance, le monde scientifique est exposé à toutes les supercheries. Heureusement les planètes vivent, elles organisent nos fleurs, nos animaux; en même temps, elles nous enseignent le phalanstère, elles critiquent notre faux savoir. Vénus crée sur la terre la mûre des ronces, symbole de la morale, et la framboise remplie de vers, symbole de la contre-morale prêchée dans les théâtres; ce sont les planètes vivantes, et non pas la lune, *satellite cadavérisé* qu'il faut étudier d'après le magicien, et, dans son sommeil magnétique, il voit la fausse sagesse anéantie s'évanouir comme la fumée devant une découverte astronomique. Il voit le mégasco-télescope révélant le règne de l'harmonie dans Jupiter; la nouvelle arrive aux Tuileries, le roi convoque les philosophes. « Je vous ai rendu, dit-il, vos trente fauteuils que vous avaient ôtés Napoléon et Louis XVIII; en remerciement, vous me cachez l'invention dont j'avais besoin plus qu'aucun souverain. Voyez le bonheur réalisé dans cet astre. — Sire, on ne se serait pas douté de cela, le divin Platon et le divin Sénèque n'en avaient rien dit, on ne pouvait deviner. — On le pouvait si bien qu'un homme vous a donné en grand détail le calcul de la mécanique sociétaire des passions, et vous lui avez adressé un torrent d'injures. — Sire, ce sont quelques journalistes, des écrivains qui ont besoin de gagner 100 francs pour un feuilleton. — Eh bien! ces zoïles à 100 francs pièce sont maîtres de l'opinion. — Sire, on a obtenu une nouvelle loi sur la presse. — Elle est si mauvaise, que les zoïles redoublent de vandalisme; depuis cette loi, on a dénigré la plus belle invention de Fourier, la mécanique des passions. — Que voulez-vous, sire, qu'on en dise? cet homme veut créer la bête de l'apocalypse. — En êtes-vous bien sûrs? Pouvez-vous montrer cette annonce imprimée par lui? — Non, mais nous avons lu dans une gazette qu'on a dit qu'on a ouï-dire qu'il a dit ça.... » Là-dessus le roi en colère prend à l'instant même des mesures pour que l'essai soit fait avec 1 million à prélever sur les 3,300,000 francs de la succession Brezin. Et dès-lors on entre en harmonie.

Voilà, en peu de mots, l'homme tout entier. Chaque page de *la Fausse Industrie* indique la même exaltation cérébrale, le même renversement de toutes les idées, la même folie lucide, détaillée, précise, arithmétique; c'est un travail de condensation qui épouvante; on est saisi de terreur devant cette hideuse identification du génie et de la folie. — Cependant, au moment même où le délire de Fourier atteignait son paroxisme, l'école entrait dans une voie qui devait rapidement l'éloigner du maître. A la période d'enthousiasme et de rêverie allait succéder l'ère des expédiens et des transactions.

V. — SECONDE PHASE. — LES INITIÉS ET LES PROFANES. — LA PHALANGE.

Le cénacle des initiés éprouva de poignantes angoisses quand *la Réforme industrielle* eut cessé de paraître. Long-temps on dissimula l'échec, on affirma que l'école grandissait; mais, entre eux, les initiés durent s'avouer que les cours, les leçons, la propagande, n'avaient abouti qu'à compromettre les sages aux yeux des simples civilisés. Le chef même de l'école, M. Lechevalier, après avoir tenté un dernier essai dans la *Revue du Progrès social*, avait commis le péché de civilisation; M. Abel Transon, l'un des initiés les plus vénérables, désertait à son tour pour passer à ce *contre-pivot du fouriérisme* que les civilisés appellent l'ultra-catholicisme. Tout était à refaire, on était encore comme au commencement des choses, et les initiés, réunis autour du magicien, délibérèrent de nouveau comment on pourrait enlever le monde aux civilisés. Les uns proposèrent d'agir dans l'ombre, de se glisser dans les journaux, de passer des journaux au pouvoir, et là, par un coup d'état, d'installer l'industrie attrayante dans le gouvernement. Le magicien et la majorité se méfièrent de ce plan; les initiés, livrés à eux-mêmes, auraient pu se civiliser; on se décida pour une guerre ouverte. L'église phalanstérienne fut réorganisée; on fonda un *centre-directeur*, l'effort dura deux ans; enfin, en 1836, la véritable sagesse triompha, et *la Réforme industrielle* parut sous le nouveau titre de *la Phalange*. La direction de la nouvelle église fut confiée à un adepte, M. Victor Considérant, très affermi dans les croyances phalanstériennes.

Depuis 1824, M. Victor Considérant avait été saisi de la monomanie du groupe et de la série. Officier distingué dans le corps du génie, il abandonne la carrière militaire, offre sa démission, se dévoue à l'avenir harmonien, et personne, nous nous plaisons à le reconnaître, vers 1834, ne savait mieux que lui faire la différence d'un anti-requin et d'une anti-baleine. Cette exubérance d'érudition fouriériste déborde dans le livre de la *Destinée sociale*. M. Considérant excelle à montrer la *fougue enthousiaste de l'accord*, l'*acharnement rivalisé du discord*, les *groupes engrenés, rivalisés, conjugués;* tous les fourneaux du phalanstère fonctionnent avec fureur, les *temps gastrosophiques* approchent; le livre est imprégné de parfums culinaires, il y a même un peu de musique. Le bonheur se propage par explosion, et on épargne 1,285,000 francs dans le décrottage des bottes. L'ouvrage est dédié au roi. M. Considérant imitait Fourier en tous points, il maniait à merveille les pivots, les contre-pivots; il torturait la langue, il couchait, il renversait les lettres alphabétiques; ses écrits, pour me servir de son style, étaient assaisonnés avec force invectives *abracadabrantes et supercoquentieuses :* c'était, en un mot, la vulgarité moins la poésie du magicien. Son idée de prédilection, sa métaphysique, sa sagesse, étaient de racheter le monde de l'esclavage des idées, de la tyrannie du devoir, de la loi du sacrifice. Sans doute, disait-il, Jésus-Christ a bien fait de prêcher l'association universelle;

mais il est tombé au-dessous de Moïse en prêchant l'abnégation. Il a voulu diminuer le mal avec la morale; a-t-il réussi ? Nullement, le mal subsiste. Il faut donc revenir aux saines doctrines du paganisme, perfectionner le christianisme avec la religion du plaisir, porter l'essor des passions dans l'église universelle, et ici le magicien se présentait au néophyte comme le rédempteur du devoir appelé à nous délivrer de la fastidieuse contrainte de la vertu. Suivant lui, le fouriérisme n'était ni une secte, ni un système, ni une religion; c'est la vérité pure, absolue, une science rigoureuse et mathématique.

L'échec de Condé-sur-Vesgre exaspéra le nouvel adamite; il vomit un torrent d'injures contre les civilisés, il attaqua les conservateurs avec les démocrates, les démocrates avec les conservateurs, la religion avec la philosophie, la philosophie avec la religion : les sectes, les partis, les systèmes, les idées, tout était livré à l'exécration des sages. Un jour, il annonçait à l'Hôtel-de-Ville la *rédemption du devoir;* l'autre jour, il annonçait aux simples civilisés qu'on assistait à *la débâcle de la politique,* à *l'agonie de la civilisation.* Il y avait un peu de scandale, et l'attention se réveillait. On conçoit le ravissement des initiés : M. Considérant devint le pivot du cénacle; on lui conféra la suprématie spirituelle.

Une fois investi de la direction suprême, M. Considérant, en qui l'exaltation phalanstérienne n'avait pas détruit un certain sens de la vie pratique, comprit qu'il y avait dans le monde le possible et l'impossible. Il voulut se rendre possible : il eut une tactique, des secrets; il se comparait à un général d'armée qui ne peut livrer ses plans de bataille. Pour combattre, il fallait un journal; le journal parut : pour gagner du terrain, il fallait se civiliser; on baissa le ton, et M. Considérant insista sur la nécessité de ménager la lumière au faible entendement des civilisés. *La Phalange* fut destinée en grande partie à surprendre les profanes par l'exposition de quelques projets économiques qui devaient préparer les voies à la véritable sagesse. Soumis à l'ascendant du pontife, les initiés ressemblaient à une compagnie d'éclaireurs qui attendent le commandement du général. L'ébullition démocratique avait disparu; M. Considérant avait séparé nettement le fouriérisme de la démocratie, alors compromettante.

Soit épuisement, soit prudence, peut-être par dédain, Fourier se tint à l'écart du nouveau journal; il ne donna à *la Phalange* que quatre articles : ce sont les derniers traits lancés contre le monde civilisé par le magicien qui se meurt. Fourier se moque du christianisme, de la morale de Fénelon, des philanthropes, et, voyant ses disciples prêts à transiger, il prédit un nouveau Virgile qui s'emparera de sa théorie, affectera de la combattre en partie, la mettra au service de la morale, de la philosophie, et fera à merveille son chemin dans le monde. Comme on voit, le Virgile était né, il était à ses côtés : c'était M. Victor Considérant.

Dans ses derniers jours, Fourier s'isola, s'exalta de plus en plus; jamais il ne douta un instant de sa conception ; il voyait, il touchait son système; à

ses yeux, la nature était déjà transfigurée. Le magicien s'éteignit, profondément convaincu qu'il allait jouir des délices de la vie aromale. Si la perversité des hommes lui avait arraché sa couronne d'omniarche, il avait la certitude absolue que des myriades d'astres entravés dans leur marche ascendante par les miasmes de la civilisation allaient revenir sur leurs pas pour forcer la race humaine à rentrer dans le nombre de l'harmonie universelle.

A la mort de Fourier, *la Phalange* déclara qu'elle garderait le deuil jusqu'aux jours de l'harmonie; le corps du magicien fut inhumé provisoirement dans un cimetière de la civilisation, en attendant le moment où il devait être transporté dans la capitale du globe et déposé dans un monument qui aurait surpassé tous les monumens de la terre. On commenta toutes les notices publiées à l'occasion de la mort de Fourier; on vit dans les sympathies des journaux un signe évident du repentir de cette civilisation si cruelle dans son indifférence. Les sages, moitié heureux, moitié troublés, s'empressèrent de retourner à leur enseignement, et reproduisirent dans *la Phalange* leurs propres ouvrages. Il fut même question, je crois, d'un phalanstère en miniature.

La Phalange fut suspendue, et les sages comprirent enfin les dangers de l'orthodoxie. Désormais le dieu n'était plus là pour contrôler, le pontife pouvait agir; M. Considérant se mit à l'œuvre, il y eut revirement, et on cingla rapidement vers les régions lointaines du sens commun. *La Phalange* reparut sans prendre le deuil, le phalanstère était enterré dans les cartons de deux architectes, on ne parla presque plus de l'industrie attrayante, on organisa l'enseignement des profanes; les sages gardèrent pour eux-mêmes le secret de la véritable sagesse. Comme premier degré d'initiation, *la Phalange* demandait (qui pourrait le croire?) que les civilisés se délivrassent de l'esclavage des principes pour s'associer, abstraction faite de toutes les idées. Les partis, disaient les sages de *la Phalange*, luttent-ils pour leurs intérêts : tous ont raison, les républicains, les légitimistes comme le juste-milieu; les intérêts (en d'autres termes l'égoïsme) sont sacrés. Les partis luttent-ils pour les principes : tous sont dans l'erreur; il faut s'embrasser. Voilà le programme de *la Phalange*. Elle prétendait ne pas croire; la foi des civilisés l'irritait, l'égayait; le feuilleton était consacré au compte rendu de la comédie parlementaire, quand on ne vouait pas à une sainte indignation *ce ramassis de contradictions grecques, romaines, anglaises, américaines, qui conduisent les peuples au carnage*. Jusque-là on attaquait tout le monde, on élevait partout des barrières, et le fouriérisme ne pouvait trouver aucune issue en civilisation. A l'époque de la coalition, M. Considérant s'en aperçut; dès-lors il personnifia dans M. Thiers le parti du mouvement, dans M. Guizot le parti de la résistance; il reproduisit contre les deux chefs de la coalition toutes les diatribes déjà lancées par Fourier contre les démocrates et les conservateurs. Le chef de l'église, le disciple du magicien, avait pris rang parmi les conservateurs excentriques. Le préfet du Haut-Rhin appuya sa candidature. M. Considérant ne fut pas élu, mais le phalanstère se crut dès-

lors sur le chemin du pouvoir. L'itinéraire était déjà fixé. Il était beau de voir la petite phalange se déchaîner furibonde contre M. Thiers. Les phalanstériens pouvaient attaquer la société, inspirer la haine contre la civilisation, rejeter tous les principes, enfanter de nouveau la société par l'essor des passions, créer des dignités par la force des *vilains goûts*, cela était légitime; mais que M. Thiers osât considérer le traité Brunow comme une injure faite à la France, qu'il voulût fortifier Paris, risquer une réforme électorale, c'étaient là des actes subversifs, barbares, sanguinaires, *anti-chrétiens*. M. Thiers voulait renouveler les horreurs de l'empire, incendier l'Europe, s'emparer de la dictature de la France : il chargeait le pistolet de Darmès. Après les diatribes contre M. Thiers, empruntées aux conservateurs, venaient les pointes contre M. Guizot, empruntées aux démocrates; puis l'attaque devint régulière, après que M. Thiers se fut retiré des affaires. *La Phalange* ne voulait pas de la résistance; elle voulait le mouvement paisible, très paisible; elle s'échauffait sur la nécessité de l'ordre et de la paix : par momens toutefois il lui prenait des quintes d'une toux révolutionnaire à couvrir les cris les plus aigus du communisme : non pas qu'elle provoquât à la guerre, à l'émeute, non certes, mais il fallait se bien garder de la pousser, car les initiés eux-mêmes auraient pu mettre *un pied dans la révolution*. Au reste, *la Phalange* déclarait en toutes lettres qu'un gouvernement étant une garantie d'ordre, elle défendrait toujours *à priori* tout gouvernement établi, par cela même qu'il était établi; elle ajoutait qu'elle le défendrait, fût-il légitimiste, contre les républicains; fût-il républicain, contre les légitimistes. Révolutionnaires, contre-révolutionnaires, légitimistes, républicains ou juste-milieu, les nouveaux adamites avaient un système commode. Comment les attaquer? Ils voulaient l'ordre, la liberté, l'association universelle, et le bonheur du genre humain.

Les sages ne parvenaient à concilier la résistance et le mouvement qu'en professant le plus souverain mépris pour les contradictions. S'agissait-il de la réforme électorale : les démocrates de toutes les nuances avaient tort. La réforme n'allége pas les chaînes du *travail répugnant;* le peuple n'a pas d'idée organique, il n'est pas initié, il veut tyranniser; *il ne tient pas assez compte de la misère des riches :* la réforme d'ailleurs ne multiplie pas les comestibles. Toutefois, les conservateurs qui repoussaient la réforme avaient tort comme les démocrates, et *la Phalange* proposait une manière de compter les voix qui aurait donné vingt fois gain de cause à cette opposition si abhorrée et si anarchique. S'agissait-il de la presse, *la Phalange* faisait en même temps l'apologie de la liberté de la pensée et des lois de septembre. Quant à l'Université, à en croire les fouriéristes, elle prêchait le régicide. « L'émeute et l'assassinat, disaient-ils, ne sont que la conclusion des prémisses posées par les hommes qui sont chargés de l'enseignement universitaire, et que la presse applique à la société contemporaine. — Si le roi ne peut sortir des Tuileries, la faute en est à la politique et à la philosophie. » Plus tard, quand le ministère faisait des concessions aux évêques, quand il sacrifiait

quelques professeurs, quand il intimidait les autres, *la Phalange* défendait l'Université. Impartiale et désintéressée cette fois, elle signalait nettement la mauvaise tendance du gouvernement et l'impudence des journaux religieux. Se présentait-il une question administrative, *la Phalange* se plaçait constamment au point de vue démocratique; elle attaquait la féodalité de la grande industrie dans tous les actes de la chambre : dans les questions politiques, au contraire, constamment conservatrice, *la Phalange* défendait avec acharnement les deux cent mille électeurs qui disposent de la chambre, cette même féodalité industrielle qu'il s'agissait de supprimer. S'agissait-il de défendre les intérêts des masses des ouvriers, de la petite industrie : l'état devait intervenir dans le mouvement industriel, le diriger, et toutefois la direction, l'intervention populaire, était confiée par les sages à cette haute bourgeoisie qu'ils accusaient de tyrannie. Même contradiction dans la politique extérieure : les initiés la traitaient comme si elle se réduisait à une simple administration démocratique des intérêts de tous les peuples. On proposait donc une flottille neutre, *omnicolore* sur toutes les mers pour veiller à l'intérêt universel; on voyait déjà *les états-généraux de l'humanité* convoqués à Constantinople, la capitale du monde, et jugeant paisiblement tous les différends de la diplomatie : on réclamait le percement de l'isthme de Panama, de l'isthme de Suez, l'initiative de la France dans toutes les affaires du monde, l'association démocratique de l'Orient, de l'Occident, de l'Amérique. Il n'y avait à de tels vœux qu'une seule conséquence logique, c'était la guerre, mais la guerre pouvait réveiller toutes les idées de la tradition révolutionnaire, et les sages, pour l'exécution de leurs projets, s'en rapportaient au gouvernement anglais, qui serait enchanté de perdre la suprématie des mers, aux deux cours de Berlin et de Vienne, naturellement bien disposées pour toutes les idées démocratiques; enfin, à la diplomatie, qu'on connaît pour essentiellement désintéressée et humanitaire! Fourier avait voulu donner à la France le protectorat d'une troisième partie du globe et marier les fils du roi par la grace du phalanstère. Impuissans à réaliser l'explosion culinaire du groupe et de la série, les initiés indiquaient un moyen nouveau pour agrandir la France et lui assurer toutes les initiatives : ils proposaient de la désarmer, de renoncer à la guerre, d'abjurer à jamais la révolution. Suivant eux, quand l'étranger aurait cessé de craindre les forces révolutionnaires de la France, la France pourrait prendre toutes les initiaves révolutionnaires du globe.

La Phalange serait tombée vingt fois, si les initiés n'avaient pas su tremper à propos dans la civilisation. On comptait parmi les fouriéristes des hommes distingués, tous liés entre eux par l'amitié la plus touchante; ils faisaient hommage à l'ombre du magicien de toutes les idées les plus étrangères au fouriérisme : on accepta ces idées comme des transitions nécessaires et proportionnées à l'ignorance de l'époque actuelle. Si la prétention était bizarre, quelques-unes des idées ainsi adoptées étaient raisonnables. L'attention générale se porta sur un projet de réseau national des chemins de fer proposé

par M. Perreymond. Quand même le beau projet de M. Perreymond n'aurait pas été admissible en entier, quand même, à propos d'autres projets, *la Phalange* n'aurait fait que résumer les vœux de quelques économistes ou des conseils généraux, quand même elle se serait bornée à se tenir au niveau de l'idée démocratique, il faut reconnaître que sa polémique sur les chemins de fer était habile et vigoureuse. Après ce succès, il fut possible de marcher. On oublia l'argot harmonien; on s'habitua à dissimuler l'immense bouffonnerie du fouriérisme; on se garda bien de réimprimer un seul des cent cahiers inédits de Fourier. Les critiques qui rappelaient les passages compromettans du magicien furent insultés; *la Phalange* n'avouait rien, ne désavouait rien. Impossible de la contraindre à réimprimer dans ses colonnes la vraie théorie de Fourier; elle refusait impitoyablement le droit de la juger aux malheureux civilisés plongés dans l'esclavage des principes. Les idées administratives portèrent bonheur au journal, qui trouva des adhérens; on saisit au vol les moindres paroles d'encouragement, on fit des efforts inouis pour ameuter les journaux des départemens contre l'incurie de la capitale, et, d'un autre côté, pour engager la polémique avec les grands organes de la presse parisienne et acquérir ainsi de l'autorité dans les départemens. Moitié habileté, moitié naïveté, les phalanstériens virent dans chaque évènement, dans chaque question soulevée par la presse, le progrès de leurs idées. *Nos idées*, disaient-ils, *arrivent à la chambre des pairs*. Dans la chambre des députés, MM. Jouffroy, Lamartine, A. de Gasparin, etc., se trouvaient rangés parmi les *expectans* du phalanstère. Il résulta tout naturellement de cette série de transactions et d'équivoques que M. Considérant arrivait en 1842 au conseil général du département de la Seine, où il fut appelé par des qualités que la civilisation avait su apprécier. Quelque temps auparavant, prié par les électeurs de s'expliquer sur la doctrine de Fourier, « ce n'est pas comme disciple de Fourier, disait-il, que je me présente aux électeurs... Je n'accepte la théorie de Fourier que sous bénéfice d'inventaire, et avec la sanction de l'expérience. » D'après lui, l'organisation du travail se réduisait « à quelque chose d'analogue à ce système d'asiles et de colonies agricoles qui ont été essayés en Hollande. » Pour le coup, c'était la débâcle du phalanstère.

Ainsi *la Réforme industrielle* s'était placée au point de vue radical, et *la Phalange* appartenait au juste-milieu. Les disciples de Fourier avaient débuté par démontrer la *nullité sociale de l'Evangile*, et ils s'étaient proposé dans la suite de réaliser le christianisme; ils avaient dénoncé la philosophie, et ils étaient devenus très obligeans pour les philosophes; ils avaient commencé par l'industrie attrayante, et l'association avait fini par les préoccuper exclusivement; la magie avait été le point de départ du fouriérisme, et les sages en étaient venus à essayer de l'administration. Malgré tant d'efforts, *la Phalange* perdait chaque jour du terrain. Heureusement les fées qui habitent le règne aromal récompensèrent enfin tant de persévérance. Le magicien avait attendu pendant douze ans, à midi, un protecteur mystérieux du phalanstère : un jour, trois ans après sa mort, ce protecteur se présenta, et, comme le

maître l'avait souhaité, c'était un Anglais, M. Young. Ses offres furent brillantes : le phalanstère fut ajourné, il est vrai, et l'on ne fonda qu'une modeste fabrique; mais *la Phalange* se releva, et à partir de cette époque, elle put paraître trois fois par semaine.

VI. — NOUVELLE PHASE DU FOURIÉRISME.

En se civilisant, les phalanstériens croyaient rester fidèles à Fourier, ils lui faisaient honneur de toutes les idées de la civilisation, et ils avaient fini par croire, dans la sincérité de leur cœur, à l'immense supériorité de *la Phalange* sur tous les journaux. On s'imagina qu'il ne restait qu'à paraître tous les jours pour conquérir le monde. On frappa donc un coup décisif, on s'écria : *la politique se meurt, la politique est morte*, et, par une contradiction nouvelle, on transforma *la Phalange* en un journal politique quotidien. Il va sans dire que les sages devaient régénérer le *premier-Paris*, entraîner la presse dans les voies du fouriérisme, diriger les journaux des civilisés; tout devait plier ou rendre les armes. On s'attendait si bien à ce miracle de la sagesse phalanstérienne, que les marques de sympathies données au nouveau journal démocratique furent consignées dans un bulletin journalier sous la rubrique : *mouvement de l'opinion;* les initiés ne doutèrent pas que le monde ne fût à eux. Bientôt cependant on s'aperçut que le *mouvement* de l'opinion avait cessé, les hommes étaient plus endurcis que jamais.

La Démocratie pacifique, journal des intérêts des gouvernemens et des peuples, adopta comme *la Phalange* le principe de l'association prise au point de vue matériel. Une série de projets sur les chemins de fer, les assurances, les caisses d'épargne, la réforme judiciaire, l'octroi, lui tint lieu d'idées. La plupart de ces projets ne sont pas nouveaux, c'est un héritage de *la Phalange*. On remarque, entre autres plans, la réforme de l'édilité parisienne, qui est encore une idée de M. Perreymond. A l'exemple de *la Phalange, la Démocratie pacifique* se montre conservatrice au point de vue politique, démocratique au point de vue administratif. Elle ne cesse pas d'attaquer la féodalité industrielle, et pourtant ne cesse pas de faire l'apologie de la politique qui la maintient. A l'extérieur, elle continue à proposer l'administration unitaire du globe, le congrès permanent de Constantinople, l'initiative universelle de la France, et elle insiste avec une vigueur nouvelle sur l'association des douanes françaises, belges, allemandes, italiennes; elle conseille la conquête de Madagascar, le système colonial de Louis XIV, une foule de merveilles politiques, économiques, sociales et morales. Toutes ces merveilles ne doivent pas coûter un coup de canon; *la Démocratie* déteste la guerre, et M. Thiers est toujours signalé comme le fléau d'une politique incendiaire; tout s'arrangera à l'amiable, sans coup férir, avec la permission de l'Angleterre, avec l'appui de l'empereur d'Autriche et du roi de Prusse. *La Démocratie pacifique* rend hommage dans son programme aux excellentes intentions des ministres de Vienne et de Berlin; pourquoi donc se fâcher?

Dans cette troisième phase du fouriérisme, la conversion des sages a fait de nouveaux progrès, ils ont tamisé de plus en plus la lumière, de crainte d'éblouir les lecteurs; l'orthodoxie, l'excentricité, pour mieux dire, a été reléguée dans le feuilleton. Autrefois, on rédigeait consciencieusement tous les ans le discours du trône, tel que le cabinet phalanstérien l'aurait conçu. Le roi ne manquait pas de dire que depuis 1830 il n'avait poursuivi qu'un seul but, la fondation du phalanstère; toutes les négociations avec les cours, toutes les mesures intérieures, avaient été ménagées de manière à pouvoir présenter à la France un ministère d'initiés. *La Démocratie pacifique* a fini par sourire elle-même, du moins en apparence, de sa propre naïveté. Jamais elle ne s'est plus rapprochée de tout le monde, jamais les *expectans* n'ont été aussi nombreux. M. Victor Hugo lui-même, le poète maudit par le magicien, constamment attaqué par les disciples, est réhabilité aux yeux des sages depuis certain discours où M. de Lamartine s'est nettement séparé de la secte. Des profanes distingués ont été admis à côté des rédacteurs orthodoxes. Jusque-là il y avait progrès; malheureusement la civilisation a introduit ses vices au sein du phalanstère. Les adamites de la politique ont perdu l'enthousiasme de l'âge d'or, l'innocence de l'âge d'argent, et, sans arriver à une conversion complète, ils se sont arrêtés dans une situation équivoque qui empire tous les jours. Le journal de la secte, s'admirant lui-même, a d'abord revendiqué modestement le droit de juger et de gouverner tous les partis. Je n'ai pas d'idées, s'est-il dit, donc je saurai juger toutes les idées, je suis impartial. Récemment les sages ont déclaré qu'ils avaient tué la politique (1). « Incontestablement le but spécial de notre travail, disent-ils, a été atteint; où sont aujourd'hui les partis de 1834 et de 1836? la débâcle de la vieille politique est consommée, les vieux partis sont brisés, anéantis. » Il n'y a donc plus ni légitimistes, ni républicains, ni juste-milieu; il n'y a plus en Europe ni gouvernemens absolus, ni diplomatie, ni catholiques, ni protestans; les querelles de l'Université, du clergé, ont cessé, et le tout grace à *la Phalange*. En vérité la mouche du coche avait plus de modestie. Après avoir enterré la politique, les sages ont inventé le socialisme et frayé la route au parti social. « L'organisation du travail, la grande idée soulevée au commencement du siècle par Fourier emporte dans son tourbillon, non-seulement ceux qui l'acceptent, mais encore ceux qui s'efforcent de lutter contre elle. » Les sages qui se vantent d'avoir tué la politique professent donc le socialisme, qui est la politique à sa dernière puissance; ils prétendent même avoir inventé la révolution, la convention, qui proclame le droit de tous au travail, Babeuf et Buonarrotti; ce sont eux qui ont jeté la détresse dans les classes pauvres, provoqué les coalitions des ouvriers, découvert les droits de l'homme. On ne saurait plus naïvement se contredire.

(1) *La Phalange, Revue de la science sociale*, t. I, p. 38. — Sous ce titre paraît la continuation de l'ancienne *Phalange*, depuis long-temps interrompue, et reprise au commencement de cette année.

Pour sauver cette contradiction du socialisme sans politique, les disciples de Fourier ont placé les réformes sociales et administratives avant les questions gouvernementales, avant les principes. Ne voient-ils pas que la bureaucratie ne peut rien contre un ministère, que la politique révolutionnaire n'est que la défense de tous les intérêts sanctifiés par un principe, que la meilleure des réformes administratives peut devenir une cause de ruine politique (1), que le socialisme sans politique est le despotisme du docteur Francia, la plus hideuse des tyrannies? Comment prétendre que la politique est morte, quand on intervient dans toutes les affaires, quand on prend parti sur toutes les questions, quand on tombe d'accord avec l'opposition sur les évènemens d'Espagne, d'Irlande, de Suisse, et quand on publie un journal quotidien, sans se refuser aucune des aménités de la polémique? On croit s'affranchir du joug de la politique, et en réalité on ne fait que de la politique personnelle, on ne cherche que des *ressources, des relations, des alliances;* on vise à la modération, et on flatte les partis extrêmes; on a loué la veille un journal ultrà-conservateur, le lendemain un journal ultrà-radical. L'égoïsme est le dieu de l'école; les mêmes actes, les mêmes hommes sont tour à tour bafoués et applaudis suivant les convenances de la secte. Aux éloges on répond par la flatterie, à la critique par l'injure. Enfin, tandis que l'école se déclare naïvement à la recherche d'une position sociale par la force du feuilleton, elle prêche la plus profonde des immoralités politiques, l'indifférence, le mépris en matière de principes et de partis. Je n'accuse pas les intentions, je n'accuse pas les hommes, je n'accuse pas non plus l'essor des passions; j'accepte, s'il le faut, toutes les apologies de la moralité du phalanstère, bien que Fourier n'ait pas ajourné si loin qu'on nous l'assure la double polygamie, bien que la *liberté amoureuse* soit la *première issue* de la civilisation, bien que la morale, une fois détruite dans le principe qui oblige, soit immédiatement détruite dans l'application. Je n'accuse ici que cette tendance déplorable des phalanstériens, qui nous présente comme l'idéal de la perfection politique le type du mauvais citoyen. Sans principe, sans raison, sans limite, l'utopie phalanstérienne se réduit à la suppression de tous les devoirs politiques et au dénigrement systématique de tous les principes au profit de tous les gouvernemens établis.

Que le magicien renonçât à la politique, on le conçoit: la magie suppléait à la politique, à la philosophie, à la religion, à la guerre, à tout. Fourier était à sa manière dans le sens commun, il avait une idée, cette idée de la magie qui dominait le monde avant l'apparition du christianisme et de la philosophie. Les disciples de Fourier, après avoir ajourné l'industrie attrayante, la cosmogonie, le phalanstère, n'ont pas même l'excuse de la folie; ils n'em-

(1) *La Démocratie pacifique* proposait les assurances unitaires par l'état; c'est le plan que le duc de Modène voulait réaliser en 1832. L'opinion des Modénais repoussait les assurances unitaires, et avec raison, car les bénéfices auraient multiplié les sbires, les espions, les jésuites et toutes les mesures nécessaires pour emprisonner les propriétaires, dont les biens auraient été d'ailleurs parfaitement assurés!

pruntent au fouriérisme que ses tendances grossières, moins le principe du système, ils en sont réduits à reconnaître qu'ils se bornent *à inspirer le désir de lire les ouvrages de Fourier*, et ces ouvrages sont la meilleure condamnation de leurs théories nouvelles. Défendent-ils les gouvernemens? Le maître a déclaré que ce sont là des *tyrannies pénibles*. Se placent-ils avec les démocrates? Fourier les appelle *dupes ou fripons*. Tiennent-ils à des constitutions? *Je m'en bats l'œil*, a dit le magicien, *je ne les lis pas*. Respectent-ils la philosophie? Elle n'a inspiré (c'est encore Fourier qui parle) que des massacres, des lois subversives. Fourier approuve Napoléon d'avoir supprimé la section des sciences morales à l'Institut; on ne doit rien attendre des philosophes; *comme les savetiers, ils ne travaillent pas dans le neuf*. Respectent-ils la religion? La religion est une *facétie indigne*. S'efforcent-ils de concilier le christianisme et le fouriérisme? Mais la loi du sacrifice, c'est l'anti-fouriérisme, elle est à la doctrine comme les ténèbres à la lumière, comme la terreur à l'amour, comme le besoin à l'attraction. Suivant Fourier, Jésus-Christ *cachait son jeu*, de crainte d'alarmer Auguste; il vivait avec des courtisanes, il dînait chez des traitans; il disait : *Frappez et on ouvrira;* c'était dire : Cherchez l'industrie attrayante, et vous la trouverez. On n'a pas cherché, et la civilisation est encore chrétienne; la *Théorie des quatre Mouvemens* a paru, et la société est toujours plongée dans l'*impénitence finale* du christianisme. Enfin, si les fouriéristes promettent de pratiquer la morale chrétienne, Fourier leur répond encore : « La morale vient de *morari*, retarder, entraver, et il faut, au lieu de l'homme moral, entravé, et par suite faux, hypocrite, étudier l'homme passionnel. » Le devoir est une des nécessités les plus monstrueuses de la civilisation. Quand on propose des colonies agricoles, des fermes d'asile, on est dupe de ce que Fourier appelait des *avortemens philanthropiques*, des *cacophonies champêtres*. Tenez-vous au progrès de l'enseignement primaire, secondaire, libre, universitaire, peu importe? « Vous multipliez les chevaliers d'industrie en rébellion avec la société par l'excès d'instruction et l'exiguité des moyens. » Améliorez-vous la civilisation? C'est empirer un fléau, c'est multiplier les malheurs. Enfin, prêchez-vous l'association? Vous ne rencontrez pas de plus redoutable adversaire que Fourier; vous êtes *simplistes*, vous tombez dans le charlatanisme de Owen et de Saint-Simon, vous méconnaissez l'art d'associer. On ne juxtapose pas les hommes; si l'attraction ne les unit, les familles se subdivisent; hors du phalanstère, il n'y a que la lutte : la nature, dans la civilisation, a opposé individu à individu, famille à famille, peuple à peuple; la guerre ouverte ou cachée est inévitable et universelle. Comment donc associer la diplomatie à Constantinople, comment donc concilier dans chaque état et sans coup férir tous les intérêts opposés? Le magicien partirait d'un éclat de rire, lui qui démontrait la nécessité absolue de la guerre, la nécessité de la lutte des passions hors de l'harmonie, lui qui se confiait même dans cette lutte, car plus l'égoïsme était acharné, implacable, plus la guerre était forte entre les civilisés, et plus il était sûr que la force des passions non plus répercutée,

mais directe, aurait enfanté des prodiges dans l'essor libre et convergent du phalanstère. Fourier ne biaisait pas, ne louvoyait pas, il ne laissait d'autre alternative que la guerre ou le paradis; il ne conseillait pas à Napoléon de se confier niaisement dans la bonne volonté des alliés. Combattait-il les libéraux, il était grand dans son cynisme, il faisait l'apologie de Francia; suivant lui, Napoléon devait s'emparer du commerce, fabriquer des chapeaux rouges, et imposer une religion.

Quel est donc le lien entre les disciples et le maître? Séparés sur tous les points, s'accorderaient-ils dans la critique de la féodalité industrielle et de la libre concurrence? Le magicien combattait la libre concurrence avec toutes les idées qui détruisent la propriété, la famille, la société. Depuis deux mille ans, on accusait la propriété de développer l'égoïsme. Fourier respecte le principe de la propriété pour attaquer le fait, la propriété vivante, qui circule dans le commerce, se produit librement par le travail, dans tous les accidens de la concurrence. Les premiers socialistes disaient : La propriété conduit à la féodalité, à la caste; il a dit : *La propriété morcelée*, jointe à la famille, conduit aux castes et à la féodalité. On avait soutenu que la propriété met en lutte les pauvres et les riches, les peuples et les gouvernemens : il croit démontrer qu'elle met en opposition les prolétaires et les capitalistes, les ouvriers et les grands seigneurs de la terre et de l'industrie; on disait que la propriété, c'est la guerre ouverte ou masquée : il a répété que la concurrence est une guerre; on disait enfin que la propriété dictait des lois répressives, politiques, jamais morales : il a reproduit la même idée; toute la critique de la concurrence se retrouve dans les théories de Platon, de Campanella, de Morelli. Pour l'adopter, il faut être communiste ou magicien, point de milieu, car Fourier accusait la concurrence et la féodalité actuelles, comme il accusait tous les moyens de la civilisation, tous les procédés de l'industrie, toutes les limites des sciences descriptives. Et Fourier ajoutait comme renfort à ses attaques toutes les critiques formulées par les théoriciens même de la libre concurrence, et par ceux qui la combattaient au nom du monopole. Smith n'ignorait pas que, si la concurrence profitait au public, elle jetait la guerre dans le commerce, que cette guerre avait un seul et unique frein, la banqueroute, et il n'hésitait pas à proclamer la concurrence pour supprimer la grande guerre du monopole. Que répondait le monopole? Il criait à l'anarchie. Fourier notait, acceptait toutes les critiques des hommes, car il avait la science des dieux. Les disciples de Fourier suppriment la magie; dès-lors, à quoi bon leur polémique? Peut-elle au moins s'expliquer par le socialisme? Mais l'utopie socialiste, confiée à la discrétion des chambres, n'est guère dangereuse. Au reste, le socialisme lui-même, vrai ou faux, le socialisme dans toutes ses nuances n'avait pas aux yeux de Fourier plus de valeur que la politique. Voyez sa haine contre les jacobins, contre les démocrates, son exaspération contre les deux sectes de Owen et de Saint-Simon. Nous le répétons, il était magicien, il croyait à la toute-puissance du nombre, au charme irrésistible de la musique; et s'il émancipait le peuple, c'est

qu'il émancipait l'homme, les rois, les empereurs, les papes; s'il assurait un *minimum* avec voiture aux pauvres, c'est qu'il transfigurait l'univers comme Boehm et Swedenborg.

VII. — LES ÉCRIVAINS FOURIÉRISTES.

Nous avons vu qu'en cherchant à vulgariser le fouriérisme, on l'avait détruit. Dans les publications mêmes qui ne sont destinées qu'aux initiés, la doctrine du maître s'est perdue. Sans doute le zèle ne manquait pas : l'un des premiers actes du pontificat de M. Considérant a été de dresser un catalogue des livres orthodoxes; les écrivains qui représentent cette orthodoxie se citent les uns les autres avec une vénération qui nous attendrit et nous met sans cesse dans la voie des bonnes lectures. Malgré tout, les trois théories du fouriérisme, c'est-à-dire la musique mondiale, l'harmonie des instincts et des travaux, l'explosion du phalanstère, ne se trouvent nulle part réunies; hors des livres de Fourier, nous n'avons que d'incomplètes et pâles compilations.

Le premier en date parmi les écrivains fouriéristes, M. Juste Muiron, doit être classé à part, il appartient à l'époque de la restauration, époque anté-diluvienne pour le fouriérisme. Le premier, il admira la terrible poésie du magicien, quand Fourier était encore un commis-marchand fort inconnu et un peu ridicule par ses lubies. En même temps, il eut le mérite de dégager le premier du labyrinthe magique de l'harmonie l'idée du comptoir communal, c'est-à-dire de la commune en commandite, dans ses *Aperçus sur les procédés industriels*, publiés en 1824. C'était réunir le double tact de l'artiste et de l'administrateur.— Après M. Juste Muiron vient M. Jules Lechevalier (1); il expose avec simplicité, d'une façon persuasive et sympathique, la doctrine de Fourier, que d'ailleurs il altère en bien des points. C'est à peine si dans cet âge primitif et antique de la religion nouvelle, on croyait à une vague et lointaine réhabilitation de l'homme et de la nature.

M. Considérant, qui a succédé à M. Lechevalier comme chef et représentant de la secte, est encore très loin de personnifier la véritable doctrine de Fourier; il croit que le phalanstère se fonde sur l'expérience; il ne s'est jamais occupé des nombres; c'est par hasard qu'il a écrit quelque page sur la musique mondiale : sa foi pèche par la base, quoique, dans un élan d'orthodoxie, il soit arrivé au faîte de la hiérarchie harmonienne. Une pléiade d'écrivains entoure M. Considérant : peu appréciée dans le monde de la civilisation, elle attend les jours de l'harmonie pour briller de tout son éclat. Le plus distingué de ces écrivains, M. Paget, mort en 1840, était le Caton de la phalange; il exposait avec méthode, il dénombrait avec une gravité plaisante les plus étranges rêveries politico-économiques du magicien. Il nous faut la série, donc les passions formeront la série; il nous faut le travail attrayant, donc le travail sera attrayant; il nous faut la justice, donc la jus-

(1) *Études sur la science sociale*, 1835.

tice régnera dans le phalanstère; il faut que la population ne dépasse pas certaines limites, donc elle ne les dépassera pas. Tel est le naïf raisonnement que poursuit M. Paget d'un bout à l'autre de son livre (1); pas un mot sur la morale, sur la cosmogonie, pas le moindre soupçon que Fourier ait dû transfigurer la nature pour assurer d'avance toutes les possibilités du phalanstère.

Les efforts tentés par M. Considérant pour civiliser peu à peu le phalanstère devaient provoquer des révoltes intérieures. D'abord on ne put entrer dans les voies gouvernementales en 1839 sans qu'il y eût des dissidens; on ne put faire des concessions aux civilisés sans irriter les sages. Plusieurs néophytes se séparèrent à cette époque du centre directeur. Le centre à son tour dut désavouer d'abord le zèle intempestif de quelques fidèles qui demandaient à la chambre la fondation du phalanstère; il dut aussi se prononcer contre d'autres fidèles qui préparaient très sérieusement une tentative de réalisation dans le Brésil, et pouvaient ainsi compromettre la vraie sagesse. A côté des ultras, il y eut les hérétiques. M. Pompery, auteur d'une théorie de l'association universelle (2), inspira de vives inquiétudes à la phalange. Il pensait, il raisonnait, il présentait le phalanstère comme le couronnement du progrès continu; à ses yeux, M. Pierre Leroux était le saint Jean-Baptiste de Charles Fourier, il osait même avouer quelques scrupules à l'endroit du *travail attrayant* des bayadères. Les sages frémirent, le téméraire fut grondé, et ses livres ne figurent pas dans le catalogue de la véritable sagesse. Une ardente néophyte du fouriérisme, Mme Gatti de Gamond (3), se sépara à son tour du centre directeur. Elle prêcha ouvertement contre les mœurs harmoniennes : elle admettait volontiers l'essor des onze passions; mais l'essor de l'amour, elle le rejetait au nom de toutes les femmes. On dissimula ce scandale. Nous passons sous silence bien d'autres dissidences microscopiques. Un pas de plus, et nous tomberions dans l'analyse des infiniment petits.

L'attaque la plus vive partit du midi de la France. Dès l'avènement de M. Considérant, il avait surgi dans les environs de Toulouse un hérésiarque, qui, sous le pseudonyme de Daurio, se livrait, dans une correspondance harmonienne, à l'interprétation la plus téméraire des livres magiques, prétendant ainsi se soustraire à l'autorité du comité directeur de Paris. En 1837, l'hérésie de Toulouse avait déjà fait une centaine de recrues. La révolte se déclara complètement vers 1841. — L'impiété du centre parisien, dit M. Daurio, fait supposer un vice dans la doctrine de Fourier; examinons donc cette doctrine. Elle se fonde sur trois principes : Dieu, la matière, et le nombre, qui gouverne Dieu lui-même. Donc, le véritable Dieu, c'est le nombre. Fourier identifie dans une même loi les mouvemens des astres, des

(1) *Introduction à l'étude de la science sociale.*

(2) *Introduction religieuse et philosophique à la théorie de l'association et de l'unité universelle.*

(3) *Fourier et son Système*; 1838. — *Réalisation d'une commune sociétaire*; 1840.

végétaux, des animaux, des aromes et des passions. Quelle analogie peut-on établir entre le mouvement circulaire des planètes et l'organisation des végétaux? Quel rapport y a-t-il entre la végétation et les passions de l'homme? Admettons que l'ordre du ciel doive se réaliser sur la terre; d'après le maître, le mouvement des comètes est irrégulier, donc l'humanité sera éternellement la même, moitié anarchique, moitié régularisée. Le maître annonce des transfigurations célestes, le progrès du ciel : sur quoi se fonde-t-il? Sur une inconnue, sur le règne aromal. Voilà encore des rêves. Annonce-t-il des créations, des progrès terrestres? Si la terre a vieilli, elle n'enfantera plus rien : si elle est jeune, l'homme lui-même pourrait être remplacé par des créatures supérieures. — L'hérésie de Toulouse rejette les analogies musicales; elle substitue aux douze passions que Fourier tirait de la musique quarante passions déterminées par l'histoire naturelle; elle comprime par les instincts intellectuels l'animalité orthodoxe du fouriérisme. La raison rétablie, l'harmonie des instincts et des travaux est compromise, le phalanstère est ajourné à quatre mille ans. Les séries, dit l'hérésiarque, se développent par entraînement; mais qui nous assure que l'entraînement ne sera jamais exploité? Les séries rivalisent par une concurrence pacifique; qui nous assure que la paix sera maintenue partout et toujours? Fourier permet le vol : pourquoi pas le meurtre? Le maître abolit la morale : pourquoi donc honore-t-il le dévouement? On garantit l'harmonie universelle des instincts par la *purgation des passions*, par la *substitution* qui absorbe tout instinct irrité. Peut-on déplacer l'amour, substituer les amans, absorber la vanité, l'avidité, l'ambition, mille désirs insatiables et le désir du bonheur qui augmente avec le bonheur même? La vraie *absorption*, c'est le ciel. D'ailleurs, comment admettre que huit cent dix personnes prises au hasard vivront en harmonie, tandis qu'un seul intrus suffit à troubler une famille nombreuse? Et si elles ne sont pas prises au hasard, comment les choisir? Nous n'avons, dit M. Daurio, ni les règles, ni la science, ni le pouvoir indispensables pour fonder le phalanstère. La nouvelle commune suppose la civilisation détruite, les idées anéanties, aucun gouvernement qui s'oppose à l'explosion de l'harmonie; enfin, elle suppose l'industrie attrayante, qui implique l'abondance universelle, car l'attrait ne s'attache qu'aux travaux élégans. Comment créer l'abondance? Par la communauté? La communauté répugne à l'attraction. Par un redoublement de travail? Il supposerait l'entraînement et la découverte des moyens qui le provoquent. On le voit dans la guerre; là, il touche au paroxisme : comment exciter le paroxisme dans les travaux de la cuisine et du ménage? Le paroxisme n'est-il pas momentané? Si on croit l'exciter et le soutenir par l'attrait de la variété, n'aurons-nous pas des productions inférieures aux travaux assidus de la civilisation? Comment alors vaincre la concurrence des civilisés? Au lieu de l'abondance, il y aura la misère au phalanstère.

Jamais M. Daurio ne sort des données de Fourier; il les détruit l'une par l'autre, mais il concentre sa foi dans le groupe et la série. Avec cette donnée, il trace le plan d'une église phalanstérienne qui doit se développer par groupes

et par séries, c'est-à-dire par une hiérarchie *rivalisée, engrainée, contrastée,* afin d'envelopper la civilisation et de l'écraser. L'hérésiarque imagine une papauté centrale, une opposition permanente, des contrepoids, un journal de polémiques intérieures interdit aux profanes. L'église ainsi constituée doit discuter la doctrine, la développer, organiser le sacerdoce de la pensée, et en même temps analyser les caractères des affiliés pour préparer dans l'avenir *l'assortiment passionnel* du phalanstère. Arrivé à la conception d'une église phalanstérienne, l'hérésiarque de Toulouse ne garde plus aucun ménagement pour les *sages* de Paris. M. Considérant est représenté comme le tyran, le Borgia, l'*omnivore* du fouriérisme; il a étouffé la discussion, usurpé une autorité absolue, violé les saintes lois du groupe, qui exigent le contrôle. « Je ferai donc, dit l'hérétique à M. Considérant, acte de *contre-pivot* et de *contre-chef,* je vous livrerai aux *flammes de l'opinion*, au *démon de la critique;* je vous attacherai au *poteau de l'absurde*, je vous *broyerai dans votre aire*, ne vous laissant d'autre issue que la vraie organisation des initiés. Résistez, mes attaques modifieront votre groupe. Je vous créerai quatre contre-poids dans la doctrine de Fourier, dans l'opinion, en m'alliant avec les socialistes et en soulevant tous les initiés qui murmurent. *Frère, il faut mourir ou se convertir, se convertir ou mourir il faut* (1). » M. Daurio a échoué dans sa tentative, et le centre directeur a gardé le silence sur l'hérésie de Toulouse.

Il semble, au reste, que le fouriérisme se modifie suivant les climats. Les phalanstériens des États-Unis multiplient les associations; on parle de la fondation de nouvelles communes, on a peut-être à cette heure réalisé le comptoir communal. Les initiés transtlantiques sont dirigés par des ministres protestans pour la plus grande gloire du christianisme; est-ce bien là le système de Fourier? On songe si peu au vrai phalanstère, que les comités américains se réunissent pour spéculer sur les assurances. A Londres, le fouriérisme présente une nouvelle nuance. M. Doherty, le chef des initiés de Londres, s'est aperçu que la magie est la véritable base du fouriérisme, et comme Fourier n'a pas exposé cette partie de son système, il supplée franchement au silence du maître par les révélations de Swedenborg. D'après M. Doherty, l'homme et la nature sont deux manifestations de la lumière spirituelle; la nature reflète la lumière, l'humanité la réfracte; un troisième phénomène de diffraction, une troisième révélation de la lumière, se manifestent dans les révélations religieuses des illuminés et des prophètes. L'univers souffre, sept fois sur huit le mal triomphe du bien, les sept huitièmes des animaux nuisent à l'homme, les sept huitièmes de l'humanité sont livrés à la douleur, les religions sont livrées dans la même proportion à l'erreur et à la contradiction, car Dieu se contredit dans les révélations religieuses comme il détruit ses créations dans le règne de l'humanité et de la nature. Il trompe par des prophètes comme il tue par des reptiles; mais l'empire du mal dis-

(1) *Observations critiques sur la doctrine de Fourier*, par M. Daurio, 1841.

paraîtra, la lumière qui brille par un huitième d'exception deviendra la règle universelle de la création. Le Christ l'a promis; après l'initiation de la chute et du repentir, après la seconde initiation de l'Évangile et de l'amour, la loi sériaire réalisera l'unité universelle annoncée par l'Évangile. Quelle est donc, se demande M. Doherty, cette loi sériaire? Swedenborg l'a révélée dans la hiérarchie des esprits, Fourier dans la hiérarchie des harmoniens; elle aboutit à l'omniarche dans le règne aromal, à l'omniarche dans le règne des harmoniens. Or les hommes, pense M. Doherty, sont les esprits sur la terre, les esprits sont les hommes dans le monde aromal; donc l'omniarche, le vrai omniarche, est le centre hyperarchangélique des deux mondes, le Verbe, le Christ, et, avec un peu de bonne volonté, on verra, d'après M. Doherty, dans l'omniarche amphimondain, la seconde personne de Dieu. Ici la musique cède la place à la lumière, Swedenborg se substitue à Fourier, les anges aux harmoniens, la vision au travail attrayant; l'hérésie est complète.

Le dernier effort de l'orthodoxie phalanstérienne ressemble à une abjuration. *La Phalange* vient de reparaître pour calmer les murmures des initiés les plus ardens : c'est donc là qu'il faut chercher la vraie sagesse. *La Phalange* parle-t-elle de l'industrie attrayante? Nullement; elle veut réaliser l'ordre, la liberté, l'association. Y a-t-il donc une théorie qui se propose sciemment le désordre, la tyrannie, la dissolution de la société? Le but de *la Phalange*, disent les sages, est identique avec celui de la philosophie et du christianisme; pourquoi pas avec le but du paganisme? Néron lui-même n'incendiait Rome que pour la reconstruire mille fois plus splendide. *La Phalange* a oublié le système de Fourier. *Plus de démarcation*, s'écrie-t-elle, *plus de séparation, plus d'enregistrement, plus de costume phalanstérien,* et, sauf un morceau inédit de Fourier, le recueil a justifié son programme. Quant à l'avenir, voici le plan des sages : aujourd'hui, ils ont un journal quotidien pour les profanes, un recueil périodique pour les initiés; ils sont, disent-ils, dans la *période binorganique*. Si leurs efforts réussissent, ils seront en mesure de publier des romans-feuilletons qui multiplieront leurs lecteurs. « Le moment venu, les doctrines sociales du journal se liant aux sentimens excités par les manifestations dramatiques du feuilleton (si on gagne les poètes à la théorie), il y aura dans le monde en bloc une conversion immense. Alors l'école proposera l'expérience de l'ordre sociétaire, et la réponse à l'appel se fera comme une explosion. » Voilà donc la baguette du magicien remplacée par le roman-feuilleton. En attendant, les sages sont à la recherche d'une *position assez forte pour garantir l'expérience de toutes les entraves, soit d'en haut, soit d'en bas*. Nous voilà revenus à ces mémorables discours du trône de la première *Phalange*, et, tout au rebours de ce qu'on disait il y a treize ans, il s'agit de conquérir la France avant de tenter l'essai sur une commune. S'il est vrai que les sages ont tué les partis, créé le socialisme, trouvé seuls *le vrai nœud* des questions, gouverné, refait la France par la petite phalange, le moyen d'éviter un cabinet de sages aux prochaines élections?

Si l'on oppose le fouriérisme au saint-simonisme, on pourra s'assurer que les saint-simoniens n'ont rien à craindre de la comparaison. Les deux sectes ont également imité le moyen-âge. Le saint-simonisme voulait accoupler, comme les millénaires, une papauté sans dogmes à un libéralisme sans limites; le fouriérisme revenait à l'idée du grand œuvre et continuait la tradition du naturalisme ancien. Tandis que les saint-simoniens exagéraient la révolution, Fourier la niait et la poursuivait de cyniques insultes. Les saint-simoniens, quelles que soient leurs erreurs, ont été héroïques d'audace, ils ont inspiré plus de dévouement, plus d'enthousiasme en deux ans que Fourier en quarante. Tous ont abordé de front le problème de la nouvelle religion; ils ont entraîné dans leurs rangs quelques-uns des hommes les plus distingués de notre génération, et, en rendant le dernier soupir, ils ont légué au fouriérisme son principe de vitalité, le socialisme. Le fouriérisme, après son coup de tête de *la Réforme industrielle*, s'est amoindri, falsifié, déguisé, dans la crainte d'exciter l'hilarité universelle, et son seul mérite a été de se dissoudre à petit bruit en baissant de ton sur l'avenir harmonien, comme si, le mysticisme une fois admis, on pouvait marchander les merveilles du paradis et les mettre à la portée des économistes. Dès son origine, le fouriérisme a été frappé d'une stérilité si complète, que l'unique travail où l'école montre une sorte de vitalité se réduit à la politique de M. Considérant, étrangère à la pensée de Fourier. Pour développer la doctrine, M. Pompery la dissout dans une théorie de M. Pierre Leroux; M. Doherty, dans les révélations de Swedenborg; M. Daurio, dans je ne sais quelle vaine conception du groupe et de la série. Partout il ne reste que les lignes, le vague dessin d'une hiérarchie abstraite, où l'on place au gré de la fantaisie toutes les idées, sans règle, sans principe, sans logique. L'idée même du phalanstère est restée vague, confuse, et tout aussi incertaine que l'était la pierre philosophale dans l'esprit des alchimistes. Aucun ouvrage n'a paru sur le *garantisme*, l'époque actuelle que Fourier n'a point expliquée. Parmi les penseurs de la petite église, aucun n'a cherché à résoudre les mille objections sous lesquelles la philosophie écrase l'édifice matériel du phalanstère; aucun n'a tenu compte des deux traditions mystique et matérialiste qui se réunissent pour s'entredétruire dans le système de Fourier; aucun n'a soupçonné le mélange d'arithmétique vulgaire et de poésie pythagoricienne qui est l'ame et l'originalité même de cette colossale utopie. Un homme distingué, dont les idées ont plus d'une fois défrayé l'école, M. Perreymond, n'a jamais dit un mot du phalanstère, et ce n'est pas nous qui blâmerons sa réserve. Partout la propagande, la polémique, la prédication, ont présenté la même équivoque, qui consiste à prendre la niaise possibilité des douze passions pour un principe; partout on a accepté l'agencement de possibilités extérieures comme une démonstration mathématique; partout enfin on a commis la même bévue en accouplant au hasard le christianisme, la philanthropie et le phalanstère. Des démocrates, des conservateurs, que l'esprit d'aventure a réunis sous la même bannière, des matérialistes sans philosophie, des mystiques sans inspiration, voilà les forces de

l'école. Chrétiens, philanthropes, socialistes, les disciples de Fourier, en renonçant à la cosmogonie harmonienne, ont transporté dans leurs idées politiques et religieuses le désordre intellectuel dont la physique du maître est l'effrayant témoignage. Aux apparitions bizarres, aux rêves bachiques, ont succédé les combinaisons politiques impossibles; on a les chimères de l'application au lieu de celles de la théorie. C'est toujours la même folie, le théâtre seul a changé; des régions surnaturelles, le fouriérisme a été transporté au milieu de nos intérêts et de nos passions. Par là même il hâtera son agonie; il ne côtoiera pas impunément la vie pratique, déjà il s'est heurté à mille écueils, et tôt ou tard il viendra s'y briser.

Ainsi, un homme extraordinaire, unique, mal compris, a été la première victime de sa folie : il avait conçu un monde imaginaire, le rendez-vous de tous les rêves; mais ses livres magnétisèrent sans instruire, et le charme seul put survivre au magicien. De Fourier aux disciples, il y eut toujours un abîme, l'équivoque du socialisme; des premiers disciples aux disciples d'aujourd'hui, il y a un nouvel abîme créé par une politique tout-à-fait en dehors de la doctrine. L'initiation extérieure détruit le système, les livres orthodoxes ne sont que des compilations ou des hors-d'œuvre, l'école tout entière flotte entre la banalité et l'absurde, et la contradiction est si vaste, si multiple dans ses formes, que chez tout phalanstérien l'homme est infiniment supérieur au disciple. Cette considération unique m'a décidé à parler. Il est pénible de voir tant d'efforts prodigués dans une œuvre impossible et le dévouement mis au service de cette duperie gigantesque du phalanstère; puisque les fouriéristes semblent toucher à l'heure du réveil, ils doivent se résoudre à entendre avec calme de franches félicitations sur leur conversion prochaine, qui sera hâtée par l'anarchie même de l'école. Que les phalanstériens attaquent les abus, les vices de la société, l'égoïsme des conservateurs, rien de plus utile. Que les disciples du magicien s'occupent du sort des ouvriers, de l'organisation du travail, des réformes administratives, rien de plus juste : de là au phalanstère, il y a la distance de la terre au ciel, du possible à l'impossible. Le tort des ultra-révolutionnaires de toutes les nuances depuis 1830 a été d'attaquer la révolution avec les armes de leur fantaisie, de chercher à surprendre la société et à se surprendre eux-mêmes par des intrigues métaphysiques, de torturer la science pour lui demander une rédemption au lieu d'un progrès, d'appliquer, en un mot, une force d'esprit considérable au développement d'erreurs monstrueuses. Quel a été le résultat? On a compromis pour long-temps la cause du progrès raisonnable; on a gaspillé des forces précieuses; on a entravé le mouvement des idées plus que ne l'ont fait les partis rétrogrades. Au moyen-âge, les alchimistes se ruinaient en rêvant la richesse; aujourd'hui les utopistes n'arrivent qu'au ridicule en cherchant le bruit, ils reviennent au passé en cherchant l'avenir.

FERRARI.

ÉTUDES

SUR L'ANTIQUITÉ.

—

VARRON ET SES SATIRES MÉNIPPÉES.

I. — *Sentences varroniennes inédites*, par M. VINCENZO DEVIT; Padoue, 1843.

II. — Les *Saturæ Menippeæ*, par M. FRANZ OEHLER; Quedlinbourg, 1844.

I.

Le vieux Varron fut un lettré plus encore qu'un écrivain; l'idéal pour lui était bien plus dans le savoir que dans le style. Approfondir et inventorier tout ce qu'on avait connu, tout ce qu'on avait fait jusqu'à lui, toucher chaque science et aborder chaque écrit, fut sa vocation véritable. *Helluo librorum*, gourmand de livres, l'expression pourrait lui être tout aussi bien appliquée qu'elle le fut à Gabriel Naudé; encyclopédiste et polygraphe comme l'auteur des *Coups d'État*, il fut comme lui un de ces érudits passionnés à qui la forme importe peu, et qui visent surtout à la variété des sujets, à la curiosité des détails. Certes, à lire le *Mascurat* de Naudé, on ne se douterait jamais que cet ouvrage a été écrit six ans seulement avant *les Provinciales;* la trame du discours est encore bigarrée de toutes les façons de dire propres

à l'autre siècle, et à chaque instant les citations des anciens viennent s'entremêler aux tours gaulois de la diction. De même chez Varron : vous ne le prendriez guère pour un contemporain des *Tusculanes*, tant les archaïsmes de la vieille prose de Caton se glissent sous sa plume et s'enlacent volontiers, dans ses *Ménippées*, à des lambeaux de phrases grecques. Aux époques de vive transition, il y a souvent de ces retardataires de la langue : qui se douterait, à les lire, que Pacuve et Lucile sont postérieurs à Térence? qui croirait que Retz et Saint-Simon écrivirent après Fléchier? On le voit, ce style fruste, cette rouille du langage, peuvent donner plus de caractère encore au génie : ainsi de l'ombre dans les tableaux de Rembrandt.

C'est par l'universalité de ses goûts d'érudit que Varron me paraît surtout ressembler à Gabriel Naudé. Seulement, comme le bibliothécaire d'Auguste précéda de dix-sept siècles le bibliothécaire du Mazarin, il dut (les écrits n'abondant pas au même degré) s'occuper davantage des choses même ainsi que des hommes, d'où vint qu'il aborda de bien plus près que l'autre la philosophie proprement dite et l'histoire. Plaute a un passage frappant qui marque à merveille la différence qu'il y avait entre l'érudition telle que la comprenaient forcément les anciens, et l'érudition telle que, venus bien après eux, nous sommes conduits à l'entendre. C'est dans la charmante comédie des *Ménechmes;* un esclave, fatigué d'errer par le monde, dit à son maître qu'il accompagne : « Il faut retourner chez nous, à moins que nous ne nous préparions à écrire l'histoire, *nisi si historiam scripturi sumus.* » Le mot est significatif. Les modernes demandent surtout la science aux livres; dans l'antiquité, on la demandait d'abord aux choses, c'est-à-dire aux voyages et aux conversations. De là, sans compter la diversité même des caractères, une dissemblance profonde qu'il serait puéril de cacher : Varron, dans les écoles, avait pris foi à la philosophie du Portique, tandis que Naudé, dans ses excursions polyglottes à travers tant de milliers de volumes imprimés, ne recueillit que le scepticisme. Comment d'ailleurs un lieutenant de Pompée, contre qui César a marché en personne, ressemblerait-il de tout point à un simple collecteur qui ramassait les curiosités bibliographiques de la foire de Francfort? Comment confondre le républicain de l'ancienne Rome, retiré dans ses riches villa et se consolant par les lettres de la chute de la liberté, avec le secrétaire *domestique* d'un cardinal, qui justifiait la Saint-Barthélemy pour distraire la goutte de son maître? Sans doute quand Naudé, dans sa petite campagne de Gentilly, avait Gassendi à dîner, on devait quelquefois parler d'Épicure tout comme Varron en causait avec Cicéron lorsqu'ils se prome-

naient de compagnie le long des viviers de Tusculum; mais quelle distance de ces interlocuteurs consulaires, de ces correspondans patriciens, comme un Hortensius ou un Atticus, à l'enjouement bourgeois d'un Lamothe-le-Vayer ou à la causticité parisienne d'un Guy Patin!

Je m'aperçois qu'en insistant on trouverait toujours plus de contrastes et moins de rapports : c'est un danger que courent souvent les faiseurs de parallèles. Le seul point, du reste, que je tienne à maintenir dans ce rapprochement un peu factice de Varron et de Naudé, c'est que tous deux, avec la même curiosité de tout apprendre et de faire pour ainsi dire le tour de la science, gardèrent dans leur style je ne sais quelle vieille saveur nationale et surent, au lieu de laisser éteindre leur verve sous l'érudition, en faire un utile auxiliaire pour leur humeur moqueuse. Le *Mascurat* est une satire tout comme ces *Ménippées* presque inconnues auxquelles le vieux Romain a laissé son nom : telle est pour nous la ressemblance qui importe. Là comme ici l'érudit recouvre le moraliste; c'est tout ce qu'on voulait dire.

En France, ce procédé d'ironie sous air d'érudition ne saurait surprendre : chez nous, bien souvent, la science et la raillerie ont été sœurs. Ainsi, avant de tracer les pages austères de *l'Esprit des Lois*, la plume de Montesquieu s'était jouée à plaisir dans les *Lettres Persanes;* mais, sans s'appuyer d'un exemple de génie qui pourrait être pris pour une exception, on peut noter comme une marque toute particulière de l'esprit français cette fréquente alliance de la moquerie et du savoir. Voyez plutôt que de fois, dans notre littérature, la veine courante et nationale de la satire s'est glissée chez les érudits; que de fois les plus malicieux génies ont fait perfidement flèche de l'érudition! Y a-t-il un seul recoin obscur de l'antiquité où Rabelais et Bayle n'aient fouillé, n'aient trouvé quelque trait piquant? Notre admirable *Ménippée du Catholicon* n'est-elle point l'œuvre collective de quelques latinistes en bonne humeur? La Monnoye n'entremêlait-il pas ses perquisitions bibliographiques de noëls gausseurs? Et Courier enfin, pour prendre un exemple qui nous touche de près, ne tenait-il pas plus encore à sa réputation d'helléniste qu'à sa gloire de pamphlétaire? Varron est de cette famille-là.

De plus de quatre cent quatre-vingt-dix livres sur toute espèce de sujets que l'antiquité connaissait de cet infatigable polygraphe, πολυγραφώτατος, comme l'appelait Cicéron (1), il ne nous en est par-

(1) *Ad Attic.*, XIII, 18.

venu que deux, dont l'un encore est bien mutilé, son *Agriculture* et son traité *de la Langue latine*. De là vient que nous sommes habitués à ne voir exclusivement en lui qu'un sage dissertant sur les charrues et les abeilles, ou un curieux étymologiste destiné à faire quelques siècles plus tard les délices des Priscien, des Nonius, et de tous les plats grammairiens de la décadence. D'ordinaire, on ne se figure le grand Varron que dictant, à quatre-vingts ans, pour sa femme Fundania, des préceptes d'économie rurale; on ne se le représente qu'avec cet air sérieux que son ami Cicéron lui donne dans les *Académiques*. En 1794, au sortir des sanglantes épreuves de la terreur, M. Joubert, écrivant à M. de Fontanes, lui conseillait la lecture des livres faits par les vieillards qui ont su y mettre l'originalité de leur caractère et de leur âge. Varron, entre autres, était recommandé au futur grand-maître, et M. Joubert ajoutait : « Vous me direz si vous ne découvrez pas visiblement, dans ses mots et dans ses pensées, un esprit vert, quoique ridé, une voix sonore et cassée, l'autorité des cheveux blancs, enfin une tête de vieillard. Les amateurs de tableaux en mettent toujours dans leur cabinet; il faut qu'un connaisseur en livres en mette dans sa bibliothèque. » C'est bien là le savant respecté (1) dont les connaissances universelles édifiaient déjà Quintilien (2), et dont la fécondité merveilleuse faisait dire à saint Augustin, au milieu d'éloges sans bornes, qu'un seul homme eût à peine pu lire ce que seul ce Romain avait écrit (3); c'est bien ce personnage vénérable que Pétrarque (4) mettait entre Cicéron et Virgile, et dont il disait en des vers qui sont le plus glorieux éloge :

Varrone, il terzo gran lume romano,
Che quanto'l miro più tanto più luce....

« Varron, la troisième grande lumière de Rome, qui brille d'un éclat plus vif à mesure que je la contemple davantage. »

Tel est le Varron en quelque sorte *officiel*. Ses contemporains déjà

(1) Aussi, lorsqu'un certain grammairien nommé Palémon, ancien tisserand qui s'était fait professeur, et auquel on pardonnait sa grossièreté en considération de son éloquence, s'avisa un jour de traiter Varron de *porc*, le trait fut-il cité comme la plus grande marque d'arrogance qu'un homme pût donner. (Voyez l'anecdote dans Suétone, *de Gramm. ill.*, 23.)

(2) Quam multa, immo pæne omnia tradidit Varro! (*Orat. Inst.*, XII, 11.)

(3) Tam multa legisse, ut aliquid ei scribere vacasse miremur; tam multa scripsisse, quam multa vix quemquem legere potuisse credamus. (*De Civ. Dei*, VI, 1.)

(4) *Trionfo della Fama*, III, terz. 13.

le traitaient sur ce ton de solennité respectueuse; aussi quand Pollion, avec les dépouilles de la guerre, fit construire, à côté du Palais de la Liberté, une galerie magnifique destinée à recevoir les ouvrages et les bustes des écrivains illustres, le vieil ami de Pompée fut-il le seul vivant dont on admit l'image. C'est une gloire qui, dix-sept siècles plus tard, devait se renouveler pour Buffon dans les galeries du Jardin du Roi. Il y a autour du souvenir de Buffon et de Varron je ne sais quoi de majestueux et d'imposant : on dirait que ni l'un ni l'autre n'ont jamais souri. Pour Varron, c'est certainement une erreur, et je tiens à prouver que je n'ai point fait du paradoxe à plaisir en le rapprochant de Naudé. Toute la différence, c'est que Naudé finit par le *Mascurat*, tandis que Varron commença par ces *Ménippées* que ses autres ouvrages firent ensuite oublier.

Laissons donc aujourd'hui les traités assez peu avenans *de l'Agriculture* ou *de la Langue latine*, et cherchons à surprendre la gaieté sur les lèvres sérieuses du Romain. L'occasion d'ailleurs est propice pour s'occuper des *Saturæ Menippeæ*. Depuis bientôt trois cents ans que notre Robert Estienne a commencé d'en recueillir les fragmens mutilés, tous épars dans les glossateurs et les grammairiens, jamais la critique française ne s'est demandé ce que c'était que ces curieux monumens de l'hilarité latine, dont l'un des premiers chefs-d'œuvre de notre propre littérature a pour jamais dérobé le nom et consacré en même temps le souvenir. Or il se trouve précisément que d'un côté un jeune érudit allemand, M. Franz OEhler, vient de donner une bonne récension de ces *Ménippées* (1), et que de l'autre un savant professeur de Padoue, M. Vincenzo Devit, a retrouvé récemment et publié, d'après des manuscrits inédits, un certain nombre de *Sentences varroniennes* (2). On le sait, tout vrai satirique doit contenir un moraliste : nous sommes donc autorisé par l'à-propos à chercher, dans ces débris divers, le caractère et les proportions véritables des compositions piquantes, et malheureusement perdues, où Varron, après Lucile, avait peint la société de son temps. Qu'on nous laisse, en passant, recueillir sur la rive quelques-unes de ces planches brisées, quelques morceaux de ces mâtures rompues, qui témoignent du moins des pertes du naufrage; c'est un devoir pieux. Les littératures,

(1) *M. Terentii Varronis Saturarum Menippearum reliquiæ*, Quedlinbourg, 1844, in-8°; Paris, Klincksieck, rue de Lille, 11.

(2) *Sententiæ M. Terentii Varronis majori ex parte ineditæ*, Padoue, 1843, in-8°; Paris, chez Firmin Didot.

comme le globe, ont subi dépouvantables submersions, et la pensée aussi a, si j'ose dire, ses fossiles, que l'obligation de la critique est de classer et de recueillir.

II.

Quelques détails d'abord sur la vie de l'homme; les œuvres de l'écrivain s'en trouveront sur plus d'un point éclairées (1).

De même que Salluste, Varron était né dans la Sabine, probablement à Réaté. Moins âgé de trois ans qu'Hortensius, et de dix ans que Cicéron, il vint jeune à Rome, et, selon la coutume du temps, alla perfectionner ses études à Athènes. Tout ce qu'on sait de ces obscurs commencemens, c'est qu'il reçut les leçons de plusieurs maîtres illustres : en Italie, le savant Élius Stilon (2), Ascalon en Grèce, furent ses professeurs; quant à la philosophie, elle lui fut enseignée par un disciple célèbre du Portique, Antiochus. Son temps sans doute se passa bientôt entre le barreau et l'étude; ce qui paraît certain, c'est que les poésies d'Ennius étaient dès-lors sa lecture favorite. Je ne m'en étonne pas, Ennius avait créé la satire : de la part du futur auteur des *Ménippées,* c'était là une prédilection naturelle. Un peu plus tard, on le trouve investi de fonctions publiques : il est tour à tour édile ou tribun, triumvir ou consul. Lui-même nous a appris que, dans ces magistratures diverses, il s'imposait comme un devoir inviolable de respecter toujours la liberté des personnes.

Jusque-là, l'histoire politique reste à peu près silencieuse sur Varron, dont les *Ménippées* avaient déjà paru à divers intervalles; mais, en l'an 67 avant l'ère chrétienne, il servit sous Pompée, dans la guerre contre les pirates. On lui avait donné le commandement de la flotte des auxiliaires grecs : il combattit courageusement et sauta le premier sur un navire ennemi. Une forte somme d'argent et les honneurs de la couronne navale lui furent accordés comme récompense. Toutefois, en devenant soldat, Varron n'oublia point la science, qui, à vrai dire, fut la seule passion de sa vie : ainsi je trouve dans l'*Histoire naturelle* de Pline que, durant cette expédition même, il faisait des expériences sur l'eau de la mer Caspienne et projetait de jeter un pont sur je ne

(1) La plupart des textes relatifs à la biographie de Varron ont été savamment discutés par Schneider, au tome Ier de ses *Scriptores rei rusticæ*, page 217 à 240.

(2) Cicéron dit d'Élius : « C'est de lui que notre ami Varron reçut les élémens de cette science qu'il a si fort agrandie, et à laquelle son vaste génie et son savoir universel ont élevé de si beaux monumens. » (*Brut.*, 56.)

sais quel détroit de l'Adriatique; il avait alors quarante-neuf ans. Propréteur et gouverneur de la Cilicie, sa pacifique carrière d'administrateur fut interrompue par la guerre civile. Ami particulier de Pompée, qui usait de lui familièrement, jusqu'à lui commander pour son usage propre une sorte de manuel des rapports du consul avec le sénat, Varron resta fidèle à l'adversaire de César, qui se trouvait représenter d'ailleurs le parti des vieilles libertés républicaines, lequel était le sien. Devenu l'un des trois lieutenans de Pompée en Espagne, il fut chargé de défendre la Citérieure. Quand César eut battu les deux autres généraux, il marcha en personne contre Varron, dont les soldats déjà étaient ou gagnés ou abattus : une des deux légions déserta même sous les yeux de son chef. Voyant, aux environs de Cordoue, que la retraite lui était coupée, le lieutenant de Pompée se rendit à discrétion. Cédait-il ici à la nécessité, ou faisait-il acte de prudence? S'il en faut croire une phrase épigrammatique des *Commentaires* de César, Varron se laissa surtout ébranler sous le branle de la fortune (1). Du reste, le vaincu comme le vainqueur (ils étaient liés d'une amitié ancienne) se conduisirent tous deux avec délicatesse; César rendit aussitôt la liberté à Varron, et Varron profita de cette liberté pour aller à Dyrrachium et raconter lui-même sa défaite à Pompée.

A partir de ce jour, l'auteur des *Satires Ménippées* quitta résolument la vie politique, et rien désormais ne l'y put faire rentrer, pas plus les séductions du pouvoir que l'amour de la liberté compromise. Varron appartenait aux lettres; les vingt-quatre dernières années de sa vie furent exclusivement consacrées à l'étude. Après avoir demandé pendant quelque temps à ses riches villa un refuge contre les troubles civils, il revint à Rome. Quelques amis communs, les Oppius et les Hirtius, lui ménagèrent le pardon complet du dictateur, qui le chargea de rassembler ses livres et de les ranger avec ceux qui déjà appartenaient à la république : c'était un premier essai de bibliothèque nationale. Même aux yeux de César, on le voit, Varron n'était plus qu'un lettré.

La vie de l'ancien lieutenant de Pompée se passa dès-lors tout entière entre l'étude, la culture des champs et les soins de l'amitié. Le plus souvent, il demeurait à la campagne, allant de sa villa des environs de Cumes à sa maison de Tusculum, où la beauté du paysage et l'extrême pureté de l'air le retenaient souvent; il visitait ses fermes, entretenait ses garennes et ses viviers, surveillait les nombreux troupeaux de moutons et de chevaux qu'il avait en Apulie et dans la Sabine,

(1) Se quoque ad motum fortunæ movere cœpit. (*De Bell. civ.*, II, 17-20.)

ou bien encore il se délassait en faisant admirer à ses amis la volière magnifique qui ornait sa terre de Casinum, sur l'ancien territoire des Volsques. En tout cela, Varron restait fidèle à la vieille tradition romaine qu'il aimait, regrettant avec amertume l'heureux temps où l'on ne donnait que deux jours sur neuf aux choses de la ville, et où les travaux du labour et des vignobles passaient pour chacun avant les affaires du cirque. Homme du passé par ses goûts ruraux et simples, par son attachement au parti de la république, il appartenait pourtant aux temps nouveaux par un amour passionné des arts (1): aussi s'ingéniait-il à toutes sortes de curiosités et de recherches; il avait une horloge de son invention (2), des collections de toute espèce, entre autres un riche musée, plein de sculptures et où se trouvait un groupe admirable, taillé dans un seul bloc par le statuaire Archelas, et représentant une lionne autour de laquelle jouaient des Amours. Du reste, dans ces villa, point de lambris précieux, point de pavés de marbre, point de ces incrustations en citronnier qui ruinaient les familles au temps de Martial; le vermillon et l'azur ne brillaient pas sur les plafonds, on ne marchait point sur la marqueterie et les mosaïques. Ce que Varron aimait le mieux, c'étaient les murailles garnies de livres, *literis exornati parietes* (3); c'était son cabinet de Casinum, situé à la source d'un ruisseau, tout proche de sa belle volière. Là se passaient pour lui les plus douces heures.

Elles devaient être douces aussi, les heures que Varron donnait à Cicéron. Ni l'un ni l'autre n'était jeune quand cette liaison arriva à l'intimité; mais on comprend qu'au milieu des désastres publics la

(1) Pline l'ancien rapporte que Varron, pendant son édilité, avait fait venir de Lacédémone une peinture à fresque dont on orna les Comices, et dont la beauté fut long-temps un sujet d'admiration. (*Hist. nat.*, XXXV, 49.)

(2) C'était un cadran sur lequel une main mesurait le temps au moyen d'un mécanisme ingénieux. Peut-être fut-ce la première horloge connue chez les Romains, qui, au temps de Plaute, n'usaient que tout récemment du soleil pour mesurer les heures. On en peut juger par un court et curieux fragment qui nous est resté de la *Bis Compressa;* c'est un gourmand, probablement un parasite qui parle : « Que les dieux exterminent le premier qui inventa la division des heures, le premier qui plaça dans cette ville un cadran solaire! Le traître qui nous a coupé le jour en morceaux pour notre malheur! Dans mon enfance, il n'y avait pas d'autre horloge que l'estomac, bien meilleure, bien plus exacte que toutes les leurs pour vous avertir à propos, à moins qu'il n'y eût rien à manger. Mais maintenant, quoi qu'il y ait, il n'y a rien que quand il plaît au soleil. A présent que la ville est remplie de cadrans solaires, on voit presque tout le monde se traîner desséché, affamé. » (Voir le Plaute de M. Naudet, t. IX, p. 360.)

(3) *De Re rust.*, III, 1.

conformité de leurs opinions modérées et de leurs goûts littéraires aient tout-à-fait rapproché ces deux hommes célèbres. Un certain nombre des lettres écrites par Cicéron à son ami durant la dictature de César est parvenu jusqu'à nous (1). Leur caractère à tous deux s'y révèle à merveille. Varron, obstinément retiré à la campagne, vit dans la solitude avec ses livres, et, comme le sage de Lucrèce, il contemple la tempête du rivage. Cicéron, au contraire, reste dans le tumulte de Rome, tout en enviant cet abri de la retraite, ces loisirs donnés aux muses; mais son cœur agité est retenu par les regrets de l'ambition, par l'amour inquiet de la chose publique : il hésite, il se reproche de ne pas rejoindre aussi les ombrages des villa, où il ne serait pas obligé de souper avec ses maîtres et de complimenter ses vainqueurs. « Que nos études, écrit-il, nous réunissent et nous consolent; après avoir fait l'agrément de notre vie, elles en seront aujourd'hui le soutien. » Et toutefois, en avouant que la sagesse est du côté de Varron (2), qu'il a plus de prudence que personne (3), que lui seul a su trouver un port dans la tempête et que les jours qu'il passe à Tusculum valent autant que l'espace entier de la vie (4), Cicéron n'a pas ce courage de s'abstenir qui, au jugement de plusieurs, paraîtra peut-être un simple égoïsme de lettré. Varron, aux yeux de son illustre correspondant, était un vrai grand homme : *Te semper magnum hominem duxi*. C'est la gloire qu'un pareil témoignage dans une pareille bouche.

Le souvenir de cette amitié persistante honore autant Varron que Cicéron : entre lettrés, il y a presque toujours un petit élément de discorde qui se glisse à la longue, c'est l'amour-propre. On en trouve bien quelques traces dans les relations des deux Romains; mais leur mutuel attachement n'en fut pas altéré. Les dédicaces alors étaient une aménité fort à la mode. Atticus confia un jour à Cicéron que Varron, leur ami commun, était très désireux d'une douceur de ce genre : Cicéron, qui, avec sa délicate susceptibilité littéraire, nourrissait au fond de l'ame un vœu analogue, fut à la fois charmé de l'insinuation et un peu piqué de n'avoir pas été prévenu par Varron; c'est ce qu'il laisse entrevoir dans quelques billets curieux (5) où sa

(1) *Ad Fam.*, l. IX, 1-8.
(2) Sapientiorem quam me. (*Ibid.*, 1.)
(3) Et me, et alios prudentia vincis. (*Ibid.*, 2.)
(4) His tempestatibus, es prope solus in portu... Hos tuos tusculanenses dies instar esse vitæ puto. (*Ibid.*, 6.)
(5) *Ad Attic.*, XIII, 13, 16, 18, 25; édit. de M. Victor Le Clerc.

nature d'*homme de lettres* se trahit à chaque phrase : « A quoi avez-vous reconnu, écrit-il à Atticus, que Varron souhaite cela de moi, lui qui, parmi tant d'ouvrages qu'il a composés, ne m'en a jamais adressé aucun? » Cicéron finit pourtant par donner une place à Varron entre les interlocuteurs de ses *Académiques*, et il lui dédia cet ouvrage au nom de leur ancienne amitié, *vetustate amicitiæ conjunctus;* mais il ne put s'empêcher de laisser, là même, échapper quelques regrets à son tour sur les retards apportés à la publication d'un autre livre qui devait lui être adressé : — « Les muses de Varron, disait Atticus dans ce dialogue, gardent un silence plus long qu'à l'ordinaire; je ne crois pas pourtant qu'il demeure oisif, je crois plutôt qu'il ne nous dit rien de ce qu'il écrit. » — Et Varron alors répliquait : — « Point du tout; c'est, je pense, folie de travailler pour n'en rien dire. Mais j'ai entre les mains un grand ouvrage; j'ai dessein d'adresser à notre ami des recherches importantes et que je prends soin de limer et de polir. » — Et Cicéron à son tour, se donnant la parole, répondait : — « J'attends déjà depuis long-temps; mais je n'ose vous presser. » — Il s'agissait de ce traité *de la Langue latine* qui ne nous est parvenu que mutilé et auquel Varron travaillait alors. Les *Livres Académiques* eurent à peine paru que Cicéron, agité comme un poète le lendemain d'une épopée, s'inquiétait de ce que Varron penserait du livre et de l'offrande; il épanche à ce propos dans le sein d'Atticus les confidences de sa vanité maladive : « Je ne crains pas ce qu'on en dira; qu'en dirait-on? Je crains plutôt que Varron n'en soit pas content; » et plus loin se flattant doucement lui-même : « Il n'est rien de mieux écrit que ces *Livres*. Je les adresse à Varron, surtout parce qu'il le souhaite; mais vous le connaissez comme moi :

Son esprit soupçonneux accuse l'innocent (1)...

Dites-moi, avez-vous été bien content de la lettre que je lui écris? Que je meure si j'ai jamais rien travaillé avec tant de soin! » On surprend ici l'amour-propre du grand homme en déshabillé. Varron fut-il satisfait? Je l'ignore. L'auteur des *Académiques* convient lui-même que l'auteur du *de Re rustica* n'avait pas beaucoup d'orgueil littéraire (2); peut-être pourtant tous ces petits ambages d'auteur, cette précaution surtout que prenait Cicéron de faire savoir au lecteur, dans une sienne dédicace, qu'on lui préparait en revanche un don

(1) C'est un vers de l'*Iliade*, XI, 653.
(2) « Nihil magnopere meorum miror, » lui fait-il dire. (*Acad.*, I, 2.)

analogue, blessèrent-ils quelque peu Varron? Ce qui paraît probable, c'est que, quand le traité *de la Langue latine* parut, l'envoi ne contenait rien autre chose que le seul nom de Cicéron. Certes c'était là le meilleur éloge; mais je soupçonne pourtant que le célèbre auteur eût autant aimé une autre louange que cette apologie silencieuse.

Cette page-là peut servir à une histoire déjà bien longue et qui menace de l'être encore plus, car elle a commencé le jour où quelqu'un s'est avisé d'écrire, et elle ne finira qu'avec le dernier auteur, je veux parler de la vanité littéraire.

Varron avait fui la politique; la politique le poursuivit dans sa solitude; la tranquillité dont il avait joui pendant la dictature de César fut cruellement troublée quand vint l'omnipotence d'Antoine. Le triumvir trouvait à son gré la villa qu'habitait Varron : un jour qu'il venait de faire la débauche à Capoue, il s'en empara violemment. C'est de cette façon que presque tous les biens de ce septuagénaire illustre qui ne vivait plus que pour les lettres lui furent successivement enlevés. Il faut entendre en quels termes véhémens Cicéron parle de la présence d'Antoine dans cette villa de Casinum : « Quel changement! s'écrie-t-il dans sa seconde *Philippique*. Varron en avait fait un lieu de retraite et d'étude, et non le repaire de la prostitution. Tout y respirait la vertu : quels entretiens! quelles méditations! quels écrits! C'était là qu'il expliquait les lois du peuple romain, les monumens des anciens, les principes de la philosophie et de tous les genres d'instruction. Mais pendant que vous l'accusiez, indigne usurpateur, tout y retentissait des cris de l'ivresse; le vin inondait les parquets, il ruisselait le long des murailles; des enfans de bonnes maisons étaient confondus avec les esclaves achetés pour vos plaisirs, les mères de famille avec les filles perdues (1). » Telle était cette austère retraite du sage qu'un tyran corrompu lui enleva pour la profaner par ses orgies. On hait volontiers ceux qu'on dépouille : les exactions prennent un air de représailles par l'inimitié. Bientôt Varron fut inscrit par Antoine sur une table de proscription (2) où figuraient certains partisans de Pompée qu'avait épargnés la clémence de César. Heureusement Varron avait

(1) Cic., *Philippic.*, II, 41; édition de M. Le Clerc. — Plin., *Hist.nat.*, VII, 30.

(2) Schneider met ce fait en doute; selon lui, Appien (IV, 47), venant cent cinquante ans après les évènemens, aurait confondu l'auteur du *de Re rustica* avec un autre Varron dont il est parlé dans Dion Cassius et dans Velleius Paterculus, en sorte que cet homonyme seul aurait été proscrit. Les argumens subtils de Schneider ne m'ont pas convaincu : je préfère tout simplement la tradition à laquelle Aulu-Gelle a cru après Appien.

des amis, et ce fut à qui se dévouerait pour lui. Si l'on en croit Appien, Calenus eut l'honneur de l'emporter; il emmena Varron dans une de ses villa, où Antoine, qui y venait souvent, ne s'avisa point de le faire chercher. Mais enfin un édit du consul Plancus le releva de la proscription, lui et Messala Corvinus. Rendu à la liberté, Varron trouva la belle bibliothèque qui ornait l'une de ses maisons de campagne pillée et dispersée par les soldats; plusieurs de ses propres ouvrages encore inédits avaient disparu (1). Avec ses goûts, la perte était irréparable: on aime à se figurer que ce fut une attention délicate de la part d'Auguste de charger précisément Varron de mûrir le plan qu'il avait conçu d'une bibliothèque publique. Du reste, Varron, à qui tous ses biens avaient été rendus, continua de se tenir à l'écart de la vie politique, dont son grand âge, de toute manière, l'eût éloigné. Après la bataille d'Actium, on le trouve établi à Rome, et il remplit les dernières années de sa verte vieillesse par la composition de ce beau et sévère traité *de l'Agriculture*, où il adressait à sa femme Fundania les excellens préceptes ruraux qu'une longue pratique lui avait suggérés : c'était comme un dernier hommage rendu au passé de Rome, à cet art du labour contemporain de tant de fortes vertus, et qui avait dégénéré en même temps que les mœurs publiques. Enfin, dans l'année 27 avant l'ère chrétienne, la mort vint interrompre l'infatigable polygraphe dont la plume ne se reposait point (2) : il comptait quatre-vingt-dix ans. Prévoyant sa fin, Varron avait recommandé qu'on l'ensevelît à la manière pythagoricienne, dans des feuilles de myrte et d'olivier noir (3).

C'est ainsi que disparut enfin de la scène ce vieillard qui, selon le beau mot de Valère Maxime, égala sa vie à la durée d'un siècle, *sæculi tempus æquavit*. Contemporain de Marius et de Sylla, de Pompée et de César, d'Antoine et d'Octave, c'est-à-dire des plus épouvantables bouleversemens auxquels l'ambition des soldats et la corruption aient jamais soumis un peuple libre, Varron se consola ou du moins sut se distraire de tant d'épreuves par l'étude et par les lettres : c'est à lui que l'auteur des *Tusculanes* pouvait écrire avec vérité que

(1) Aul.-Gell., XII, 10.

(2) C'est ce que dit Valère Maxime : « Eodem momento, et spiritus ejus et egregiorum operum cursus extinctus est. » (VIII, 3.)

(3) Plin., *Hist. nat.*, XXXV, 46. — Cette pensée des funérailles semble avoir préoccupé de bonne heure Varron : dans sa 17e satire (éd. d'OEhler, p. 107), il dit qu'il vaut mieux brûler les corps, selon le précepte d'Héraclide, que de les conserver dans le miel, comme le voulait Démocrite.

les amis les plus sûrs sont encore les livres. Et cependant ces dures épreuves des dernières années, la mort tragique de Pompée et de Cicéron, la proscription sanglante de tant de compagnons d'armes, la chute définitive des libres institutions qu'il aimait, le pillage de ses villa et de sa bibliothèque, durent lui faire une vieillesse bien triste. Je m'imagine qu'il pouvait s'appliquer à lui-même ce passage de son traité *de la Langue latine* (1) : « Celui que vous avez connu dans la beauté de ses premiers ans, vous le voyez flétri par l'âge; trois générations ont passé sur lui et l'ont rendu méconnaissable. » Heureusement je ne sais quel air de vigueur et de ferme jeunesse resta jusqu'au bout à son style : Varron fut de ceux dont la main, même à la veille de mourir, ne tremble pas.

III.

Et cependant il avait beaucoup écrit. Aulu-Gelle cite de lui un passage formel, où ce Romain disait être âgé de quatre-vingt-quatre ans et avoir composé déjà quatre cent quatre-vingt-dix livres, *septuaginta hebdomades librorum*. Pour que la chose ne paraisse pas trop invraisemblable, il faut se rappeler Lope de Vega et ses dix-huit cents comédies. Les matières traitées par Varron embrassaient toutes les branches des connaissances humaines : critique, il écrivait sur les poètes, sur la rhétorique, sur l'art de l'historien, sur les pièces de Plaute, sur les origines du théâtre; grammairien et étymologiste, il nous a laissé un traité *de la Langue latine;* philosophe, il soutenait de sa plume les doctrines de l'ancienne Académie modifiées par quelques légères atteintes de stoïcisme; théologien, dans son grand livre sur *les Antiquités des Choses divines et humaines* (2), il faisait encore au temps de saint Augustin l'admiration des lecteurs chrétiens; savant, il traitait entre autres choses, dans ses *Disciplines*, de l'arithmétique et de l'architecture; antiquaire et historien, dont Plutarque vantait l'érudition (3), il avait composé des *Annales*, un récit de la seconde guerre punique, des notices sur les images des grands hommes, un

(1) V, 5.

(2) C'était l'ouvrage le plus vanté de Varron; M. Merkel en a recueilli avec soin les fragmens dans la grande préface de son édition des *Fastes* d'Ovide; Berlin, 1841, in-8°, p. CVI et suiv. — On tirera moins de profit d'une dissertation antérieure de M. Krahner, publiée à Halle, en 1834.

(3) *Vie de Romulus*. — Niebuhr tient peu de cas de Varron comme historien. (Trad. franç., t. I, p. 16.)

traité sur les origines de Rome, bien d'autres livres encore dont le plus regrettable pour nous est cette autobiographie que cite le grammairien Charisius; agronome enfin, il avait exposé dans son *de Re rustica* tout ce que son expérience de propriétaire lui avait appris sur la culture des champs, sur les bestiaux et les basse-cours. On le voit, Varron est un encyclopédiste : les lettres, les arts, les sciences, il aborde tout avec la passion profonde d'apprendre lui-même pour faire connaître aux autres. Malheureusement les âges n'ont presque rien épargné de ces travaux sans nombre, et nous ne connaissons de lui que deux ouvrages : son essai sur *l'Agriculture*, par lequel il prend place entre Caton et Columelle, et son livre *de la Langue latine*, aujourd'hui bien mutilé. On en est donc réduit, sur l'ensemble et sur les détails de cette œuvre immense, aux conjectures et aux restitutions. Le seul point qui reste acquis à l'histoire des lettres, c'est que Varron fut en tout le père de l'érudition chez les Romains : *Romanæ eruditionis parentem*, Symmaque le répète au IVe siècle.

Mais ce n'est point l'érudit qui me touche; je voudrais retrouver le poète. Cicéron, s'adressant à Varron dans ses *Académiques*, lui dit : « Vous avez composé un poème élégant et varié, en vers de presque toutes les mesures. » S'agissait-il ici des *Ménippées?...* Peut-être serions-nous à même de répondre, si le traité de Varron sur *la Composition des Satires*, que le grammairien Nonius avait encore sous les yeux, ne s'était dès long-temps perdu. — Il faut s'en souvenir, c'était alors une chose toute nouvelle que la satire; on n'était séparé que par Lucile (1) de celui qui l'avait créée, de cet Ennius lu et relu avec tant de charme par Varron durant sa jeunesse. Or, ce poème mêlé de rhythmes divers, c'était bien probablement une *satire* à la façon d'Ennius, je veux dire un mélange, *satura lanx*, une corbeille de fruits de toute espèce. Lucile, il est vrai, avait fait de ces compositions quelque chose de plus sérieux, en adoptant les grands vers, en s'imposant des plans réguliers. Venant après ces deux maîtres, Varron voulut à son tour constituer quelque chose d'original : retenant donc de Lucile la régularité des cadres, et d'Ennius l'indépendance absolue de la forme, il appela *Menippées* des satires dans lesquelles il entremêla (personne ne paraît l'avoir fait avant lui) la prose et les vers : de là un genre particulier auquel ce nom est resté propre depuis des

(1) Je ne compte pas Albutius, qui avait imité Lucile, à ce que nous apprend Varron lui-même : « Homo apprime doctus, cujus Luciliano charactere sunt libelli... » (*De Re rustic.*, III, 2.)

siècles, et dont quelques spirituels écrivains du temps de la ligue ont pour toujours ravivé la gloire en France. C'était aussi un premier et timide essai de la satire en prose que Lucien porta plus tard à la perfection. Du reste, en alliant la prose au vers, Varron donnait un exemple qui, depuis, a été suivi par des génies bien différens : ce mélange, en effet, se retrouve souvent dans Shakspeare et dans Wieland; La Fontaine en a usé pour sa *Psyché*, Chapelle pour son *Voyage*, et la généalogie des *Lettres à Émilie* remonte même ainsi jusqu'à l'auteur du *de Re rustica;* mais Demoustier, sans aucun doute, ne s'est pas connu ce glorieux antécédent.

D'où vient ce nom de *Ménippée*, intéressant à plus d'un titre, puisqu'à nos yeux il désigne avant tout l'un des monumens admirés de la langue française? d'où vient qu'Athénée appelait Varron *le Ménippéen?* Aulu-Gelle va nous l'apprendre : « Varron, dit-il, a imité les écrits de Ménippe dans les satires qu'il a appelées *ménippées*, et que d'autres appellent *cyniques.* » Mais pourquoi cette dénomination a-t-elle été volontairement choisie par l'auteur latin? Est-ce parce que le philosophe qui lui servait de modèle avait composé aussi des satires entremêlées de prose et de vers? En se fiant à la signification actuelle du mot *ménippée*, qui désigne bien un pareil mélange, on serait tout d'abord disposé à le croire. Il n'en est rien cependant (1); Ménippe ne paraît avoir composé ni vers ni satires proprement dites. C'est donc seulement l'humeur en quelque sorte proverbiale, c'est le ton facétieux et sans vergogne du cynique qui semble avoir conduit Varron à se servir de ce nom comme d'une enseigne.

Qu'était donc ce railleur célèbre dont le seul souvenir alléchait ainsi la curiosité? Il faut ici s'adresser à ce bon Diogène Laërce, qui enregistre exactement tous les mauvais propos et même toutes les calomnies quand il s'agit d'un philosophe. Phénicien d'origine et esclave, Ménippe (2), à force de quémander et d'épargner, avait fini par acquérir à Thèbes le droit de citoyen. Sa rapacité l'avait tiré de

(1) Un grammairien du second siècle, Probus, dans son commentaire sur la IIe églogue de Virgile, a dit, il est vrai : « Varron le ménippéen, ainsi nommé, non parce qu'il aurait été l'élève de Ménippe, lequel était venu bien avant lui, mais à cause de l'analogie d'esprit et parce que ce philosophe aussi avait composé des satires dans tous les rhythmes. » (Voir le Servius de M. Lion; Gœttingue, 1826, in-8°, t. II, p. 352.) C'est une erreur que M. OEhler a bien fait ressortir; Casaubon avait déjà décliné sur ce point l'autorité de Probus. (*De Poesi satirica*, édit. de Rambach, p. 206.)

(2) J'ai sous les yeux une récente et curieuse monographie de M. Ley sur Ménippe : *de Vita scriptisque Menippi cynici*, Cologne, 1843, in-4°,

l'esclavage, sa rapacité le perdit. A force de prêter sur gages, à force d'exercer l'*usure à la journée* et l'*usure navale* (c'est-à-dire de se faire payer quotidiennement l'intérêt et de doubler le taux pour ceux qui allaient sur mer), il amassa beaucoup de bien; mais on lui tendit des piéges, et il finit par perdre toutes ces richessses laborieusement dérobées. De désespoir, Ménippe se pendit. On en croira ce qu'on voudra. Il laissait divers ouvrages pleins de bouffonneries, πολλοῦ καταγέλωτος, entre autres des lettres plaisantes et des dialogues grotesques, où il couvrait de ridicule les diverses écoles philosophiques. Cette cynique indépendance de langage et d'opinions rendit Ménippe très célèbre et fit de lui une sorte de type, une espèce de Marforio et de Pasquin, sous le couvert duquel chacun glissa désormais ses hardiesses, tout ce qu'on n'osait pas dire à son propre compte. Qu'on se rappelle le rôle presque permanent qu'a Ménippe dans les satires de Lucien : c'est lui qui est le héros de la *Nécyomantie*, cette burlesque descente aux enfers; c'est lui qui donne son nom à l'*Icaroménippe*, à cette risible ascension dans la lune où les dieux comme les hommes sont bafoués avec une verve impitoyable qui faisait pressentir déjà l'amertume railleuse de Voltaire. Le caractère de ce personnage, chez Lucien, est de s'exprimer librement et jovialement sur toute chose; en un mot, Ménippe ne cesse pas un instant d'être fidèle au portrait qui est donné de lui dans le premier *Dialogue des Morts*, et où il est représenté comme un vieillard chauve, au manteau troué et diversifié de guenilles de toutes couleurs, gausseur qui rit toujours et qui se moque surtout de « ces fanfarons de philosophes. »

On le sait, Varron écrivait près de deux siècles avant Lucien; la réputation de Ménippe brillait alors de toute la vivacité de son premier éclat (1). Il était bien naturel que Varron s'emparât de ce nom significatif qui, tant d'années après, était encore le meilleur symbole de raillerie audacieuse aux yeux du maître de la satire grecque; mais jusqu'à quel degré l'écrivain latin fut-il imitateur? Athénée cite un livre de Ménippe intitulé *les Testamens*, et il y a précisément une ménippée de Varron qui s'appelle *sur les Testamens*. Voilà une pâture pour les faiseurs de dissertations érudites à qui les hypothèses sont plus chères que les preuves; pour ma part, je ne saurais con-

(1) On est fort peu d'accord sur l'époque où vécut Ménippe, et il y a sur ce point une controverse qui, recueillie, ferait tout un volume. M. OEhler, par des conjectures ingénieuses, arrive à montrer que ce philosophe dut florir six olympiades environ avant la naissance de Varron.

clure d'une similitude de titre à un plagiat. Varron, à mon sens, n'a emprunté de Ménippe que le ton, que la liberté des allures; il faut, sur cette originalité de son œuvre, s'en fier à Quintilien (1), dont les paroles sont décisives. L'ingénieux critique vient de parler d'Horace, et il continue ainsi : « Il y a une autre espèce de satire, et plus ancienne, que Terentius Varron, le plus savant des Romains, a créée, *condidit*, et qui consiste dans un mélange de vers et de prose. » A le bien prendre, les *Ménippées* furent donc une création. Si un doute pouvait subsister sur ce point, je citerais les remarquables paroles que Cicéron prête à Varron lui-même dans les *Académiques :* « Ces ouvrages, lui fait-il dire, où j'ai répandu, il y a bien long-temps, quelque gaieté comme imitateur et non comme traducteur de Ménippe, contiennent plusieurs choses tirées du fond de la philosophie et de la dialectique; j'ai déterminé les moins instruits à me lire, en mettant ces idées à leur portée. » Outre qu'il a l'avantage de montrer comment Varron visait, dans ses satires, à rendre populaires les plus hautes doctrines, ce texte me paraît être sans réplique; il maintient au Romain sa part d'originalité, la meilleure part.

Nous venons de voir que, dans Cicéron, l'auteur des *Ménippées* disait lui-même que c'étaient là d'anciens ouvrages, *veteribus nostris;* mais il faut observer que Varron, qui a vécu près d'un siècle, était bien vieux déjà quand son ami lui prêtait ce langage. Ce n'est donc point là une raison péremptoire de penser que ces compositions aient été une œuvre de la première jeunesse de Varron. En recueillant soigneusement certaines allusions à des faits dont l'époque peut être déterminée, le jeune et savant éditeur des *Ménippées*, M. Franz Œhler, arrive à préciser les temps divers où quelques-unes de ces pièces paraissent avoir été écrites. Selon lui, la date la plus ancienne est celle de 675 de Rome, la plus récente est celle de 694. Varron donc, depuis l'âge de trente ans environ jusqu'à celui de cinquante, aurait mis en tout une vingtaine d'années à publier ses satires, qui finalement furent réunies en un seul recueil, lequel était depuis très long-temps connu quand parurent les *Académiques* de Cicéron. Ce qu'il y a de sûr, c'est que ces *Ménippées* ne furent pas de simples

(1) x, 1. — Quintilien ajoute : « Cet écrivain, qui avait une connaissance approfondie de la langue latine et de toutes les antiquités grecques et romaines, a composé plusieurs autres ouvrages pleins d'érudition, mais dont la lecture est plus profitable à la science qu'à l'éloquence, *plus scientiæ collaturus quam eloquentiæ.* » C'est ce manque d'art et de raffinement qui fit négliger de bonne heure Varron : bientôt on exécuta peu de copies nouvelles de ses livres, qui se perdirent.

essais de jeunesse, mais bien l'œuvre d'un observateur mûri. Elles n'en ont pour nous que plus d'intérêt.

D'après les témoignages divers que nous avons curieusement enregistrés, on a pu se convaincre que les satires de Varron avaient été goûtées chez les anciens; toutefois, comme elles contenaient beaucoup d'allusions contemporaines, beaucoup de traits d'une érudition raffinée, elles cessèrent de bonne heure d'être lues par le vulgaire et firent exclusivement les délices des lettrés instruits. Moins de deux cents ans après Varron, on trouvait déjà bien des difficultés à tout entendre dans les *Ménippées;* les savans seuls s'en piquaient (1). Cependant les manuscrits de cet ouvrage n'étaient pas encore devenus rares : au IIIe siècle, le grammairien Nonius l'avait encore au complet, et c'est même d'après les très nombreux extraits qu'il en a donnés pour appuyer ses assertions de linguiste, que les *Ménippées* nous sont surtout connues aujourd'hui; plus tard même, au Ve siècle, d'autres grammairiens, tels que Charisius et Diomède, ainsi que quelques faiseurs de commentaires qui vivaient à peu près vers ce temps, comme Porphyrion, l'un des annotateurs d'Horace, et Philargyrius, le scholiaste des *Géorgiques,* paraissent avoir eu entre les mains un certain nombre au moins de ces satires; mais, dans la barbarie qui survint ensuite, ce livre ne fut plus invoqué, et il ne tarda point à se perdre. Quand, au XIIe siècle, Jean de Salisbury, le premier d'entre les modernes, laissa reparaître sous sa plume ce mot de *Ménippée varronienne,* ce n'était pas au texte, c'était évidemment aux citations d'écrivains antérieurs qu'il empruntait ses citations propres. Le livre lui-même avait dès long-temps disparu, et sans doute pour toujours.

A dire vrai, les *Ménippées,* lors de la renaissance des lettres en Europe, n'étaient plus qu'un souvenir, car les courts extraits, les bribes tronquées qu'on en trouvait dans les grammairiens et les glossateurs, semblaient avoir bien peu de prix. J'ai dit pourtant qu'au XVIe siècle un érudit dont le nom sera toujours cité avec honneur, notre grand typographe Robert Estienne, eut avant personne l'idée de glaner laborieusement ces débris épars dans les auteurs anciens, et les joignit à sa précieuse collection des *Fragmens des vieux Poètes latins* qui parut à Paris, en 1564. C'était justice qu'un pareil travail vît d'abord le jour en France, puisque la France, vingt ans plus tard, devait avoir sa *Ménippée du Catholicon.* Certainement cette publication ne fut pas sans influence sur les spirituels écrivains qui, par un

(1) A. Gell., XIII, 30.

pamphlet immortel, couvrirent la ligue d'un ridicule que les siècles n'ont pas effacé. Il n'est même pas indifférent de noter que l'un d'eux, le savant et ingénieux Passerat, avait précisément expliqué, dans sa chaire du Collége de France, le recueil de Robert Estienne. J'ai eu entre les mains l'exemplaire (1) surchargé de notes manuscrites dont il se servait.

Supposez un *jeu de patience*, une de ces lithographies découpées en fragmens de toutes formes que les enfans s'amusent à réunir; eh bien! c'est à peu près cela qu'a tenté Robert Estienne pour Varron. Seulement, comme le jeu était dépareillé et incomplet, comme il n'en restait que de petits morceaux isolés, il n'a pu reconstruire que certains coins de l'image d'après lesquels il est bien difficile de deviner l'ensemble. C'est comme un palimpseste trop effacé dont l'écriture ne reparaîtrait que çà et là; la tentative pourtant était louable et utile. Si les œuvres de Boileau se perdaient demain, on pourrait en restituer quelque chose avec ce qu'ont cité les faiseurs de grammaires et de rhétoriques. Qu'on s'imagine ce que seraient pour nous les comédies de Molière, si on ne les pouvait apprécier que par les passages insérés dans les livres des Le Batteux et des Girault-Duvivier! Voilà où nous en sommes réduits pour Varron. *Disjecti membra poetæ*, c'est un mot banal qui semble rajeunir pour la circonstance.

Depuis Robert Estienne, le texte incorrect de ces *Ménippées* n'avait pas subi une révision sévère, et l'édition spéciale donnée en 1590 par Popma avait toujours été servilement réimprimée jusqu'ici. Il était temps que la philologie moderne intervînt après plus de deux siècles d'abandon, et qu'elle soumît enfin à un contrôle intelligent ces fragmens précieux que personne, même les plus érudits, n'osait aborder, et qui n'obtenaient que très exceptionnellement l'honneur d'être invoqués par la science. C'est ce que vient de tenter avec succès le récent éditeur de Quedlinbourg. Mettant à profit les conjectures quelquefois ingénieuses, toujours hardies, de son prédécesseur Popma (2) M. Franz Œhler a fondu dans ce nouveau travail ses recherches personnelles, ses restitutions propres, avec les brèves indications données çà et là par Joseph Scaliger, par notre savant Turnèbe, par Burmann dans son *Anthologie latine*, et plus récemment même par un estimable érudit hollandais, M. Reuvens (3). Sans doute M. Œhler est loin d'avoir tout éclairci dans les fragmens lacérés et corrompus

(1) Bibliothèque royale; Y, 1531.

(2) Elles sont réimprimées dans le IIe volume du Varron des Deux-Ponts.

(3) Dans ses *Collectanea litteraria*, Leyde, 1815, in-8°, p. 118 et suiv.

que lui-même regarde souvent comme inintelligibles, *omni corruptelæ fæce coinquinata*, ainsi qu'il le dit dans un latin qui pourrait être de meilleur goût; ses corrections ne nous semblent pas toujours heureuses, et quelquefois la leçon reçue, la vulgate, si altérées qu'elles soient, donnent un meilleur sens. Néanmoins l'ouvrage de M. OEhler est très digne d'estime, et prouve une érudition fort patiente; le texte, dans certains passages importans, est sorti amélioré des mains du savant éditeur : d'autres compléteront cette tâche. Je dois dire aussi que la plupart des questions chronologiques ou d'archéologie qui se rattachent aux *Ménippées* se trouvent éclaircies, dans la préface étendue de M. OEhler, avec perspicacité et entente. Quant à la valeur morale ou littéraire, quant au sens même des fragmens, M. OEhler s'en préoccupe beaucoup moins que des curiosités grammaticales : il semble n'adresser son livre qu'aux philologues. Ses *Ménippées* pourtant, à l'aide de quelques indications sommaires, eussent pu désormais fournir aux lettrés tel renseignement curieux, tel passage piquant, que bien peu auront la patience d'aller tirer du sein de ce fatras de phrases tout-à-fait insignifiantes et de lambeaux sans intérêt. Il y a trente ans que M. Schœll, dans un livre qui jusqu'en ces dernières années a fait autorité chez nous (1), écrivait que le temps n'avait *rien conservé* des satires de Varron. Essayons rapidement de traduire et d'agencer quelques-uns de ces morceaux ignorés : peut-être est-ce la meilleure manière de donner un démenti à Schœll auprès du public français.

Un homme d'esprit, causant du procédé tout littéral de la moderne philologie, la comparait malignement aux hôtelleries espagnoles : vous arrivez affamé dans une auberge d'Aragon, on vous accueille à merveille, on vous offre aussitôt une place au feu et tous les ustensiles imaginables; mais, si vous voulez manger, il vous faut d'abord courir par la ville et acheter en personne le menu de votre dîner. C'est un peu notre cas à l'égard de l'excellent livre de M. OEhler : tout en nous faisant son hôte, force nous est bien de le quitter souvent, et de ne revenir à lui que muni de nos provisions. Le jeu, avec Varron, n'est pas toujours aisé, et il serait même assez excusable de faillir, car déjà au second siècle *les Ménippées* fournissaient ample matière aux conjectures. Aulu-Gelle raconte même, à ce propos, une anecdote plaisante sur je ne sais quel pédant qui, dans la boutique d'un libraire de Rome, se vantait hautement de comprendre toutes les satires de

(1) *Hist. de la littér. romaine*, 1815, in-8°, t. 1, p. 281.

Varron, et, une fois mis à l'épreuve, ne put se tirer de ce mauvais pas qu'en simulant un mal d'yeux : avec les lecteurs, on ne saurait user de la même ressource. Glanons donc modestement et rapidement notre humble gerbe.

IV.

Aucune des satires de Varron n'ayant survécu intégralement, on serait fort embarrassé de dire ce qu'était au juste une ménippée, si, dans son *Apolokyntose,* Sénèque ne nous en avait laissé une imitation qui suffit à montrer dans quelle espèce de cadre animé et pittoresque se jouait le caprice de l'écrivain. Ce n'est pas le moment de marquer la différence profonde qu'il y a entre l'honnête Varron déguisant à dessein ses leçons morales sous la forme enjouée du badinage et le lâche rhéteur qui, pour flatter une reine meurtrière dont il devint sans doute l'amant, ne trouvait rien de mieux que d'inventer une odieuse plaisanterie sur la mort d'un prince empoisonné de la veille : on n'est pas forcé d'avoir sur Sénèque les illusions enthousiastes de Diderot. Tout le monde connaît l'*Apolokyntose,* c'est-à-dire les piteuses aventures du malheureux Claude dans l'autre monde, sa grotesque comparution devant le conseil des dieux, ainsi que sa descente, plus bouffonne encore, aux enfers, où on le condamne solennellement à jeter les dés dans un cornet percé, à l'imitation des Danaïdes. Cette composition, tristement spirituelle, suffit, avec *les Césars* de Julien, à faire deviner par analogie ce qu'était la ménippée de Varron. Évidemment, une petite action dramatique y servait le plus souvent à concentrer l'intérêt, à ramener vers un centre commun l'ironie, laquelle de sa nature est courante et discursive. Dialogues, récits, épisodes, s'entremêlaient habilement; partout la variété de la forme correspondait à la variété du fonds. Varron touchait tous les sujets dans tous les rhythmes, depuis le trimètre iambique jusqu'au galliambe, depuis l'anapeste jusqu'au vers élégiaque; il mêlait le latin au grec, la citation au trait original, la parodie à l'imitation, le vers à la prose; en un mot, ses *Ménippées* étaient un assaisonnement piquant de toutes choses, de raillerie comme d'érudition, de maximes graves comme de libres propos, de haute inspiration poétique comme de crudités moqueuses. Dans l'emportement de sa verve, le grave écrivain bravait toutes les difficultés de la mesure : « La lourdeur des pieds du vers, s'écrie-t-il avec un enthousiasme lyrique, ne saurait m'arrêter, car le bouquet du rhythme est lent à se flétrir. » Prévision vraie du poète! Oui, quoiqu'elle se soit dénouée et peu à peu

perdue sur le chemin des âges, il reste encore de cette tresse odorante quelques brins fleuris qui ont gardé leur senteur. Tâchons de la respirer à notre tour.

En général, les fragmens des *Ménippées* sont extrêmement courts; cités le plus souvent par les grammairiens pour servir d'exemples à leur interprétation de quelque mot peu usuel, ils ne concordent guère entre eux et n'offrent que très rarement un sens suivi. Le hasard pourtant a voulu qu'en rapprochant quelques vers, isolément insérés par Nonius, on se trouve avoir deux passages un peu complets qui, par leur caractère sévère, font contraste avec le ton ordinairement railleur ou dogmatique de ces satires. Je les détacherai tout de suite, pour donner une idée de la poésie sobre et nerveuse de Varron. En essayant de traduire ces textes formés de lambeaux épars, qui se trouvent donner un beau sens, je citerai d'abord l'original; tout le monde m'en saura gré, car ces deux remarquables fragmens peuvent passer pour inconnus. Le premier est une description de tempête :

Repente noctis circiter meridie,
Cum pictus aer fervidis late ignibus
Cæli chorean astricen ostenderet,
Nubes aquales, frigido velo leves
Cæli cavernas aureas subduxerant,
Aquam vomentes inferam mortalibus;
Ventique frigido se ab axe eruperant,
Phrenetici Septemtrionum filii,
Secum ferentes tegulas, ramos, syros.
At nos caduci, naufragi ut ciconiæ,
Quarum bipinnis fulminis plumas vapor
Perussit alte, mæsti in terram cecidimus.

« Tout à coup, vers le milieu de la nuit, lorsque l'air émaillé au loin de feux brûlans laissait voir au ciel le chœur des astres, les nuées orageuses avaient replié rapidement leur voile humide sur les voûtes dorées du firmament et répandu en bas leur pluie sur les mortels; les vents s'étaient échappés des glaces du pôle, fils indomptés du Septentrion, emportant après eux toitures, rameaux, poignées de branchage. Et nous, pliés, courbés sous la tempête et pareils à la cicogne dont le feu de la foudre ailée a brûlé les plumes, nous tombâmes accablés sur le sol. »

Sans doute l'harmonie virgilienne manque à ce style; mais il y a là en revanche je ne sais quelle couleur forte et primitive dont seront charmés tous ceux qui gardent fidèlement le culte de la poésie.

Le second passage n'est pas indigne de celui qu'on vient de lire;

on y reconnaîtra les plaintes de Prométhée dans la solitude. Peut-être M. OEhler a-t-il admis un peu légèrement cette pièce entre les satires; mais que nous importe? c'est le poète avant tout que nous cherchons.

Sum ut supernus cortex, aut cacumina
Morientum in querqueto arborum aritudine.
Mortalis nemo exaudit, sed late incolens
Scytharum inhospitalis campis vastitas.
Levis mens nunquam somnurnas imagines
Adfatur, non umbrantur somno pupulæ.

« Je suis comme l'écorce du haut des arbres, comme les sommets des chênes morts de sécheresse dans la chénaie; je ne suis entendu d'aucun mortel, mais seulement de ces champs inhospitaliers de la Scythie dont les plaines au loin s'étendent immenses. Jamais mon ame inquiète ne converse avec les apparitions des songes, jamais l'ombre du sommeil ne descend sur mes paupières. »

Il y a dans ces vers un sentiment vrai et poétique : la Muse s'était doucement penchée sur le grave Romain. Pour tous ceux qui se rappellent le délicieux chapitre où l'auteur du *de Re rustica* a su, à quatre-vingts ans, parler des abeilles avec une grace de diction dont Virgile s'est depuis inspiré, ce ne sera pas chose nouvelle de rencontrer chez lui cette fleur charmante de poésie éparse à travers un style trop souvent inculte et négligé. Dans un fragment de ses satires, Varron a dit : « Tu fais oublier à l'ame l'amertume de ses chagrins par la douceur de tes chants et de ta poésie, *dimittis acres pectore curas cantu castaque poesi.* » C'est ce que ses contemporains durent plus d'une fois lui répéter; mais revenons aux ménippées.

Trouver un titre piquant est un art que les modernes ont poussé si loin, que l'étiquette souvent vaut mieux que la chose. Vous entrez par une façade superbe, mais vous ne trouvez qu'une maison vide. Dans la préface de son *Histoire naturelle*, Pline prétend que les Grecs excellaient à bien intituler leurs livres; les Romains, au contraire, lui paraissaient plus maladroits, moins alertes à saisir la devise qui frappe et attire, *nostri crassiores*. On remarquera que Varron avait démenti à l'avance ce jugement de Pline, car rien n'est plus varié, plus inattendu que les mots qu'il jette en tête de ses satires, pour aiguiser, pour dépister en même temps la curiosité. Sur les quatre-vingt-seize titres qui nous restent des *Ménippées*, presque aucun n'est banal; souvent même une intention très mordante se trouve tapie sous ces enseignes mi-partie grecques, mi-partie latines. Quelquefois, il est vrai,

ce n'est qu'un nom mythologique, *les Euménides*, *Méléagre*, *un autre Hercule*, ou bien un ressouvenir de l'amour platonicien, comme *Agathon*, ou bien une maxime philosophique : γνῶθι σεαυτόν; ou encore un détail de mœurs romaines, *les Fêtes de Vénus;* mais plus ordinairement Varron préfère une expression proverbiale, comme *tu ignores ce que le soir amènera*, et *la marmite a trouvé son couvercle*, *ou du Mariage*.

Cependant, il faut dire que les philosophes font presque seuls les frais des titres bouffons : en cela, Varron imitait Ménippe. Ainsi, l'une de ses satires contre les cyniques s'appelait *le Tonneau ou les Choses sérieuses*, une autre, *Gare au chien;* le *Combat de Chèvres* était dirigé contre la secte épicurienne, et les ridicules opinions des stoïciens sur la destruction du monde étaient vivement raillées dans *la Cuiller à pot de l'Univers*, κοσμοτορύνη. Quant aux éternelles disputes des écoles entre elles, Varron s'en moquait dans *le Jugement des armes*, parodie de deux tragédies d'Attius et de Pacuvius sur la lutte d'Achille; il s'en moquait dans *les Andabates*, mot proverbial emprunté de ces gladiateurs qui, combattant à cheval et les yeux bandés, faisaient rire l'auditoire romain. Je m'imagine aussi qu'il s'agissait des flatteries de disciples à maîtres dans la pièce nommée *les Mulets se grattent l'un l'autre*. Le peu de fragmens qui nous restent prouvent que toutes ces ménippées correspondaient parfaitement à leurs titres par la vivacité des railleries. Le malin érudit tombait sans pitié sur toutes les sectes sans exception : « Aucun malade, s'écrie-t-il, n'a fait de rêve si extravagant qui ne se retrouve dans la doctrine de quelque philosophe. »

J'ai dit que les excès de chaque école recevaient en passant un horion. A un endroit, par exemple, il s'agissait de la folle croyance des pythagoriciens à la métempsycose : « Comment! vous doutez que vous soyez maintenant des singes à longue queue, ou des couleuvres, ou des bêtes d'entre les porcs d'Albucius (1) l'Athénien! » Si mutilée que soit presque toujours la pensée de Varron, on voit cependant qu'il est encore possible d'en saisir la portée profondément ironique. Plus loin, l'auteur des *Ménippées* tombait sur les stoïciens; c'est certainement à leur pratique de l'orgueil olympien et solitaire que s'attaquait cette

(1) Il est plus d'une fois question dans les lettres de Cicéron de ce personnage exilé à Athènes; Albucius était surtout connu à Rome par ses manies d'helléniste. Lucile (Fr. inc., 3) s'est spirituellement moqué de lui à ce propos; on peut consulter les *Lucilii Fragmenta* de M. Corpet, qui nous fourniront bientôt, ainsi que d'autres publications sur le même sujet, une occasion naturelle de reprendre et de compléter cette étude sur l'ancienne satire latine.

phrase : « Seul maître, seul éloquent, seul beau, courageux, juste même à la mesure du boisseau des édiles, candide, pur.... » Ce stoïcien si amusant dans Horace, ce Damasippe, qui croyait à l'extravagance des autres sans croire à la sienne, semble aussi montrer à l'avance sa silhouette chez Varron : « Comme à ceux qui ont la jaunisse ce qui est jaune et ce qui ne l'est point paraît jaune, ainsi, pour les fous, sages et fous sont des fous. » Je suppose encore que c'était à la manie du suicide, autorisée par le stoïcisme, qu'il était spirituellement fait allusion dans ce fragment : « Il se tua avec un coutelas de cuisine; on n'avait pas encore mis en faveur les petits couteaux importés de Bithynie. » Voilà un double trait contre la mode du temps et contre les philosophes. Du reste, Varron en tout n'attaquait que l'abus; ainsi je trouve qu'il défendait la sobriété d'Épicure contre la gourmandise de ses disciples : « Il ne ressemblait pas, dit-il, à nos débauchés, pour lesquels la cuisine est la mesure de la vie. » On devine quel vif et piquant intérêt devaient avoir pour la société élégante des César et des Catulle ces expositions comiques de doctrines qu'ils entendaient enseigner chaque jour, ces plaisanteries allusives à des disputes qui passionnaient tous les esprits. Sans doute, le peu que nous pouvons recueillir ici n'est guère que de la poussière d'érudition; mais heureusement on se souviendra qu'un rayon tombant dans l'obscurité suffit pour découvrir à l'œil tout un monde d'atomes en mouvement. C'est le néant de la mort qui revient un moment à la vie : or nous vivons, et il doit toujours y avoir en nous un peu de tendresse et de curiosité pour ce qui a vécu.

Varron tout à l'heure parlait de gourmandise; c'est un sujet sur lequel, ainsi que tous les anciens satiriques et comiques, il revient avec une verve intarissable. L'appétit des Romains restera toujours un problème pour les estomacs des érudits modernes. Lucile (1) déjà s'était écrié : « Vivez, gloutons, mangeurs! vivez, ventres! » L'auteur des *Ménippées* reprend ce thème et raille « les grands gosiers des gloutons » et « ces cohortes de cuisiniers, de pêcheurs à la ligne et d'oiseleurs » qui encombraient les rues. Hélas! qu'était devenu le temps où Caton ne mangeait à son premier repas que du pain avec de l'eau vinaigrée, ce temps regretté de Lucile, où l'oseille était le mets en faveur, et où les plus raffinés n'avaient que deux plats à leur dîner (2)! Peu à peu les enfans eux-mêmes avaient pris les vices de leurs pères, et Varron les montre même « trébuchant dans la maison

(1) II, 26; éd. Corpet.
(2) Duobus ferculis epulabantur. (Servius, ad *Æneid.*, I, 726.)

en regardant les jambons qui se balancent au croc. » On approchait de cet âge de corruption où les anciens cuisiniers de louage, qui figurent si souvent dans le théâtre de Plaute, avaient été remplacés par des esclaves savans, par de vrais artistes culinaires, qui, selon le mot énergique de Pline, devaient finir par commander aux maîtres de l'univers, *imperatoribus quoque imperaverunt*. Le pain même était fait avec raffinement; quoiqu'il y eût alors des boulangers publics, les riches préféraient l'ancienne coutume et avaient un four dans leur maison; c'est à cet usage que Varron fait allusion quand il dit à un gourmet ignorant : « Si tu avais consacré à la philosophie le douzième du temps que tu passes à surveiller ton boulanger pour qu'il te fasse de bon pain, depuis déjà long-temps tu serais homme de bien; ceux qui connaissent ton boulanger en donneraient cent mille as, qui te connaît n'en donnerait pas cent de toi. » La somme pourra ne point paraître trop exagérée si l'on songe qu'au dire de Tite-Live un habile cuisinier fut payé jusqu'à vingt mille sesterces. Varron, on le voit, est édifiant sur la gourmandise; personne n'a jamais retracé le parasite avec de plus vives couleurs que ne le fait l'imitateur de Ménippe, quand il le montre, en termes expressifs, « son repas servi devant lui, couché au haut bout de la table d'autrui, ne regardant pas derrière, ne regardant pas devant, et jetant un regard oblique sur le chemin de la cuisine. » Varron ici a la palette de Plaute.

Ce n'était pas du reste par étalage de sobriété que l'auteur des *Ménippées* parlait de la sorte; lui-même, avec cette modération de vrai sage qui sait tout apprécier et tout sentir, il avait, dans sa satire intitulée *Il est une borne au pot*, chanté les mérites du vin, tout en ridiculisant l'ivrognerie. C'était à un ivrogne sans doute qu'il faisait dire comme excuse : « Ne voyez-vous pas les dieux aussi, quand l'idée leur prend de goûter du vin, descendre dans les temples des mortels et menacer Bacchus lui-même de la coupe aux libations! » Mais j'aime à me figurer que c'était au lendemain de quelque dîner de Tusculum, où Cicéron avait assisté peut-être, que furent écrits ces vers charmans dont M. Sainte-Beuve eût pu profiter l'autre jour dans son aimable énumération des bachiques. Il faut citer le texte :

Vino nihil jucundius quisquam bibit;
Hoc ægritudinem ad medendam invenerunt,
Hoc hilaritatis dulce seminarium,
Hoc continet coagulum convivia.

« Le vin! personne n'a rien bu de plus exquis. Il est le remède trouvé contre le chagrin, il est la douce source de la gaieté, il est le lien des festins. »

Avec sa douceur de mœurs et son aménité de caractère, Varron était l'homme des dîners de l'amitié, des libres conversations du dessert. Une de ses satires, *lepidissimus liber*, dit Aulu-Gelle, était consacré à la théorie de ces repas discrets et choisis; il y traitait de la physionomie du festin et du nombre des convives qu'il faut réunir; ce nombre, selon lui, devait commencer au chiffre des Graces et finir au nombre des Muses. « Le festin, disait-il, doit réunir quatre conditions; il sera parfait si les convives sont bien élevés, le lieu convenable, le temps bien choisi, et si le repas a été préparé avec soin. Que les invités ne soient ni bavards, ni muets; que l'éloquence règne au forum et au sénat, le silence dans le cabinet. » Et plus loin il ajoute encore : « Le maître du festin peut n'être pas magnifique, il suffit qu'il soit exempt d'avarice. Tout ne doit pas être lu indifféremment dans un repas, on doit préférer les lectures qui sont à la fois utiles et agréables. » Brillat-Savarin et Berchoux n'ont jamais aussi bien dit. Varron entrait, sur ces matières, dans les plus grands détails, et Macrobe combat même la répulsion qu'il montrait pour les mets raffinés du second service. On sait aussi, par Aulu-Gelle, que, dans une satire spéciale *sur les Alimens*, pleine de traits ingénieux et piquans, il énumérait en vers iambiques la plupart des productions vantées que les diverses parties du monde envoyaient sur la table des gastronomes romains. Tous les mets recherchés, tous les morceaux exquis, huîtres de Tarente et dattes d'Égypte, chevreaux d'Ambracie et murènes de Tartesse, étaient curieusement énumérés. Vous voyez quels progrès les conquérans du monde avaient faits en peu d'années, et combien ils étaient loin déjà de ces pauvres gourmets du temps de Plaute, qui se contentaient de lard et de congre froid! Au résumé, je m'imagine que Varron ne prenait le rôle d'Apicius qu'afin d'étaler sa science. Curieux de toute chose, ce ne fut là pour lui qu'une forme de l'érudition.

On devine bien que, dans ses satires, Varron ne perdait pas une occasion d'enchâsser les faits sous la plaisanterie, de glisser l'enseignement sous le couvert du rire; bien des sujets de mythologie, d'histoire, de grammaire même se trouvaient de la sorte éclaircis à la rencontre. Instruire en amusant, corriger en se moquant, c'était là sa secrète intention : la satire fut dans ses mains l'arme d'un sage. Jamais il n'oublie le but pratique et moral; pas un vice, pas un ridicule ne lui échappe. En voulez-vous aux avares, voici une phrase qui servirait au besoin d'épigraphe à *la Marmite* de Plaute : « Quel ladre est raisonnable? Qu'on lui livre la terre, l'univers, la même maladie de prendre l'aiguillonnera si bien qu'il se retranchera à lui-même quelque

chose et fera sur soi des économies. » Désirez-vous voir un pédant romain, il vous le montrera « dissertant avec son museau velu et mesurant chaque mot avec un trébuchet à peser l'or. » Peut-être vous plairait-il d'assister à une consultation plaisante de médecins : déjà l'auteur des *Ménechmes*, ce précurseur de Molière, nous en avait montré un qui se vantait d'avoir remis une jambe cassée à Esculape; mais ici, tant les fragmens sont insuffisans, nous en sommes réduits aux conjectures, et nous ne savons pas si c'était à un Argan guéri de ses maladies imaginaires que Varron faisait dire : *Quid medico mihi est opus?* — On trouvera au surplus dans les *Ménippées* plus d'un détail de mœurs fait pour consoler de ces pertes. Sans doute quand Varron assure que de son temps presque tous les fils de famille étaient prêts dès l'âge de dix ans à empoisonner leur père, il est poète, il exagère, il fait ce que fera plus tard Juvénal en disant qu'il n'y avait *plus un honnête homme à Rome;* mais toujours est-il qu'un pareil propos marque les progrès effrayans de la perversion au sein de cette jeunesse qui s'élevait dans la honte, comme pour mieux supporter les hontes prochaines des Néron et des Tibère. Je conçois que, tout en admirant le progrès de la civilisation littéraire, un si grand esprit se tournât avec regret vers ces dures vertus du passé auxquelles il rendait hommage en disant : « Nos aïeux et nos arrière-aïeux, quoique leurs paroles sentissent l'ognon et l'ail, avaient la noblesse du cœur. » Le secret de la perte de Rome, Varron devait le connaître, c'était cette ambition effrénée que lui-même a peinte dans un hexamètre admirable :

Et petere imperium populi et contendere honores.

Le propre de la satire est de frapper de droite et de gauche, de fustiger sans distinction les grands comme les petits. L'auteur des *Ménippées* paraît être resté fidèle à ces devoirs du censeur littéraire. Lucile avait représenté les dieux délibérant dans une assemblée grotesque; à en croire Arnobe et Tertullien, Varron n'aurait guère été plus respectueux pour les divinités de l'Olympe. Dans une de ses satires, il mettait en scène trois cents Jupiters sans tête; dans une autre, il montrait Apollon dépouillé par des pirates et laissé en costume de statue. Plus d'une hardiesse de ce genre trouvait sa place, sous prétexte d'érudition : ainsi, à un endroit, les divinités égyptiennes, récemment transportées à Rome, étaient l'objet d'un sarcasme acerbe; Lucile aussi avait parlé en termes courageux de l'esprit de superstition. Aux yeux de ces nobles poètes, la poésie était une leçon. — Puisque

les *Ménippées* ne ménageaient pas les dieux, pouvaient-elles épargner les contemporains? La satire sur *le Triumvirat* s'est malheureusement perdue en entier; il eût été bien curieux pourtant de voir comment Varron y maniait l'ironie politique, comment il parlait de Pompée, son chef, de César, son futur vainqueur. Esclaves qui *mangeaient leurs maîtres à la façon des chiens* (1), méchans auteurs qui bâclaient des comédies en l'absence des muses, *sine ulla Musa;* campagnards des anciennes tribus rustiques qui ne se rasaient qu'aux Nondines, c'est-à-dire tous les neuf jours (2), tout le monde attrapait sa chiquenaude : le poète était sans merci.

Les femmes aussi, vierges et matrones, comparaissaient devant le juge satirique. Ce n'est pas que Varron fût sévère au sexe des graces : « Jeunes filles, disait-il en termes charmans, hâtez-vous de jouir de la vie, vous à qui la folle jeunesse permet de jouer, d'être à table, d'aimer, et de tenir les rênes de Vénus. » C'étaient là de vrais conseils de poète égayé, quoique cette fois Varron écrivît en prose; lui-même disait plus vraiment ailleurs : « La jeune fille est exclue du banquet, attendu que nos ancêtres n'ont pas voulu que les oreilles de la vierge nubile fussent abreuvées du langage de Vénus. » Cette coutume romaine était empruntée à la Grèce, car, au rapport de Cornelius Nepos, les filles honnêtes d'Athènes ne mangeaient jamais qu'avec leurs parens. Varron avait sur les femmes les idées des anciens Romains (3); *lanam fecit*, à ses yeux aussi c'était la meilleure épitaphe pour une matrone. « Des mains filer la laine, disait-il dans une ménippée, et des yeux observer que la purée ne brûle pas; » il prévenait du coup le grief de Chrysale dans *les Femmes savantes :*

On ne sait comme va mon pot dont j'ai besoin.

(1) C'est ainsi qu'Ennius disait dans une comédie : « Maîtres de leurs maîtres, les esclaves audacieux ravagent les champs. » (*Ambracia*, fr. 2; éd. Bothe). Varron, du reste, est un de ceux qui les premiers ont réclamé la famille pour les esclaves; il suffit de comparer la douceur de ses préceptes à leur égard dans son *Agriculture* avec la dureté de Caton, qui recommandait de se défaire de tous les instrumens hors de service, charrues usées, chevaux vieillis, esclaves âgés. Peut-être le mot de la ménippée qui vient d'être cité était-il mis dans la bouche d'un interlocuteur.

(2) De même pour les ongles, à ce que dit Pline l'ancien; mais cela avait un motif religieux. En était-il ainsi de la barbe? Varron assure que les premiers barbiers (un siècle plus tard on les retrouve à chaque instant dans Plaute) vinrent en Italie en 454. — *De Re rust.*, II, 11.

(3) On voit dans son traité *de l'Agriculture* qu'il aimait chez les femmes l'énergie et le travail; « Que vous semble, dit-il, de nos languissantes accouchées, éten-

Malgré cette sévérité de principes, Varron dut faire le meilleur mari du monde, du moins si l'on en juge par le précepte conjugal que voici : « Défaut d'épouse doit être corrigé ou supporté. Qui corrige sa femme l'améliore; qui la supporte s'améliore lui-même. » L'histoire ne dit pas lequel de Fundania ou de Varron eut à s'améliorer. Le poète des *Ménippées* n'a pas trop médit des dames romaines; il est vrai que l'on trouve dans sa x[e] satire une accusation bien crue : « Non-seulement, écrit-il, les jeunes filles sont au premier venu, mais les vieilles font les jeunes, et beaucoup de garçons *s'efféminent*. » Cela ne dit rien, car le fragment fait partie d'une pièce qui portait pour titre le nom d'une ville célèbre par ses bains et par sa corruption, de cette Baies que le mari de Fundania visitait quelquefois (1), cité voluptueuse que Properce voulait faire quitter à Cynthie, *corruptas desere Baias* (2); lieu perfide que Sénèque proclamait l'auberge des vices, *diversorium vitiorum* (3), et où l'on n'entendait partout que les clameurs de l'orgie, le bruit des concerts sur l'eau ou les obscènes chansons des courtisanes passant sur leurs barques de toutes couleurs. Évidemment il s'agissait ici des femmes de Baies.

Voilà les quelques traits de mœurs ou de caractère que j'ai pu à grand'peine extraire de ce volume de fragmens, où tout ce qui a de l'intérêt est malheureusement enfoui au milieu d'une foule de lambeaux sans signification dont le prix n'est appréciable qu'aux lexicographes; je les offre pour ce qu'ils valent. Dans cette étude, la nature de l'écrivain et les penchans du satirique se sont du moins laissé suffisamment entrevoir. On a pu reconnaître que chez Varron le style, s'il manque de souplesse et d'éclat, s'il est même parfois un peu sec et dur, a du caractère, des touches fortes, je ne sais quelle rudesse un peu surannée qui n'est pas sans charme; on a pu aussi remarquer que les préoccupations de l'auteur sont toujours d'un moraliste, que son but est essentiellement pratique. A en juger par ce qui nous reste, les déductions au tour sentencieux, les vues, les réflexions inspirées par l'expérience et le bon sens devaient se rencontrer à chaque instant dans ces satires; Varron avait trop le sincère amour du vrai pour qu'il n'en fût pas ainsi : « Et voilà, dit-il quelque part, que tout à coup s'approche de nous la blanche Vérité, fille de la phi-

dues sur des lits de repos pendant plusieurs jours? N'est-ce pas une pitié? » (*De Re rust.*, II, 10.)

(1) Cic., *Ad Fam.*, IX, 2.

(2) I, XI, 27.

(3) *Epist. ad Lucil.*, 51.

losophie attique. » Comment en effet ne serait-elle pas venue vers lui, vers lui, l'homme modéré par excellence, qui, sans en tirer stoïquement orgueil, avait quitté les honneurs pour l'étude? N'était-ce pas lui qui avait le droit de dire : « Celui que l'or, la noblesse, la variété de sa science, rendent bouffi, ne cherche pas les traces de Socrate? » Varron poursuivait vraiment la sagesse. Il me semble que j'entends le bon La Fontaine s'écrier que

Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux....

quand je rencontre dans les *Ménippées* cette belle pensée à laquelle la traduction fait perdre son mâle accent : « Ni l'or, ni les trésors ne donnent le calme du cœur. Elles n'enlèvent pas à l'ame ses angoisses et ses superstitions, les montagnes d'or des Perses, les riches habitations des Crassus! » On le voit, la conclusion morale, toutes les formules du précepte se glissent volontiers sous la plume de Varron. Tantôt c'est un proverbe emprunté à la sagesse du vulgaire : « Il n'est si bonne moisson qui n'ait quelque mauvais épi, si méchante qui n'en ait quelque bon; » tantôt c'est une simple réflexion sur le bon usage de la vie : « Avoir bien vécu, ce n'est pas avoir vécu le plus longtemps, mais le plus sagement. » Sans doute Varron ne donne pas à ces diverses pensées le vif relief, le tour précis et savant qui fut le secret de La Rochefoucauld; il n'enchâsse point énergiquement la maxime dans un vers concis comme le faisait admirablement Syrus pour ses mimes, et pourtant les principes de vertu, d'équité, de modération dont il parle dans ses brèves remarques, ont un caractère propre, un air de fierté indéfinissable, je ne sais quoi enfin d'austère et de sérieux qui touche à la grandeur : c'est tout ce qu'il faut pour durer.

Le recueil de *Sentences* qu'on vient d'imprimer à Padoue, d'après un manuscrit inédit du XIIIe siècle, est bien fait pour confirmer au vieux Romain sa réputation de moraliste; en publiant ces précieux débris de la sagesse antique (1), M. le professeur Devit s'est montré le digne disciple de la savante école padouane, dont la tradition, depuis Forcellini, ne s'est pas éteinte. Arrivé à l'âge mûr, Pétrarque se rappelait avoir eu entre les mains, dans sa jeunesse, certains ouvrages de Varron qui depuis disparurent et qu'il essaya vainement de retrouver; ce souvenir lui déchirait le cœur, *recordatione torqueor*, et

(1) Voir sur ce sujet le travail de M. Klotz (*Jahrb. der Philologie*, supp. IX, p. 582 et suiv.) et la toute récente édition de l'excellent livre de M. Bæhr, *Gesch. der Römischen Literatur*, Carlsruhe, t. II, p. 562.)

il se plaignait amèrement de n'avoir pu goûter que du bout des lèvres ces antiques douceurs, *summis labiis gustatæ dulcedinis*. Sans être tout-à-fait pour la critique moderne le sujet d'un pareil désespoir, la disparution presque complète de l'œuvre de Varron doit inspirer de vifs regrets, et tout ce qui viendra les adoucir ne peut manquer d'être bien accueilli.

Les Romains avaient la coutume de choisir dans les écrivains célèbres certaines pensées détachées, certaines maximes qui réunies formaient une sorte de manuel dont se servaient ensuite les écoles : c'est ainsi, par exemple, que s'est formé le beau recueil qui donne à Syrus, le faiseur de mimes obscènes, une place éminente entre les moralistes anciens. Tira-t-on un pareil manuel des œuvres de Varron? La chose semble assez vraisemblable; ce qui est positif, c'est qu'au XIIIe siècle Vincent de Beauvais en donnait de nombreuses citations, comme d'un livre accrédité et dès long-temps connu. On savait donc qu'il existait des sentences de Varron dans Vincent de Beauvais : Schneider, après d'autres critiques (1), les avait précieusement reproduites, en tête du traité *de l'Agriculture*, comme la fleur de la vraie sagesse, *flores prudentiæ civilis*, et M. Conrad Orelli, dans sa collection des *Vers sentencieux des Latins*, avait à son tour ajouté quelques nouveaux extraits aux extraits antérieurs. Je citerai d'abord quelques-unes de ces maximes anciennes qu'on n'a jamais traduites, et qui, enfouies dans des collections peu populaires, ne sont connues que des latinistes de profession. Nous y retrouverons notre Varron des *Ménippées* :

— Parlez comme tous, sentez comme le petit nombre.

— En beaucoup de choses, c'est folie d'être sage contre tous (2).

— C'est donner une fois que de donner quand on vous demande; c'est donner deux fois que de donner sans qu'on vous demande.

— Où qu'il aille, l'homme de cœur porte sa patrie après lui; tout ce qui est sien, son ame l'enferme.

— Il y en a beaucoup qui goûtent les doctrines, comme les convives font des friandises du dessert.

(1) C'est dans le *de Moribus hominum* de Jacques de Cessole, imprimé à Milan en 1479, qu'on trouve les premières citations des *sentences varroniennes* tirées de Vincent de Beauvais, au nombre de dix-huit; en 1624, Gaspar de Barth en donna de nouvelles dans ses *Adversaria*, de sorte que Schneider en put recueillir quarante-sept. Avec celles que vient de trouver M. Devit, on arrive maintenant au chiffre de cent soixante-cinq.

(2) Cela rappelle la pensée d'Eschyle dans le dialogue de Prométhée avec l'Océan : « Paraître fou est un heureux secret du sage. »

— Il y a certaines croyances qu'il faut arracher de l'esprit de celui qui sait, parce qu'elles usurpent la place du vrai qu'il faut savoir.

— Prenez la parole le dernier, taisez-vous le premier.

— Beaucoup perdent leurs droits à l'éloge parce qu'ils se vantent eux-mêmes; le sage se loue en louant dans les autres ce qu'il y a de bon en lui.

Les sentences qui viennent d'être retrouvées dans le manuscrit de Padoue ressemblent par le ton et par le style à celles qu'on vient de lire; elles faisaient évidemment partie, elles étaient extraites de ce recueil beaucoup plus volumineux dont un écrivain du moyen-âge avait pu citer le septième livre, ce qui suppose une collection étendue. Plusieurs de ces pensées nouvelles sont incompréhensibles; quelques-unes ont subi des altérations évidentes, et l'on voit que la main d'un compilateur grossier a passé par là (1). Mais qu'importent ces leçons corrompues? Le caractère de l'antiquité est là empreint à toutes les lignes. Pour qu'on en juge mieux, nous détacherons, en les traduisant, quelques-unes de ces belles maximes : quand il s'agit d'un monument inédit, citer et faire connaître est le premier devoir de la critique. On ne classe point les sentences : le désordre est là un art de plus, comme dans un atelier. Je transcris au hasard :

— La mort paraît nouvelle, mais elle ne l'est pour personne; elle embrasse la vie des deux côtés (2).

— C'est une grande force dans la vie de se réunir au plus grand nombre.

— Larmes d'héritier et de jeune mariée, rire déguisé.

— A qui sait peu, ce peu même est un ennui.

— L'ennui n'existe pas pour celui devant qui s'ouvrent les voies vastes et variées de la recherche (3).

— Les maîtres disent : On ne peut être surpris en flagrant délit de mensonge dans les matières que personne ne connaît.

— Dépasser la science ordinaire de tous ou du grand nombre est une belle chose, à la condition de n'être pas fou.

— Si la force de la vérité brille à mes yeux, l'agrément que donne la diction n'est rien.

— Nous mangeons le miel des abeilles, nous ne le faisons pas.

(1) Les *Sententiæ ineditæ* offrent quelques expressions nouvelles : c'est aux lexicographes de voir s'ils doivent leur donner sanction. Je remarque surtout les mots suivans qu'on ne trouve dans aucun glossaire de l'ancienne langue latine : *subditio, alieniloquium, incontingens, canale* (neutre), *disquisitor*.

(2) Il est difficile de rendre la concision de l'original : « Mors nulli nova sed credita, vitam utrinque complectitur. »

(3) Le texte a cette précision forte qui est la marque du style de Varron : « Nihil illi tædio, cui multæ vel amplæ inquirendorum patent viæ. »

— C'est à la mémoire qu'il faut faire honneur de ce qu'on répète, à l'esprit de ce qu'on invente.

— Le diadème souverain rêvé par le sage, c'est la philosophie qui, contenue dans l'esprit, promet une récompense à l'esprit.

— Qui sait également toute chose ne sait rien.

— Veux-tu être riche? ne t'ajoute rien en pensée, mais retranche aux autres.

— Le sage sait beaucoup de choses dont il n'a conversé avec personne.

— Apprendre est un héritage, inventer est un gain.

— Vous ne donnerez pas le nom de bon spéculateur à qui n'a pas augmenté son avoir; je n'appellerai pas philosophe celui qui n'a rien découvert.

— Se faire gloire de ce qu'on a appris et non de ce qu'on a découvert est tout aussi insensé que le serait de tirer personnellement vanité d'un cerf qu'on aurait reçu d'un chasseur.

— On ne sait rien parfaitement.

— Il n'est pas pire de naître que de mourir.

Je m'arrête; finir par des moralités, c'est rester fidèle à l'inspiration de Varron. Les *Sentences inédites* du manuscrit de Padoue ne font que marquer d'un trait de plus le caractère de cette physionomie de vieillard, à la fois souriante et sévère, qui déjà nous était connue. Ces mots sur la fortune qui sentent un vieux nocher fait aux tempêtes, cette passion pour la science qui semble toujours avivée par la jeunesse, ces sages conseils de l'expérience où se glisse de temps en temps une pointe de malice sans amertume, tout cela est bien de l'ami de Cicéron, de l'auteur à la fois aimable et grave du traité *de l'Agriculture*. Le buste de Varron est sous nos yeux, tel qu'on le voyait dans la galerie de Pollion.

Un cicéronien de la renaissance disait, dans son exclusive admiration d'érudit, que l'antiquité est pour nous autres modernes ce qu'étaient pour Lazare les débris de la table du riche. Certes, nous n'en sommes plus là; mais pourtant on éprouve je ne sais quelle douce satisfaction à recueillir précieusement ces miettes éparses, et c'est un charme pour les plus délicats d'en goûter la saveur. Je voudrais être sûr, pour ma part, d'avoir fait sentir tout ce que Varron savait jeter de verve dans ses *Ménippées*, tout ce qu'il savait mettre de gravité forte dans ses *Sentences*.

CHARLES LABITTE.

DU MYSTICISME.

Ici même, il y a quelques mois, nous avons combattu le scepticisme dans son représentant le plus redoutable (1). Nous allons aujourd'hui porter nos études sur une autre plaie de l'esprit humain, sur un mal en apparence moins fâcheux que le scepticisme, mais qui, au fond, n'est pas moins dangereux.

Il nous importe d'autant plus de rompre ouvertement avec le mysticisme qu'il semble nous toucher de plus près, et que par un air de grandeur il peut séduire plus d'une ame d'élite, particulièrement à l'une de ces époques de lassitude, où, à la suite d'espérances excessives cruellement déçues, la raison humaine, ayant perdu la foi en sa propre puissance sans pouvoir perdre le besoin de Dieu, pour satisfaire ce besoin immortel, s'adresse à tout excepté à elle-même, et, faute de savoir s'élever à Dieu par la route légitime et dans la mesure qui lui a été permise, se jette hors du sens commun, et tente le nouveau, le chimérique, l'absurde même, pour atteindre à l'impossible.

Quand nous réfléchissons sur les forces et les lois qui animent et gouvernent la matière sans lui appartenir, ou sur les vérités universelles et nécessaires de l'ordre intellectuel et de l'ordre moral, que notre esprit découvre, mais qu'il ne fait pas, l'usage le moins systématique de la raison nous fait conclure naturellement des forces et des lois de

(1) Voyez dans la *Revue des Deux Mondes*, du 15 décembre 1844 et du 15 janvier 1845, deux articles intitulés : *Du Scepticisme de Pascal*.

l'univers à un premier moteur intelligent, et des vérités nécessaires à un être nécessaire qui seul en est la substance et le fondement. Nous n'apercevons pas Dieu, mais nous le concevons, sur la foi de ce monde admirable exposé à nos regards, et sur celle de cet autre monde plus admirable encore que nous portons en nous-mêmes. C'est par ce chemin que la raison nous conduit à Dieu. Cette marche naturelle et régulière est celle de tous les hommes, qu'ils le sachent ou qu'ils l'ignorent. Elle doit donc suffire à une saine philosophie, et elle a suffi en effet aux meilleurs génies dans les écoles les plus diverses, à Platon et à Aristote, à Descartes, à Newton, à Leibnitz. Mais il y a eu de tout temps des esprits faibles et présomptueux, qui ne savent ni aller jusque-là ni s'arrêter là. Dans leur faiblesse, ils n'osent conclure de ce qu'ils voient à ce qu'ils ne voient pas; croire à l'invisible leur paraît au-dessus de la raison, comme si tous les jours, à la vue du premier phénomène qui paraît à leurs yeux, ils n'admettaient pas que ce phénomène a une cause, même alors que cette cause ne tombe pas sous leurs sens. Ils ne l'aperçoivent point, mais ils y croient, par cela seul qu'ils la conçoivent nécessairement. L'homme et l'univers sont aussi des faits qui ne peuvent pas ne pas avoir une cause, bien que cette cause ne puisse être ni vue de nos yeux ni touchée de nos mains. La raison nous a été donnée précisément pour aller, et sans aucun circuit de raisonnement, du visible à l'invisible, du fini à l'infini, de l'imparfait au parfait. Telle est sa portée naturelle et par conséquent légitime. Elle possède une vertu qui lui est propre, une évidence dont elle ne rend pas compte et qui n'en est pas moins irrésistible à quiconque n'entreprend point de contester à Dieu la véracité des facultés qu'il en a reçues. Mais on ne se révolte pas impunément contre la raison (1). Elle punit notre fausse sagesse en la livrant à l'extravagance. Quand on a resserré arbitrairement sa croyance dans les limites étroites de ce qu'on aperçoit directement, on étouffe dans ces limites, on en veut sortir à tout prix, et on invoque quelque autre moyen de

(1) Appuyons-nous ici sur deux passages admirables de celui qui est à tant de titres le maître vénéré de la philosophie française du XIXe siècle. « La vie intellectuelle, dit M. Royer-Collard, est une succession non interrompue, non pas seulement d'idées, mais de croyances explicites ou implicites. Les croyances de l'esprit sont les forces de l'ame et les mobiles de la volonté. Ce qui nous détermine à croire, nous l'appelons évidence. La raison ne rend pas compte de l'évidence; l'y condamner, c'est l'anéantir, car elle-même a besoin d'une évidence qui lui soit propre. Ce sont les lois fondamentales de la croyance qui constituent l'intelligence, et comme elles découlent de la même source, elles ont la même autorité; elles jugent

connaître. On n'avait pas osé admettre l'existence d'un Dieu invisible et infini sur la seule autorité de la raison naturelle, et voilà maintenant qu'on aspire à entrer en communication immédiate avec lui, comme avec les objets sensibles et les objets de la conscience. C'est une faiblesse extrême pour un être raisonnable de douter ainsi de la raison, et c'est une témérité incroyable, dans ce désespoir de l'intelligence, de rêver une communication directe avec Dieu. Ce rêve désespéré et ambitieux, c'est le mysticisme.

Le mysticisme renferme un scepticisme pusillanime à l'endroit de la raison, et en même temps une foi aveugle et portée jusqu'à l'oubli de toutes les conditions imposées à la nature humaine. C'est trop à la fois et ce n'est point assez pour le mysticisme de concevoir Dieu sous le voile transparent de l'univers et au-dessus des vérités les plus hautes. Il ne croit pas connaître Dieu s'il ne le connaît que dans ses manifestations et par les signes de son existence : il veut l'apercevoir directement; il veut s'unir à lui, tantôt par le sentiment, tantôt par quelque autre procédé extraordinaire.

Le sentiment joue un si grand rôle dans le mysticisme, que notre premier soin doit être de rechercher la nature et la fonction propre de cette partie intéressante, et jusqu'ici mal étudiée, de la nature humaine.

Il faut bien distinguer le sentiment de la sensation. Il y a en quelque sorte deux sensibilités : l'une tournée vers le monde extérieur, et chargée de transmettre à l'ame les impressions qu'il envoie; l'autre tout intérieure, cachée dans les profondeurs de l'organisation, et qui correspond à l'ame comme la première correspond à la nature. Sa fonction est de recevoir l'impression et comme le contre-coup de ce qui se passe dans l'ame. Avons-nous découvert des vérités sublimes? il y a quelque chose en nous qui en éprouve de la joie. Avons-nous fait une bonne action? nous en recueillons la récompense dans un sen-

au même titre; il n'y a point d'appel du tribunal des unes à celui des autres. Qui se révolte contre une seule se révolte contre toutes, et abdique toute sa nature. » *Œuvres de Reid*, t. III, p. 450. — « Quand on se révolte contre les faits primitifs, on méconnaît également la constitution de notre intelligence et le but de la philosophie. Expliquer un fait, est-ce autre chose que le dériver d'un autre fait, et ce genre d'explication, s'il doit s'arrêter quelque part, ne suppose-t-il pas des faits inexplicables? La science de l'esprit humain aura été portée au plus haut degré de perfection qu'elle puisse atteindre, quand elle saura dériver l'ignorance de sa source la plus élevée. » *Ibid.*

timent de contentement moins vif, mais plus délicat et plus durable que toutes les sensations agréables qui viennent du corps. Il semble que l'intelligence ait aussi son organe intime, qui souffre ou jouit, selon l'état de l'intelligence. Nous portons en nous une source profonde d'émotions, à la fois physiques et morales, qui expriment l'union de nos deux natures. L'animal ne va pas au-delà de la sensation, et la pensée pure n'appartient qu'à la nature angélique. Le sentiment, qui participe de la sensation et de la pensée, est l'apanage de l'humanité. Le sentiment n'est, il est vrai, qu'un écho de la raison; mais cet écho se fait quelquefois mieux entendre que la raison elle-même, parce qu'il retentit dans les parties les plus intimes et les plus délicates de l'ame, et ébranle l'homme tout entier.

C'est un fait singulier, mais incontestable, qu'aussitôt que la raison a conçu la vérité, l'ame s'y attache et l'aime. Oui, l'ame aime la vérité. Chose admirable! un être égaré dans un coin de l'univers, chargé seul de s'y soutenir contre tant d'obstacles, et qui, ce semble, a bien assez à faire de songer à lui-même, de conserver et d'embellir un peu sa vie, est capable d'aimer ce qui ne se rapporte point à lui, ce qui n'existe que dans un monde invisible! Cet amour désintéressé de la vérité témoigne de la grandeur de celui qui l'éprouve.

La raison fait un pas de plus : elle va des forces et des lois de ce monde à leur auteur, des vérités nécessaires à l'être nécessaire qui en est le principe. Le sentiment suit la raison dans cette démarche nouvelle. La vérité et la science ne lui suffisent pas; il ne s'arrête, il ne se repose que dans l'amour de l'être infini.

C'est en effet l'être infini que nous aimons en croyant aimer les choses finies, et même en aimant la vérité, la beauté, la vertu. C'est si bien l'infini qui nous attire et qui nous charme, que ses manifestations les plus élevées ne nous satisfont point, tant que nous ne les avons pas rapportées à leur source éternelle. L'homme de génie est bien loin d'être content à la vue de ses chefs-d'œuvre : il leur découvre mille imperfections; il rêve une beauté qu'il n'a point vue, et que tout son art ne peut atteindre. Le cœur est insatiable, parce qu'il aspire à l'infini. Ce sentiment, ce besoin de l'infini, est au fond des grandes passions et des plus légers désirs. Un soupir de l'ame en présence du ciel étoilé, la mélancolie attachée à la passion de la gloire et de la science, à l'ambition, à tous les grands mouvemens de l'ame, l'expriment mieux sans doute, mais ne l'expriment pas davantage que le caprice et la mobilité de ces amours vulgaires, errant d'objets en

objets, dans un cercle perpétuel d'ardens désirs, de poignantes inquiétudes, de désenchantemens douloureux.

La seule différence qu'il y ait dans toutes les démarches du cœur, c'est que tantôt il cherche l'infini sans savoir qu'il le cherche, et que tantôt il se rend compte de la fin dernière du besoin d'aimer qui le tourmente. Quand la réflexion s'ajoute à l'amour, si elle trouve que l'objet aimé est digne en effet de l'être, loin d'affaiblir l'amour, elle le fortifie; loin de couper ses ailes divines, elle les développe, elle les nourrit, comme dit Platon (1); mais si l'objet de l'amour n'est qu'un simulacre de la beauté véritable, capable seulement d'exciter l'ardeur de l'ame sans pouvoir la satisfaire, la réflexion rompt le charme qui tenait le cœur attaché, dissipe la chimère qui l'enchantait. Il faut être bien sûr de ses attachemens pour oser les mettre à l'épreuve de la réflexion. O Psyché, Psyché! respecte ton bonheur : n'en sonde pas trop le mystère! Garde-toi d'approcher la redoutable lumière de l'invisible amant qui possède ton cœur! Au premier rayon de la lampe fatale, l'amour s'éveille et s'envole. Image charmante de ce qui se passe dans l'ame, lorsqu'à la sereine et insouciante confiance du cœur succède la réflexion avec son triste cortége. Tel est sans doute aussi le sens du mythe sacré de l'arbre de la science. Avant la science et la réflexion sont l'innocence et la foi. La science et la réflexion engendrent d'abord le doute, l'inquiétude, le dégoût de ce qu'on possède, la poursuite agitée de ce qu'on ignore, les troubles de l'esprit et de l'ame, le dur travail de la pensée, et dans la vie bien des fautes jusqu'à ce que l'innocence, à jamais perdue, soit remplacée par la vertu, la foi naïve par la vraie science, et qu'à travers tant d'illusions évanouies l'amour soit enfin parvenu à son véritable objet.

L'amour spontané a la grace naïve de l'ignorance et du bonheur. L'amour réfléchi est bien différent; il est sérieux, il est grand, jusque dans ses fautes mêmes, de la grandeur de la liberté. Ne nous hâtons pas de condamner la réflexion : si elle produit souvent l'égoïsme, elle produit aussi le dévouement. Qu'est-ce en effet que se dévouer? C'est se donner librement et en toute connaissance. Voilà le sublime de l'amour, voilà l'amour digne d'une noble et généreuse créature, et non pas l'amour ignorant et aveugle. Quand l'affection a vaincu l'égoïsme, au lieu d'aimer son objet pour elle-même, l'ame se donne à son objet, et, miracle de l'amour, plus elle donne, plus elle pos-

(1) Voyez le *Phèdre* et le *Banquet*, t. VI de notre traduction.

sède, se nourrissant de ses sacrifices et puisant sa force et sa joie dans son entier abandon. Mais il n'y a qu'un être qui soit digne d'être aimé ainsi, et qui puisse l'être sans illusions et sans mécomptes, sans borne à la fois et sans regret, à savoir l'être parfait qui seul ne redoute pas la réflexion, et qui seul aussi peut remplir toute la capacité de notre cœur.

Le mysticisme s'attache au sentiment pour l'égarer en exagérant sa puissance.

Le mysticisme commence par supprimer dans l'homme la raison, ou du moins il subordonne et sacrifie la raison au sentiment.

Écoutez le mysticisme.—C'est par le cœur seul que l'homme est en rapport avec Dieu. Tout ce qu'il y a de grand, de beau, d'infini, d'éternel, c'est l'amour seul qui nous le révèle. La raison n'est qu'une faculté mensongère.—De ce qu'elle peut s'égarer et s'égare souvent, on en conclut qu'elle s'égare toujours. On la confond avec tout ce qui n'est pas elle. Les erreurs des sens et du raisonnement, les illusions de l'imagination, et même les extravagances de la passion qui entraînent quelquefois celles de l'esprit, tout est mis sur le compte de la raison. On triomphe de ses imperfections; on étale avec complaisance ses misères, et le système dogmatique le plus audacieux, puisqu'il aspire à mettre en communication immédiate l'homme et Dieu, emprunte contre la raison toutes les armes du scepticisme.

Le mysticisme va plus loin : il attaque jusqu'à la liberté; il ordonne de renoncer à soi-même pour s'identifier par l'amour avec celui dont l'infini nous sépare. L'idéal de la vertu n'est plus la courageuse persévérance de l'homme de bien, qui, en luttant contre la tentation et la souffrance, accomplit la sainte épreuve de la vie; ce n'est pas non plus le libre et éclairé dévouement d'une ame aimante : c'est l'entier et aveugle abandon de soi-même, de sa volonté, de tout son être, dans une contemplation vide de pensée, dans une prière sans parole et presque sans conscience.

La source du mysticisme est dans cette vue incomplète de la nature humaine qui ne sait pas y discerner ce qu'il y a de plus profond, et se prend à ce qu'il y a de plus frappant, de plus saisissant, et par conséquent aussi de plus saisissable. Nous l'avons déjà dit, la raison n'est pas bruyante, et souvent elle n'est pas entendue, tandis que l'écho du sentiment retentit avec éclat. Dans ce phénomène composé, il est naturel que l'élément le plus apparent couvre et offusque le plus intime.

D'ailleurs, que de rapports, que de ressemblances trompeuses entre

ces deux facultés! Sans doute, dans leur développement, elles diffèrent d'une manière manifeste. Quand la raison devient le raisonnement, on distingue aisément sa pesante allure de l'élan du sentiment; mais la raison spontanée se confond presque avec le sentiment : même rapidité, même obscurité. Ajoutez qu'elles poursuivent le même objet et qu'elles marchent presque toujours ensemble. Il n'est donc pas étonnant qu'on les ait confondues.

Une saine philosophie les distingue sans les séparer. L'analyse démontre que la raison précède et que le sentiment suit. Comment aimer ce qu'on ignore? Pour jouir de la vérité, ne faut-il pas la connaître? Pour s'émouvoir à certaines idées, ne faut-il pas les avoir eues en un degré quelconque? Absorber la raison dans le sentiment, c'est étouffer la cause dans l'effet. Quand on parle de la lumière du cœur, on désigne sans le savoir cette lumière de la raison spontanée qui nous découvre la vérité d'une intuition pure et immédiate, tout opposée aux procédés lents et laborieux de la raison réfléchie et du raisonnement.

Le sentiment par lui-même est une source d'émotion, non de connaissance. La seule faculté de connaître, c'est la raison. Au fond, si le sentiment est différent de la sensation, il tient cependant de toutes parts à la sensibilité générale, et il est variable comme elle; il a comme elle ses intermittences, ses vivacités et ses langueurs, son exaltation et ses défaillances. On ne peut donc ériger les inspirations du sentiment, essentiellement mobiles et individuelles, en une règle universelle et absolue (1). Il n'en est pas ainsi de la raison; elle est constam-

(1) Ne nous lassons pas de citer M. Royer-Collard. Il a marqué l'infériorité du sentiment vis-à-vis de la raison en une page vive et forte, à laquelle nous emprunterons quelques traits. (*OEuvres de Reid*, t. III, p. 410-411.) « La perception des qualités morales des actions humaines est accompagnée d'une émotion de l'ame que nous appelons *sentiment*. Le sentiment est un secours de la nature qui nous invite au bien par l'attrait des plus nobles jouissances dont l'homme soit capable, et qui nous détourne du mal par le mépris, l'aversion, l'horreur qu'il nous inspire. C'est un fait qu'à la contemplation d'une belle action ou d'un noble caractère, en même temps que nous percevons ces qualités de l'action et du caractère, perception qui est un jugement, nous éprouvons pour la personne un amour mêlé de respect, et quelquefois une admiration pleine d'attendrissement. Une mauvaise action, un caractère lâche et perfide, excitent une perception et un sentiment contraires. L'approbation intérieure de la conscience et le remords sont les sentimens attachés à la perception des qualités morales de nos propres actions..... Je n'affaiblis point la part du sentiment; cependant il n'est pas plus vrai que la morale soit toute dans le sentiment, qu'il n'est vrai que la perception soit dans la sensation;

ment la même dans chacun de nous, et la même dans tous les hommes. Les lois qui président à son exercice composent la législation commune de tous les êtres intelligens. Il n'y a pas d'intelligence qui ne conçoive quelque vérité universelle et nécessaire, et conséquemment l'être infini qui en est le principe. Ces grands objets une fois connus excitent dans l'ame de tous les hommes les émotions que nous avons essayé de décrire. Ces émotions participent de la dignité de la raison et de la mobilité de l'imagination et de la sensibilité. Le sentiment est le rapport harmonieux et vivant de la raison et de la sensibilité. Supprimez l'un des deux termes, que devient le rapport? Le mysticisme prétend élever l'homme directement à Dieu, et il ne voit pas qu'en ôtant à la raison sa puissance, il ôte à l'homme précisément ce qui lui fait connaître Dieu et le met en une juste communication avec lui, par l'intermédiaire de la vérité éternelle et infinie!

L'erreur fondamentale du mysticisme est d'écarter cet intermédiaire, comme si c'était une barrière et non pas un lien. Il fait donc de l'être infini l'objet direct de l'amour; mais un tel amour ne se peut soutenir que par des efforts surhumains qui aboutissent à la folie. L'amour tend à s'unir à son objet; le mysticisme l'y absorbe. De là les extravagances de ce mysticisme intempérant si sévèrement et si justement condamné par Bossuet et par l'église dans le quiétisme (1). Le quiétisme endort l'activité de l'homme, éteint son intelligence, substitue à la recherche de la vérité et à l'accomplissement du devoir des contemplations oisives ou déréglées. La vraie union de l'ame avec Dieu se fait par la vérité et par la vertu. Toute autre union est une chimère, un péril, quelquefois un crime. Il n'est pas permis à l'homme d'abdiquer, sous aucun prétexte, ce qui le fait homme, ce qui le rend capable de comprendre Dieu et d'en exprimer en soi une imparfaite image, c'est-à-dire la raison, la volonté, la conscience. Sans doute la vertu a sa prudence, et s'il ne faut jamais céder à la passion, il est diverses ma-

et, si on le soutient, on anéantit les distinctions morales..... Que la morale soit toute dans le sentiment, rien n'est bien, rien n'est mal en soi; le bien et le mal sont relatifs; les qualités des actions humaines..... sont précisément telles que chacun les sent. Changez le sentiment, vous changez tout; la même action est à la fois bonne, indifférente et mauvaise, selon l'affection du spectateur. Faites taire le sentiment, les actions ne sont que des phénomènes physiques; l'obligation se résout dans les penchans, la vertu dans le plaisir, l'honnête dans l'utile. C'est la morale d'Épicure. *Dii meliora piis!* »

(1) Voyez l'admirable livre de Bossuet intitulé : *Instruction sur les états d'oraison*.

nières de la combattre pour la mieux vaincre. On peut la laisser s'user elle-même, et la résignation et le silence peuvent avoir leur emploi légitime. Il y a une part de vérité, d'utilité même dans les *Lettres spirituelles*, et jusque dans les *Maximes des Saints;* mais, en général, il est mal sûr d'anticiper en ce monde sur les droits de la mort, et de rêver la sainteté, quand la vertu seule nous est imposée, et quand la vertu est déjà si rude à accomplir, même très imparfaitement. Le quiétisme le meilleur ne peut être tout au plus qu'une halte dans la carrière, une trêve dans la lutte, ou plutôt une autre manière de combattre encore. Ce n'est pas en fuyant qu'on gagne des batailles; pour les gagner, il les faut livrer, d'autant mieux que le devoir est de combattre encore plus que de vaincre. Entre le stoïcisme et le quiétisme, ces deux extrêmes opposés, le premier, à tout prendre, est préférable au second; car s'il n'élève pas toujours l'homme jusqu'à Dieu, il maintient du moins la personnalité humaine, la liberté, la conscience, tandis que le quiétisme, en abolissant tout cela, abolit l'homme tout entier. L'oubli de la vie et de ses devoirs, l'inertie, la paresse, la mort de l'ame, tels sont les fruits de cet amour de Dieu, qui se perd dans l'oisive contemplation de son objet. Et encore, pourvu qu'il n'entraîne pas des égaremens plus funestes! Il vient un moment où l'ame, qui se croit unie à Dieu, enorgueillie de cette possession imaginaire, méprise à ce point et le corps et la personne humaine que toutes ses actions lui deviennent indifférentes, et que le bien et le mal sont égaux à ses yeux. C'est ainsi que des sectes fanatiques ont été vues mêlant le crime et la dévotion, trouvant dans l'une l'excuse, souvent même le mobile de l'autre, et préludant par de mystiques ravissemens à des dérèglemens infames, à des cruautés abominables. Déplorable conséquence de la chimère du pur amour, de la prétention du sentiment de dominer sur la raison, de servir seul de guide à l'ame humaine, et de se mettre en communication directe avec Dieu sans l'intermédiaire du monde visible, de l'intelligence et de la vérité!

Mais il est temps de passer à un autre genre de mysticisme, plus singulier, plus savant, plus raffiné, et tout aussi déraisonnable, bien qu'il se présente au nom même de la raison.

La raison, à moins de détruire en elle un des principes qui la gouvernent, ne peut s'en tenir à la vérité, pas même aux vérités absolues de l'ordre intellectuel et de l'ordre moral : elle ne peut pas ne pas rattacher toutes les vérités universelles, nécessaires, absolues, à l'être qui seul les peut expliquer, parce que seul il possède en soi l'existence

nécessaire et absolue, l'immutabilité et l'infinitude. Dieu est la substance des vérités incréées, comme il est la cause des existences créées. Les vérités nécessaires trouvent en Dieu leur sujet naturel. Nous les apercevons, nous ne les constituons pas. Dieu les aperçoit, et s'il ne les a point faites arbitrairement, ce qui répugne à leur essence et à la sienne, il les constitue en tant qu'elles sont lui-même. Son intelligence les possède comme les manifestations d'elle-même. Tant que la nôtre ne les a point rapportées à l'intelligence divine, elles lui sont un effet sans sa cause, un phénomène sans sa substance. Elle les rapporte donc à leur cause et à leur substance, et en cela, elle obéit à un besoin impérieux et à un principe assuré de la raison (1).

Le mysticisme brise en quelque sorte l'échelle qui nous élève jusqu'à la substance infinie; il considère cette substance toute seule et indépendamment des vérités diverses qui nous la manifestent, et il s'imagine posséder ainsi l'absolu pur, l'unité pure, l'être en soi. L'avantage que cherche ici le mysticisme, c'est de donner à la pensée un objet où il n'y ait nul mélange, nulle division, nulle multiplicité, où tout élément sensible et humain ait entièrement disparu. Pour obtenir cet avantage, il en faut payer le prix. Il est un moyen très simple de délivrer la théodicée de toute ombre d'anthropomorphisme, c'est de réduire Dieu à une abstraction, à l'abstraction de l'être en soi. L'être en soi, il est vrai, est pur de toute division, mais à cette condition qu'il n'ait nul attribut, nulle qualité, et même qu'il soit dépourvu de science et d'intelligence; car l'intelligence, si élevée qu'elle puisse être, suppose toujours la distinction du sujet intelligent et de l'objet intelligible. Un dieu dont l'absolue unité exclut l'intelligence, voilà le dieu de la philosophie mystique. C'est l'école d'Alexandrie qui a produit sur la scène de l'histoire cette philosophie extraordinaire.

Comment l'école d'Alexandrie, comment Plotin, son fondateur, au

(1) Bossuet, *Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même.* « Si je cherche où et en quel sujet ces vérités subsistent éternelles et immuables comme elles sont, je suis obligé d'avouer un être où la vérité est éternellement subsistante et où elle est toujours entendue. » — Leibnitz, *Nouveaux essais sur l'Entendement humain*, liv. IV, ch. II. « Cela nous mène enfin au dernier fondement des vérités, savoir, à cet esprit suprême et universel qui ne peut manquer d'exister, dont l'entendement, à dire vrai, est la région des vérités éternelles, comme saint Augustin l'a reconnu et l'exprime d'une manière assez vive.... Il faut bien que ces vérités nécessaires soient fondées dans l'existence d'une substance nécessaire. C'est là où je trouve l'original des vérités qui sont gravées dans nos ames. »

milieu des lumières de la civilisation grecque et latine, a-t-il pu arriver à cette étrange notion de la Divinité? Par l'abus du platonisme, par la corruption de la meilleure et de la plus sévère méthode, celle de Socrate et de Platon.

La méthode platonicienne, la marche dialectique, comme l'appelle son auteur, recherche dans la multitude des choses individuelles, variables, contingentes, le principe auquel elles empruntent ce qu'elles possèdent de général, de durable, d'un, c'est-à-dire leur *Idée;* elle s'élève sans cesse aux idées comme aux seuls vrais objets de l'intelligence, pour s'élever encore de ces idées, qui s'ordonnent dans une admirable hiérarchie, à la première de toutes, au-delà de laquelle l'intelligence n'a plus rien à concevoir ni à chercher. C'est en écartant dans les choses finies leur limite, leur individualité, que l'on atteint les genres, les idées, et par elles leur souverain principe. Mais ce principe n'est pas le dernier des genres ni la dernière des abstractions : c'est un principe réel et substantiel (1). Le dieu de Platon ne s'appelle pas seulement l'unité, il s'appelle le bien : il n'est pas la substance morte des Éléates (2); il est doué de *vie* et de *mouvement* (3), fortes expressions qui montrent à quel point le dieu de la métaphysique platonicienne diffère de celui du mysticisme. Ce dieu est le *père du monde* (4); il est le père de la vérité, cette lumière des esprits (5). Il habite au milieu des idées, *qui font de lui un dieu véritable en tant qu'il est avec elles* (6). Il possède l'*auguste et sainte intelligence* (7). Il

(1) Platon n'a jamais songé à faire des Idées des êtres subsistant par eux-mêmes; mais, comme l'ont fait depuis lui et d'après lui saint Augustin, Bossuet, Leibnitz, il les a distinguées de l'esprit humain, qui les conçoit et ne les constitue pas, car l'homme n'est pas la mesure de la vérité, et il a placé leur fondement en Dieu. C'est ce que nous avons démontré ailleurs. Mais Aristote a eu ses raisons pour accuser Platon d'avoir fait des Idées des êtres. Les péripatéticiens modernes ont répété à l'envi cette accusation, et après eux, tous ceux qui ont voulu décrier la philosophie ancienne et la philosophie en général, en prêtant l'apparence d'une absurdité à son plus illustre représentant. Nous regrettons qu'un excellent élève de l'École Normale, M. H. Martin, dans ses *Études* sur le *Timée*, ait mis au service d'une mauvaise cause une érudition consciencieuse et en général exacte.

(2) Voyez *Fragmens philosophiques. Philosophie ancienne*, article *Xénophane* et article *Zénon*.

(3) Voyez le *Sophiste*, p. 261, t. XI de notre traduction.

(4) *Timée*, t. XII, p. 117.

(5) *République*, liv. VII, p. 70 du tome X.

(6) *Phèdre*, p. 55, t. VI.

(7) Le *Sophiste*, p. 261-262. — Il faut citer ce passage peu connu et décisif que

a tiré le monde du chaos et il a créé (je dis créé au sens le plus rigoureux du mot) l'ame de l'homme sans aucune nécessité extérieure, et par ce motif seul qu'il est bon (1). Enfin il est la beauté sans mélange, inaltérable, immortelle, qui fait dédaigner toutes les beautés terrestres à qui l'a une fois entrevue (2). Le beau et le bien absolu est trop éblouissant pour que l'œil d'un mortel puisse le regarder en face; il le faut contempler dans les images qui nous le révèlent, dans la vérité, dans la beauté, dans la justice, telles qu'elles se rencontrent ici-bas et parmi les hommes, de même qu'il faut habituer peu à peu l'œil du captif enchaîné dès l'enfance à la splendide lumière du soleil (3). Notre raison éclairée par la vraie science (4) peut apercevoir cette lumière des esprits; la raison bien conduite peut aller jusqu'à Dieu, et il n'est pas besoin pour y atteindre d'une faculté particulière et mystérieuse.

Plotin s'est égaré en poussant à l'excès la dialectique platonicienne, et en l'étendant au-delà du terme où elle doit s'arrêter. Dans Platon, elle se termine aux idées, à l'idée du bien, et produit un Dieu intelligent et bon. Plotin l'applique sans fin, et elle le conduit dans l'abîme du mysticisme. Si toute vérité est dans le général, et si toute individualité est imperfection, il en résulte que tant que nous pourrons généraliser, tant qu'il nous sera possible d'écarter quelque différence, d'exclure quelque détermination, nous n'aurons pas atteint le terme de la dialectique. Son objet dernier sera donc un principe absolu sans aucune détermination. L'abstraction n'épargnera pas en Dieu l'être

nous avons traduit pour la première fois. « L'Étranger. — Mais quoi, par Jupiter! nous persuadera-t-on si facilement que dans la réalité le mouvement, la vie, l'ame, l'intelligence, ne conviennent pas à l'être absolu? que cet être ne vit ni ne pense, et qu'il demeure immobile, immuable, sans avoir part à l'auguste et sainte intelligence? — Théétète. — Ce serait consentir, cher Éléate, à une bien étrange assertion. — L'Étranger. — Ou bien lui accorderons-nous l'intelligence en lui refusant la vie? — Théétète. — Cela ne se peut. — L'Étranger. — Ou bien encore dirons-nous qu'il y a en lui l'intelligence et la vie, mais que ce n'est pas dans une ame qu'il les possède? — Théétète. — Et comment pourrait-il les posséder autrement? — L'Étranger. — Enfin que, doué d'intelligence, d'ame et de vie, tout animé qu'il est, il demeure dans une complète immobilité? — Théétète. — Tout cela me paraît déraisonnable. »

(1) Le *Timée*, p. 119. — « Disons la cause qui a porté le suprême ordonnateur à produire et à composer cet univers : il était bon. »

(2) *Banquet*. Discours de Diotime, t. VI.

(3) *République, ibid.*

(4) *Ibid.*

lui-même. En effet, si nous disons que Dieu est un être, à côté et au-dessus de l'être nous mettons l'unité, de laquelle l'être participe, et que l'on peut dégager pour la considérer seule. L'être ici n'est pas simple, puisqu'il est à la fois être et unité; l'unité seule est simple, car on ne peut remonter au-delà d'elle. Et encore, quand nous disons unité, nous la déterminons. La vraie unité absolue doit donc être quelque chose d'absolument indéterminé, qui n'est pas, qui ne peut même se nommer, l'*innommable*, comme dit Plotin. Un tel principe, qui n'est pas, à plus forte raison ne peut pas penser, car toute pensée est encore une détermination, une manière d'être. Ainsi l'être et la pensée sont exclus de la vraie unité. Si l'alexandrinisme les admet, ce n'est que comme une déchéance, une dégradation de l'unité. Considéré dans la pensée et dans l'être, le principe suprême est inférieur à lui-même; ce n'est que dans la simplicité pure de son indéfinissable essence qu'il est le dernier objet de la science et le dernier terme de la perfection.

Pour entrer en rapport avec un pareil dieu, les facultés ordinaires ne suffisent point, et la théodicée de l'école d'Alexandrie lui impose une psychologie toute particulière.

Dans la vérité des choses, la raison conçoit l'unité absolue comme un attribut de l'être absolu, mais non pas comme quelque chose en soi; ou si elle la considère à part, elle sait qu'elle ne considère qu'une abstraction. Veut-on faire de l'unité absolue autre chose que l'attribut d'un être absolu, ou une abstraction, une conception de l'intelligence humaine? Ce n'est plus rien que la raison puisse accepter à aucun titre. Cette unité vide sera-t-elle l'objet de l'amour? Mais l'amour bien plus que la raison aspire à un objet réel. On n'aime pas la substance en général, mais une substance qui possède tel ou tel caractère. Dans les amitiés humaines, supprimez toutes les qualités d'une personne ou modifiez-les; vous modifiez ou vous supprimez l'amour. Cela ne prouve pas, comme le croit Pascal, que vous n'aimiez pas cette personne; cela prouve seulement que la personne n'est rien pour vous sans ses qualités.

Ainsi ni la raison ni l'amour ne peuvent atteindre l'absolue unité du mysticisme. Pour correspondre à un tel objet, il faut en nous quelque chose qui y soit analogue, il faut un mode de connaître qui emporte l'abolition de la conscience. En effet, la conscience est le signe du moi, c'est-à-dire de ce qu'il y a de plus déterminé. L'être qui dit *moi* se distingue essentiellement de tout autre : c'est là qu'est

pour nous le type de l'individualité. La conscience dégraderait l'idéal de la connaissance dialectique, où toute division, toute détermination doit être absente pour répondre à l'absolue unité de son objet. Ce mode de communication pure et directe avec Dieu, qui n'est pas la raison, qui n'est pas l'amour, qui exclut la conscience, c'est l'extase (ἔκστασις). Ce mot, que Plotin a le premier appliqué à ce singulier état de l'ame, exprime cette séparation d'avec nous-mêmes que le mysticisme exige et dont il croit l'homme capable. L'homme, pour communiquer avec l'être absolu, doit sortir de lui-même. Il faut que la pensée écarte toute pensée déterminée, et, en se repliant dans ses profondeurs, arrive à un tel oubli d'elle-même que la conscience soit ou semble évanouie. Mais ce n'est là qu'une image de l'extase. Ce qu'elle est en soi, nul ne le sait; comme elle échappe à toute conscience, elle échappe à la mémoire, elle échappe à la réflexion, et par conséquent à toute expression, à toute parole humaine.

Ce mysticisme rationnel ou philosophique repose sur une notion radicalement fausse de l'être absolu. A force de vouloir affranchir Dieu de toutes les conditions de l'existence finie, il en vient à lui ôter les conditions de l'existence même. Il a tellement peur que l'infini ait quoi que ce soit de commun avec le fini, qu'il n'ose reconnaître que l'être est commun à l'un et à l'autre, sauf la différence du degré, comme si tout ce qui n'est pas n'était pas le néant même! L'être absolu possède l'unité absolue, sans aucun doute, comme il possède l'intelligence absolue; mais, encore une fois, l'unité absolue, sans un sujet réel d'inhérence, est destituée de toute réalité. Réel et déterminé sont synonymes. Ce qui constitue un être, c'est sa nature spéciale, son essence. Un être n'est lui-même qu'à la condition de ne pas être un autre : il ne peut donc pas ne pas avoir des traits caractéristiques. Tout ce qui est est tel ou tel. La différence est un élément aussi essentiel à l'être que l'unité même. Si donc la réalité est la même chose que la détermination, il s'ensuit que Dieu est le plus déterminé des êtres. Aristote est bien plus platonicien que Plotin lorsqu'il dit que Dieu est la pensée de la pensée, qu'il n'est pas une simple puissance, mais une puissance effectivement agissante (1), entendant par là que Dieu, pour être parfait, ne doit rien avoir en soi qui ne soit accompli. C'est à la nature finie qu'il convient d'être jus-

(1) Livre XII de la *Métaphysique*. Voyez notre ouvrage *De la Métaphysique d'Aristote*, seconde édition, p. 200 sqq.

qu'à un certain point indéterminée, puisqu'étant finie elle a toujours en elle des puissances qui ne sont pas réalisées. Cette indétermination diminue à mesure que ces puissances se réalisent, c'est-à-dire à mesure que le fini s'approche de l'infini, et elle augmente au contraire à mesure qu'il s'en éloigne. Ainsi la vraie unité divine n'est pas l'unité abstraite; c'est l'unité précise de l'être parfait, en qui tout est achevé. Au faîte de l'existence encore plus qu'à son plus humble degré, tout est déterminé, tout est développé, tout est distinct, comme tout est un. La richesse des déterminations est le signe même de la plénitude de l'être. La réflexion distingue ces déterminations entre elles, mais il ne faut pas voir dans ces distinctions des limites. Dans nous, par exemple, est-ce que la diversité de nos facultés et leur plus riche développement divisent le moi et altèrent l'identité et l'unité de la personne? Chacun de nous se croit-il moins lui-même parce qu'il possède et la mémoire et la raison et la volonté, etc.? Non, assurément. Il en est de même de Dieu. Faute d'avoir passé par une psychologie suffisante (1), le mysticisme alexandrin s'est imaginé que la diversité des attributs est incompatible avec la simplicité de l'essence, et de peur de corrompre la simple et pure essence, il en a fait une abstraction. Par un scrupule insensé, il a craint que Dieu ne fût pas assez parfait s'il lui laissait toutes ses perfections. Il les considère comme des imperfections, l'être comme une dégradation, la création comme une chute; et pour expliquer l'homme et l'univers, il est forcé de mettre en Dieu ce qu'il appelle des défaillances, pour n'avoir pas vu que ces prétendues défaillances sont les signes mêmes de la perfection infinie.

La théorie de l'extase est à la fois la condition nécessaire et la condamnation de la théorie de l'unité absolue. Sans l'unité absolue comme objet direct de la connaissance, à quoi bon l'extase dans le sujet de la connaissance? L'extase, loin d'élever l'homme jusqu'à Dieu, l'abaisse au-dessous de l'homme, car elle efface en lui la pensée en ôtant sa condition, qui est la conscience. Supprimer la conscience, c'est rendre impossible toute connaissance, et c'est ne pas comprendre la perfection de ce mode de connaître où l'intimité du sujet et de l'objet donne à la fois la connaissance la plus simple, la plus immédiate et la plus déterminée.

(1) Dans un article sur *Vanini*, inséré dans cette *Revue*, 15 décembre 1843, nous avons fait voir sur plusieurs points importans quelles lumières la théodicée peut tirer de la psychologie.

Le mysticisme alexandrin est le mysticisme le plus savant et le plus profond qui soit connu. Dans les hauteurs de l'abstraction où il se perd, il semble bien loin des superstitions populaires, et pourtant l'école d'Alexandrie réunit la contemplation extatique et la théurgie. Ce sont là deux choses en apparence incompatibles, mais qui tiennent à un même principe, à la prétention d'apercevoir directement ce qui échappe invinciblement à toutes nos prises. Ici un mysticisme raffiné aspire à Dieu par l'extase; là un mysticisme grossier croit le saisir par les sens. Les procédés et les facultés employées diffèrent; mais le fond est le même, et de ce fond commun sortent nécessairement les extravagances les plus opposées. Apollonius de Tyane est un alexandrin populaire, et Jamblique, c'est Plotin devenu prêtre, mystagogue, hiérophante. Un culte nouveau éclatait par des miracles; le culte ancien voulut avoir les siens (1), et des philosophes se vantèrent de faire comparaître la Divinité devant d'autres hommes. On eut des démons à soi et en quelque sorte à ses ordres; on n'invoqua plus seulement les dieux, on les évoqua. L'extase pour les initiés, la théurgie pour la foule.

De tous temps et de toutes parts, ces deux mysticismes se sont donné la main. Dans l'Inde et dans la Chine, les écoles où s'enseigne l'idéalisme le plus quintessencié ne sont pas loin des pagodes de la plus avilissante idolâtrie. Un jour on lit le Bhagavad-Gita ou Lao-tseu (2), on enseigne un dieu indéfinissable, sans attributs essentiels et déterminés, et le lendemain on fait voir au peuple telle ou telle forme, telle ou telle manifestation de ce dieu qui, n'en ayant pas une qui lui appartienne, peut les recevoir toutes, et qui, n'étant que la substance en soi, est nécessairement la substance de tout, de la pierre et d'une goutte d'eau, du chien, du héros et du sage. Ainsi, dans le monde ancien, sous Julien par exemple, le même homme était à la fois professeur à l'école d'Athènes et gardien du temple de Minerve ou de Cybèle, tour à tour chargé d'obscurcir et de subtiliser le *Timée* et *la République*, et de déployer aux yeux de la multitude soit le voile sacré (3), soit la châsse de la bonne déesse (4), et, dans l'une et l'autre fonction, prêtre ou philosophe, en imposant aux autres et à lui-même,

(1) *Fragmens philosophiques. Philosophie ancienne*, article *Eunape*.

(2) Tome II de la seconde série de nos cours, *Esquisse d'une histoire générale de la Philosophie*, leçons V et VI.

(3) Voyez l'*Euthyphron*, tome Ier de notre traduction de Platon.

(4) Lucien, Apulée, Lucius de Patras, etc.

entreprenant de monter au-dessus de l'esprit humain et tombant misérablement au-dessous, et payant en quelque sorte la rançon d'une métaphysique inintelligible en se prêtant aux plus honteuses superstitions.

Lorsque la religion chrétienne triompha, elle rangea l'humanité sous une discipline sévère, qui mit un frein à ce déplorable mysticisme; mais combien de fois n'a-t-il pas ramené, sous le règne même de la religion de l'esprit, toutes les extravagances des religions de la nature! Il devait surtout reparaître à la renaissance des écoles et du génie du paganisme, au XVI[e] siècle, quand l'esprit humain avait rompu avec la philosophie du moyen-âge, sans être encore parvenu à la philosophie moderne. Les Paracelse, les Vanhelmont, renouvelèrent les Apollonius et les Jamblique, abusant de quelques connaissances chimiques et médicales, comme ceux-ci avaient abusé de la méthode socratique et platonicienne, altérée dans son caractère et détournée de son véritable objet. Et même, en plein XVIII[e] siècle, Swedenborg n'a-t-il pas uni en sa personne un mysticisme exalté et une sorte de magie, frayant ainsi la route à ces insensés que j'ai vus (1) me contester le matin les preuves les plus solides et les plus autorisées de l'existence de l'ame et de Dieu, et me proposer le soir de me faire voir autrement que par mes yeux, de me faire ouïr autrement que par mes oreilles, de faire usage de toutes mes facultés autrement que par leurs organes naturels, me promettant une science surhumaine, à la condition de perdre d'abord la conscience, la pensée, la liberté, la mémoire, tout ce qui me constitue être intelligent et moral? Je saurai tout alors, mais à ce prix que je ne saurai rien de ce que je saurai. Je m'élèverai dans un monde merveilleux, qu'éveillé et de sens rassis je ne puis pas même soupçonner, et dont ensuite il ne me restera aucun souvenir; mysticisme à la fois grossier et chimérique, qui pervertit tout ensemble la psychologie et la physiologie, extase imbécile renouvelée sans génie de l'extase alexandrine, extravagance qui n'a pas même le mérite d'un peu de nouveauté, et que l'histoire voit reparaître à toutes les époques d'ambition et d'impuissance!

Voilà où on en vient quand on veut sortir des conditions imposées à la nature humaine. Charron l'a dit le premier, et après lui on l'a répété mille fois : Qui veut faire l'ange fait la bête. Le remède à toutes

(1) Les magnétiseurs.

ces folies est une théorie sévère de la raison, de ce qu'elle peut et de ce qu'elle ne peut pas, de la raison enveloppée d'abord dans l'exercice des sens, puis s'élevant aux idées universelles et nécessaires, les rapportant à leur principe, à un être infini et en même temps réel et substantiel, dont elle conçoit l'existence, mais dont il lui est à jamais interdit de pénétrer et de comprendre la nature. Le sentiment accompagne et vivifie les intuitions sublimes de la raison; mais il ne faut pas confondre ces deux ordres de faits, encore bien moins étouffer la raison dans le sentiment. Entre un être fini, tel que l'homme, et Dieu, substance absolue et infinie, il y a le double intermédiaire et de ce magnifique univers, livré à nos regards, et de ces vérités merveilleuses que la raison conçoit, mais qu'elle n'a point faites, pas plus que l'œil ne fait les beautés qu'il aperçoit. Le seul moyen qui nous soit donné de nous élever jusqu'à l'être des êtres, sans éprouver d'éblouissement ni de vertige, c'est de nous en rapprocher à l'aide du divin intermédiaire, c'est-à-dire de nous consacrer à l'étude et à l'amour de la vérité, à la contemplation et à la reproduction du beau, surtout à la pratique du bien.

V. Cousin.

L'ALPUXARRA.

I.

Les géographes espagnols désignent à tort sous le nom général d'*Alpuxarras* toute la partie du royaume de Grenade située entre la Méditerranée et la Sierra-Nevada, et ils ajoutent que, participant de tous les climats, depuis les ardeurs de l'Afrique jusqu'au froid des régions polaires, elle réunit, dans l'espace de quelques lieues, la splendide végétation des tropiques et les maigres lichens du Groënland. Tout cela n'est point exact, ou ne l'est qu'à peu près. L'*Alpuxarra*, et non les Alpuxarras, ne confine pas à la mer, dont le littoral appartient, de ce côté, aux deux villes d'Almérie et d'Adra; sillonnée de vastes montagnes dans toute son étendue, cette province n'offre ni la variété de climats ni les contrastes de végétation dont on la dote dans les livres. Tout ce qu'on peut en dire sous ce rapport, c'est qu'elle jouit d'une température salubre, qu'elle a des pâturages excellens, des eaux abondantes et d'innombrables mines, surtout dans la sierra de Gador, où, si l'on en croit l'adage du pays, on trouve plus de plomb que de pierres. La population de l'Alpuxarra se divise en douze *tahas* ou districts qui contiennent quarante-huit bourgs ou villages dont le chef-lieu est Uxixar.

L'Alpuxarra est à l'Espagne, tant au physique qu'au moral, ce que les Cévennes sont à la France; son nom même, *Abuxarra*, veut dire en arabe terre querelleuse et batailleuse. Cette épithète s'explique par la belliqueuse attitude des chrétiens, qui se maintinrent les armes à la main dans l'Alpuxarra long-temps encore après que l'Espagne entière fut au pouvoir des Mores. Protégés par les aspérités d'un sol montagneux, ils ne furent même jamais entièrement soumis, et ne déposèrent l'épée que sous la condition

32.

expresse de conserver le libre exercice de leur culte; peu à peu cependant ils l'abandonnèrent, et on les vit se convertir insensiblement, mais volontairement, à la loi de Mahomet. Sept à huit siècles plus tard, l'Alpuxarra offrit la contre-partie de cette résistance obstinée : la terre où les derniers chrétiens avaient trouvé un asile servit de refuge aux derniers musulmans, qui s'y défendirent vaillamment et long-temps. Ces agitations incessantes lui ont valu une place dans l'histoire, et même dans l'art, grace à Calderon, qui a célébré ses héros dans une de ses comédies les plus chevaleresques et les plus amoureuses, *Aimer après la mort ou le Siége de l'Alpuxarra* (1).

Me trouvant à Grenade, j'étais curieux de voir par mes yeux cette agreste contrée, si peu visitée, si peu connue, quoique célèbre à tant de titres. Comme elle doit en grande partie sa réputation à la dernière insurrection des Mores, celle du XVe siècle, nous retracerons rapidement les principaux évènemens de ce sanglant débat. Les souvenirs ajouteront ainsi au charme et aux émotions du voyage; le drame connu, on parcourt le théâtre avec plus d'intérêt.

Après la conquête de Grenade par les rois catholiques, *los reyes catolicos* (c'est le nom que les Espagnols donnent à Ferdinand et à sa femme Isabelle), le roi vaincu Abu Abdalah, dont nous avons fait Boabdil, obtint des vainqueurs la permission de se retirer avec sa famille et ses richesses dans l'Alpuxarra; mais il n'y demeura que quelques années, et passa dans le royaume de Fez, où régnait un de ses parens. La capitulation de Grenade assurait aux vaincus le maintien de leur culte, de leur langue, de leurs usages, en un mot de leur nationalité; ce n'étaient là pourtant que des promesses vaines. Ferdinand était un prince sans foi, Isabelle une reine asservie au confessionnal, et d'ailleurs il était dans les destinées de la Péninsule, dans ses nécessités, d'extirper de son sein jusqu'au dernier rejeton de l'islam, afin de prendre une complète possession de son génie. Le prosélytisme revêtit donc bientôt les caractères de la persécution, et, pour hâter les conversions, le bras séculier vint en aide aux missionnaires; l'Albaycin, qui était le quartier more de Grenade, se révolta; l'artillerie du comte de Tendilla eut aisément raison des révoltés, et le baptême fut pour eux la condition du pardon; les mosquées se transformèrent en églises, mais les nouveaux convertis n'en furent pas pour cela meilleurs chrétiens. Dans les montagnes, l'islamisme fut moins traitable encore, et en ce temps-là déjà l'Alpuxarra se signala par une résistance tellement opiniâtre, que le *grand capitaine* lui-même, Gonzalve de Cordoue, n'en put triompher. Le roi Ferdinand dut venir en personne étouffer la révolte. De là de nouveaux baptêmes, c'est-à-dire de nouvelles contraintes, et partant d'inévitables hypocrisies. Tout ce qui n'embrassa pas le christianisme fut impitoyablement chassé du royaume. On comprend que des catéchumènes placés entre le bûcher et l'abjuration n'étaient pas des chrétiens fort sincères; aussi, tout en accomplissant les cérémonies extérieures de l'église,

(1) *Amar despues de la muerte y el sitio de la Alpuxarra.* M. Damas Hinard a donné récemment une traduction énergique et fidèle de ce drame de Calderon.

restaient-ils musulmans de cœur, et, pour se dédommager de professer l'Évangile en public, ils pratiquaient en secret les rites du Coran. On appelait ces chrétiens de fraîche date *Morisques*, pour les distinguer des vieux chrétiens, *cristianos viejos*, qui n'avaient pas cette tache originelle.

Charles-Quint accepta par politique un rôle qui allait mal à son tempérament; il se fit persécuteur, et, à la sollicitation de son ancien précepteur, le pape Adrien, il traita les Mores de Valence comme les rois catholiques avaient traité ceux de Grenade, si bien qu'à la fin de l'année 1526, il ne restait pas un seul musulman avoué dans toute l'étendue de la Péninsule. Les Morisques, ou *nouveaux chrétiens*, n'en poursuivirent pas moins leurs pratiques secrètes. L'inquisition les accusait toujours d'hérésie, d'hypocrisie, d'imposture; de plus, elle leur reprochait d'entretenir de coupables intelligences avec les Mores d'Afrique. A force d'obsessions, elle finit par arracher contre eux à Charles-Quint un édit de réforme qui ne fut point exécuté de son vivant et dormit près d'un demi-siècle dans les cartons de la chancellerie royale. Pendant ce long intervalle, les Morisques respirèrent.

Quand Philippe II monta sur le trône, l'inquisition reprit toute son influence, et les persécutions recommencèrent. L'édit semi-séculaire de Charles-Quint fut exhumé de la poussière des cartons, et une junte mixte, mi-partie ecclésiastique, mi-partie laïque, fut instituée à Madrid pour opérer la réforme des Morisques, *el remedio de los Moriscos*, car tel était le rêve du saint-office. Un synode composé d'évêques et d'archevêques avait déjà pris l'initiative, et il sortit de cette double commission une ordonnance ou pragmatique, qui n'était que la seconde édition revue et corrigée du décret non exécuté de Charles-Quint. En voici les dispositions principales : tous les Morisques, sans exception, devaient apprendre l'espagnol dans le délai de trois ans; ce terme passé, aucun ne pourrait plus parler, lire ou écrire l'arabe, soit en public, soit en secret, et les contrats passés dans cette langue seraient nuls de fait. Tous les livres arabes seraient examinés soigneusement et brûlés s'il y avait lieu. Les Morisques adopteraient le costume chrétien; leurs femmes se présenteraient en public sans voile et le visage entièrement découvert; ils s'abstiendraient désormais dans les mariages des cérémonies usitées par leurs ancêtres, ainsi que des danses et chants nationaux. La porte de leurs maisons resterait ouverte le vendredi (qui était leur dimanche) et les autres jours de fêtes musulmanes. Ils devaient échanger leurs noms et surnoms mores contre des noms et surnoms chrétiens, et il était défendu aux femmes de se peindre le visage, selon leur ancienne habitude. Les bains à domicile leur étaient rigoureusement interdits et seraient détruits dans toutes les maisons. Enfin les esclaves chrétiens que les Morisques avaient à leur service quitteraient le royaume de Grenade dans le délai de six mois, et les nègres ne leur étaient accordés que par tolérance, en vertu de concessions individuelles.

Ces ordonnances tyranniques, que le duc d'Albe lui-même avait blâmées, plongèrent les Morisques dans la consternation; ils tinrent à ce sujet plusieurs assemblées, tant dans l'Alpuxarra que dans les montagnes de Ronda,

et chargèrent Francisco Nuñez Muley, vieux gentilhomme more fort considéré parmi eux, de porter leurs réclamations et leurs plaintes au président de la royale audience de Grenade, don Pedro de Deza, qui lui-même avait fait partie de la junte mixte de Madrid, et qui appartenait au conseil général du saint-office. Le discours du vieux Muley, monument curieux des mœurs et des passions de ces temps oubliés, se trouve *in extenso* dans les volumineux mémoires contemporains de Louis de Marmol. Voici la traduction des passages qui offrent le plus d'intérêt.

« De loin, il semble facile d'exécuter les nouvelles pragmatiques, mais les difficultés sont grandes au contraire, et je le dis à votre seigneurie pour qu'elle prenne en pitié ce malheureux peuple et le protége auprès de sa majesté. L'habit de nos femmes n'est pas moresque; c'est un habit de province, suivant l'usage même du royaume de Castille, dont les habitans diffèrent par la coiffure, le costume et la chaussure. Les Turcs ne sont pas vêtus comme les Mores, et, parmi ces derniers, ceux de Fez ne s'habillent pas comme ceux de Tremecen, ni ceux de Tunis comme ceux de Maroc. Si la secte de Mahomet avait un vêtement particulier, il serait le même partout; mais l'habit ne fait pas le moine. Nous voyons des chrétiens venir d'Égypte et de Syrie vêtus à la turque, avec des turbans et des caftans; ils parlent arabe et ne savent pas un mot de latin ni d'espagnol (*romance*); cependant ils sont chrétiens. Je me souviens d'avoir vu notre peuple changer son habillement pour en adopter un plus décent, court et peu coûteux. Il y a telle femme qui s'habille avec un ducat, car les habits de noces et de fêtes se gardent pour ces jours-là et passent en héritage à trois ou quatre générations. Quel profit peut-on donc trouver à nous dépouiller de nos habits? N'est-ce pas nous faire perdre plus de trois millions d'or employés de cette façon? N'est-ce pas ruiner les marchands, les orfèvres, et tous les artisans qui gagnent leur vie à faire les vêtemens, les chaussures et les bijoux des Morisques? Et si plus de deux cent mille femmes de cette province doivent s'habiller de neuf des pieds à la tête, quel argent pourra suffire à cette dépense? La femme pauvre qui, ne pouvant s'acheter ni robe, ni mante, ni chapeau, ni mules, se contente d'une chemise de serpillière peinte et d'un drap blanc, comment fera-t-elle pour se vêtir? Nous autres hommes, nous sommes tous vêtus à la castillane, quoique pauvrement pour la plupart. Si le costume faisait la secte, les hommes devraient plus compter que les femmes en cette matière. J'ai ouï dire à bien des ministres et des prélats qu'on favoriserait ceux d'entre nous qui s'habilleraient à la castillane, et je n'en vois pourtant aucun moins molesté que les autres; on nous traite tous également. Que si l'un de nous est surpris portant un couteau, il est jeté aux galères, et sa fortune est dévorée en frais, amendes et condamnations. Nous sommes poursuivis par la justice ecclésiastique et par la justice séculière. Avec tout cela, nous restons loyaux sujets de sa majesté, prêts à la servir de nos biens, et jamais on ne pourra dire que nous ayons commis une trahison depuis le jour où nous nous sommes rendus. Quand l'Albaycin s'est soulevé, ce n'était pas contre le roi, c'était au contraire en

faveur de sa signature, que nous vénérions comme chose sacrée; mais l'encre n'était pas encore sèche qu'on avait violé nos capitulations. Dans le temps des communes (*comunidades*), pour qui se leva notre province? Pour sa majesté. Nous suivîmes les troupes royales contre les *comuneros,* et le propre frère du roi Boabdil, don Juan de Grenade, fut général en Castille au service du roi...

« Quant à nos noces, à nos fêtes, à nos danses et aux plaisirs que nous prenons, en quoi nous empêchent-ils d'être chrétiens, et comment peut-on les appeler cérémonies moresques? Les bons musulmans n'y assistaient jamais, les *f'kis* s'éloignaient dès qu'on commençait à chanter ou à danser, et même, lorsqu'un roi maure traversait quelque quartier de la ville, on faisait par respect taire les instrumens jusqu'à ce qu'il se fût éloigné. Ces danses sont inconnues en Afrique et en Turquie... Le saint archevêque aimait à voir nos danseurs accompagner le saint-sacrement à la Fête-Dieu et aux autres solennités, et tous les villages y accouraient, se disputant entre eux à qui exécuterait les plus belles danses. Lorsque, dans ses visites à l'Alpuxarra, il célébrait la grand'messe, nos chanteurs remplaçaient l'orgue; je me rappelle qu'en achevant la messe, l'archevêque se tournait vers le peuple : au lieu du *Dominus vobiscum*, il disait en arabe *Ybaraficun,* et nos chanteurs répondaient aussitôt. — On ne peut pas plus dire que l'habitude qu'ont nos femmes de se teindre les cheveux avec de la poudre de troène ou de la noix de galle soit une cérémonie moresque. Ce n'est qu'un moyen de se nettoyer la peau et de se tenir la tête propre.

« Voyons maintenant, seigneur, à quoi peut servir que nous tenions ouvertes les portes de nos maisons? N'est-ce pas donner aux voleurs la liberté de nous dépouiller, aux libertins celle de convoiter nos femmes? N'est-ce pas donner occasion aux alguazils et aux hommes de loi de ruiner les pauvres gens par des poursuites? Si quelqu'un veut être More et suivre les rites de Mahomet, ne pourra-t-il le faire de nuit? Beaucoup mieux au contraire, car cette religion exige la solitude et le recueillement....

« Peut-on dire que les bains soient une cérémonie religieuse? Non, certes. Ceux qui tiennent les maisons de bains sont chrétiens pour la plupart. Ces maisons sont des lieux de société et des réceptacles d'immondices; elles ne peuvent donc servir aux rites musulmans, qui exigent la solitude et la propreté... Dira-t-on que les hommes et les femmes s'y réunissent?... Il est notoire, au contraire, que les hommes n'entrent point où sont les femmes. Les bains ont été imaginés pour la propreté du corps : il y en a toujours eu dans tous les pays du monde, et s'ils furent défendus quelque temps en Castille, c'est parce qu'ils affaiblissaient les forces et le courage des hommes de guerre; mais les habitans de cette province ne sont pas destinés à faire la guerre, et les femmes n'ont pas besoin d'être fortes, mais propres. Si elles ne peuvent se baigner, ni dans les rivières, ni dans les ruisseaux, ni dans les fontaines, ni dans leurs maisons, où pourront-elles se laver à présent?... Vouloir que nos femmes sortent la figure découverte, c'est vouloir donner aux hommes l'occasion de pécher, en leur montrant la beauté dont ils s'en-

flamment si aisément, c'est empêcher aussi les laides de trouver quelqu'un qui veuille les épouser. Nos femmes se couvrent pour ne point être connues, comme font les chrétiennes. C'est une décence qui épargne bien des inconvéniens. Aussi les rois catholiques défendaient-ils, sous des peines sévères, aux chrétiens de soulever dans la rue les voiles des Moresques.

« Les surnoms anciens que nous portons font que les gens se reconnaissent, et que les familles ne se perdent pas. Que gagne-t-on à ce que les souvenirs anciens périssent? Au contraire, à bien considérer les choses, de tels souvenirs augmentent la gloire des rois catholiques, qui ont conquis ce royaume. Ce fut leur pensée et celle de l'empereur. C'est pour cela que l'on conserve les riches palais de l'Alhambra et les autres palais plus petits qui existaient du temps des rois mores, car ils rappellent sans cesse leur puissance; ils sont comme le trophée des conquérans....

« Arrivons à la langue arabe, qui est le plus grave des inconvéniens signalés. Comment peut-on ôter aux gens leur langue naturelle, celle dans laquelle ils naquirent et furent élevés? Les Égyptiens, les Syriens, les Maltais, et autres races chrétiennes, parlent, lisent et écrivent en arabe; ils sont pourtant chrétiens comme nous. Encore ne trouverait-on pas dans cette province un acte, un contrat ou un testament rédigé en arabe, depuis qu'elle s'est convertie. Apprendre la langue castillane, nous le désirons tous; mais satisfaire ce désir n'est pas au pouvoir de tout le monde. Combien y a-t-il de personnes dans les bourgs et villages, et même dans cette ville, qui ne savent pas même la langue arabe! Et il y a tant de différence dans les dialectes, qu'au premier mot des habitans de l'Alpuxarra on reconnaît de quel district ils viennent. Ils sont nés dans de petits endroits où l'espagnol ne fut jamais parlé, où personne ne l'entend, si ce n'est le curé et le sacristain; encore ceux-ci parlent-ils toujours arabe. Il est impossible que les vieillards l'apprennent, non pas en trois ans, mais dans tout le temps qu'ils ont encore à vivre, quand même ils ne feraient autre chose que d'aller à l'école. Il est clair que cet article est inventé pour notre destruction, car, bien qu'il n'y ait personne pour nous enseigner la langue espagnole, on exige que nous l'apprenions de force, et que nous abandonnions celle que nous savons si bien; que veut-on par-là? Que nos frères, désespérant d'accomplir une telle obligation, quittent le pays, par crainte des châtimens, et s'en aillent en enfans perdus chercher d'autres terres, ou qu'ils se fassent brigands (*monfis*). Rappelez-vous le second commandement : Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'il vous fût fait. Et dites-nous si une seule des choses que nous impose la pragmatique était exigée des chrétiens de Castille ou d'Andalousie, dites s'ils n'en mourraient pas de douleur? Y a-t-il dans le monde une espèce plus vile et plus basse que celle des nègres de Guinée? Cependant on les laisse danser, on les laisse parler et chanter dans leur langue pour se donner de la joie.

« A Dieu ne plaise qu'on prenne en mauvaise part ce que je viens de dire! car mon intention est bonne. Il y a plus de soixante ans que je sers Dieu, notre Seigneur, la couronne royale, et les habitans de ce pays. Que votre sei-

gneurie n'abandonne pas ceux qui sont sans pouvoir; qu'elle désabuse sa majesté, qu'elle nous délivre de si grandes calamités, qu'elle agisse en chevalier chrétien pour le service de Dieu, du roi, et pour le bien de cette province, qui en conservera une éternelle reconnaissance. »

Cette longue harangue n'eut et ne pouvait avoir aucun succès; les ambassadeurs envoyés à la cour par les Morisques ne furent pas plus heureux : l'inquisition et Philippe II, son docile instrument, ne se laissaient pas détourner de leur but par des considérations de cette nature; la pragmatique fut exécutée sans ménagement, sans pitié. Le fanatisme religieux était porté alors dans toutes les classes à un tel point d'exaltation, que, cette même année, plusieurs centaines de prisonniers morisques furent massacrés à Grenade, dans les prisons de la Chancellerie, par des prisonniers vieux chrétiens auxquels les autorités elles-mêmes avaient mis les armes à la main. Comme si ce n'était pas assez des maux réels qui accablaient les Morisques, la superstition exhuma dans cette circonstance et répandit dans le peuple les prophéties les plus sinistres. Les jours étaient venus où la loi de Mahomet devait périr en Andalousie et dans l'Espagne entière; Ceuta même et Tanger seraient conquis par les chrétiens. L'antechrist, il est vrai, viendrait prêter main-forte au prophète, et sa figure frapperait le monde d'épouvante. Il devait faire le tour du globe en sept jours; mais Dieu enverrait contre lui Jésus, fils de Marie : le monstre, à sa vue, deviendrait lâche comme une femme, et il s'abîmerait dans les enfers. Puis le Christ, montant au Thabor, remporterait une nouvelle victoire sur Mahomet et le peuple des Pygmées. On représentait ces Pygmées aussi nombreux que les sables de la mer, tantôt comme plus petits que des plumes à écrire, tantôt comme plus grands que des sierras; d'autres avaient les oreilles si longues, qu'ils pouvaient s'asseoir dessus et en couvrir la terre. Dans ces fantaisies bizarres, dont les prêtres ou *f'kis* nourrissaient l'esprit du peuple, il y avait certes de quoi troubler son imagination et le réduire au désespoir.

Sur ces entrefaites, un descendant des Abencerages, nommé Aben Farax, essaya de soulever les Morisques de Grenade : il courut toute une nuit l'Albaycin, à la tête d'une troupe de *monfis*, bandits mores qui vivaient de meurtre et de rapine; mais l'Albaycin cette fois ne remua pas : il avait souvenance de l'artillerie de Tendilla. Déçu dans son espoir, Aben Farax se jeta avec ses bandits dans l'Alpuxarra. Un capitaine espagnol nommé Diego Herrera, qui devait passer la nuit à Cadiar, fut logé avec sa compagnie chez les habitans; d'accord avec eux, les monfis s'introduisirent à la faveur des ténèbres chez ces perfides hôtes et massacrèrent tous les soldats pendant leur sommeil. Il n'en échappa que deux. Cette boucherie fut le signal de la rébellion. L'Alpuxarra se souleva en masse, ainsi que le Val-de-Lecrin et les *tahas* environnantes. Des cruautés effroyables furent commises par les insurgés sur les chrétiens restés fidèles, particulièrement sur les prêtres, qui tous, dit le pieux chroniqueur, reçurent les palmes du martyre.

Il y avait alors à Grenade un descendant des Ommiades, anciens califes

de Cordoue; c'était un personnage considérable par son luxe autant que par sa naissance. Quoique son père fût aux galères pour un crime réel ou prétendu, il remplissait, lui, les fonctions de consul ou échevin dans la municipalité de Grenade. Ayant un jour tiré l'épée en plein conseil, et été mis aux arrêts pour ce fait dans sa propre maison, il avait vendu sa charge, moins par rancune que pour avoir de l'argent, car il avait fini par déranger ses affaires et en était réduit alors aux expédiens. Son intention était, disait-il, d'aller chercher fortune en Flandre ou en Italie; mais il n'en fit rien, rompit ses arrêts et partit un beau matin de Grenade pour l'Alpuxarra, accompagné d'un esclave noir et d'une Moresque qu'il aimait passionnément. C'était le jour de Noël 1568. Il alla droit à Beznar, où il avait beaucoup de parens. L'insurrection avait besoin d'un chef : il fut désigné pour l'être, et, au mépris des droits d'Aben Farax, le véritable auteur de la rébellion, il fut élu roi sous le nom de Muley Mahomet Aben Humeya. Son nom chrétien était Ferdinand de Valor. Devenu musulman, il épousa trois femmes et prit au sérieux sa royauté improvisée. Il n'avait que vingt-deux ou vingt trois ans. On devait à Aben Farax une compensation : il fut nommé *alguazil-mayor* du nouveau roi, c'est-à-dire sergent d'honneur ou premier chambellan. Il paraît que l'Abencerage n'accepta pas de très bonne grace son changement de fortune, car le premier soin d'Aben Humeya fut d'éloigner de sa personne le compétiteur désappointé.

Ici commence une longue et monotone série de sacrilèges et d'atrocités sans exemple, même en Espagne. Les monfis couraient de bourg en bourg, de village en village, pour soulever leurs coreligionnaires; leur premier soin était de piller et de profaner les choses saintes, ils coupaient par morceaux les crucifix, ils saignaient des porcs sur l'autel, ils convertissaient les églises en écuries. D'ordinaire, les chrétiens se retranchaient avec leurs femmes et leurs enfans dans quelque tour ou quelque clocher; les Mores y mettaient le feu, et les malheureux qui échappaient aux flammes étaient massacrés; on jetait leurs corps à la voirie, et si quelque personne charitable sollicitait, au péril de sa vie, la grace de les enterrer : « A quoi bon? répondaient les bourreaux; ils sont tellement chiens, que les chiens eux-mêmes, bien loin de toucher à leurs cadavres, s'en éloignent avec dégoût. » Les prêtres étaient réservés comme des victimes d'élite, et périssaient lentement dans d'épouvantables tortures. Après le massacre des hommes, les femmes et les enfans étaient réduits en esclavage et vendus à l'enchère.

Il serait horrible et fastidieux d'énumérer les abominations commises par ces bandits. On sait ce que peut l'homme quand il met son intelligence au service de ses instincts de destruction. Nous avons dit qu'en général on épargnait les femmes. Ce n'était point par humanité, mais par cupidité, car on les vendait dix, vingt, jusqu'à cinquante ducats par tête. Toutes cependant n'avaient pas la vie sauve; plusieurs furent livrées aux femmes mores, qui se complaisaient à les déchirer de leurs propres mains, sans compter celles que les monfis égorgeaient après les avoir déshonorées. On cite entre autres

la population féminine du village d'Andarax, qui, traînée en plein hiver dans la sierra, y fut massacrée tout entière. Deux victimes échappèrent seules par miracle, non qu'on les eût épargnées, mais parce que le coup qui les avait frappées n'était pas mortel. Après un long évanouissement, elles reprirent leurs sens parmi les cadavres de leurs amies, de leurs parentes, et, perdues dans la montagne, dénuées de tout, même des vêtemens les plus nécessaires, car les bourreaux les avaient entièrement dépouillées, elles vécurent de neige pendant dix jours. Des soldats espagnols, égarés eux-mêmes, les découvrirent par hasard et les ramenèrent au camp chrétien, où elles guérirent parfaitement.

Avec le tempérament que l'on connaît aux Espagnols, on devine qu'en fait de barbarie ils ne le cédaient pas aux Mores; les représailles égalaient au moins les provocations. Les Espagnols qui ont écrit l'histoire de cette guerre d'extermination ont dissimulé ou du moins atténué les cruautés de leurs compatriotes, et sans doute exagéré celles des Morisques; parfois pourtant il leur échappe des aveux significatifs : celui-ci, par exemple, mérite d'être recueilli.

Le château de Jubilez, l'un des points les plus forts de l'Alpuxarra, s'était rendu volontairement, ce qui n'avait pas empêché les Espagnols de le piller de fond en comble, et de s'approprier l'or, l'argent, les pierreries et les étoffes précieuses qu'il contenait; on y fit prisonniers trois cents hommes et plus de deux mille femmes : les hommes furent enfermés dans les maisons du village, les femmes dans l'église; mais cette église était petite, et une bonne moitié des captives dut passer la nuit à la belle étoile. Vers minuit, un des soldats commis à la garde de ce bivouac féminin se glissa dans l'ombre, et voulut s'emparer par la violence d'une jeune fille dont la beauté l'avait frappé; elle résiste, il s'emporte; la belle Moresque allait succomber; tout à coup un jeune More, déguisé en femme, et qui était (l'histoire se tait là-dessus) son mari, son frère ou son amant, s'élance sur le ravisseur, le poignard à la main, et l'attaque avec tant d'impétuosité, qu'il lui arrache à la fois son épée et sa proie. L'Espagnol blessé est secouru par ses camarades, et tous ensemble se précipitent sur le More travesti, en criant qu'il y a des hommes armés parmi les femmes, que c'est un guet-apens, qu'il faut en tirer vengeance. Le camp s'émeut; on accourt, on se presse, mais où aller? La nuit est profonde; on ne distingue rien, on ne voit que le feu des arquebuses et l'étincelle des épées choquées les unes contre les autres. La confusion est à son comble; on frappe au hasard, et c'est sur les femmes que les coups tombent; la fureur augmente avec le désordre; les cris, les larmes, les gémissemens excitent le tumulte, bien loin de l'apaiser, et tel est l'acharnement des Espagnols, qu'ils se tuent les uns les autres dans les ténèbres, croyant avoir affaire à des Mores. En vain le général essaya-t-il d'arrêter le massacre; les soldats lui gardaient rancune pour avoir déclaré, le jour même, que ces femmes, qu'ils regardaient comme leurs esclaves, étaient libres, puisque le fort s'était rendu par capitulation; peu leur importait dès-lors qu'elles vécussent;

elles n'appartenaient à personne, et n'avaient par conséquent aucune valeur commerciale. On tuait donc, on tua toute la nuit sans trève et sans pitié. Le matin, il ne restait pas une Moresque vivante; le sang ne cessa de couler que lorsqu'il n'y en eut plus à répandre.

Cette abominable guerre dura trois ans et plus. Le marquis de Mondejar fut le premier à marcher contre la révolte. Après diverses vicissitudes, il pénétra dans l'Alpuxarra, tandis que le marquis de Velez, gouverneur de Murcie, prenait les insurgés par le revers opposé; mais les deux généraux se nuisaient au lieu de se servir mutuellement, et leur rivalité compromettait le succès. Indépendans l'un de l'autre, ils faisaient la guerre chacun pour son compte, et avec un système différent. Mondejar penchait pour la douceur, Velez pour la rigueur, si bien que l'un défaisait ce que l'autre avait fait. A la cour même, il y avait deux partis, et tous les deux se desservaient, se calomniaient avec un égal acharnement. La révolte d'ailleurs se développait avec une rapidité effrayante; Aben Humeya ne manquait pas d'activité; il avait l'intelligence de la guerre de partisans, la véritable guerre de l'Espagne, la seule possible dans ces âpres contrées. On le trouvait partout à la fois. Le croyait-on sur un point, il paraissait sur un autre, et multipliait les ruses, les embuscades, les diversions. Du reste, il était secondé vaillamment; tous les hommes, quelle que fût leur condition, étaient transformés en soldats, et en bons soldats; les femmes elles-mêmes se battaient à côté de leurs frères et de leurs maris. Informés du soulèvement de l'Alpuxarra par les émissaires d'Aben Humeya, qui avait envoyé son propre frère jusqu'à Constantinople, les Turcs et les Mores d'Afrique étaient venus au secours de leurs coreligionnaires d'Espagne, les uns d'Alger, les autres du Maroc. Quoique peu considérables, ces renforts étrangers donnaient à la révolte de l'autorité, de la confiance, et pouvaient passer pour les avant-coureurs d'une descente générale des infidèles. Cette invasion redoutable était l'idée fixe et la terreur de Philippe II.

Cependant la guerre traînait en longueur; l'argent, les vivres, tout manquait aux chrétiens; démoralisées par les privations, les troupes ravageaient le pays pour leur propre compte, et pillaient les amis comme les ennemis. Avec la misère vint la désertion, surtout dans la division du marquis de Velez, homme dur, hautain, haï du soldat. Campé alors à la Calahorra, forteresse importante du marquisat de Zenete, sur les frontières septentrionales de l'Alpuxarra, il avait réuni sur ce point jusqu'à douze mille hommes; bientôt il n'en compta plus que trois mille, et son propre fils, don Diego Faxardo, ayant payé de sa personne pour retenir les troupes sous le drapeau, fut tué d'un coup d'arquebuse par ces factieux. Les Morisques profitèrent habilement de ces discordes impolitiques, et ceux que les bons procédés du marquis de Mondejar avaient gagnés se soulevèrent de nouveau. La rébellion s'étendit bientôt jusqu'au Rio d'Almanzora (fleuve de la Victoire), sur la frontière murcienne. Aben Humeya se jeta en personne sur les places fortes de ce territoire; il en prit quelques-unes, et fit assiéger les

autres par ses lieutenans. La révolte avait gagné depuis long-temps les montagnes de Ronda et la sierra de Bentomiz.

Assailli par les rapports les plus contradictoires (car les rivalités des généraux se traduisaient en démentis, contre-démentis, et dénaturaient tous les faits), Philippe II, qui alors avait bien d'autres affaires sur les bras, se décida à envoyer à Grenade son frère naturel, don Juan d'Autriche. Ce prince n'avait alors que vingt-trois ans. Toujours soupçonneux, Philippe le plaça sous la tutelle d'un conseil de guerre qui devait surveiller, diriger les démarches et contrôler les opérations. Lui-même vint à Cordoue, puis à Séville, pour être plus rapproché du théâtre des hostilités. Il recommanda en même temps que la guerre se fît sans merci, à feu et à sang, *a fuego y a sangre*, ce sont les termes du décret; bien plus, il ordonna que tous les Morisques de Grenade fussent déportés avec leurs familles dans l'intérieur du royaume, et cet ordre barbare fut exécuté sans rémission. Convoqués dans les églises, sous un prétexte fallacieux, les malheureux proscrits furent saisis, garrottés, et conduits ainsi sous bonne escorte à leurs destinations respectives; la plupart périrent de faim, de soif, de fatigue, sans compter les violences et les brutalités de leurs gardiens, qui en vendirent un grand nombre comme esclaves après les avoir complètement dépouillés. « Ce fut un lamentable spectacle, dit le chroniqueur du temps, dévoué cependant à l'inquisition, que de voir tant d'hommes de tout âge, la tête basse, les mains liées en croix, le visage baigné de larmes, abandonner leurs maisons somptueuses, leurs familles, leur patrie, leurs habitudes, leurs terres, tous leurs biens enfin, sans savoir ce qu'on ferait de leurs têtes. » Ces rigueurs excessives avaient un prétexte : on craignait ou l'on feignait de craindre que les insurgés des montagnes n'ourdissent quelque complot avec leurs coreligionnaires de l'Albaycin pour s'emparer de Grenade. Les Morisques de la campagne ou *vega* ne tardèrent pas à éprouver le même sort que ceux de la ville.

Une si cruelle expédition n'était pas faite pour calmer les esprits; tous les proscrits de l'Albaycin qui purent échapper se jetèrent dans l'Alpuxarra, et grossirent les rangs de l'insurrection. Un grand nombre de bourgs et de villages qui jusqu'alors n'avaient pas bougé se soulevèrent, et Aben Humeya reçut dans le même temps de nouveaux renforts d'Alger et de Tétuan. Quittant alors la défensive, il attaqua à Berga, à la tête de dix mille hommes, le camp du marquis de Velez, et peu s'en fallut qu'il ne le prît d'assaut; le combat fut long, acharné, le carnage effroyable, et la victoire, due en grande partie à la trahison de quelques espions mores, coûta cher aux Espagnols. On trouva parmi les morts plusieurs centaines de Berbères qui étaient venus au combat la tête couronnée de fleurs, ayant juré de vaincre ou de mourir *muxehedines*, c'est-à-dire en martyrs de Mahomet : leur dernier vœu fut rempli, ils périrent tous jusqu'au dernier.

Cependant la discorde s'était mise aussi dans le camp des Mores. Aben Humeya s'était fait des ennemis; on lui reprochait sa cruauté, son avarice, son orgueil; on l'accusait même de correspondre avec les chrétiens dans son

intérêt particulier, notamment pour négocier la délivrance de son père, qui était toujours aux galères. Une conspiration se trama contre lui, elle réussit, et le roi de l'Alpuxarra, surpris dans son lit, fut étranglé par deux de ses officiers, ni plus ni moins qu'un czar de toutes les Russies. Il avait vingt-trois ans, juste l'âge de don Juan d'Autriche. Il fut question d'élire à sa place un capitaine turc nommé Hussein ou son frère Caracax, qui tous deux avaient trempé dans le complot; mais ils répondirent l'un et l'autre que le dey d'Alger Aluch-Ali les avait envoyés pour être alliés des Andaloux, non leurs rois. Sur leur refus, la couronne échut à un parent d'Aben Humeya, Diego Lopez Aben Aboo, qui avait le titre d'alcade des alcades, et commandait les Africains auxiliaires; il prit le titre de Muley Abdalah Aben Aboo, roi d'Andalousie, et fit écrire sur sa bannière cette devise superbe : « Je ne puis désirer plus ni me contenter de moins. » Toutefois, il envoya demander son investiture au roi d'Alger, qui représentait le Grand-Turc.

On aurait dû s'attendre à ce que le dernier Abencerage, Aben Farax, succédât au dernier Ommiade, Aben Humeya; il n'en fut rien, et la fin d'Aben Farax fut plus misérable encore que celle de son heureux rival. Ses insolences et ses cruautés l'avaient rendu également odieux aux deux partis. Abandonné, abhorré de tout le monde, il se tint caché quelque temps dans un village des environs de Grenade; mais ce village étant tombé au pouvoir des chrétiens, il fut obligé de fuir dans la montagne, et prit alors une résolution singulière : « Frère, dit-il à un mauvais chrétien, teinturier de son état, qui l'accompagnait dans sa fuite, nous sommes détestés de tout le monde. Aben Humeya nous tient le couteau sur la gorge, et, si les chrétiens nous prennent, nous n'échapperons pas à la corde. Un seul moyen nous reste : allons nous livrer à l'inquisition; nous en serons quittes avec elle pour une pénitence, mais du moins nous aurons la vie sauve. Moi, je suis trop connu à Grenade pour m'y présenter sans danger; prends les devans, et prie le saint-office de m'envoyer un ou deux familiers pour m'escorter. » Ce projet sourit au chrétien, et il fut décidé qu'il partirait seul, à la nuit tombante, de la caverne où ils étaient cachés; mais Aben Farax, malheureusement pour lui, se laissa surprendre par le sommeil avant le départ de son compagnon. Ce misérable, le voyant à sa merci, eut la pensée diabolique de le tuer, pour se faire un mérite de sa mort auprès de l'inquisition. Il saisit une pierre, et lui en donna tant de coups sur la tête, qu'il lui brisa les dents, les mâchoires, lui enfonça le nez, la bouche et les yeux. Le laissant pour mort, il se rendit à Grenade, où il se mit entre les mains du saint-office. Aben Farax demeura sans connaissance, pendant deux nuits et un jour, dans la caverne ensanglantée; le hasard ayant conduit là quelques Mores, ils l'aperçurent avec sa figure mutilée horriblement et ses blessures déjà pleines d'insectes. S'étant assurés qu'il respirait encore, ils le transportèrent charitablement dans leur village sans l'avoir reconnu, et le soignèrent si bien, qu'il guérit; mais quelle guérison! L'Abencerage resta défiguré au point que son visage, monstrueux à voir, n'avait plus forme humaine, et qu'on était obligé de lui insinuer les alimens avec un roseau, par un petit trou rond qui

lui servait de bouche. Pourchassé dans cet état par les armes victorieuses des chrétiens, il erra quelque temps dans l'Alpuxarra, en demandant l'aumône sur les grands chemins. Ainsi finit le dernier Abencerage, beaucoup moins chevaleresque, on le voit, que celui de M. de Châteaubriand. Quand l'histoire fait des drames, elle les fait poignans, terribles, et laisse bien loin derrière elle, dans sa brutale énergie, les fictions des poètes.

Le nouveau roi Aben Aboo obtint d'abord quelques succès; il reprit l'offensive et poussa la guerre avec vigueur dans le Val-de-Lecrin, en même temps que par ses ordres El Maleh soulevait la ville de Galère et les autres places situées sur les frontières du royaume de Murcie. Il était à craindre que ce royaume ne suivît l'exemple de l'Alpuxarra et que l'incendie ne gagnât par là le royaume de Valence, où les Morisques étaient en grand nombre. Ceux de Bentomiz et de Ronda continuaient impunément leurs ravages, et Aben Aboo sollicitait du roi d'Alger des renforts qu'il attendait d'un jour à l'autre, mais qui n'arrivèrent jamais.

Pendant ce temps, don Juan d'Autriche était toujours à Grenade, se plaignant avec amertume de l'inaction que lui imposait son frère Philippe II. Enfin, à force d'instances, il obtint la permission d'entrer lui-même en campagne, et partit de Grenade le 29 décembre 1569, avec toutes les forces qu'il put rassembler, forces insuffisantes, qu'il fallut augmenter plusieurs fois. Il avait avec lui, entre autres personnages éminens, le grand-commandeur de Castille et son mentor, son ami, don Louis Quixada, qui s'était distingué sous le règne précédent comme homme de guerre et comme honnête homme. Fils du mystère et de l'amour, don Juan d'Autriche avait ignoré long-temps qu'il avait pour père l'empereur. Seul dépositaire du secret de sa naissance, Quixada l'avait élevé, dès le berceau, comme son propre fils, et l'appelait même son neveu; l'enfant mystérieux l'appelait son oncle. Ils s'aimaient tendrement et ne s'étaient jamais quittés; mais cette campagne leur fut fatale. Après avoir affronté tant de fois la mort dans les batailles et les siéges les plus mémorables, le vieux compagnon de Charles-Quint fut tué d'un coup d'escopette dans une obscure rencontre de cette guerre sans gloire.

Don Juan reprit une à une, après des pertes considérables et des efforts inouis, toutes les places de la frontière murcienne, Galère, Séron, Tijola, Purchena, et, remontant le fleuve d'Almérie, il vint se camper à Padulès d'Andarax, sur le territoire de l'Alpuxarra. Tandis qu'il opérait à l'est, le duc de Sésa bataillait à l'ouest avec des alternatives à peu près égales de succès et de revers; enfin les deux divisions se réunirent au foyer même de l'insurrection, qui de ce moment ne fit plus que languir. Les négociations avaient recommencé pour la reddition du pays et se poursuivaient activement. Don Juan avait promis le pardon du roi (le pardon de Philippe II!) à tous ceux qui viendraient à résipiscence; Aben Aboo lui-même semblait prêt à déposer les armes, et Fernand Habaki, l'un de ses premiers lieutenans, vint de sa part à Padulès faire acte de soumission aux pieds du fils de Charles-Quint; mais Aben Aboo se ravisa tout d'un coup. Non content de désavouer Habaki, il le

tua, afin d'ensevelir son secret dans le silence du tombeau, et reprit les hostilités avec acharnement. Cependant le découragement s'était emparé des insurgés, et beaucoup reconnurent spontanément la loi du vainqueur; les autres se réfugièrent dans les bois, dans les cavernes de la Sierra-Nevada, où l'ennemi les traquait comme des bêtes fauves; sans places, sans vivres, sans munitions, ils s'affaiblissaient tous les jours, les vides faits dans leurs rangs ne se comblaient pas. Ce n'était plus une guerre, c'était une chasse.

Don Juan retourna à Grenade, puis à Madrid, pour aller de là prendre le commandement de la flotte chrétienne qui devait s'immortaliser à Lépante; mais ce radieux météore s'éteignit vite. Le jeune vainqueur du croissant alla mourir en Flandre, à trente ans, d'un mal foudroyant, inconnu. Sa gloire avait-elle porté ombrage au défiant Philippe II? Le sombre hôte de l'Escurial avait-il craint de voir l'amour des peuples se porter sur cette jeune et brillante tête, et le poison ne serait-il point venu en aide à ses terreurs? Des historiens l'ont affirmé, et la postérité n'a point traité leur imputation de calomnie.

Le duc d'Arcos, qui commandait à Ronda, passa à Grenade pour achever l'œuvre de don Juan d'Autriche. Il ne restait plus qu'une tête à frapper pour en finir avec la révolte. Cette tête était celle d'Aben Aboo; on ne pouvait l'atteindre par la force, on eut recours à la trahison. Aben Aboo, fugitif, errait de caverne en caverne dans les sierras de Berchulez et de Trevelez. A peine lui restait-il encore quatre cents hommes; ses auxiliaires turcs et marocains l'avaient eux-mêmes abandonné pour repasser en Afrique. Toute sa confiance dans cette extrémité reposait sur son secrétaire Abu Amer, qui la méritait à tous égards, et sur un monfi nommé Gonzalo Sénix, qui nourrissait contre le roi de l'Alpuxarra une secrète inimitié. C'est à ce cœur vindicatif que la trahison s'adressa, certaine de ne trouver aucune résistance. Une correspondance clandestine se noua entre Gonzalo Sénix et don Léonard Rotulo, gouverneur chrétien du préside de Cadiar, par l'intermédiaire d'un orfèvre de Grenade nommé Barredo, à qui son commerce avait créé des relations nombreuses dans le pays. Aben Aboo eut quelques soupçons de ce qui se tramait; il prit une nuit avec lui Abu Amer, et, suivi d'une quarantaine d'*escopeteros*, se rendit à la caverne de Sénix, située dans les flancs inaccessibles du mont Huzum, entre Berchulez et Mécina de Bonbaron. Il laissa son monde à quelque distance, afin de ne pas éveiller la méfiance du monfi, et entra seul dans la grotte. Il lui demanda quelles affaires il avait avec Barredo. « J'allais le dire à votre seigneurie, répondit Sénix. Sachez que nous correspondons pour votre bien et pour celui de tous les malheureux qui languissent dans ces cavernes. Le président de Grenade nous offre notre grace, à la condition que nous nous soumettions à sa majesté; nous serons libres d'aller vivre où bon nous semblera, sans compter les graces et les faveurs qui pleuvront sur nous. » A ces mots, il produisit une lettre de Barredo, où toutes ces belles promesses étaient exprimées au nom du président Deza et du duc d'Arcos. Aben Aboo entra dans une grande colère, et, jetant sur le monfi des regards terribles, il s'écria que tout cela n'était que men-

songe et trahison. Là-dessus, il voulut sortir de la grotte pour appeler Abu Amer; mais Sénix, qui avait avec lui six de ses parens, gens déterminés et prêts à tout, le terrassa d'un coup de crosse sur la tête, puis l'acheva avec une pierre qui lui tomba sous la main. Les meurtriers cachèrent le corps de leur victime, et le lendemain le transportèrent secrètement sur un âne à la forteresse de Cadiar. Là, pour qu'il ne répandît pas d'odeur, ils l'ouvrirent et le salèrent après l'avoir empaillé. Informé de ce qui s'était passé, le duc d'Arcos ordonna que le cadavre fût conduit à Grenade avec les Mores qui s'étaient soumis. Voici en quels termes un témoin oculaire raconte cette étrange cérémonie.

« Ils entrèrent dans la ville au milieu d'un grand concours de gens désireux de voir le corps du traître qui avait porté en Espagne le titre de roi. En avant marchait Léonard Rotulo, gouverneur de Cadiar. Il avait à sa droite François Barredo, et à sa gauche Sénix, qui portait l'escopette et le cimeterre d'Aben Aboo; tous les trois étaient à cheval; le corps suivait sur une mule, soutenu et habillé de manière à paraître vivant; des deux côtés marchaient les parens de Sénix, armés d'arquebuses et d'escopettes. Après eux arrivaient les Morisques soumis, avec leurs bêtes de somme et leurs bagages, portant, les uns des arbalètes sans corde, les autres des arquebuses sans batterie. La compagnie de Louis d'Arroyo bordait la haie, et Jérôme Oviedo, commissaire de la guerre auprès des provinces réduites, fermait la marche avec un escadron de cavalerie. C'est ainsi qu'ils entrèrent en faisant des salves de mousqueterie, auxquelles répondait l'artillerie de l'Alhambra. Ils se rendirent droit au palais de l'Audience, où les attendaient le duc d'Arcos, le président don Pedro de Deza, les membres du conseil et un grand nombre de gentilshommes et de citoyens. Rotulo, Barredo et Sénix mirent pied à terre et allèrent baiser la main au duc et au président. En leur faisant sa révérence, Sénix leur remit le cimeterre et l'escopette d'Aben Aboo. « J'ai fait, leur dit-il, comme le bon pasteur : ne pouvant ramener à son seigneur la brebis vivante, j'en ai ramené la peau. » Le duc prit les armes en les remerciant tous les trois du bien qu'ils avaient fait dans cette circonstance, et leur promit de solliciter pour eux du roi des récompenses particulières. Il fit ensuite traîner sur la claie et couper en quartiers le cadavre d'Aben Aboo, dont la tête, renfermée dans une cage de fer, fut exposée sur la porte del Rastro, qui mène à l'Alpuxarra. On mit au-dessus l'inscription suivante : « Ceci est la tête du traître Aben Aboo; que personne n'y touche, sous peine de mort! »

Sénix reçut avec sa grace la liberté de sa femme et de sa fille, qui étaient au nombre des prisonnières, et, de plus, une pension annuelle de 5,000 maravédis. Un historien du temps, don Diego de Mendoza, qui, lui aussi, a raconté la guerre des Morisques, ajoute que Barredo reçut du roi, pour prix de son stratagème, 6,000 ducats et une maison à Grenade, qui avait appartenu à un More chassé du royaume. Depuis, il passa plusieurs fois en Barbarie pour racheter des captifs, qui le tuèrent eux-mêmes dans un repas. Le fidèle Abu Amer, qui, jusqu'au dernier moment, avait refusé de se soumettre,

fut pris dans un combat, et subit, vivant, le supplice qu'on avait infligé au cadavre de son maître Aben Aboo.

La guerre était finie; les vaincus passèrent en grand nombre au Maroc, où ils s'enrôlèrent dans l'armée d'Abdul-Malech, sous le nom d'*Andaloux*, et contribuèrent à la victoire d'Alcazar-Kébir, où périt dom Sébastien de Portugal. Ceux des Morisques qui préférèrent la soumission à la fuite furent internés dans les différentes provinces du royaume, comme l'avaient été auparavant leurs frères de l'Albaycin et de la Vega. Les terres de l'Alpuxarra furent distribuées à des colons venus en grande partie de la Galice et des Asturies. Quarante ans plus tard, les Morisques furent chassés en masse de cette Espagne, qu'ils avaient si long-temps possédée et fécondée de leurs sueurs (1). Le fanatisme religieux, qui après tout a fondé la monarchie espagnole, cette sentinelle avancée de la chrétienté, l'emporta, dans cette occasion, sur l'intérêt matériel. L'industrie, le commerce de la Péninsule, son agriculture surtout, ne se sont jamais relevés de l'atteinte que leur a portée l'expulsion des Mores; mais enfin l'unité péninsulaire est constituée, et l'islamisme a été refoulé pour toujours vers son berceau.

Remarquons, avant de quitter cette Vendée musulmane, que Calderon, contemporain du dernier décret d'expulsion émané de Philippe III, ou, pour mieux dire, du duc de Lerme, a pris visiblement parti pour les vaincus dans sa belle comédie du *Siége de l'Alpuxarra*. Cette pièce semble une œuvre de réaction; tout l'intérêt y porte sur les Mores; leur rébellion est réhabilitée, leurs griefs sont énumérés, exagérés même dans des vers que signerait un bon musulman. Le sujet du drame est historique. Un chevalier more des environs d'Almérie, don Alvar Tuzani, avait perdu sa maîtresse, la belle Maleha, au sac de Galère; il retrouve parmi les cadavres son chaste corps, percé de deux coups mortels à la poitrine, et jure de la venger à tout prix sur l'indigne chrétien qui avait pu ravir au monde tant de beauté; il s'enrôle, pour le chercher, dans l'armée chrétienne, et le découvre dans le soldat Garcès. Il y a là une scène pathétique et terrible. Enfermé par hasard avec Tuzani dans la prison d'Andarax, Garcès avoue son meurtre, et, dans le portrait qu'il fait de sa victime, Tuzani reconnaît sa Maleha : il tue le meurtrier d'un coup de poignard, et s'échappe; mais il est repris et conduit en présence de don Juan d'Autriche, qui lui accorde son pardon à la sollicitation de sa sœur. Or, c'est ainsi, comme dit le poète, que finit *Aimer après la mort, ou le Siége de l'Alpuxarra*. Quoique le jeune et brillant don Juan intervienne dans la pièce pour la dénouer, comme l'antique *deus ex machina*, il y fait une assez triste figure et s'y trouve entièrement éclipsé, non-seulement par le héros du drame, mais encore, — voyez l'audace — par Ferdinand de Valor, qui n'est autre, on s'en souvient, que le roi d'un jour Aben Humeya. Il y a bien çà et là quelques restrictions, quelques ré-

(1) J'ai vu à Madrid un manuscrit espagnol, écrit par un Arabe, à l'usage des Morisques qui avaient oublié leur langue maternelle. C'est une suite de préceptes entremêlés d'observations sur l'Espagne et la cour de Philippe III.

ticences; mais ce sont des sacrifices faits au préjugé populaire, qui, bien loin de déguiser la partialité du poète, la font paraître au contraire dans tout son jour. Ces légers palliatifs n'entament pas le fond du drame : quoi qu'on dise, quoi qu'on fasse, le héros de la pièce est un More, et le personnage odieux, un chrétien. Je m'imagine que le parterre de Madrid ne dut pas assister sans une extrême surprise à la représentation de cette comédie généreuse et téméraire. Louer des révoltés, des musulmans, en face de sa majesté catholique, à la barbe des inquisiteurs..., quel scandale! Il n'est pas bien certain que, sur ses vieux jours, Calderon, devenu prêtre et dévot, n'ait pas fait pénitence, et que le saint auteur des *Autos sacramentales* n'ait pas désavoué l'auteur profane du *Siége de l'Alpuxarra.*

Ces préliminaires se sont beaucoup étendus, trop peut-être. Revenons à notre point de départ, car il s'agit ici d'un voyage, non d'une histoire. Partons enfin pour l'Alpuxarra, maintenant que nous avons pris une connaissance générale des choses et des hommes qui ont fait un nom à cette terrible contrée.

II.

Je sortis de Grenade le 4 juillet, à quatre heures du matin : c'était l'époque des grandes chaleurs, il fallait profiter des premières heures de la journée; dès huit heures, le soleil est brûlant. Je montais un cheval de louage assez bon. L'inévitable *mozo*, qui cumule les fonctions d'écuyer, de fourrier et de guide, me suivait sur une mule rétive chargée de mon léger bagage. Comme le pays est loin d'être sûr (quel pays est sûr en Espagne?), l'intendant de Grenade, qui alors était M. Alexandre Mon, aujourd'hui ministre des finances, m'avait donné pour escorte deux carabiniers du fisc, *dos carabineros de la real hacienda*, bien montés et armés jusqu'aux dents. J'avais moi-même dans mes fontes une paire de pistolets biscaïens, et à ma selle pendait un rétac, *retaco*, sorte de tromblon fort court que les contrebandiers portent sous leur manteau et qu'on charge jusqu'à la gueule. Je ne parle que pour mémoire d'un yatagan maure qui brillait à ma ceinture. Tout cela réuni ne laissait pas de composer un arsenal fort respectable, et c'est ce qu'il fallait, car on va en partie de plaisir comme à la guerre dans cette bienheureuse Espagne. La petite caravane ne fut au complet qu'à Armilla, village situé à une lieue de Grenade; un des carabiniers s'était fait attendre, la mule n'était pas chargée à l'heure fixée, que sais-je encore? Si, comme l'affirme le sage Franklin, le temps est l'étoffe des choses, on peut dire de l'Espagnol qu'il taille en plein drap; il n'est jamais pressé; n'arrivera-t-il pas toujours assez tôt? *Mañana* et *que importa?* demain! et qu'importe? sont les deux mots favoris du vocabulaire et de la philosophie péninsulaire; un voyage au-delà des Pyrénées est une école de patience et de résignation.

Alhendin est le dernier village de cette *vega* ou campagne de Grenade, à mon avis, beaucoup trop vantée; qu'y voit-on en effet? Du blé, toujours du blé et encore du blé. Ce n'est pas la peine de venir si loin pour en voir; il suffit d'aller en Beauce. Quant à ces citronniers, à ces orangers dont on la

dit couverte, ils ne fleurissent, hélas! que dans l'imagination des poètes; la température de la vega est trop froide pour qu'ils puissent y passer l'hiver en plein vent. Encore une illusion dont il faut porter le deuil! Passé Alhendin, le terrain, jusqu'alors plat et uni, commence à se briser et s'accidente de plus en plus. Un étroit défilé s'ouvre et débouche au pied d'une éminence d'où la vue embrasse la vega tout entière, Grenade au bout et le magnifique déploiement de la Sierra-Nevada, dont les deux grands pics rivaux, Mulehacen et la Veleta (1), sont couverts de neige en toute saison; de là l'épithète de *Nevada*, donnée à cette admirable montagne. Le Xénil en descend et serpente à travers les moissons d'or, pour aller baigner les tours vermeilles de l'Alhambra. On dit que le dernier roi more, Abu Abdalla, surnommé *Rey Chico* (roi petit) dans les romances espagnoles, s'arrêta sur cette colline en partant pour son exil de l'Alpuxarra, et ne put retenir un profond soupir en voyant sa chère Grenade pour la dernière fois. Son visir, Joseph Aben Tomixa, qui l'accompagnait, lui dit : « Réfléchissez, seigneur, que les grandes infortunes, pourvu qu'on les supporte avec force et courage, rendent les hommes aussi fameux dans l'histoire que les grandes prospérités. — Hélas! répondit en pleurant le pauvre roi détrôné, quelles adversités égalèrent jamais les miennes! — Tu as raison, lui dit alors sa mère Zoraya, de pleurer comme une femme le royaume que tu n'as pas su défendre comme un homme. » Ce lieu s'appelle encore aujourd'hui *Soupir du More*.

Au-delà de cette colline commence le Val-de-Lecrin, dont le nom arabe signifie vallée d'allégresse; le pays en effet m'a semblé riant, bien cultivé, bien planté, plus varié surtout, et beaucoup plus pittoresque que la monotone et trop fameuse vega grenadine. Abritée contre les vents du nord par la Sierra-Nevada, la terre y est propre à toutes les cultures; l'olivier y abonde, les arbres les plus délicats, l'amandier, l'oranger, le citronnier, y prospèrent sans effort; ajoutez à cela le charme et la fraîcheur des eaux courantes qui sillonnent en tous sens ces campagnes privilégiées. Le premier village du val est Padul, le second Dureal, peuplés tous deux de laboureurs et de jardiniers. La route, d'abord assez commode et presque accessible aux charrettes, sinon aux carrosses, devient rude, rocailleuse, difficile, et suit brutalement les aspérités du terrain. Un ravin s'ouvre-t-il? elle descend à pic jusqu'au fond et remonte ensuite en ligne droite le revers opposé, si escarpé qu'il soit. Quoiqu'il fût de bonne heure encore, la chaleur était déjà si forte, qu'il fallut faire une halte au hameau de Talara pour laisser rafraîchir les montures; mais l'hôtellerie ou *venta* était si dénuée, si sale, si repoussante, que je n'y voulus pas même entrer et m'allai coucher sous les oliviers, au pied d'une longue arête de rochers taillés en scie, et dont les têtes chauves se dessinaient en gris pâle sur le bleu foncé du ciel. Les oiseaux se taisaient, en revanche toutes les cigales de la province chantaient en chœur dans les champs moissonnés de la veille.

A mesure qu'on avance, le pays devient plus montagneux et par conséquent

(1) Le pic de Mulehacen a 1,800 toises de haut; la Veleta, une trentaine de moins.

plus pittoresque; il a dans la physionomie quelque chose du Cilento, cette partie inexplorée de la province de Salerne où est le cap de Palinure. On arrive à travers les grenadiers à Beznar, où Aben Humeya fut élu roi. L'élection se fit en plein air, comme au temps des patriarches, au milieu d'un champ d'oliviers; don Diégo de Mendoza nous a conservé les détails de cette cérémonie dans son *Histoire de la Guerre de Grenade*. Les femmes assistaient à l'élection, séparées des hommes, qui eux-mêmes étaient divisés en trois catégories distinctes : les veufs, les célibataires, les maris. On commença par les prières d'usage; les prêtres ou *f'kis* n'eurent garde d'oublier les prophéties accommodées à la circonstance et les horoscopes tirés de la conjonction des astres. Quatre bannières plantées en terre dans la direction des quatre points cardinaux flottaient au gré du vent, et l'élu royal eut grand soin de tourner le visage du côté du soleil levant, emblème de sa grandeur naissante. Revêtu d'une robe de pourpre et ceint d'une écharpe éclatante, il leva le pied droit, et, se prosternant devant lui, le dernier Abencerage Aben Farax baisa en signe d'obéissance la terre qu'il avait foulée. Le peuple alors le porta sur ses épaules en criant : Dieu bénisse Mahomet Aben Humeya, roi de Grenade et de Cordoue! Tel était le mode d'élection des anciens rois mores d'Andalousie, et aujourd'hui encore la même cérémonie se pratiquerait sans doute au Maroc, si quelque usurpateur heureux, Abd-el-Kader ou tout autre, venait à prendre la place d'Abderrhaman. Les coutumes des Mores sont immuables, les siècles passent sans les altérer, tout marche autour de ces tribus opiniâtres, elles seules demeurent immobiles et opposent une invincible inertie à la marée montante de la civilisation européenne.

Après Beznar vient Tablaté, dont le pont, jeté hardiment sur un ravin de deux ou trois cents pieds de profondeur, passe pour la clef de l'Alpuxarra; aussi en est-il fréquemment question, dans les récits de la guerre des Morisques, comme d'un point militaire de la plus haute importance. Prise et reprise tour à tour par les deux armées, cette position fut le théâtre de luttes acharnées et d'affreux massacres. Quand le marquis de Mondejar voulut s'en emparer pour la première fois, il trouva le pont rompu. Campés sur les hauteurs du bord opposé, les ennemis n'avaient laissé sur l'abîme qu'une frêle planche dont la vue seule donnait le vertige. L'armée espagnole s'arrêta court devant cet obstacle infranchissable; personne n'osait tenter un passage si périlleux; c'est bien ce que les Mores avaient prévu, et ils ne prenaient pas seulement la peine de le défendre. Tout à coup un franciscain, nommé Christoval de Molina, sort des rangs chrétiens; le crucifix dans une main, son épée dans l'autre et sa rondache accrochée à l'épaule, il tente bravement l'aventure au milieu d'une grêle de flèches et de balles qui pleuvaient sur lui des hauteurs voisines. Deux soldats l'imitent et le suivent de près sur la planche..., j'allais dire sur la corde tendue; l'un des deux tombe et arrive en pièces au fond du précipice; l'autre passe sans accident, et touche heureusement la berge opposée, précédé du moine intrépide. Électrisée par leur exemple et leur succès, l'avant-garde marche sur leurs traces, et bientôt

l'armée entière franchit homme à homme le gouffre béant sous ses pieds. Le pas est forcé, la victoire reste aux chrétiens; mais ils en profitèrent mal, et prirent si peu de précautions pour assurer leurs cantonnemens, que, surpris quelques jours après dans le village où ils s'étaient établis, ils y furent massacrés jusqu'au dernier par les monfis. Ces souvenirs guerriers sont bien loin de nous, et ces contrées, jadis si turbulentes, sont rendues depuis long-temps au calme, à la paix des travaux rustiques. Arrivé sur ce pont redoutable, je n'y trouvai ni arquebusiers chrétiens ni arbalétriers mores, mais une belle jeune fille aux yeux bleus, qui me présenta gracieusement des fruits dans une corbeille de jonc.

Le site est sauvage et semble avoir été tourmenté, bouleversé par la fureur des eaux diluviennes, ou par quelque tremblement de terre inconnu. Le sol est partout sillonné de crevasses profondes, et d'énormes quartiers de roc gisent entassés pêle-mêle les uns sur les autres, comme les débris d'une montagne écroulée; c'est à peine si, en quarante siècles, une végétation maigre et chétive a pu mordre sur ces blocs rebelles à toute culture. Peu à peu cependant, cette âpre nature s'adoucit, la plaine reverdit, les collines se boisent; viennent d'abord les châtaigniers, puis les oliviers, les mûriers, et enfin les citronniers, les orangers, inséparables, dans notre imagination, de ces contrées méridionales. Les vignes, qui, de juillet à décembre, donnent un raisin délicieux, se suspendent amoureusement aux bras touffus des alisiers; des sources jaillissent du pied des coteaux; des ruisseaux murmurent et fuient de tous côtés à travers les bois et les prés aromatiques. Beaucoup de ces eaux sont minérales, et attirent dans la belle saison les malades et les oisifs des quatre points de l'Andalousie. Ajoutons qu'en fouillant les flancs de ces collines charmantes, on découvre des marbres qui ont l'éclat de la nacre, et une albâtre qui figure l'agate. Le pic de la Veleta, ce roi glacé de la Sierra-Nevada, protège au nord ce paradis de verdure.

Il y avait long-temps que je n'avais joui d'une si belle nature et d'une si belle soirée; le soleil baissait; les hauteurs de la sierra se teignaient déjà de la pourpre vive du couchant; tout imprégnée du subtil et puissant parfum des orangers, la brise des montagnes rafraîchissait l'atmosphère embrasée, et ravivait en passant les plantes brûlées par les ardeurs du soleil. Le grand et beau village de Lanjaron, un bourg, si vous voulez, bâti au milieu de cet Éden champêtre, n'est qu'une longue rue droite qu'il me fallut traverser d'une extrémité à l'autre. Les hommes étaient sans doute aux champs, car je n'en vis pas un seul dans le village; mais les femmes, en revanche, y étaient au grand complet. Elles prenaient le frais au seuil de leurs maisons; celles-ci filaient, celles-là brodaient, quelques-unes chantaient sur la guitare. La plupart étaient blondes, chose rare en Espagne, et toutes, suivant la mode andalouse, portaient coquettement dans leurs cheveux une rose épanouie. En passant sous le feu croisé de tous ces beaux yeux curieux et moqueurs, j'entendis voltiger à mes oreilles les remarques les plus piquantes et les plus singuliers commentaires. Les timides chuchottaient et souriaient en tapinois; les autres s'in-

terpellaient hardiment d'une porte à l'autre en se montrant du doigt la caravane, et l'on riait, Dieu sait comme ! car on avait les dents blanches. Le pauvre voyageur n'était pas épargné, et la charité chrétienne n'inspirait pas, on le devine, la verve de ces railleuses impitoyables. La pointe acérée de leurs bons mots piquait au vif; leurs quolibets mordaient jusqu'au sang. Un lézard tombé dans une fourmilière n'y eût pas été mieux dépecé, et n'en serait pas sorti en plus mauvais état; mais le moyen de se fâcher, elles étaient si jolies!

Lanjaron passé, on descend par une pente abrupte dans un torrent indompté, où l'on marche quelque temps au bruit des moulins et des cascades. On traverse ensuite un pays couvert, d'où l'œil s'égare à perte de vue dans un dédale immense de montagnes enchevêtrées les unes dans les autres, et qui, sous le nom général de la *sierra de Luxar*, vont mourir au Château de Fer, sur les marines de Motril et d'Adra. Les tons dorés et chauds du couchant s'étaient affaiblis, puis éteints; les premières crêtes de l'Alpuxarra ondoyaient devant moi dans les brumes blafardes du crépuscule, et au-dessus des autres cimes, bien haut dans la nue, se dessinaient pâles, mornes, menaçans comme deux spectres gigantesques, les pics souverains de la sierra neigeuse, Mulehacen et la Veleta. Un diadème d'étoiles couronnait leurs têtes blanches.

La nuit nous surprit au milieu d'un second torrent où finit le Val-de-Lecrin, et qu'on passe à gué comme tous les autres. Nous abordâmes fort tard et fort las à Orgiva, où je reçus par compensation l'hospitalité d'un compatriote. L'aubergiste était Français, Auvergnat de naissance et chaudronnier de son métier. L'Espagnol a fort peu d'estime pour cette profession, qui jadis était l'apanage exclusif des gitanos; aujourd'hui cependant, il faut bien le dire, quelque humiliant que soit cet aveu pour l'amour-propre national, nos concitoyens font concurrence aux fils de la Bohême, et s'en vont exercer par-delà les Pyrénées leur industrie nomade; bien plus, ils tondent les mules et hongrent les poulains nouveau-nés, ce qui, en Espagne, est regardé comme le dernier terme de la dégradation. Nonobstant le préjugé péninsulaire, l'enfant du Cantal, passant par Orgiva, avait touché le cœur de la *posadera*, qui pour lors était veuve, et l'avait épousée, elle et sa *posada*. Je voudrais faire ici leur éloge; malheureusement l'hôtelière était laide, l'hôtellerie était sale, et quant à l'hôte, quoiqu'il m'eût servi le vin du curé, c'est-à-dire le meilleur du cru, je n'ai jamais payé plus cher un plus mauvais souper. Joignez à cela que l'honnête Auvergnat s'entendit avec le non moins honnête mozo pour me faire payer la dépense des montures, laquelle, selon nos conventions, n'était pas à ma charge. — Orgiva, gros bourg bâti au pied de l'Alpuxarra, forme un petit canton distinct qui confine avec les montagnes au midi, et au nord avec Torbiscon. La population s'adonne aux travaux agricoles. Quoiqu'inégal et coupé, le territoire est fertile en produits de toute espèce, et les procédés ruraux des anciens Mores y sont restés en usage comme dans les huertas de Valence et de Murcie.

Le jour suivant, j'étais à cheval une heure avant le jour. Une descente rude et pierreuse nous conduisit au fleuve Guadalfeo, qu'il nous fallut traverser

à gué en cinq ou six endroits, à la lueur des dernières étoiles; grossi par une fonte subite des neiges de la Sierra-Nevada, le fleuve roulait alors des eaux profondes et très rapides; le passage n'était donc pas sans péril, surtout au milieu des ténèbres, et mon cheval perdit pied plusieurs fois. Les chevaux de mes carabiniers n'étaient pas meilleurs nageurs, et nous allions tous à la dérive, qui d'un côté, qui de l'autre, d'une manière alarmante. La mule même et le mozo fripon faillirent se noyer de compagnie. Pourtant tout le monde finit par s'en tirer; mais au-delà du fleuve, de nouvelles fatigues nous attendaient : nous rencontrâmes un sentier plus raide encore et plus rocailleux que celui par lequel nous étions descendus. Il n'était que cinq heures du matin, et déjà les bouffées d'un vent chaud et sec qui me frappaient le visage annonçaient une journée caniculaire. Le soleil se leva tard pour nous, et nous le vîmes briller sur les hauteurs long-temps avant d'être atteints par ses rayons, car nous marchions au fond d'une *rambla*, nom qu'on donne en Espagne à de longs et profonds ravins creusés entre deux montagnes et qui facilitent l'écoulement des eaux; ces ravins servent aussi de route d'un village à l'autre, si bien qu'aux temps des crues, les communications sont complètement interceptées. Au-delà des Pyrénées, on ne se préoccupe pas de si peu de chose; si l'on ne peut voyager, eh bien! l'on ne voyage pas. Les affaires en souffrent, qu'importe? demain les eaux baisseront, et alors on passera. *Demain!* et *qu'importe?* j'ai déjà dit que ces deux mots étaient l'expression trop fidèle du caractère espagnol.

La *rambla* où j'étais alors, et où je restai toute la matinée, forme le lit du fleuve de Cadiar, que je passai bien quarante fois en quatre heures. Quelle monotonie! quel ennui! serré, pressé entre deux parois nues et hautes de huit à neuf cents pieds, le voyageur ne voit rien à droite, rien à gauche; devant lui, un long ruban blanc se déroule indéfiniment, à mesure qu'il avance. Quand ce n'est pas dans l'eau, on marche sur des cailloux ronds qui roulent sous le pied des chevaux avec un bruit de ferraille étourdissant. Quelques saules et deux ou trois moulins sont les seuls accidens de ce paysage insipide et desséché. Je me trouvais alors dans la sierra de Contraviesa, qui court parallèlement à la Sierra-Nevada, dont elle forme le premier échelon du côté de la Méditerranée. Les Arabes l'appelaient la *sierra de l'Air*, sans doute à cause des grands vents qui y soufflaient de leur temps, mais qui ne s'y faisaient guère sentir à l'époque de mon passage. On m'avait promis des liéges séculaires, des chênes antédiluviens; je ne sus voir, hélas! que de maigres arbustes suspendus piteusement aux flancs des rochers. Ce qu'il y a de plus rare en Espagne, ce sont les bois; c'est une si bonne fortune d'en rencontrer en voyage, qu'il n'y faut jamais compter. Le fleuve, si je l'avais remonté jusqu'au bout, m'eût conduit à Cadiar, ce village de l'Alpuxarra où la compagnie du capitaine Herrera fut égorgée pendant son sommeil par les monfis d'Aben Farax, le dernier Abencerage; j'aperçus de loin ce village par une échappée, mais je n'y montai point : je comptais pénétrer dans l'Alpuxarra par le revers opposé, et mon itinéraire me conduisait directement à Almérie.

Je quittai donc, et sans regret, cette première *rambla* pour une seconde aussi déserte, aussi profonde, mais beaucoup moins large que celle de Cadiar. La nouvelle *rambla* ne donnait passage à aucun fleuve, pas même au plus mince ruisseau; seulement quelques sources y filtraient péniblement à travers les sables fins et brûlans qui avaient remplacé les cailloux roulés du matin. Il y avait bien çà et là des myrtes et des buissons de pins maritimes, mais si bas, si chétifs, que des nains seuls auraient pu s'y abriter. La chaleur était suffocante; des deux côtés s'élevaient de grandes masses de terre blanche dont la réverbération brûlait les yeux, cette gorge étroite était une véritable fournaise. Pas un souffle n'agitait l'air, pas un nuage ne voilait, ne tempérait les rayons de ce soleil incendiaire; on pouvait tout aussi bien se croire dans quelque défilé du Sahara. La caravane avançait lentement, car les chevaux enfonçaient dans le sable, et les taons les déchiraient. Mes carabiniers, qui avaient commencé la journée en chantant, ne chantaient plus et soupiraient ardemment après une *venta* qu'ils savaient être dans ces parages. La mule baissait l'oreille, le *mozo* vivait sur la même espérance que les carabiniers; moi-même, à vrai dire, je commençais à m'apercevoir que j'étais à jeun, qu'il était midi, et que nous étions en selle depuis trois heures du matin. Enfin la venta si désirée parut à l'horizon et fut saluée par les hennissemens et les hourras combinés des chevaux et des cavaliers.

Après une halte réparatrice dans un bois d'orangers, trésor d'autant plus précieux à pareille heure qu'il était moins attendu, nous poursuivîmes notre route de rambla en rambla. Je ne saurais dire précisément où j'étais, car nous avions l'air de tourner sur nous-mêmes dans un labyrinthe dont notre guide avait à peine le fil. Tout ce que je sais, c'est qu'on suivait toujours la lisière de l'Alpuxarra, à travers les plis et replis de la Contraviesa. Tous ces défilés se ressemblent, sauf un cependant qui me frappa et que j'entendis nommer, si j'ai bonne mémoire, Burdamarela. Figurez-vous deux arêtes de rochers rouges taillés et découpés de la manière la plus bizarre, ceux-ci en aiguille, ceux-là en coupole, d'autres en statues fantastiques, tous également pittoresques; un ruisseau rouge aussi, et qu'on prendrait pour un ruisseau de sang, tombe en cascade le long de leurs flancs décharnés et va faire tourner au fond de cet abîme, digne de l'enfer de Dante, le plus prosaïque de tous les moulins. Par un contraste étrange et charmant, une grande et belle fille aux yeux noirs, aux dents blanches, la première figure humaine que j'eusse rencontrée de la journée, me vint présenter gracieusement de l'eau qu'elle avait puisée dans un vase de bois; elle ne pouvait certes me faire un cadeau plus agréable, et ne voulut accepter en échange qu'une place dans mes prières *por la pobre Alpuxarreña*, pour la pauvre habitante de l'Alpuxarra.

Était-ce vraiment la fille du moulin, ou n'était-ce pas plutôt la bonne fée des voyageurs? Le mozo sournois prétendit, lui, que c'était une sorcière, et qu'elle avait jeté un sort sur sa mule, parce que sa mule perdit un fer dans la rencontre. Il fallut quitter les bas-fonds et monter au hameau perdu de Barita, où l'on ne trouva ni fer ni maréchal-ferrant; force fut de pousser

tant bien que mal jusqu'à Beninar, où l'on fut plus heureux. Ces deux villages, situés l'un et l'autre au-dessus du large fleuve d'Adra, que l'on passe sans pont, cela va sans dire, appartiennent aux anciennes tahas de Cehel ou Zueyhel, et sont aujourd'hui dans les limites de l'Alpuxarra. Mais quels villages, grand Dieu! je renonce à les peindre. Imaginez tout ce que vous pourrez de plus désolé, de plus désespéré, vous resterez encore au-dessous du réel. Et les habitans, quel air sauvage! quel abandon d'eux-mêmes! quels haillons! quelle ignorance de tout! Oubliés par la civilisation au milieu de rochers stériles qu'ils grattent de père en fils pour leur faire rendre un peu de blé, un peu de vin, les choses de première nécessité, ils sont aussi loin de l'Europe que s'ils habitaient les hautes vallées de l'Atlas ou de l'Hymalaya. Notre irruption à Beninar fit évènement : la boutique, que dis-je? la caverne du maréchal fut bientôt assiégée, envahie par la population tout entière. Les femmes étaient les plus curieuses et les plus importunes; elles me tiraient toutes à la fois par mes habits pour savoir de quelle étoffe ils étaient faits, et si j'étais de chair et d'os comme tout le monde. Pendant ce temps, les enfans en chemise ou sans chemise me grimpaient aux jambes, tandis que leurs pères et leurs grands-pères jetaient à la dérobée sur mon escorte et sur moi des regards sombres et farouches. Nul doute que, si j'eusse été seul, ces bédouins de l'Espagne seraient allés m'attendre, l'escopette à la main, au coin du premier bois ou du premier rocher. Ce jour-là, j'en ai la conviction profonde, je dus la vie ou du moins ma bourse aux deux carabiniers de l'innocente Isabelle.

J'avais marché tout le jour au fond de ravins étouffés, j'avais besoin d'air et d'espace; mon désir fut satisfait : la longue et pénible côte de San-Roque me conduisit sur un vaste plateau découvert où l'horizon s'ouvrit tout d'un coup devant moi. La sierra de Gador m'apparut de là dans tout son développement. Ce n'est pas, certes, une vue riante; au contraire, cette montagne, célèbre par ses mines de plomb, ne l'est pas moins par sa sécheresse. Je n'y découvris pas un seul arbre, mais cette aridité même ne manque pas d'une certaine grandeur. Du plateau de San-Roque, on descend dans les belles campagnes de Berga, c'est-à-dire que l'on passe brusquement et sans transition de l'Afrique à l'Italie; je dis l'Italie, car j'ai trouvé à Berga des scènes et des sites champêtres que je n'ai vus nulle part en Espagne : l'Espagne, en général, est fort peu champêtre. Ici, par exception, les villa et les métairies sont disposées coquettement comme en Toscane et cachées à demi sous l'ombrage des figuiers et des oliviers; la vigne est soutenue sur des piliers blancs et retombe en guirlandes chargées de grappes; les grenadiers et les lauriers-roses servent de clôture et forment aux bords du chemin de ravissans massifs. La lune s'était levée et jetait sur cette fraîche et riante nature des lueurs mystérieuses; la sierra de Gador se dessinait en noir sur le fond étoilé du ciel.

L'hôte à qui j'eus affaire ce soir-là n'était pas un compatriote; je ne m'en trouvai ni mieux ni plus mal : la posada de Berga vaut celle d'Orgiva. Le bouge qu'on m'y donna sous le nom pompeux de chambre noble (*cuarto caballero*)

était si exigu, si étouffant, si fétide, et le lit me parut tellement suspect, que je me réfugiai sur la terrasse (*sotea*), et passai la nuit à la belle étoile, enveloppé dans mon manteau. Le maître du logis ne s'en formalisa nullement. Le posadero espagnol ne compromet pas pour si peu sa gravité majestueuse et sa sublime indifférence; rien ne l'émeut, rien ne l'étonne; son flegme est magnifique, sa froideur impose, son accueil est celui d'un palatin; loin de souhaiter la bienvenue aux voyageurs, il les honore à peine d'un regard. Sa maison est ouverte, entrez-y; quant au reste, c'est à vous d'y pourvoir.

Le jour était depuis long-temps levé quand je partis le lendemain pour Dalias, et je fis la route, qui n'est que d'une lieue, mais une lieue d'Espagne, avec les paysannes qui portaient gaiement au marché, dans de petits paniers de sparte, des légumes, des fruits, surtout des figues, et déjà des raisins. Elles n'avaient pas la grace et la beauté des femmes de Lanjaron (il n'y a qu'un Lanjaron sous le ciel des Espagnes), mais c'était la même désinvolture, les mêmes propos libres et hasardés. Leur jupon court et retroussé jusqu'à mi-jambe leur donnait un air leste et provocant; leurs yeux noirs peu timides dardaient sous la rustique mantille de laine des regards malicieux. Ma présence les intriguait; elles tiraient à part mon escorte et l'accablaient de questions au moins indiscrètes. Qui étais-je? d'où venais-je? où allais-je? Mes carabiniers eux-mêmes n'en savaient pas tant. Ce qu'il y avait de certain, c'est que je n'étais pas un recruteur de sa majesté *don Carlos-Quinto*. La protection officielle de la *real hacienda* répondait de mon orthodoxie politique. On décida (et si c'était moins héroïque, c'était plus sûr) que j'étais quelque *administrador*, ou pour le moins un *inspector*, *contralor*, *contador*, que sais-je? En Espagne, tout le monde est fonctionnaire en *or*.

Dalias est un gros bourg assez bien percé, suffisamment aéré, et bâti sur les premiers plans de la sierra de Gador, c'est-à-dire tout-à-fait en plaine. Son nom veut dire *treille* en arabe, et encore aujourd'hui les raisins de Dalias sont exquis. Ce fut là, dit-on, le premier établissement fixe des Mores venus d'Afrique. Bien des siècles plus tard, lors de la révolte des Morisques, les chrétiens échappés au premier massacre se réfugièrent dans une vieille tour démantelée, où ils se défendirent bravement pendant trois jours et trois nuits. Enfin, les assiégeans y mirent le feu, et, menacés d'être brûlés vifs, les assiégés demandèrent à capituler. Joignant la moquerie à la cruauté, les monfis leur répondirent que, puisqu'ils ne pouvaient passer par l'escalier déjà brûlé, ils n'avaient qu'à passer par la fenêtre, et qu'on les recevrait en bas à composition. La tour était fort élevée, mais, pressés par le feu qui déjà les enveloppait de toutes parts, les malheureux chrétiens finirent par se précipiter. Les uns se tuèrent, les autres se rompirent les membres; tous, même les femmes et les enfans, furent achevés à coups de couteau. Voilà ce que les *monfis* appelaient recevoir à composition.

A la sortie de Dalias, nous passâmes par un étroit défilé, planté de figuiers, et qui était jonché de mules et de chevaux morts. Une épizootie foudroyante avait éclaté quelques jours auparavant, et plusieurs convois de bêtes de

somme avaient été cruellement décimés dans ce ravin meurtrier. Telle est l'incurie espagnole, qu'on n'avait pas même songé à enlever ces cadavres, dont la putréfaction achevait d'empoisonner l'air. Je traversai cette affreuse voirie aussi vite que le mauvais chemin me le permit, et, sorti heureusement de la gorge homicide, je débouchai dans une plaine immense, stérile, déserte, brûlée par un véritable soleil des tropiques. Pas un arbre, pas même un arbrisseau; la Méditerranée encore invisible est au bout; la sierra de Gador court à gauche; à droite s'étend à perte de vue une lande abandonnée; quelques fabriques de plomb apparaissent de loin en loin, et la fumée noire qui s'en échappe salit l'azur éclatant du ciel. Ce champ de feu s'appelle champ de Dalias, et porte le surnom vulgaire de *Cantaranas* (*Chante-Grenouilles*); il faudrait bien plutôt l'appeler *Chante-Cigales*, car je n'entendis tout le jour que le cri métallique et agaçant de cet insecte importun. Une taverne isolée, la Venta-del-Campo, s'élève au milieu de ce désert africain, et bien qu'elle soit le séjour de la soif, de la faim, de pis encore, on est heureux de trouver un abri, même celui-là, contre les ardeurs de cette zône torride. Quelle misère! quel dénuement! Pas un morceau de pain, à peine un peu de paille pour les animaux, et quelques gouttes d'une eau saumâtre, épaisse, nauséabonde, qu'on eût partout ailleurs repoussée avec dégoût; mais, dans l'Alpuxarra, à midi, par une chaleur équatoriale, on se contente de peu. Une glace de Tortoni eût valu là..., je n'ose dire combien, et l'on comprend que la belle duchesse d'Albe, voyageant en Espagne, se fit suivre de son glacier.

Il fallut repartir, car je voulais coucher le soir même à Almérie, dont j'étais loin encore. La plaine continue, la chaleur aussi; pas un mouvement de terrain, pas un nuage au ciel. Les montures étaient haletantes; le mozo prétendait, en jurant et maugréant, que j'assassinais ses bêtes et ruinais son patron; un des carabiniers dormait paisiblement sur sa selle, l'autre essayait en vain de faire bonne contenance, ses yeux se fermaient tout doucement, et son menton battait sa poitrine. On parvint ainsi jusqu'à Roquetas, ancien château-fort qui n'est plus qu'un village, où l'on charge de la soude et beaucoup de plomb pour la France. On gagne de là l'extrême bord de la mer; on le suit quelque temps, et bientôt l'on attaque la fameuse montée de Cañarete, gorge étroite, escarpée, qui s'élève en zig-zag et serpente péniblement sur les flancs d'une montagne à pic; c'est un site effrayant, terrible; des rocs nus, décharnés, se dressent de toutes parts comme des squelettes gigantesques, et la mer se brise à leur pied avec un bruit lugubre; un vent perpétuel fait voler dans l'espace l'écume des vagues, et mugit sourdement dans les fissures du rocher; les choucas et les oiseaux de proie ajoutent, par leurs cris sauvages, à l'horreur de ce lieu formidable. Le sentier est si rapide, qu'il a fallu des murs d'appui pour le rendre praticable; encore, malgré cette précaution nécessaire, indispensable, le vertige prend-il aux meilleures têtes.

Un pareil passage est tout justement taillé pour la commodité des malfaiteurs et des partisans de toute espèce, qu'ils fassent la guerre aux voyageurs ou seulement au fisc; aussi la légende de l'endroit est-elle riche en récits

d'embuscades, de surprises, de faits d'armes de plus d'un genre. A l'approche de ce pas périlleux, mes deux carabiniers s'étaient réveillés tout-à-fait; ils avaient même eu soin de rafraîchir l'amorce de leurs carabines et de leurs pistolets; j'en avais fait autant de mon côté. La prudence, sinon la crainte, était permise : peu de temps auparavant, sept gardes-côtes avaient été assaillis et battus à plate couture par une vingtaine de contrebandiers, lisez dix, pour ne rien exagérer. L'aventure de la veille pouvait se renouveler le lendemain, car ici la contrebande n'est pas un fait isolé, mais un fait permanent, de tous les jours; c'est l'état de choses de ces parages, tout le monde s'en mêle, depuis le ministre qui laisse faire, et pour cause, jusqu'au vagabond sans feu ni lieu, qui paie de sa personne et brave l'escopette des préposés pour une douzaine de cigares ou un madras anglais. Toutefois la journée se passa sans coup férir; je n'eus pas même, hélas! l'émotion d'une rencontre suspecte.

Une fois au point culminant du Cañarete, la beauté de la vue dédommage des fatigues de la matinée; l'œil plane sur tout l'espace de mer contenu entre la Pointe d'Hélène et le promontoire volcanique de Gate, autrefois cap Carideno. La ville d'Almérie apparaît bientôt elle-même, gracieusement assise au fond de sa rade en fer à cheval. Les crêtes bleues des deux sierras de Filabrès et d'Algamilla percent la nue, comme les créneaux d'une citadelle élevée contre le ciel par l'orgueil des Titans. Le soir venu, ce magnifique panorama se couvrit d'une vapeur d'or, qui passa bientôt au pourpre, et les brises marines nous firent oublier par leur fraîcheur vivifiante les ardeurs tropicales des landes de Dalias. La lune brisait ses pâles rayons dans le miroir onduleux de la Méditerranée. Les chevaux avaient repris courage, et ne se ressentaient point des rudes épreuves de la journée; le mozo lui-même ne jurait plus, et les carabiniers entonnaient des *coplitas*.

La *coplita* est une romance de quatre vers, le plus souvent improvisée et chantée, qu'elle soit gaie ou triste, sur un air invariable; cet air sacramentel est une cantilène monotone un peu sauvage, souvent fausse, et n'a pour lui que cette espèce d'originalité qui constitue la couleur locale. Soit dit sans faire tort à mes deux chevaliers du fisc, improvisées ou non, leurs *coplitas* laissaient beaucoup à désirer, sous le rapport de la musique et des paroles; leurs voix d'ailleurs ne les faisaient pas valoir. Une entre toutes, cependant, me parut mieux que les autres et m'est restée dans la mémoire : c'est la plainte amoureuse d'un prisonnier, disons tout, d'un galérien, *presidiario*, qui n'a que son cœur à donner, mais qui, en le donnant, croit faire encore un cadeau de prix. Hâtons-nous d'ajouter, pour l'honneur de l'objet aimé, que la peine des présides n'entraîne pas en Espagne l'infamie que laisse chez nous le bagne. Voici le quatrain des carabiniers tel qu'ils le chantaient; si la mesure n'y est pas, qu'on s'en prenne aux chanteurs, non à moi : je cite littéralement.

No soy duque, conde ne marques,
Soy un pobre presidiario ;
Mas un corazon quien sufre y calla

No se incuentra donde se quere (1).

Le sentiment exprimé dans ces vers ne manque assurément ni de dignité ni d'orgueil; il représente fidèlement la fierté native, la personnalité chevaleresque, *pundonorosa*, du peuple, du vrai peuple espagnol. Les échos de la nuit répétaient encore les dernières notes de la *coplita* militaire, quand nous arrivâmes devant Almérie. La porte de la ville allait se fermer, car il était tard. La population des campagnes était depuis long-temps couchée, celle de la ville l'était aux trois quarts; aussi ne fut-ce pas sans peine, et surtout sans attendre (en Espagne on attend toujours), que je parvins à me faire ouvrir la posada de San-Fernando.

III.

Selon l'opinion commune, qu'on nous pardonnera de résumer en deux mots, Almérie est une cité phénicienne; son premier nom fut Port-Grand; les Romains la baptisèrent Urci; elle s'appela ensuite Viji, et son nom actuel, qu'elle tient des premiers Mores débarqués en Espagne, veut dire en arabe *miroir*. Sœur aînée de Grenade, Almérie fut sa rivale et brilla long-temps avant elle, témoin ce vieil adage populaire :

Almérie était Almérie,
Grenade était sa métairie.

Indépendamment de ses produits agricoles, elle avait de grandes manufactures d'étoffes de soie, d'or et d'argent; son commerce était si étendu, si prospère, qu'on l'appelait la Clef du Gain, *Llave de Ganancia*. En 1147, les Génois assiégèrent cette ville avec une armée navale composée de soixante-trois galères et de cent soixante-trois bâtimens de transport; malgré des forces si imposantes, ils ne vinrent à bout de leur entreprise que grace à l'assistance du roi de Castille et du comte de Barcelone, dont les troupes attaquèrent la place par terre, tandis qu'eux-mêmes l'assaillaient par mer. Quelle idée tant d'efforts réunis contre une seule ville ne donnent-ils pas de sa puissance ! Quoique poussé avec vigueur, le siége dura long-temps. La défense des Mores fut héroïque, mais inutile; ils succombèrent. Emportée d'assaut, Almérie fut livrée au pillage. Le butin fut immense; entre autres richesses, les vainqueurs en rapportèrent la fameuse coupe d'émeraude, *sacro catino*, qui fit sous l'empire le voyage de Paris, et qui, restituée à Gênes en 1815, est conservée aujourd'hui dévotement dans le reliquaire de la cathédrale. Telle est l'origine que don Diego de Mendoza, dans son *Histoire de la Guerre de Grenade*, et les chroniqueurs les mieux informés attribuent à la précieuse relique de San-Lorenzo; mais s'il faut en croire les Génois, le *sacro catino* aurait été conquis à Césarée au temps des croisades, bien des siècles auparavant, il aurait, selon eux, figuré parmi les présens offerts à

(1) « Je ne suis duc, comte ni marquis, je suis un pauvre galérien; mais un cœur qui souffre et se tait ne se rencontre pas où l'on veut. »

Salomon par la reine de Saba, et même c'est dans ce plat merveilleux que le Rédempteur du monde aurait partagé avec ses disciples l'agneau pascal. Qui donc s'imagine-t-on glorifier par de semblables rêveries?

Retournons à Almérie, et passons des fables du cloître aux réalités de l'histoire. Conquise par les rois catholiques deux ans avant Grenade, Almérie mourut du coup, ou du moins elle ne fit plus dès-lors que végéter et languir. Son sol est toujours aussi fertile, son climat aussi propice, sa rade aussi sûre; mais la vie manque, et tout manque avec elle. Plus de commerce, plus d'industrie, l'agriculture est restée dans l'enfance. Aux riches et intrépides galères du moyen-âge ont succédé de méchans caboteurs, dont Alicante et Malaga sont les colonnes d'Hercule. Les grandes manufactures d'étoffes précieuses ont fait place à de misérables fabriques de sparterie qui occupent la population pauvre, c'est-à-dire à peu près tout le monde. On me fit voir en grande pompe, et comme quelque chose d'extraordinaire, une fabrique de céruse et une autre de plomb giboyer, qui me parurent peu florissantes. Tout ce qui ne vit pas des ateliers ou des champs vit de la pêche, sans préjudice de la contrebande, qui est l'industrie-mère et avouée du pays; on s'en cache à peine. Si je ne la faisais pas, se dit chacun à part soi, mon voisin la ferait à ma place, et le fisc n'y gagnerait rien. Cette commode logique met les consciences à l'aise.

Ne croyez pas, quand je vous parle de contrebande, qu'elle se pratique ici clandestinement comme un trafic honteux et coupable dont soi-même on rougit; non, elle se pratique en plein soleil, à main armée, aussi publiquement que s'il s'agissait de la spéculation la plus naturelle et la plus licite. Un débarquement est annoncé; trois ou quatre cents cavaliers, souvent plus, surgissent comme par enchantement, et, bien montés, bien armés, se rangent en bataille sur la côte pour recevoir au débarquement la cargaison frauduleuse. Que voudriez-vous qu'une poignée de douaniers fît contre une armée? Qu'elle mourût?... Oh! l'on n'est point si héroïque en Espagne; on aime mieux partager. Dix-neuf fois sur vingt, la douane est complice et prend sa part du butin. Il y en a pour tout le monde; ne faut-il pas bien que tout le monde vive? Une fois débarqués, les ballots sont chargés tranquillement sur des mules, et conduits en bon ordre et sous bonne escorte à leur destination. On fait bien aussi la contrebande par les Pyrénées et par la frontière de Portugal; mais, comparées aux expéditions du midi, celles du nord et de l'ouest tombent dans les infiniment petits. Tandis que j'étais à Almérie, on parlait d'un convoi de huit cents mulets, et, quelques mois auparavant, six cents contrebandiers des environs s'étaient laissés surprendre dans la rivière de Tabernas, au pied de la sierra de Filabrès. Cette fois, le fisc avait été mis sur la trace des fraudeurs, non par ses suppôts ou ses espions, mais par des jaloux; car il est à remarquer (et c'est là un des traits caractéristiques de cette étrange industrie) que, lorsqu'une ville ou un village ont opéré leur débarquement, ils prêtent main-forte à la douane contre le débarquement du voisin, afin, disent-ils naïvement, d'empêcher la concurrence.

Les Anglais, comme chacun sait, sont les instigateurs de ces fraudes monstrueuses, et l'Espagne n'est pas pour eux une alliée, c'est un débouché;

aussi la guerre civile faisait-elle bien leur affaire; ils n'y voyaient qu'une diversion favorable à leur âpre négoce. Tandis qu'on se battait en Navarre, les côtes d'Andalousie étaient dégarnies de troupes, et le métier n'en allait que mieux. On ne se figure pas la masse de produits britanniques introduits ainsi dans la Péninsule, sans compter ceux qui y entrent par les voies régulières; les villes et les campagnes en sont inondées; un jour suffit à l'approvisionnement d'une année. Fondez, après cela, une industrie nationale. Encore quelques années de ce régime, et l'Espagne pourrait se trouver, vis-à-vis de l'Angleterre, à l'état de colonie, comme le Portugal l'est depuis le traité de Méthuen. Je tiens le fait suivant d'un ministre anglais à Madrid. Le chiffre des exportations destinées à l'Espagne dans une seule ville, Liverpool, et pour un seul article, le coton, a dépassé, en un seul mois, le chiffre des importations totales de la douane espagnole pendant toute une année, et pour tous les articles de tous les pays. L'excédant était entré par contrebande. Quelle perte énorme pour le trésor! Les choses en sont arrivées à ce point que les manufacturiers catalans vendent, comme provenant de leurs propres fabriques, des tissus anglais marqués à leur nom par leurs correspondans de Manchester ou de toute autre place, et introduits en fraude dans leurs magasins. Jamais l'exploitation d'un peuple par un autre ne s'est pratiquée sur une plus grande échelle et par des moyens plus machiavéliques. La ruse échoue-t-elle, on recourt à la violence, et le droit du plus fort est là pour couvrir et légitimer les iniquités les plus criantes; les croisières anglaises n'ont pas d'autre but, et les huit cents canons de Gibraltar, contre qui donc croyez-vous qu'ils soient braqués? Tout le monde le sait, tout le monde le dit; mais on le répète en vain tous les jours et dans toutes les langues : l'Angleterre n'en poursuit pas moins sa route en ligne droite avec une persévérance, une audace, qui ont fait d'elle l'arbitre suprême de tous les marchés.

La première chose qu'on montre d'ordinaire à un voyageur dans une ville étrangère, surtout au midi de l'Europe, c'est la cathédrale, qu'elle en vaille ou non la peine. Celle d'Almérie est un assez beau vaisseau du XVI[e] siècle; mais elle est fort basse, par crainte sans doute des tremblemens de terre, et, contemporaine des révoltes morisques, elle a je ne sais quel faux air de forteresse, comme si, en cas d'attaque, elle avait dû servir de refuge aux fidèles. On y voit encore des citernes, et le clocher carré aurait pu, au besoin, faire une bonne défense. Ici, du reste, il n'est pas question d'architecture : montueuses et tortueuses, pavées mal ou pas du tout, les rues, percées au hasard, s'en vont où elles peuvent et comme elles peuvent; jetées pêle-mêle les unes par-dessus les autres, les maisons affectent la même liberté, le même désordre. La plupart sont carrées, et toutes, soigneusement passées à la chaux, se terminent par des terrasses où l'on prend le frais pendant les soirées d'été. Si, au lieu de s'ouvrir sur la rue, les croisées s'ouvraient en dedans sur les cours intérieures, on prendrait ces habitations pour des maisons moresques. A cela près, il n'existe pas dans toute l'Espagne une ville dont la physionomie soit plus arabe que celle d'Almérie, vue surtout à vol d'oiseau. J'avais quelque peine à ne pas me croire de l'autre côté de la Médi-

terranée. Pour compléter l'illusion, la vieille forteresse sarrazine qui domine la cité ressemble trait pour trait à la casbah de Tanger : elle est, comme elle, abandonnée, démantelée, ruinée; mais on y découvre encore, en cherchant bien, quelques vestiges des appartemens habités jadis par les émirs. Elle pouvait, dit-on, contenir vingt mille ames; la ville entière, y compris son faubourg, ne les contient pas aujourd'hui.

Malgré les violentes réactions catholiques des XVIe et XVIIe siècles, quelques maisons particulières ont échappé au marteau du saint-office et gardé intact le cachet more. Je m'en rappelle une entre autres, dans la rue dite de la Descente d'Almanzor (*Bajada de Almanzor*), que l'on prendrait pour une maison de Constantine ou de Tétuan; le nom même de la rue ne saurait être plus musulman. Presque toutes avaient autrefois des noms analogues; mais elles ont été pour la plupart débaptisées par les Français en 1808, qui leur ont donné pour parrains les grands hommes de l'époque ancienne et moderne. Il y a la rue Murillo, la rue Cervantès, la rue Sénèque, la rue Trajan, et ainsi des autres. Certes, on ne pouvait être plus courtois envers les peuples conquis.

La courte occupation française s'est signalée par un bienfait plus efficace : elle a chassé les morts et avec elle la mortalité du sein des églises. Le cimetière construit par les Français à l'extérieur de la ville en est assez éloigné pour être en certains temps un but de promenade. On s'y rend en tartane (traduisez patache), à travers de vastes champs de cactus-opuntia; mais la paresse indigène se contente ordinairement de la promenade intérieure de la ville. Cette promenade est plantée des plus beaux ormeaux que j'eusse vus en Espagne. On va m'objecter sans doute que l'ormeau n'est pas précisément un arbre oriental, et qu'il s'allie mal aux souvenirs du croissant. D'accord; aussi n'est-il ici que l'exception : il frappe comme une anomalie à côté des cactus, des lauriers roses, et surtout des palmiers, qui balancent leur tête africaine dans les cours et dans les jardins. Almérie jouit d'une grande richesse et d'une grande variété de végétation : la soude, le coton, le sparte, croissent de toutes parts dans les environs de la ville; la canne à sucre, le café, l'indigo, l'ananas, s'y sont acclimatés sans peine. J'ai mangé au mois de juillet des chirimoyas du Pérou venues en pleine maturité dans le jardin du gouverneur, et l'on pourrait naturaliser de même sur le territoire d'Almérie tous les fruits d'Amérique les plus délicats, les plus savoureux. Je ne parle pas des mûriers, des platanes, des amandiers; tous ces arbres et beaucoup d'autres du même genre sont communs dans tout le midi de l'Espagne. Nous ne saurions mieux terminer l'énumération de ces richesses naturelles qu'en citant le passage suivant du *Voyage Scientifique* de Guillaume Bowles : « Me promenant un jour, dit-il, à quelques centaines de pas de la ville, je vis que la mer avait rejeté sur la plage cinquante à soixante vers de cinq à six pouces de long sur un de large, et dont le corps était divisé en anneaux. J'en pris un, et m'aperçus qu'il secrétait abondamment dans mes mains une liqueur qui les teignait en pourpre; je le coupai en huit morceaux, et de tous les huit sortit la même liqueur, si bien que j'en recueillis ainsi une

bonne cuillerée. Cette découverte me fit penser que la pourpre, si estimée des anciens Orientaux, qu'ils l'achetaient au poids de l'or, émanait de trois animaux différens : le murea ordinaire, qui vit toujours au fond de la mer; la pourpre proprement dite, coquillage imparfait que l'on voit souvent voguer sur l'eau comme un navire, à l'aide d'une membrane qui lui sert de voile, et enfin le ver sans coquille que je viens de décrire (1). » Laissons au naturaliste anglais l'honneur et la responsabilité de sa découverte; remarquons seulement que les habitans d'Almérie n'en tirent aucun parti; bien plus, ils l'ignorent, et l'insecte précieux distille en pure perte sur leurs grèves sa pourpre orientale.

Si jusqu'à présent je n'ai rien dit de la population, c'est que je n'ai rien à en dire; hidalgos et commerçans m'ont paru peu cultivés, peu sociables, et dépourvus de toute originalité. L'habit des hommes est celui de tout le monde. Les femmes sont restées plus fidèles aux traditions de leurs mères; la basquine noire est toujours de mode, et les chapeaux du Palais-Royal, ou prétendus tels, n'ont pas encore détrôné la mantille indigène; on voudrait seulement qu'elle encadrât de plus jolis visages. Je ne parle pas de la chaussure : le soulier quasi-chinois et le bas de soie bien tiré sont le triomphe des Espagnoles de toutes les provinces et de toutes les classes. Comme partout, le paysan a plus de caractère que les citadins, et son costume est assez pittoresque, quoique peu compliqué et singulièrement élémentaire. Rien de plus simple, de plus primitif; jugez-en. Une tunique de toile qui laisse à nu les jambes, un gilet sans manches, des sandales de sparte nommées *alpargatas*, une ceinture rouge et un feutre à larges bords, voilà ce costume au grand complet. Encore ne parlé-je ici que du *labrador* aisé; le manœuvre ne porte qu'une chemise et un caleçon. Quant aux enfans, je n'ai pas besoin de vous dire qu'ils vont tout nus dans les champs, dans les rues, et se roulent au soleil comme des sauvages de l'Océanie.

Un Irlandais qui a sur le bord de la Méditerranée une assez belle maison m'en fit les honneurs avec beaucoup de cordialité, bien que je ne lui fusse ni connu ni recommandé. Quand je n'étais pas en course, j'étais sur sa terrasse, suivant du regard les tableaux mouvans du port et les navires qui fuyaient à l'horizon comme des oiseaux blancs. Plus la journée avait été brûlante, plus la soirée était fraîche. Mariées ensemble, les brises de terre et de mer confondaient dans l'espace le parfum salin des plantes marines et les émanations plus douces de la vega. C'étaient là vraiment des nuits élyséennes. Le paysage d'ailleurs est admirable, et possède, indépendamment de beautés plus modestes, les deux élémens du sublime dans la nature, les montagnes et l'Océan. On oublie l'Europe dans cette Afrique anticipée; j'y faisais pour ma part une assez bonne vie, et je l'aurais volontiers prolongée, si l'Alpuxarra ne m'eût réclamé. Il fallait songer enfin à y transporter ma tente.

(*La seconde partie à un autre n°.*) CHARLES DIDIER.

(1) *Introduccion a la historia natural y a la geografia fisica de España*, in-4°, page 164.

DE

LA COLONISATION

DE LA

GUYANE FRANÇAISE.

Il y a long-temps que je songe à Cayenne; c'est le plus beau pays de la terre pour y fonder une colonie.
(Napoléon, cité par M. Thiers.)

On entend souvent dire que les Français ne sont pas colonisateurs. Cette assertion est ridicule et fausse. Nos pères ont largement fait leurs preuves en ce genre; ils ont fondé les plus belles colonies dans les systèmes opposés : Saint-Domingue, avec l'esclavage des noirs; le Canada, au moyen du travail libre de la race blanche. Dans l'Inde, ils ont préparé les bases sur lesquelles l'Angleterre a élevé sa merveilleuse puissance. Mais s'il est injuste de refuser à la France d'une manière absolue le génie de la colonisation, il est malheureusement vrai que depuis le commencement du siècle, le goût et l'intelligence des opérations coloniales se sont affaiblis chez nous. Les gouvernemens successifs n'ont voulu voir, dans ces affaires lointaines, qu'un embarras de plus pour eux. Au lieu de se passionner comme les Anglais pour les intérêts de ce genre, nos hommes d'état, nos spéculateurs,

daignent rarement les étudier. Quant à la foule, elle reste indifférente, à moins qu'une entreprise ne lui soit présentée, comme celle de l'Algérie, avec le ruineux prestige de la gloire militaire.

Aussi, qu'est-ce que notre politique coloniale? Une succession de demi-mesures, de palliatifs insuffisans, de projets sans suite, d'acquisitions mesquines annoncées avec emphase. Nos établissemens sont laissés dans un état de malaise et d'anxiété qui n'est ni la protection efficace ni l'abandon sincère. Au reste, si nous ne nous abusons pas, cet état de choses touche à son terme, et les deux lois qu'on vient de voter auront du moins pour mérite de dessiner plus nettement la situation. Une crise dont les symptômes sont déjà apparens forcera les pouvoirs de la métropole à prendre des mesures décisives. Il faudra qu'on sache enfin si la France se résigne au sacrifice de ses possessions intertropicales en les abandonnant à la fatalité, ou bien si elle entend les conserver en avisant franchement aux moyens de salut.

Le point de départ de la réforme inévitable doit être l'abolition de l'esclavage. Une commission dont nous avons analysé les travaux (1) proposa d'indemniser les colons au moyen d'un fonds de 150 millions, dont les intérêts à 4 pour 100, amassés pendant dix ans et réunis au capital primitif, auraient produit une répartition de 210 millions. En théorie, la combinaison était ingénieuse autant que loyale; restait la difficulté de faire accepter aux chambres une lettre de change de 210 millions, à dix ans de date. Le ministère n'osa pas en faire la demande. Après deux ans d'indécision, on imagina de présenter deux lois, l'une favorable aux esclaves, l'autre aux propriétaires; la première offrant aux noirs l'espérance de la liberté en leur attribuant les moyens d'acquérir et le droit de se racheter; la seconde, ayant pour but de rassurer les maîtres, en avisant aux moyens d'acclimater des ouvriers européens, et de réparer ainsi la défection des nègres. Au contraire, les deux projets, qui devaient servir de correctif l'un à l'autre, ont été amendés par les chambres de manière à s'aggraver mutuellement. Il serait permis de croire qu'on a cherché le secret d'affranchir les noirs sans indemniser les blancs. S'il arrivait en effet qu'à la suite des lois récemment votées, les ouvriers robustes et intelligens, ceux qui procurent des bénéfices, recouvrassent la liberté, les maîtres, hors d'état de garder à leur charge les paresseux et les invalides, chercheraient à s'en débarrasser par des affranchissemens volontaires; l'esclavage légal finirait par la ruine des colonies. Après avoir repoussé

(1) *De la Société coloniale.— Revue des Deux Mondes*, n° du 15 juillet 1843.

obstinément les projets de réforme, les colons en viendront à solliciter d'eux-mêmes une émancipation générale et définitive, afin d'avoir au moins le dédommagement de l'indemnité. Faudra-t-il alors imposer à la métropole un sacrifice de 210 millions, ou, si les chambres s'y refusent, laissera-t-on dépérir nos établissemens coloniaux?

En de telles circonstances, un examen sérieux nous semble dû à un nouveau mode d'émancipation que son auteur, M. Jules Lechevalier, a nommé le *procédé français*, pour le distinguer des précédens systèmes, empruntés presque tous à l'Angleterre. Ce projet nous attire d'autant plus, qu'il est combiné avec un plan de régénération de la Guyane, possession des plus intéressantes et pourtant bien négligée.

Le caractère distinctif de M. Jules Lechevalier est l'instinct de l'innovation, tempéré par le sentiment de l'ordre et le bon sens pratique. Les qualités positives de son esprit l'ont préservé du vertige dans le saint-simonisme et le fouriérisme qu'il a successivement traversés. De ces deux écoles, il a conservé la sympathie pour les classes laborieuses, et une tendance à résoudre tous les problèmes par l'association des intérêts, c'est-à-dire qu'il a pris le bon qui n'est pas nouveau, et laissé le nouveau qui n'est pas bon. Son mode d'émancipation est un programme purement industriel qui peut supporter la rigide analyse des administrateurs et des économistes. Il ne faut pas perdre de vue, en appréciant cette conception, qu'il s'agit d'opérer sur un sol nouveau, et dans des circonstances entièrement nouvelles. En appelant récemment la sympathie des chambres sur la Guyane, le gouvernement lui-même a reconnu que l'état désespéré de cette colonie réclamait un remède exceptionnel.

Voilà six ans bientôt que M. Jules Lechevalier propage sa théorie avec un dévouement qui est, pour ainsi dire, passé dans ses instincts. Les études les plus variées, les voyages, une foule de publications dont il supporte les frais, témoignent de sa conviction profonde. Des auxiliaires éclairés et très utiles lui sont venus de la Guyane : d'abord M. Favard, délégué de la colonie, et ultérieurement MM. de Saint-Quantin et Sauvage, se sont associés à son œuvre. Par la réunion de leurs efforts, un projet dans lequel on n'avait vu d'abord qu'une ingénieuse utopie est devenu une affaire très positive, déjà encouragée par un double vote parlementaire. La majorité des colons de la Guyane en sollicite la réalisation; le gouvernement l'étudie; les notabilités du commerce et de la finance offrent des capitaux. La sanction des chambres sera sans doute sollicitée à la session prochaine.

La proposition de M. Jules Lechevalier ouvre un monde nou-

veau où les difficultés semblent disparaître. Le principe est l'association. Une fois admis, toutes les solutions en découlent comme par enchantement. L'argent manque aux colonies? On fait affluer les capitaux européens en mettant la propriété coloniale sous la garantie du gouvernement, en mobilisant des fortunes qui jusqu'alors ne pouvaient être ni divisées ni transmises. Il est à craindre, disent les partisans de l'esclavage, que les nègres affranchis ne se refusent au travail. M. Lechevalier les captive de nouveau par les liens de l'intérêt personnel. Il leur assure en minimum les nécessités de la vie, et leur offre en outre l'appât d'une large participation aux bénéfices. La rançon des esclaves cesse également d'être un embarras. Il y a présentement dans nos colonies une déperdition déplorable de ressources, par suite de la rareté et du prix excessif de l'argent, par suite des procédés vicieux de la fabrication. N'est-il pas évident que, si on y attirait les capitaux, si on y introduisait les méthodes éprouvées en Europe, si l'on multipliait les travailleurs en réhabilitant le travail, on obtiendrait un surcroît de produits assez considérable pour compenser le sacrifice de l'indemnité?

La base du système est, comme nous l'avons déjà dit, l'exploitation en commun avec le concours des capitaux de la métropole, substituée à une industrie morcelée et nécessiteuse. Par exemple, une de nos colonies étant choisie pour lieu d'expérience, on suppose une compagnie formée par l'accord des propriétaires du sol, d'un certain nombre de capitalistes et du gouvernement. Les premiers apporteraient dans l'association leurs terres, leurs esclaves, leur matériel; les seconds fourniraient l'instrument du travail, l'argent; l'état n'engagerait que son crédit, c'est-à-dire qu'il garantirait aux actionnaires, sur l'ensemble du fonds social, un minimum d'intérêt de 4 pour 100 au plus. Or, comme l'industrie coloniale, toute défectueuse qu'elle est aujourd'hui, produit en général beaucoup plus de 4 pour 100 sur le capital engagé, il est certain qu'elle rapporterait davantage encore après avoir reçu les perfectionnemens désirables, et qu'en conséquence la garantie du gouvernement serait purement nominale.

Si séduisante que soit cette combinaison, il y aurait de la témérité à la mettre à l'épreuve sur une trop grande échelle. Il serait effrayant d'offrir la caution de l'état pour une somme égale au revenu total de nos quatre colonies à esclaves. Ici comme pour les chemins de fer, l'intervention du gouvernement n'est nécessaire qu'au début pour lancer les capitalistes dans la voie féconde des spéculations maritimes. Par un hasard des plus heureux, une grande expérience nationale peut

être faite sans dépasser des limites qu'atteignent aujourd'hui beaucoup d'entreprises particulières. La France possède une colonie dont les ressources éventuelles sont incalculables, la Guyane, et qui néanmoins, dans l'état de dépérissement où on la laisse, ne représente qu'un assez faible capital. La métropole peut donc contribuer à sa régénération sans assumer une responsabilité trop lourde. Nous allons voir que tout dans cette contrée semble se prêter aux idées de colonisation émises par M. Jules Lechevalier.

I. — ÉTAT DE LA GUYANE.

La portion française de la Guyane présente une superficie qu'on a évaluée à 18,000 lieues carrées, c'est-à-dire égale aux deux tiers du territoire français. La région intérieure est trop peu connue pour qu'il soit possible d'en apprécier les ressources. Les *basses-terres* de la zone maritime, dont le développement est d'environ 120 lieues sur une profondeur moyenne de 20 lieues, sont d'une incomparable fertilité. Lorsqu'on interroge, en s'aidant d'une intéressante publication (1), plus de cent voyageurs qui ont exploré le pays depuis la fin du XVI[e] siècle, on est frappé de l'unanimité de leur exaltation à la vue de tant de richesses naturelles. Pour ne citer que le plus récent, Schomburgk, savant anglais, chargé par son gouvernement d'une étude sur le pays, déclare que peu de parties du globe peuvent être comparées à la Guyane pour le luxe et la vigueur de la végétation. L'été y est éternel, et la puissance du sol, secondée par certains phénomènes de température, procure une succession non interrompue de récoltes; l'arbre se couvre de nouvelles fleurs avant qu'il soit dépouillé de ses fruits. Les engrais, le labourage, les assolemens, les jachères, y sont des procédés inconnus, parce qu'ils ne sont pas nécessaires. Il suffit de remuer la terre assez pour recouvrir la semence. Le colon en est resté à la culture du sauvage. La seule peine qu'il prend est de défricher un nouveau terrain dès qu'il croit remarquer que son champ se fatigue.

Les denrées de l'Inde, de la Chine, de l'Arabie, des Moluques, de l'Afrique, réussissent à la Guyane aussi naturellement que celles qui sont la base du commerce intertropical. Et pourtant l'agriculture ne serait pas encore la veine d'exploitation la plus féconde! La Guyane,

(1) *Extraits des auteurs et voyageurs qui ont écrit sur la Guyane*, par M. Victor de Nouvion, 1 vol. in-8°, chez Didot.

à l'exception des petits coins de terre que les Européens ont déblayés, n'est encore qu'une forêt aussi majestueuse par son immensité que par sa prodigieuse richesse. On y a compté déjà cent huit espèces de bois. Des arbres gigantesques, portant leurs têtes à des hauteurs dont l'Européen ne peut se faire idée, entrelacent leurs branches variées d'aspect et de feuillage. Quelques-uns, d'un grain prodigieusement serré, ont été reconnus par les ingénieurs anglais comme les meilleurs pour la marine. Beaucoup d'autres, aussi variés pour la qualité que pour la nuance, sont précieux pour l'ébénisterie. Les bois de teinture, les arbres à gomme, à résine, à baumes, les plantes aromatiques et médicinales, sont en aussi grand nombre que dans les contrées les plus favorisées. Chose étrange, et qui paraîtrait incroyable sans le témoignage unanime des voyageurs, dans cette nature indomptée, les animaux dangereux sont rares et peu menaçans pour l'homme (1). Ceux au contraire dont on peut tirer parti pour l'alimentation ou pour l'agrément s'y multiplient étonnamment; la pêche surtout, aussi variée qu'abondante, peut donner lieu à un grand commerce de salaisons. Nous ne pousserons pas plus loin cet inventaire des richesses de la Guyane. Si nous répétions tout ce qu'en ont dit les voyageurs depuis trois siècles, nous aurions l'air de lancer un de ces programmes effrontés qui se démentent eux-mêmes par de ridicules exagérations.

Que faisons-nous cependant de ce magnifique domaine que nos pères avaient ennobli en lui donnant le nom de *France équinoxiale?* Sur les deux mille lieues carrées des basses-terres, une dizaine de lieues seulement sont occupées, mais non pas complétement mises en culture. Quant à la région des hautes-terres, qui est grande comme un royaume, on s'en préoccupe si peu, que depuis plus d'un siècle on néglige d'en déterminer exactement les limites. Dans l'origine, les droits de la France s'étendaient au sud jusqu'au fleuve des Amazones. En 1713, les négociateurs d'Utrecht réservèrent exclusivement au Portugal la navigation de ce fleuve en lui attribuant « la propriété des terres appelées du *Cap-Nord,* et situées entre la rivière des Amazones et celle de Japoc ou de Vincent Pinçon. » S'autorisant de la vicieuse rédaction de cet article, la cour de Lisbonne prétendit reculer les frontières de la Guyane portugaise jusqu'à l'Oyapock, c'est-à-dire

(1) « Les reptiles venimeux, dont si mal à propos on épouvante l'Européen, n'existent pour ainsi dire pas dans ce canton (les hautes-terres) de la Guyane. Les bêtes féroces y sont très rares, et tous ces animaux sont d'une timidité extrême. Le tigre même n'ose attaquer l'homme. » (M. Dumonteil, officier du génie maritime. 1823.)

cinquante lieues plus loin que la petite rivière qui porte à la fois le nom indien de Japoc et celui de l'Européen Vincent Pinçon. Voilà cent trente-deux ans que cette difficulté diplomatique est pendante, tant est grande l'insouciance de nos hommes d'état pour nos intérêts coloniaux!

Quelle est donc la cause de cette incurie? Une crainte traditionnelle et vague, une accusation mille fois démentie. En deux circonstances également malheureuses, quoique bien différentes, un assez grand nombre de nos compatriotes ont trouvé leur tombeau à la Guyane. Il en est resté contre ce pays un sentiment de défiance, une de ces incriminations irréfléchies, et d'autant plus fâcheuses, que personne n'a un intérêt direct à les contrôler. On croit presque généralement en France que la Guyane est insalubre. L'opinion publique, qui n'analyse jamais ses sentimens et qui les conserve jusqu'à ce qu'un préjugé contraire les efface, est encore, relativement à la Guyane, sous l'impression déjà ancienne de deux catastrophes, le désastre de Kourou en 1763 et la fin tragique des victimes du 18 fructidor. On revient aisément de cette prévention dès qu'on étudie historiquement les tentatives faites jusqu'à ce jour pour utiliser la France équinoxiale; loin d'y trouver des motifs de découragement, on n'y puise que des leçons utiles et même une sorte d'excitation pour l'avenir.

Il paraît certain que des Français avaient pénétré dans la Guyane, dès l'époque où l'aventureux Walter Raleigh traversait ce même pays pour atteindre El-Dorado, objet de ses rêves. Toutefois nos premiers établissemens datent, comme presque tous nos essais de colonisation, du ministère de Richelieu. Quelques centaines de colons français étaient déjà disséminées entre l'Amazone et l'Orénoque, lorsque des négocians rouennais obtinrent, en 1633, le privilége d'une compagnie d'exploitation dite du Cap-Nord. Après quelques essais infructueux, on crut donner du ressort à l'entreprise en lui adjoignant comme chef militaire un certain Poncet de Brétigny. C'était, par malheur, un de ces aventuriers très communs alors, que l'orgueil du commandement et une cupidité effrénée poussaient à la dernière extravagance. Il faisait marquer au front, avec un fer estampillé à son nom, ceux qui désobéissaient à ses ordres. Aussi superstitieux que cruel, il punissait sans pitié les moindres infractions aux préceptes de l'église : il lui arriva même de torturer des gens dont le seul crime était d'avoir fait des rêves de mauvais augure. Cet odieux despotisme exaspéra les indigènes, et provoqua un massacre dans lequel le gouverneur périt avec presque tous les Français. Une nouvelle compagnie dite des *douze*

seigneurs, parce qu'elle comptait autant de chefs associés, recruta sept à huit cents hommes, qu'elle embarqua en 1652, sous le commandement d'un gentilhomme normand nommé Royville. A peine en mer, les associés se désunirent; le sang coula sur le vaisseau; le commandant fut poignardé. Au terme de leur voyage, les colons se trouvèrent sous la conduite d'une dizaine de nobles bandits qui ne tardèrent pas à s'entr'égorger. A la suite d'une petite guerre intestine, un des douze fut décapité, trois autres relégués dans les déserts; les suites de la débauche firent bientôt justice du reste. Nous laissons à penser ce que dut être la colonie qui se forma à la suite d'une expédition ainsi conduite.

Pendant que la France jetait à la Guyane, comme dans les Antilles, les enfans perdus de ses grandes villes ou des niais recrutés dans les cabarets de village, la Hollande envoyait dans ses possessions lointaines des cultivateurs imbus de l'esprit de famille, laborieux et persévérans, aussi habiles à vaincre les élémens et les obstacles naturels qu'à entraver les établissemens des autres peuples. L'île de Cayenne, que l'on croyait abandonnée par les Français, tant leurs affaires y étaient désespérées, offrit un refuge aux Hollandais chassés du Brésil. Juifs pour la plupart, ils firent un appel à leurs coreligionnaires d'Europe, et moins de dix années leur suffirent pour organiser l'exploitation du pays. Le spectacle de leur prospérité excita la jalousie des premiers possesseurs. Le roi de France, se déclarant le souverain légitime de tout le pays compris entre l'Amazone et l'Orénoque, bien que plusieurs points du littoral fussent occupés par les Anglais, donna ordre à ses lieutenans maritimes de reprendre Cayenne. Les Hollandais eussent néanmoins obtenu l'autorisation d'y rester; mais, craignant d'être inquiétés pour cause de religion, ils se retirèrent à l'ouest du Maroni, dans la région de Surinam. Pendant la plus grande partie du règne de Louis XIV, Surinam et Cayenne vécurent, comme leurs métropoles, en état de guerre, et se comprimèrent mutuellement par la crainte qu'elles s'inspiraient. Le traité d'Utrecht consacra le partage définitif de la Guyane entre la France et la Hollande. La colonisation hollandaise, poussée avec le plus grand succès du Maroni jusqu'à l'embouchure de l'Orénoque, excita la convoitise de l'Angleterre, qui trouva moyen d'en ravir la moitié. Le retour de la paix fut moins profitable à la partie française. La culture des terres resta concentrée dans l'île de Cayenne, dont la population, vers 1750, dépassait à peine cinq mille personnes, y compris les esclaves. La France possédait à cette époque des colonies si vastes et si florissantes, qu'elle n'éprouvait

pas le besoin d'agrandir la sphère de son action maritime. Ce fut seulement en 1763, après la perte du Canada et de plusieurs des Antilles, qu'on tourna les yeux vers la France équinoxiale avec cet enthousiasme fébrile qui a valu tant de mécomptes à notre nation. Tel est le point de départ de cette désastreuse expédition de Kourou, dont le souvenir lugubre porte encore malheur à notre colonie.

Malgré la gravité du sujet et la tristesse du dénouement, il est difficile de ne pas provoquer le rire en racontant la folle entreprise de 1763 : c'est un des incidens qui caractérisent le mieux la légèreté présomptueuse du XVIIIe siècle. Le premier ministre, M. de Choiseul, est dans l'impatience d'effacer un traité déshonorant pour son administration. On lui suggère l'idée de remplacer les populations riches et dévouées du Canada que la France vient de perdre, en colonisant la Guyane. Envoyer pour féconder la terre et triompher du climat des hommes sobres, laborieux et rompus aux fatigues de la culture, décréter quelques précautions sanitaires, ce sont des idées bourgeoises qu'on abandonne au vulgaire bon sens des Hollandais. Le rêve de Versailles est d'organiser, non plus une exploitation agricole et commerciale, mais une force militaire, une société-modèle, renouvelant dans toute sa pureté le type féodal qui commence à s'altérer en Europe. On calcule qu'avec une propagation sans obstacles, la métropole peut posséder en peu de temps une succursale capable de protéger ses autres possessions américaines. En conséquence, des prospectus éblouissans sont répandus dans le public. Avec les gentilshommes ruinés et les cadets de famille qui se présentent, avec la foule des pacotilleurs et des paysans, on a les élémens d'une hiérarchie féodale, seigneurs, bourgeois et vilains. Le parti est si bien pris de reconstruire le moyen-âge sous la zone torride, qu'on évite de réunir les nouveaux colons au noyau de population déjà établi à Cayenne. Le terrain qu'on choisit est la plage inhabitée qui s'étend du fleuve Kourou aux possessions hollandaises. Le ministre Choiseul et le duc de Praslin se font attribuer une sorte de suzeraineté sur ce vaste territoire; ils ont le droit de le découper en fiefs au profit des seigneurs, qui doivent à leur tour distribuer des lots de terre aux paysans de leurs domaines. La conduite de l'expédition est partagée entre deux chefs jaloux l'un de l'autre, un gouverneur inhabile, le chevalier Turgot, frère du ministre, et un intendant d'une probité suspecte, M. de Chanvallon. Soutenue par le gouvernement et bien lancée par les agioteurs, l'affaire réussit à merveille; les capitaux abondent, et les engagemens sont sollicités comme une faveur.

A partir de novembre 1763 jusqu'au milieu de l'année suivante, les convois se succédèrent assez rapidement. Les lieux choisis pour le débarquement étaient une langue sablonneuse et des îlots à peine déblayés à l'embouchure du Kourou. Une seule habitation, construite anciennement par les jésuites, était réservée comme siége du gouvernement. Quant aux seigneurs, ils trouvèrent pour manoirs féodaux des *carbets*, c'est-à-dire des cabanes, comme celles que construisent les esclaves, avec des pieux fichés en terre et du branchage pour toiture. Néanmoins, les premiers débarqués purent conserver pendant quelque temps leurs illusions. La noblesse de cette époque ne concevait pas l'existence sans la comédie, les arts, le luxe élégant et la débauche après boire : le gouvernement avait donc eu la touchante sollicitude de faire appel à toutes les professions qui ont pour but le plaisir; on avait enrôlé des acteurs, des musiciens, et jusqu'à des filles de joie. Les premiers mois s'écoulèrent dans une sorte de fascination. Pendant que le gouverneur Turgot menait joyeuse vie à Paris avec les cent mille livres d'appointemens qu'il s'était fait allouer, l'intendant Chanvalon s'occupait à divertir la colonie naissante. Par ses soins, les marchandises étaient étalées dans des échoppes symétriquement alignées de manière à former galerie; la foule se pavanait au milieu, les dames en robes traînantes, les gentilshommes en brillans uniformes. Le coup d'œil était galant et magnifique, dit un des témoins oculaires, on se croyait au Palais-Royal : la journée était couronnée, comme à Paris, par les plaisirs du soir, le bal ou l'opéra, le jeu ou l'intrigue; on vivait bien d'ailleurs, et sans souci du lendemain, avec des comestibles apportés de France. Il y avait à coup sûr quelque chose d'étourdissant dans ce contraste d'une civilisation raffinée avec la majesté sauvage des déserts; mais la féerie devait bientôt s'évanouir. De nouveaux convois arrivant sans cesse, on commença à souffrir de l'encombrement et à concevoir des doutes sur les moyens de subsistance. Les approvisionnemens, apportés d'Europe à grands frais, s'altéraient rapidement par l'effet de la traversée et sous l'influence du climat. Le commerce particulier offrait peu de ressources : les marchandises, envoyées au hasard par les négocians de la métropole, étaient en grande partie des objets de luxe, sans rapport avec les besoins de la colonie; on possédait, par exemple, un magasin de patins dans un pays où la glace est inconnue. Bref, au mois de juillet 1764, quatorze à quinze mille personnes étaient entassées sur les plages du Kourou, avec des alimens insuffisans et malsains. De même qu'on avait improvisé une ville, on voulut improviser une récolte. Les seigneurs, dé-

daignant de travailler, exigèrent en revanche une double corvée de ceux qu'ils considéraient comme leurs vassaux. La fatigue excessive des uns, l'oisiveté non moins dangereuse pour les autres, la mauvaise nourriture, l'ennui, la discorde, le désespoir, firent de la colonie un foyer dévorant de contagion : treize mille personnes périrent dans des souffrances atroces; les autres n'échappèrent à la mort qu'en se dispersant. En moins d'une année, un capital de 33 millions avait été englouti! Cet affreux dénouement, qui mettait en deuil tant de familles, causa en France une consternation générale. Le parlement évoqua l'affaire; il en résulta un interminable procès, qui fut étouffé plutôt que vidé. Pour excuser leur impéritie, les accusés s'appliquèrent à décrier le climat équinoxial : ce moyen de défense, répété pendant dix années, finit par enraciner dans les esprits le préjugé contraire à la colonie.

La partie éclairée du public savait si bien à quoi s'en tenir sur l'affaire du Kourou, que jamais les projets pour la régénération de la Guyane ne furent plus nombreux que depuis cette catastrophe jusqu'à la révolution. Les seules entreprises fructueuses ont été les travaux de dessèchement exécutés pendant la trop courte administration de Malouet. En 1789, l'orage révolutionnaire commença à gronder sur les colonies. Appelés à la liberté subitement et sans condition, les esclaves, pour qui la liberté était la cessation du travail, abandonnèrent la culture. En dépit des déclamations de la tribune parisienne, il fallut en venir aux moyens de rigueur pour ramener les noirs sur les plantations : le sang coula plus d'une fois dans les émeutes et sur les échafauds. Pour le nègre, la différence entre les deux régimes se résuma ainsi : esclave, il était contraint de travailler sous la peine du fouet; citoyen libre, il fut invité à travailler sous peine de mort. L'esclavage franchement avoué fut rétabli par la loi de 1802; mais le génie colonial était dérouté, et d'ailleurs la guerre maritime suspendait les communications avec la métropole. A défaut de commerce, les spéculateurs eurent l'idée d'armer des corsaires : leurs premiers succès attirèrent promptement les représailles. En 1809, les Portugais, soutenus par les forces anglaises, surprirent Cayenne et l'occupèrent jusqu'aux traités de 1815; il est juste de dire que leur domination, douce et équitable, n'a laissé dans le pays que de bons souvenirs. La pacification de l'Europe rendit la Guyane à la France. Depuis cette époque, l'opportunité de coloniser cette belle possession a été d'autant mieux sentie que la suppression de la traite et l'amoindrissement

de la population font craindre une ruine complète. Qu'en est-il résulté? Beaucoup de projets avortés, de tentatives mesquines sans appui sincère de la part du gouvernement, ont été plus nuisibles à la colonie qu'une indifférence absolue.

A la fin de la période révolutionnaire se rapporte un incident non moins déplorable, non moins funeste pour la Guyane que l'expédition de 1763 : nous voulons parler des déportations en masse décrétées en fructidor contre les fauteurs et les complices présumés d'une conspiration royaliste. Un parti actif et puissant se trouva intéressé à dire que le gouvernement républicain, trop affaibli pour oser livrer ses ennemis aux bourreaux, les condamnait à respirer un air empoisonné, et par malheur la mort d'un assez grand nombre des exilés donna quelque vraisemblance à cette accusation. La passion qui a faussé le regard et troublé le jugement des contemporains est loin de nous aujourd'hui. Représentons-nous donc trois à quatre cents hommes, prêtres, anciens nobles, députés, savans, avancés en âge pour la plupart, surpris par un décret foudroyant, arrachés à leurs familles, à leurs habitudes, entassés dans les entreponts d'un vaisseau, sans secours, quelquefois même sans nourriture, pendant une longue traversée, et puis jetés nus et souffrans dans des cantons déserts (1), où ils doivent improviser des moyens d'existence, où leur liberté même est entravée par des précautions de police! Le seul étonnement qu'on doive éprouver, ce nous semble, est que sur trois cent vingt-huit déportés cent soixante-un seulement, un peu moins de la moitié, aient succombé.

A ces préventions injustes opposerons-nous les témoignages recueillis par M. de Nouvion? Soixante-treize voyageurs s'accordent à vanter la salubrité de la Guyane avec l'accent passionné de la conviction. Ce n'est pas assez pour quelques-uns d'entre eux de garantir la salubrité de l'air; ils lui attribuent une vertu préservative contre beaucoup d'affections chroniques. Un des plus anciens explorateurs français, Boyer de Petit-Puy, disait, dès l'année 1654 : « Ceux qui vont dans ce pays-là, et qui sont sujets aux gouttes, aux catarrhes, aux sciatiques, aux fluxions et aux humeurs, reviennent en parfaite convalescence. » Nous lisons dans la dernière relation, celle de Schomburgk, qui porte un caractère scientifique : « La phthisie est inconnue sur la côte; des personnes atteintes de cette maladie et arrivant d'Europe ou du nord de l'Amérique se sont parfaitement remises. » Nous

(1) A Sinnamari et à Conamana,

ne prendrons pas de telles promesses à la lettre. C'est entre les apologistes systématiques et les détracteurs aveugles que nous nous placerons pour saisir la vérité.

Par comparaison avec nos autres colonies américaines, on peut dire qu'en général la Guyane est un pays sain. Seulement, dans son abandon actuel, elle présente les inévitables inconvéniens de tous les lieux dépeuplés. Par exemple, la région des basses-terres, la seule qui soit occupée, est ordinairement détrempée par les pluies; or, pendant la saison chaude, les lieux bas qui ne sont pas desséchés conservent des eaux stagnantes qui croupissent et exhalent un principe fiévreux. N'est-il pas évident qu'avec cet ensemble de travaux et de ressources qui constituent la civilisation, on faciliterait l'écoulement des eaux pluviales, et qu'on préviendrait pendant les sécheresses la formation des marécages? Dans l'intérieur du pays où les mêmes accidens n'ont pas lieu, la salubrité du climat n'a jamais été mise en doute. Quant à l'élévation de la température, elle peut être incommode pour les étrangers, mais non pas nuisible. Suivant la remarque sensée d'un voyageur, cette qualification de zone *torride* a été funeste aux contrées équatoriales; il y a dans l'alliance de ces deux mots quelque chose qui donne à l'Européen l'idée d'une fournaise où on respire un air embrasé. Trop peu de personnes savent, dans les pays dits *tempérés*, que le degré de la chaleur est déterminé bien moins par la vertu calorifique du soleil que par la configuration des terrains et les phénomènes atmosphériques. A la Guyane, par exemple, plusieurs causes contribuent à atténuer l'ardeur solaire : l'atmosphère y est continuellement rafraîchie par les brises marines ou les vents de terre, par l'abondance des pluies ou la tiède évaporation des eaux. Le climat du midi de la France, pendant la saison d'été, peut donner une idée de la température ordinaire. La différence entre les deux pays consiste en ce que, sous l'équateur, l'été est perpétuel. Les plus grandes fluctuations du thermomètre n'y dépassent pas 20 degrés centigrades, tandis que chez nous il y a souvent une variation de 50 degrés, des ardeurs de la canicule aux jours froids de l'hiver. A Paris, la chaleur moyenne des mois de juin et juillet est de 24 degrés, et on signale certains jours pendant lesquels le thermomètre s'est élevé à 37 degrés; ce dernier chiffre est à peu près pour Cayenne, comme pour Paris, celui de la chaleur la plus intense; on se croit en hiver à la Guyane, quand le thermomètre s'abaisse à 20 degrés au-dessus de zéro. La moyenne entre ces deux termes indique donc une température ordinaire de 27 à 28 degrés centigrades, celle de nos plus beaux jours.

Le moyen le plus direct de constater l'état sanitaire de la Guyane est d'interroger les tables de la mortalité. Par suite de l'influence fatale qui pèse sur notre malheureuse colonie, les documens statistiques sont pleins d'erreurs en ce qui la concerne. Prenons pour exemple l'année 1840. M. de Nouvion, acceptant les données du ministère de la marine, établit que la mortalité, pour l'ensemble de la population, a été dans le rapport de 1 à 28, et il triomphe en remarquant que ce rapport est déjà supérieur à celui de plusieurs grandes villes de l'Europe. Il n'a pas remarqué que, dans le tableau officiel (1), une erreur d'addition augmente de 100 le nombre des décès (753 au lieu de 653), et, en second lieu, que le chiffre des vivans ne comprend que la population sédentaire et domiciliée, tandis que le chiffre des décès se rapporte en outre à la population mobile des fonctionnaires civils, des soldats de la garnison, des marins, et peut-être des voyageurs. En recommençant le calcul sur ces bases nouvelles, on trouve que les décès sont au nombre total des habitans dans le rapport de 1 à 33 ou 34, rapport très supérieur aux résultats moyens de la mortalité en Europe. Par suite de l'inadvertance que nous venons de signaler, les employés civils et militaires, qui sont presque tous de race blanche, n'ont pas été comptes parmi les vivans, bien qu'à leur mort ils augmentassent le nombre des décès, de sorte qu'aux yeux des statisticiens la mortalité des blancs a paru excessive. La *Notice sur la Guyane* (2) l'évalue au vingt-quatrième. D'après nos rectifications appliquées à l'année 1840, la proportion est environ du vingt-neuvième. Si l'on considère enfin que l'équilibre des sexes n'existe pas à la Guyane, et que la prédominance des mâles parmi les blancs comme parmi les noirs réduit le rapport ordinaire des naissances aux décès; s'il est vrai que l'isolement des habitations paralyse les secours et que diverses causes indépendantes du climat multiplient les accidens mortels, il faudra bien conclure que la Guyane, loin de mériter le reproche d'insalubrité, est au contraire un séjour remarquablement propice.

Une nature si splendide, tant de terres inexploitées, tant de trésors sans emploi, sont bien faits pour enflammer l'imagination et inspirer

(1) *Tableaux de population et de culture*, etc., pour l'année 1840, publiés en 1843 par le ministère de la marine, page 9. — Cette publication est une de celles qui justifient le reproche de négligence que M. Vivien exprimait dernièrement à la tribune.

(2) Publiée en 1838 par le ministère de la marine, reproduite en 1843 par la société de colonisation. — Un vol. in-8°, avec une belle carte de la Guyane, chez Didot.

une de ces entreprises grandioses qui font époque. L'état économique de la Guyane française est d'ailleurs on ne peut plus favorable à la conception de M. Lechevalier. Les habitans sont si peu nombreux, le territoire approprié est tellement restreint, que l'on conçoit aisément la possibilité de réunir sous une seule direction tous les intérêts de la colonie. Suivant le recensement de 1841, la population sédentaire est de 20,753 personnes; la population flottante, comprenant les fonctionnaires civils et religieux, les militaires de la garnison et les marins, donne environ 1,250 à 1,300 personnes. Dans le groupe des habitans sédentaires, les libres comptent pour 5,746; les esclaves, dont le nombre décroît chaque année, par suite des affranchissemens ou des extinctions, ne sont déjà plus que de 14,997. Un tiers de la population est domicilié dans les villes et dans les bourgs, les deux autres tiers sont disséminés dans les habitations rurales. Parmi la classe qui est en possession de la liberté, il y a 1,203 individus de la race blanche et 4,543 de la race noire. Les blancs, qui sont, par rapport aux hommes de couleur, dans la proportion de 1 à 4, possèdent néanmoins les trois quarts des terres cultivées, des esclaves et des bestiaux : c'est dire que la plupart des nègres réputés libres ne sont que des affranchis abrutis par la fainéantise et le libertinage, et retenus par la misère dans un état de prolétariat qui ne les élève pas beaucoup au-dessus de la servitude.

Sur 5,400,000 hectares que représente la colonie (1), moins de 12,000 sont mis en culture; c'est environ le dixième des terres acquises par les particuliers : le reste du territoire appartient à l'état. Les propriétés rurales, au nombre de 400 environ, sont aussi inégales en étendue qu'en valeur. Pour une vingtaine de grandes sucreries, qui, avec les ateliers, forment des domaines considérables, on compte un grand nombre de petits champs consacrés à la culture des vivres ou des produits qu'on peut récolter sans beaucoup de frais. La valeur des terres est établie bien moins d'après leur étendue que suivant le genre de préparation qu'elles ont déjà subi. Ainsi, l'hectare approprié à l'exploitation de la canne à sucre vaut 1,000 francs, cinq fois plus que la même étendue cultivée en café, en cacao, en rocou. La valeur moyenne des esclaves est d'environ 1,300 fr. Il résulte de cet aperçu que le capital engagé dans la colonie n'est pas très considérable. Si l'on accepte les comptes annuels, établis probablement sur les rapports de

(1) A ne compter que les régions connues. En comprenant la partie complètement déserte, on aurait une surface beaucoup plus considérable encore.

l'administration locale, la valeur totale s'amoindrirait progressivement. La *Notice statistique* de 1836 évaluait les propriétés rurales, celles qui font la richesse de la colonie, à plus de 36 millions de francs, savoir :

VALEUR APPROXIMATIVE :

1° Des terres mises en culture.................	6,253,500 fr.
2° Des bâtimens et du matériel d'exploitation....	10,045,000
3° Des esclaves, au nombre de 16,592 (en moyenne 1,300 francs)........................	18,476,900
4° Des animaux de trait et du bétail...........	1,265,010
TOTAL...	36,040,410 fr.

Un peu plus tard, en 1840, l'estimation était abaissée à 33 millions, et il est probable qu'aujourd'hui le chiffre de 30 millions serait suffisant (1). Chaque année, en effet, la statistique officielle annonce une réduction dans le nombre des propriétés, des hectares en culture, des esclaves mis en œuvre. Cet amoindrissement continuel, présage de ruine, explique pourquoi la plupart des propriétaires de la Guyane ont fini par adopter une combinaison aussi contraire aux traditions coloniales qu'à leurs préjugés personnels.

II. — FORMATION DE LA COMPAGNIE.

Nous connaissons les élémens sur lesquels on prétend opérer. Suivons, avec tout l'intérêt qu'une telle expérience peut inspirer aux économistes, la série d'opérations qui doivent, nous assure-t-on, régénérer la société coloniale. Il est bien entendu que notre rôle se borne aujourd'hui à celui de rapporteur. La séduisante hypothèse que nous exposons échappe, quant à présent, à une rigoureuse analyse. Les pièces qui nous ont été soumises par M. Lechevalier ne sont que des aperçus personnels, des estimations approximatives et provisoires. La critique reprendra ses droits lorsque notre examen aura pour base les débats de la tribune ou le contrat industriel des actionnaires.

La première série d'opérations a pour but la formation de la compagnie centrale. L'idée-mère du projet, le fécond mariage du capital européen et d'une terre vierge, suppose un apport en argent égal aux deux tiers de toutes les valeurs de la colonie. Une mesure préliminaire est donc l'inventaire exact, l'évaluation débattue des propriétés. Sur la demande du ministère, les deux chambres viennent de

(1) La Guyane anglaise, évaluée d'après les mêmes bases, représenterait un capital de 340 millions de francs.

voter à cet effet une somme de 50,000 francs, avec une unanimité de bon augure pour l'entreprise. D'un autre côté, une société se forme parmi les hommes les plus honorés de la banque, du haut négoce et de l'industrie, pour garantir le versement du capital mobile dès que les parties intéressées seront d'accord et que l'association aura été validée par le concours tutélaire de l'état. La commission d'expertise, dont la formation et le départ ne dépendent plus que la volonté de M. l'amiral de Mackau, représentera sans doute le gouvernement et la compagnie provisoire des capitalistes; réunie à son arrivée aux mandataires des colons, elle entrera en rapport avec les propriétaires disposés à accepter l'acte social. Le conseil colonial de Cayenne vient d'instituer une commission de trois membres chargée de lui faire un rapport, et les voix se sont réunies sur les personnes favorables au système. Il faut s'attendre néanmoins à ce qu'un petit nombre de propriétaires refusent leur concours, par entêtement ou par défiance. A ceux-ci, dit M. Lechevalier, la compagnie offrira d'acheter leurs terres au comptant et à prix débattu, sauf à les exclure des bénéfices éventuels réservés aux autres; s'ils refusent de vendre pour continuer leur exploitation isolée, on pourra chercher dans la loi récente qui autorise le rachat des noirs, les moyens de généraliser le travail libre dans la colonie.

La compagnie n'entend acquérir que les domaines susceptibles d'exploitation. Les propriétés de ville, les manoirs domestiques, les esclaves attachés au service intérieur des familles, resteront en dehors de l'expertise. Les études des commissaires, limitées aux propriétés agricoles et industrielles, spécifieront la contenance et la qualité des terres, le nombre et l'aptitude des esclaves, la valeur du matériel et du bétail, et sans doute aussi des marchandises en magasin. Les aperçus fournis par les publications officielles sont si contradictoires et si confus, qu'il est difficile de prévoir le total de cette expertise. Arrêtons-nous au chiffre probable de 30 millions, pour quatre cents domaines grands et petits. Ce capital foncier représentant l'apport des colons, on pourra demander 20 millions en numéraire à la place de Paris, et limiter le fonds social au chiffre de 50 millions. Le ministère aura alors à consulter les chambres pour savoir s'il convient d'élever la compagnie à la hauteur d'une institution nationale, en garantissant à ses actionnaires un minimum d'intérêt.

Si certaines entreprises d'utilité publique sont dignes du concours tutélaire de l'état, ce sont assurément les essais de colonisation. Les idées étaient très nettes à ce sujet parmi les hommes d'état de l'ancien

régime. Un des publicistes accrédités du dernier siècle, Forbonnais, écrivait en résumant les principes politiques du commerce : « Il faut que le premier établissement se fasse aux dépens de l'état qui fonde les colonies, ou *qu'il garantisse les avances qui leur seront faites par les négocians* (1). » Laissons de côté les considérations politiques, pour ne voir que les problèmes financiers. Le gouvernement français, en prenant l'engagement moral d'abolir l'esclavage, a contracté l'obligation d'indemniser les propriétaires d'esclaves; c'est une dette d'honneur qu'il faudra acquitter tôt ou tard. Il s'agit pour lui de savoir si, au moyen de son crédit, il pourra éviter de payer l'indemnité. La Guyane est le lieu choisi pour l'expérience. La part de cette colonie serait d'environ 14 millions payables dans dix ans, si on laissait aux maîtres les bénéfices de l'esclavage jusqu'à cette époque, conformément à l'avis de M. le duc de Broglie, ou de 20 millions, si l'on préférait restituer immédiatement le prix intégral des esclaves. Dans la première hypothèse, la seule admissible, l'état serait grevé d'une rente de 400,000 fr., auxquels il faudrait ajouter une somme de 200,000 fr. pour surcroît de frais d'administration nécessités par le régime de la liberté; soit, *à perpétuité*, 600,000 fr. par année.

Plaçons-nous au contraire au nouveau point de vue indiqué par les colons. La compagnie de la Guyane étant constituée pour quarante-sept ans (2) au capital de 50 millions; le gouvernement s'engagerait à assurer pendant cette période un intérêt de 4 pour cent, c'est-à-dire 2 millions par année. Pour que l'affaire tournât au préjudice du trésor, il faudrait que le revenu de la colonie régénérée tombât au-dessous de cette somme (3) : le cas est-il possible? Nous ne le croyons pas. Dans l'état de dépérissement où se trouve la Guyane, les statistiques officielles lui attribuent un revenu net de 4,500,000 francs. Cette évaluation est peut-être exagérée; réduisons-la d'un tiers, et contentons-nous de 3 millions. Comment admettre qu'une terre vivifiée par un capital abondant et par un travail mieux réglé rendra moins qu'à l'époque du découragement et de la pénurie? Examinons toutes les hypothèses que la prudence peut suggérer. Dira-t-on que les ac-

(1) *Élémens du Commerce*, seconde édition, t. Ier, p. 361.

(2) Ce terme (46 ans et 324 jours) sera celui de la société : la durée, égale à celle de la compagnie du chemin de fer d'Orléans, est calculée de telle manière que le capital puisse être reproduit par la retenue de 1 pour 100 comme fonds d'amortissement.

(3) Peut-être la responsabilité de l'état serait-elle moindre. Les capitaux qui n'ont aucune chance à courir se contentent aujourd'hui d'un intérêt de 3 pour 100.

tionnaires, satisfaits du revenu assuré par l'état, négligeront l'entreprise au point de la compromettre? Mais les colons qui entrent dans l'affaire, en s'interdisant pour long-temps d'en sortir, connaissent mieux que nous les ressources de leur pays : ce revenu qu'on leur offre, réduit à 3 pour 100 par la réserve de l'amortissement, est à peu près le tiers de celui qu'ils obtiennent aujourd'hui. S'ils mettent leur fortune en jeu, c'est qu'ils jugent les chances favorables; leur confiance devient pour les autres actionnaires le premier motif de sécurité. Les mesures les plus ingénieuses sont combinées pour que la transition de l'esclavage au régime du travail libre ne diminue pas la somme des produits. Une objection que les esprits timides emprunteront aux adversaires des colonies est que, si les opérations de la compagnie étaient entravées par une guerre maritime, le trésor resterait à découvert vis-à-vis des actionnaires qu'il aurait garantis; mais on peut éviter ce danger par des arrangemens pris avec les compagnies d'assurances françaises et étrangères. Le cas des mauvaises récoltes est également prévu : l'équité veut que le trésor récupère sur le gain des bonnes années le déficit des années précédentes. Poussons enfin les choses à l'extrême : en supposant que les bénéfices tombassent accidentellement au-dessous de l'intérêt à servir et que la responsabilité de l'état fût invoquée, les déboursés du trésor ne seraient qu'une avance qui lui conférerait une sorte d'hypothèque sur une propriété territoriale d'une valeur certaine.

La garantie éventuelle de l'état, légalisée par les chambres, donne à l'entreprise force d'existence. Elle s'organise comme les grandes sociétés coloniales dont le rôle a été si brillant en Hollande et en Angleterre, en livrant sa charte à la double sanction du pouvoir et de l'opinion publique. Son conseil d'administration, qui prend siége à Paris, réunit, sous la surveillance directe de l'état, les représentans de l'intérêt colonial, du capital métropolitain, de l'industrie et du commerce des villes maritimes. A la Guyane même, les agens locaux sont choisis parmi les colons sédentaires le plus intéressés à une bonne gestion. Ainsi constituée sous le titre de *Compagnie de la Guyane française*, son premier acte est la conversion des anciens titres de propriétés en actions nominatives et de fortes sommes, conçues de manière à ce qu'elles restent dans les mains des titulaires assez long-temps pour que l'opération ne soit pas souillée par les manœuvres de l'agiotage. Cette réserve suffirait pour indiquer une société honorable et sérieuse, qui veut élever sa spéculation à la hauteur d'une œuvre nationale.

III. — ORGANISATION DU TRAVAIL LIBRE.

La corporation commerciale existe : transportons-nous dans le Nouveau-Monde pour la voir à l'œuvre. Dès que la charte de la compagnie est promulguée, il n'y a plus d'*esclaves*, il n'y a plus de *maîtres* dans ses domaines; il y a des *propriétaires d'actions* qui intéressent au travail des *ouvriers libres*. Il est important de remarquer que ce mode d'émancipation ne préjuge rien en ce qui concerne nos autres colonies; il n'exige pas le concours des corps législatifs; les nouveaux propriétaires usent du droit qu'ils ont acquis d'affranchir leurs esclaves : ils répètent en grand ce qui est pratiqué chaque jour par les particuliers.

Le point fondamental est le règlement du travail libre. L'esclavage coûte plus cher que la liberté; c'est un fait prouvé depuis long-temps par l'économie politique, et les planteurs, malgré leurs préjugés, auraient donné les premiers le signal de l'affranchissement, s'ils ne craignaient pas que les esclaves, rendus à eux-mêmes, n'abandonnassent les cultures coloniales. Ce n'est pas à dire que les noirs ne travaillent que sous le fouet. Il y a sans doute dans cette race comme dans la nôtre des êtres abrutis, des personnes incorrigibles : quant à la généralité, elle suit comme partout l'impulsion instinctive du caprice et de l'intérêt. Pourquoi la production du sucre a-t-elle été réduite par l'émancipation anglaise? C'est qu'un grand nombre d'affranchis, et les plus intelligens sans doute, ont pu acheter à vil prix des terres incultes, et spéculer pour leur propre compte sur la vente des vivres : la masse du travail a été, non pas amoindrie, mais déplacée, et dans les îles où la désertion des anciens ouvriers n'a pas été immédiatement réparée, les salaires se sont élevés à un taux ruineux. A plus forte raison, pareille chose arriverait-elle à la Guyane française, dont les vastes déserts appartiennent pour ainsi dire au premier occupant, si la liberté était accordée sans garantie. M. J. Lechevalier résout la difficulté en interdisant d'une part la spéculation sur les vivres aux affranchis, et d'autre part en les rattachant à la grande industrie coloniale par les avantages les plus séduisans.

Ce privilége de la culture et de la vente des vivres, combiné avec une taxe des salaires faite par le gouvernement, est la base de tout le système; il n'y a pas d'autre moyen d'empêcher les noirs de chercher dans le petit jardinage une indépendance qui ramènerait la plupart d'entre eux à la sauvagerie. Il ne faut pas s'effrayer de cette double clause; elle n'a pas à beaucoup près, dans le Nouveau-Monde, l'importance qu'elle

aurait en Europe. La culture des vivres destinés aux noirs, industrie qui n'exige pas de capital, est en général abandonnée aux affranchis pauvres ou aux esclaves. Quant à la taxation des salaires par l'autorité, c'est une mesure de police recommandée dans les deux systèmes d'émancipation proposés par la commission des affaires coloniales. La restriction opposée au commerce des alimens a paru suspecte, nous le savons, à plusieurs abolitionistes. Dans leur zèle inquiet, ils se représentent une compagnie d'agioteurs impitoyables, maîtresse d'affamer les ouvriers et de reconstruire une servitude industrielle plus perfide que l'esclavage légal. Ce qu'ils redoutent pour leurs chers protégés arrivera bien plus tôt dans les colonies anglaises, livrées à toutes les éventualités du libre commerce. La hausse excessive des salaires et la fortune de quelques nègres dans les pays où les bras ont fait défaut, n'ont été que des phénomènes accidentels. Dans les îles où les bras n'étaient pas rares, à Antigue, à la Dominique, à Nevis, à Montserrat, on a obtenu dès les premières années la journée du laboureur pour 60 cent. Qu'on laisse agir le démon de la concurrence, et il trouvera bien moyen de multiplier l'offre des bras, de dicter à son tour le prix des salaires.

Le règlement de travail combiné par M. Lechevalier porte au contraire un caractère de loyauté qui a captivé nos plus chaleureuses sympathies. Passionné pour les belles contrées du Nouveau-Monde, il ne voudrait pas leur faire présent de ce prolétariat affamé qui engendre le paupérisme. Pour attacher les noirs à la vie laborieuse, il leur offre des conditions qui feraient envie à la plupart des ouvriers blancs. — Travail garanti à toute personne de tout âge et de tout sexe, promesse que l'industrie coloniale permet heureusement d'accomplir. — Dotation de 150 francs, somme exagérée selon nous, à tout ouvrier de la compagnie pour premier placement à la caisse d'épargne, et première mise d'équipement. — Salaire fixe, combiné avec le prix des objets de consommation, de manière à assurer le nécessaire de l'existence. — Participation aux bénéfices nets de la compagnie, dans la proportion du quart, ou 25 pour 100. — Soins médicaux assurés pour un faible abonnement. — Caisses d'épargne constituées par une retenue sur la dotation, sur le salaire journalier, sur le dividende éventuel, afin de pourvoir à l'entretien des vieillards et des infirmes. — Dot de 100 francs accordée à chacun des conjoints pour encourager les unions légitimes et détruire le concubinage, si funeste aux populations coloniales. — Distribution de la classe ouvrière en *corporations industrielles* pour ce qui regarde le travail, et en *conseil de*

famille pour ce qui concerne la morale et la vie domestique, de telle manière qu'au moyen d'une imperceptible cotisation, et par l'effet de la mutualité, chaque corporation possède une chapelle, une école, une salle d'asile. — Dans chaque communauté, les intérêts industriels sont protégés par un syndic à la nomination des autorités supérieures, éligible parmi les travailleurs eux-mêmes; la surveillance morale appartient au curé, qui est de droit président du conseil de famille. L'ample et belle mission confiée au clergé catholique, les encouragemens donnés au mariage et aux sentimens de famille, une adhésion sincère aux institutions civiles de la métropole, offrent une garantie complète aux personnes qui pourraient craindre qu'une utopie se cachât sous l'apparence d'une réforme industrielle.

De l'autre côté de l'Amazone, et précisément dans le voisinage de la Guyane française, les jésuites avaient institué parmi les sauvages indiens des communautés agricoles dans lesquelles le travailleur, astreint à une tâche journalière, recevait en échange les objets nécessaires à ses besoins personnels. Affranchi de la prévoyance, il vieillissait dans une espèce de minorité contraire à toute émulation, à tout progrès social. C'était le communisme pur et simple, avec ses minces avantages et ses dangereux inconvéniens. Il n'en serait pas de même dans la Guyane régénérée. Le travail y devant être estimé, non à la journée, mais à la tâche, suivant l'usage des colonies (1), l'ouvrier pourrait augmenter le produit de sa journée en proportion de son énergie et de son aptitude. Avec de l'intelligence et de l'économie, rien ne l'empêcherait d'amasser un petit capital, d'entreprendre à son compte une spéculation agricole, soit comme propriétaire, soit comme fermier, de réunir même à sa qualité modeste d'ouvrier celle d'actionnaire de la compagnie. Il n'y a donc pas lieu de craindre que la race affranchie soit immobilisée de nouveau dans les entraves d'une féodalité industrielle.

Craignant d'être ébloui par une séduisante illusion, nous avons traduit les faits en chiffres, en complétant par nos recherches particulières les documens fournis par la société d'études. Il nous a paru démontré que les dépenses faites aujourd'hui par les colons suffisent pour améliorer considérablement le sort des affranchis en obtenant d'eux une plus grande somme de travail. Laissons parler les chiffres :

(1) La *tâche* représente plus de travail que la *journée* commune; aussi est-elle mieux rétribuée. Cependant cette tâche est réglée de manière qu'en général un bon ouvrier puisse l'avoir finie vers deux ou trois heures du soir.

ESCLAVAGE.

INTÉRÊT DU CAPITAL ENGAGÉ PAR LES PLANTEURS.

15,000 nègres, évalués en capital à 18 millions, représentant, à raison de 8 pour 100, taux assurément très modéré dans nos colonies, un intérêt annuel de................................	1,440,000 fr.
5,000 cases et jardins pour logemens de 15,000 esclaves, à raison de 400 fr., représentant un capital de 2 millions, à 8 pour 100...	160,000
Hôpitaux et dépendances (constructions et mobilier) en masse, 300,000..	24,000

DÉPENSES COURANTES.

Nourriture (toutes réductions faites en raison de l'abandon du jardin et du samedi), minimum..................................	600,000
Vêtemens (suivant les prescriptions), au minimum, à 10 fr.......	150,000
Médecins et médicamens..	187,500
Frais divers et imprévus (aumôniers, gratifications, etc.), au minimum, pour somme ronde....................................	38,500
	2,600,000 fr.

15,000 nègres, y compris les enfans, les vieillards et les malades, ne fournissent par jour que 10,000 journées communes, ou, suivant la manière de compter des colonies, 8,000 tâches. L'année coloniale, déduction faite des jours fériés et du samedi, ne représente que 250 jours de travail : soit, par année, 2,500,000 journées, ou 2,000,000 tâches, ce qui porte le salaire journalier d'un adulte à 1 fr. 03 cent., ou le prix de la tâche à 1 fr. 30 cent. Nous devons faire remarquer que nos calculs reposent sur les bases les plus modestes. M. H. Passy et M. Lavollée ont évalué en moyenne la journée de l'esclave entre 1 fr. 25 et 1 fr. 45 cent. Plaçons-nous présentement au point de vue signalé par M. Lechevalier pour estimer le coût du travail libre. Dans son système, la compagnie n'a plus à payer que l'intérêt du capital qu'elle emprunte pour la rédemption des esclaves, et le salaire sur lequel l'ouvrier libre doit se nourrir, se vêtir, se loger, etc.

TRAVAIL LIBRE.

INTÉRÊT DU CAPITAL ENGAGÉ PAR LA COMPAGNIE.

Rachat de 15,000 esclaves, environ 18 millions; intérêt à 4 p. 100.	720,000 fr.
Acquisition et réparation des cases, sans les jardins, environ 2 millions..	80,000
Hôpitaux et dépendances, 300,000 fr...........................	12,000
	812,000 fr.

DÉPENSES COURANTES.

Report...	812,000 fr.
Médecins et médicamens (comme sous l'esclavage).............	188,000

SALAIRES.

La suppression du jardin et du samedi, laissés à l'esclave pour sa nourriture, élève le nombre des jours de travail à 300 par année; soit donc en tout 3 millions de journées, à 1 fr....	3,000,000
	4,000,000 fr.

Il semble, à ce premier aperçu, que le travail libre revienne à 1 fr. 33 cent. par journée, c'est-à-dire au tiers en sus du travail servile; mais l'affranchi, forcé de pourvoir à ses besoins, restitue pour loyer, nourriture, vêtemens et soins médicaux, environ 9/10es de ce qu'il touche en salaires; sur ces dépenses, la compagnie retrouve un bénéfice assez considérable pour que le prix réel de la journée libre retombe bien au-dessous des frais de l'esclavage. Ce bénéfice fait sur les acheteurs n'a rien que de très légitime : il est même dans l'intérêt de la communauté. Maîtresse du sol et des instrumens de travail, opérant en grand et avec économie, la compagnie pourrait produire ou acquérir les choses nécessaires à la vie à des prix excessivement bas : si elle revendait au consommateur à prix coûtant, le salaire de 1 fr. serait ridiculement exagéré; il faudrait le réduire. Or, comme les prix des denrées et des salaires sont les régulateurs de tous les autres prix, il en résulterait une baisse sur l'ensemble des choses, un avilissement de toutes les valeurs de la colonie, par comparaison avec les pays voisins et même avec la métropole. Pour éviter une perturbation brusque dans les échanges, il faut donc respecter l'équilibre établi, et c'est pourquoi nous maintenons les prix des vivres et des salaires au minimum des prix actuels.

L'important est que le noir émancipé, vivant à son compte, trouve pour le présent une amélioration notable à son sort, et acquière pour l'avenir la chance de s'élever à cette large aisance sans laquelle la liberté n'est qu'un mensonge. Établissons donc le budget modeste de l'affranchi. En supposant deux journées à 1 fr. pour un ménage de trois personnes, dont un enfant, et 300 jours de travail dans l'année, on obtiendra une recette de 600 fr. par ménage. Cette somme pourra être employée ainsi :

DÉPENSE ANNUELLE.	PAR MÉNAGE DE TROIS PERSONNES.	POUR LES 15,000 TRAVAILLEURS.	REPRISES DE LA COMPAGNIE. BÉNÉFICE AU MINIMUM SUR SES DÉBOURSÉS.
1° Logement pour trois personnes...	30 fr.	150,000 fr.	150,000 fr. (1).
2° Vêtemens : trois personnes à 20 fr. (on ne compte que 10 fr. par tête dans l'état actuel)................	60	300,000	100,000
3° Nourriture (manioc ou bananes, salaisons, tafia), à 1 fr. par jour pour le ménage : 365 jours............	365	1,825,000	1,000,000 (2).
4° Tabac, sel, etc., par an..........	55	275,000	50,000
5° Soins médicaux (abonnement pour trois personnes)..................	20	100,000	100,000 (3).
6° Cotisations diverses (services religieux, écoles, secours, impôts, épargnes)......................	10	50,000	»
TOTAL...	540 fr.	2,700,000 fr.	1,400,000 fr.
Reste à la famille pour entretien du mobilier et frais imprévus...........	60	300,000	
Sommes égales aux salaires........	600 fr.	3,000,000 fr.	

D'après cet aperçu, le régime matériel et moral des ouvriers serait considérablement amélioré; il leur resterait en argent une somme supérieure à la portion disponible de la solde militaire, et de plus leur dividende éventuel dans le partage des bénéfices. En ce qui concerne la compagnie prise dans son ensemble, on remarquera qu'au moyen du bénéfice de 1,400,000 fr. sur ses fournitures, elle abaisserait les frais annuels du travail libre à 2,600,000 fr., somme égale au coût du travail forcé; mais pour une même somme, elle obtiendrait 500,000 journées, ou 400,000 tâches de plus que sous le régime précédent, avantage très considérable dans une contrée qui dépérit faute de bras.

IV. — EXPLOITATION.

En même temps que la nouvelle police augmentera la somme du travail disponible, un remaniement général de la propriété, une dis-

(1) La compagnie, ayant acheté et amélioré toutes les cases, porte en recette tous les loyers.

(2) La compagnie, exploitant la culture des vivres en grand, peut donner, à rai son de 1 fr. par jour pour trois têtes, des rations plus fortes qu'aujourd'hui, et obtenir un bénéfice beaucoup plus considérable que notre évaluation.

(3) La compagnie sera probablement en perte sur cet article, à moins que des règlemens hygiéniques n'améliorent l'état sanitaire.

tribution intelligente des bras, permettra d'espérer un accroissement notable des produits. Dans ces pays lointains où les concessions de terres sont obtenues très facilement, les établissemens se forment un peu au hasard, suivant les lumières ou les ressources du premier occupant. Le propriétaire, qui réunit forcément les qualités d'agriculteur et d'industriel, consulte moins la nature de ses terres que le nombre des bras et la puissance du matériel à sa disposition : de là une déperdition considérable de forces. Substituée à 400 propriétaires particuliers, la compagnie sera libre d'approprier ses exploitations diverses aux ressources naturelles des localités. Par exemple, au lieu d'une cinquantaine de sucreries grandes et petites, employant environ 5,000 esclaves, on conservera, suivant le plan dont il s'agit, 12 sucreries seulement, en attachant à cette industrie principale près de 2,000 ouvriers de plus : ainsi, au lieu d'avoir par atelier une moyenne de 100 personnes, on réunira 600 ouvriers sur un terrain de premier choix. Un pareil mouvement de concentration s'est opéré déjà, et avec le plus grand avantage, dans la Guyane anglaise, où certaines plantations comptent jusqu'à 1,200 ouvriers. Les 71 cotonneries, disseminées aujourd'hui dans la colonie, seront réduites à dix grands centres, avec un personnel nombreux et des machines que les petits planteurs ne pouvaient pas se procurer. La culture du rocou s'est étendue démesurément, parce qu'elle exige peu de bras et peu de capitaux. Ainsi, quoique la Guyane française ait le monopole de cette graine tinctoriale, la production a dépassé de beaucoup les besoins de l'Europe; il sera plus avantageux de conserver une dixaine de grandes rocouries après en avoir supprimé une centaine de petites. Les nombreuses *vivreries*, c'est-à-dire les petits champs consacrés à la culture du manioc, de l'igname, de la banane, du riz, du maïs, seront remplacées avec de grands bénéfices par cinq ou six grandes plantations munies d'instrumens aratoires. Ces remaniemens auront pour effet d'augmenter la masse des produits, d'économiser les frais en simplifiant les manœuvres, de laisser en disponibilité un millier de noirs qu'on pourra appliquer à l'exploitation des bois ou aux défrichemens.

Une compagnie vigilante et armée d'un puissant capital peut opérer des prodiges dans un pays arriéré, en fait de culture et de fabrication, jusqu'à une sorte de sauvagerie. Il est reconnu que quarante nègres, grattant la terre avec la houe, font moins de besogne qu'un seul homme avec une charrue et trois chevaux. Eh bien ! si l'on en croit M. Catineau-Laroche, « à la Guyane française, il n'y a ni charrues, ni brouettes, ni pelles, ni fourches, ni civières, ni charrettes; les hommes

y portent les fardeaux sur la tête, même aux plus grandes distances. » Notre Guyane, où l'élève des bestiaux ne coûterait que les frais de garde, tire néanmoins de l'extérieur des animaux pour l'abattage et pour le service. La pêche dans les rivières et sur les côtes est, dit-on, d'une miraculeuse abondance, ce qui n'a pas empêché d'introduire, en 1840, pour 175,000 francs de poissons salés. Au-delà des côtes, la colonie n'est plus qu'une immense forêt, et pourtant les colons demandent des bois à leurs voisins. La chasse devrait fournir la table des riches; la pèche bien organisée donnerait lieu à un grand commerce de salaisons. Un des effets de l'émancipation des nègres sera de substituer aux alimens desséchés et malsains les viandes fraîches et succulentes auxquelles ils prendront goût. Les immenses savanes, les pâturages salés par les alluvions maritimes sont tellement négligés aujourd'hui, qu'il est nécessaire d'encourager par des primes le commerce de la boucherie. Les premiers spéculateurs qui aviseront d'utiliser ces riches déserts, à l'exemple des Brésiliens du Para, réaliseront de grandes fortunes. Le trafic des peaux, des plumes, des gommes, des plantes médicinales, qu'on pourrait acheter aux Indiens, la métallurgie, quand l'exploration du sol sera faite, la parfumerie, la distillerie, les conserves, dans un pays qui produit, avec le sucre et les essences, les plus belles fleurs et les plus beaux fruits, offriraient aux petits colons venus d'Europe les occupations les plus lucratives.

La compagnie doit borner ses vues aux grandes industries sollicitées par une consommation inépuisable : le tabac, le coton, les bois. Le tabac croît spontanément dans la zone équatoriale de l'Amérique du Sud; on le foule aux pieds dans les rues de Cayenne; c'est une culture facile autant que productive. Pourquoi le tabac de notre Guyane, bien cultivé et bien préparé, ne vaudrait-il pas celui des contrées qui l'entourent, du Brésil, du Venezuela ou des Antilles? Pourquoi la régie française ne demanderait-elle pas à la Guyane française une partie des 15 millions de kilogrammes qu'elle tire de l'étranger? « Si, sous le rapport du prix de la main-d'œuvre et du nombre des travailleurs, dit Schomburgk, la Guyane anglaise pouvait rivaliser avec les États-Unis, elle produirait, en quantité illimitée, des cotons de qualité à soutenir la concurrence contre les meilleurs du monde. » Ce que le naturaliste anglais dit de Demerari et de Berbice est parfaitement applicable à notre colonie. Croirait-on qu'elle envoie pour moins de 400,000 fr. de coton à la métropole, qui en emploie pour 140 millions? Quant à l'exploitation des bois, que les naturalistes et les ingénieurs ont toujours considérés comme la plus grande richesse

de la Guyane, ce sera une industrie à créer complètement. On commence à transporter de Demerari à Liverpool des bois qui ont été reconnus préférables à tous les autres pour les constructions navales. En France, où l'importation annuelle des matériaux de charpente est de 38 millions, où la destruction des bois propres à la marine est depuis long-temps un sujet d'inquiétude (1), on a plus d'une fois tourné les yeux vers la Guyane : toutes les expériences ont été favorables. Récemment encore M. Estancelin, député de la Somme, établissait dans un mémoire intéressant que des bois de qualité supérieure coûteraient 20 pour 100 de moins rendus en France que les plus belles qualités du chêne; il faisait ressortir les avantages que trouverait la marine marchande à l'approvisionnement de nos chantiers : mais il y a loin du projet à l'exécution; la vue de nos administrateurs porte rarement à quatorze cents lieues de distance. Une compagnie installée dans le pays pourrait seule organiser une exploitation de concert avec le gouvernement. Les grandes coupes faciliteraient le débit des bois de petites dimensions. Un pays français qui compte dix-sept espèces précieuses pour l'ébénisterie de luxe fournit à peine à la France la centième partie de ce qu'elle est obligée d'acheter, 63,400 en 1840, sur une importation totale de 6,500,000 francs!

Les spéculations sur les forêts tentées jusqu'à ce jour ont échoué ou faiblement réussi (2); c'est que, dans une contrée non frayée, les frais nécessaires pour ouvrir des routes, portant sur la seule industrie des bois, l'écrasent avant qu'elle ait pu se développer. Lorsque tous les intérêts seront associés, il deviendra possible d'établir un système de communications rurales, combiné avec un service de cabotage, parce que les dépenses seront à répartir entre les diverses branches d'exploitation. Le génie de la mécanique obéira à l'appel des capitaux. On empruntera à la Guyane anglaise l'*excavator*, appareil gigantesque et d'invention récente, pour ouvrir des canaux de dessèchement et reprendre l'œuvre d'assainissement que Malouet et Guisan laissèrent inachevée. On introduira pour les défrichemens une autre machine en usage aux États-Unis, le *grubber*, qui saisit les arbres et les arrache du sol. On économisera la force humaine dans toutes les

(1) Sous le règne de Henri IV, on comptait en France 35 millions d'hectares de forêts. On n'en compte plus que 7 millions aujourd'hui; encore la marine n'a-t-elle conservé le droit de *prise* que dans 3 millions d'hectares.

(2) A l'exception de l'établissement de la Mana, où les religieuses de Saint-Joseph, au nombre de trente, sous la direction de Mme Javouhey, leur supérieure, emploient assez avantageusement 500 à 600 nègres à la coupe des bois.

opérations qui peuvent être faites mécaniquement, et surtout dans les transports. Une réforme économique, déjà éprouvée à la Guadeloupe, peut doubler le revenu des sucreries; c'est le remplacement de tous les ateliers isolés, réduits à travailler avec un matériel vieilli et insuffisant, par quelques usines centrales, et la fabrication à la vapeur substituée aux procédés ruineux d'un autre âge.

Un autre ordre de spéculation sur lequel la compagnie compte beaucoup est le droit de revendre ou de sous-louer par petits lots les terres vacantes du domaine, en faisant toutefois participer le gouvernement au prix du contrat. Il entre dans les vues libérales de la compagnie de rendre la propriété accessible aux ouvriers noirs ou blancs. La facilité d'acquérir à bas prix un terrain préalablement défriché et assaini sera un motif d'émulation générale. En tous pays, la propriété est soumise à des servitudes : celle qu'auront à subir les acquéreurs sera l'interdiction de cultiver les vivres destinés à la race noire, à moins que ce ne soit pour les revendre en masse à la compagnie; mais, nous le répétons, cette restriction n'a pas de gravité dans un pays spécialement consacré au commerce d'exportation, et d'ailleurs la mesure n'est qu'une précaution provisoire. A côté des plantations immenses, il y aura place pour la petite culture, pour l'industrie isolée et indépendante. Les propriétaires particuliers pourront vendre leur récolte à la compagnie ou la faire manipuler pour leur propre compte dans les usines centrales, comme font déjà les petits cultivateurs de nos Antilles : ce sera le mouvement de la concurrence, moins ses dangers.

V. — COLONISATION EUROPÉENNE.

Jusqu'ici rien n'est livré au hasard : on ne compte, pour régénérer la Guyane, que sur les élémens qu'elle possède déjà; ses 15,000 nègres acclimatés et rompus au travail suffisent pour assurer la prospérité commerciale de la compagnie. Cependant, après les beaux résultats que nous avons énumérés, il se présente une chance plus magnifique encore : c'est l'appel de la race blanche sous les tropiques, la colonisation européenne.

La possibilité de faire travailler les blancs sous les tropiques a été si souvent niée par les défenseurs imprudens des colons, qu'elle est aujourd'hui à l'état de problème. Si l'on se contentait de dire que l'entreprise est très difficile et très hasardeuse, nous serions des premiers à le reconnaître; mais déclarer qu'il y a impossibilité physique, absolue, c'est fermer les yeux à l'évidence. La race blanche est douée

d'une énergie qui proportionne ses forces à toutes les fatigues, à tous les dangers; son aptitude aux cultures tropicales est prouvée par l'histoire, par d'innombrables témoignages, par l'état présent de plusieurs pays. Les plus rudes travaux de l'agriculture, les défrichemens, n'ont-ils pas été accomplis par des Européens dans presque toutes les contrées qui produisent le sucre? Le travail de colonisation a été commencé à la Jamaïque, à la Trinité, à Honduras, par des Espagnols, à Tabago, à Surinam, au cap de Bonne-Espérance, par des Hollandais. Les Anglais mirent en culture la Barbade, Antigue, Nevis, Montserrat, et les émigrans se présentaient en si grand nombre, qu'en 1715 plus de 6,000 ouvriers firent voile pour cette dernière île. La Guadeloupe, la Martinique, Sainte-Lucie, Saint-Vincent, la Grenade, Maurice, Cayenne, etc., ont été défrichées par des Français. Beaucoup des colons de nos Antilles qui se parent si fièrement de leur liberté descendent des *trente-six mois*, c'est-à-dire des premiers pionniers qui obtinrent des concessions de terre après un esclavage de trois ans. Pour la Guyane française, nous remarquerons que l'introduction de la race africaine y est postérieure aux premiers travaux : 14 noirs pris en mer par hasard furent attachés aux cultures. Le motif qui détermina les gouvernemens d'Europe à remplacer les Européens par des nègres fut la crainte d'affaiblir les populations métropolitaines par de fréquens envois d'ouvriers. Les planteurs déjà établis se prêtèrent à cette mesure, parce qu'ils y trouvaient leur compte. Personne alors n'élevait un doute sur l'aptitude des blancs aux travaux dont on fait aujourd'hui le partage exclusif des noirs.

Les avocats de l'esclavage africain ignorent-ils donc qu'aujourd'hui la race noble fournit un nombre considérable de travailleurs sous la zone torride. A Cuba, où les blancs sont en nombre égal avec les noirs, à Porto-Rico, où ils sont cinq fois plus nombreux, la prospérité serait-elle aussi grande, si les esclaves étaient les seuls à manier la pioche? Sur le même sol que notre Guyane, ne voit-on pas à Surinam des Hollandais, dans le Pernambouc des Portugais, braver impunément les ardeurs solaires? On dira peut-être que ces blancs sont nés dans le Nouveau-Monde : prouvons donc par des faits précis qu'on y peut travailler sans être acclimaté de longue date.

En 1764, le général d'Estaing apprit que des ouvriers allemands et lorrains, appelés à Saint-Domingue pour y fonder une ville, étaient entassés sans précaution dans des lieux infects et marécageux. Il se hâta de mettre à leur tête un homme intelligent et énergique, Daniel Lescallier, depuis ordonnateur à la Guyane. Deux ans après, les forêts

et les marécages avaient disparu, et les blancs, au nombre d'environ 4,000, étaient établis dans une ville saine (le Môle-Saint-Nicolas), où chaque famille avait sa maison et ses cultures. Un peu plus tard, dans la même île, la garnison blanche fut employée à construire le fort du Port-au-Prince, et à tracer une route de 50 lieues marines à travers des marais, ou en perçant des montagnes. « Il a péri bien des soldats, vous le croyez? dit, dans une pièce officielle, M. de Barbé-Marbois. Détrompez-vous; il n'en est mort qu'un seul, oui, un seul, et encore est-ce l'éclat d'une mine qui l'a tué. » A la Guyane, dont le climat est beaucoup plus favorable à la garnison que celui des Antilles (1), les soldats conservent également bien leur santé, en fournissant plus de travail. « Voici un fait, dit M. Dumonteil, auquel nous n'aurions pu ajouter foi, s'il ne s'était passé sous nos yeux. Quinze soldats du bataillon de Guyane ont passé un marché pour extraire les roches nécessaires à la construction du palais de justice. La savane était leur seul atelier. Là, exposés aux plus fortes chaleurs, ils travaillaient avec une activité inconcevable.... Ils ont ainsi porté chacun leur gain journalier à plus de 18 francs, et ont donné à eux seuls plus d'ouvrage que n'en auraient fait pendant le même temps (plus de six mois) 60 bons nègres.... Nous n'avons pas appris qu'aucun d'eux eût été indisposé. » Tout récemment, un autre officier, M. Laboria, a employé des blancs à l'exploitation de 20,000 mètres cubes de roches et aux plus rudes travaux de terrassemens. Le travail commençait à six heures du matin et finissait à quatre heures du soir, c'est-à-dire qu'il embrassait les heures les plus dangereuses. « Je n'ai pas perdu un seul des hommes employés à tailler la roche, dit M. Laboria, tandis que j'en ai perdu quatre dans un fort détaché, où les soldats restaient oisifs.... Une compagnie de 100 nègres yolofs fut ajoutée aux travailleurs blancs; ceux-ci faisaient le double de la besogne des nègres, qui cependant étaient tous des hommes d'élite. » Enfin, M. Louis Bernard, ancien général d'artillerie, et aujourd'hui propriétaire à la Guyane, déclare dans une publication récente que trois laboureurs originaires du midi travaillent sur ses terres sans le moindre inconvénient pour leur santé, et que ces hommes font chaque jour, au moyen de la charrue, autant de besogne que 35 nègres labourant à la main.

Nous tenions à prouver que l'emploi des Européens sous la zone

(1) D'après un relevé qui embrasse vingt années (1818-38), la mortalité dans la garnison blanche est aux Antilles de 1 sur 10, et à Cayenne de 1 sur 31 seulement. Un poste de Français établi en 1836 sur un îlot du lac Mapa ne perdit pas un seul homme pendant neuf mois.

torride n'est pas physiquement impossible. Qu'on énumère les expéditions malheureuses, qu'on cite la récente déroute de la compagnie belge du Guatemala; il n'y a pas lieu pour cela de désespérer. Une colonisation est une bataille livrée contre la nature : on la gagne ou on la perd, selon l'habileté du chef et l'énergie des soldats; une défaite ne prouve pas que la victoire soit impossible; où l'un a échoué, l'autre réussit. Quarante mille Européens, poussés par le vertige que Law avait communiqué à son époque, coururent follement au-devant de la mort dans la vallée du Mississipi. Dans ces mêmes déserts s'épanouissent aujourd'hui dix des états les plus florissans et les plus peuplés de l'Union américaine. Citons un exemple plus récent et plus direct. Après l'émancipation anglaise, les planteurs appelèrent des ouvriers de tous les pays, et notamment des mercenaires indiens, connus sous le nom de *coolies*. Traités d'abord avec une dureté peu intelligente, ces hommes de race timide et passive succombèrent à la fatigue et au désespoir; leur acclimatement fut déclaré impossible, et les magistrats anglais suspendirent leur introduction. La défense ayant été levée plus tard, les planteurs daignèrent traiter avec équité et douceur des hommes nécessaires à leur fortune; dès-lors, on a obtenu des coolies de si bons services que leur aptitude aux cultures coloniales n'est plus mise en doute, et qu'on songe dans les Antilles à organiser leur immigration sur une grande échelle.

Mieux vaudrait à coup sûr qu'on utilisât les bras inactifs de l'Europe. Nous remarquons à ce sujet, chez M. J. Lechevalier, beaucoup de hardiesse tempérée par une rare prévoyance. « Défricher un coin de terre, dit-il, au milieu d'une vaste plaine inondée ou couverte de bois, pour y placer quelques familles de cultivateurs, ce n'est pas assainir le pays, c'est au contraire préparer aux colons une place pour y respirer en plus grande quantité les miasmes et les exhalaisons méphitiques. » Ce passage est la critique de presque toutes les entreprises précédentes. M. Lechevalier ne comprend les colonisations qu'avec le secours d'un puissant capital et l'appui moral du gouvernement. C'est presque toujours le souffle du hasard qui pousse les hommes d'une contrée à l'autre. L'émigration, scientifiquement combinée et régulièrement conduite, est peut-être sans exemple. On transporte machinalement sous un ciel nouveau les routines du climat où on est né. Qu'on observe le régime hygiénique de nos pays, et on reconnaîtra que nos habitations, nos vêtemens, notre nourriture, nos usages, sont ordinairement combinés pour réagir contre le froid. Pourquoi sous l'équateur ne se mettrait-on pas en frais d'ima-

gination contre la chaleur? Ainsi, dans le problème qui nous occupe, celui du travail européen, les plus simples inventions pourraient écarter jusqu'à l'apparence du danger. Des vêtemens propres à empêcher la répercussion de la sueur, des tissus légers comme ceux des Chinois qui préservent de la chaleur et de l'humidité, un large chapeau ombrageant le corps sans échauffer la tête, seraient très salutaires. On a déjà eu l'idée de faire avec des lianes entrelacées des tissus de feuillages, des espèces de toiles qui pourraient être étendues avec des perches au-dessus des plantations, de manière à ce que le laboureur transportât, pour ainsi dire, l'ombre avec lui. Si plus tard la vapeur facilite la locomotion, on fera en sorte que les défricheurs ne passent plus la nuit sur le sol qu'ils auront fouillé pendant le jour (1). Au surplus, si la compagnie de la Guyane française renouvelle un essai de colonisation européenne, jamais l'expérience n'aura été tentée en des circonstances aussi favorables. Les colons seront recrutés par le comité siégeant à Paris, non pas parmi les gens sans aveu et sans ressources, mais au moyen d'un appel fait aux familles laborieuses, munies déjà d'un petit capital. Les établissemens auront lieu par village, lorsqu'un emplacement aura été convenablement préparé. Au lieu d'être lâchés dans un désert, comme un troupeau sans maître, les nouveau-venus entreront dans les cadres d'une société unie d'intérêts, où ils trouveront, avec l'appui du pouvoir, les conseils et la bienveillance des colons associés. Nous le répétons, la colonisation blanche n'est pas nécessaire au succès de l'entreprise; elle n'en est que l'accessoire. Si pourtant des espérances qu'il est permis de concevoir devaient se réaliser, si le génie européen triomphait une bonne fois de l'inertie et de la routine, quel avenir pour les contrées équatoriales! Quelle fortune pour la France qu'un domaine comme la Guyane! Les destinées qu'on entrevoit alors pour cette colonie sont si brillantes qu'on n'ose pas y croire; on se défend de l'enthousiasme comme d'une trompeuse illusion.

Pour résumer nos impressions sur l'ensemble de l'entreprise, nous ajouterons qu'elle nous semble offrir des gages à tous les intérêts, au

(1) Nous avons remarqué un chapitre spécial sur l'acclimatement des Européens dans un livre intitulé : *Du Climat et des Maladies du Brésil*, par M. Sigaud, médecin français attaché à l'empereur du Brésil. La place nous a manqué pour les emprunts que nous aurions voulu faire à cet excellent travail, et nous le regrettons d'autant plus, que, publié depuis un an à peine, il est déjà épuisé.

trésor public comme aux capitalistes, à la métropole comme à la colonie, aux maîtres comme aux esclaves. Au prix d'une garantie éventuelle qui probablement ne sera pas invoquée, le gouvernement peut espérer une forte remise sur la vente des terrains qui sont aujourd'hui une valeur morte, une part dans les bénéfices de l'opération au-delà d'un certain dividende, une augmentation notable d'impôts par suite du mouvement commercial (1), et enfin, dans le cas où le *procédé français* essayé à la Guyane paraîtrait applicable à nos autres colonies, l'avantage d'opérer l'émancipation sans indemnité.

Dans l'état actuel de nos colonies, la propriété donne de gros revenus, mais ne représente qu'un faible capital, parce qu'elle est à peu indivisible, et qu'elle ne peut être réalisée que très difficilement par défaut de concurrence entre les acheteurs. La conversion des titres de propriété en actions transmissibles aura pour effet de constituer le capital colonial, en lui conférant les priviléges dont jouit en Europe la propriété foncière, revenu assuré, réalisation facile. La liquidation des biens hypothéqués, effroi de nos colonies, s'opérera comme par enchantemennt par le partage équitable des nouveaux titres entre les ayant-droit. Aux propriétaires gravement obérés restera la ressource de trouver dans les cadres de la compagnie l'emploi de leur activité et de leur expérience.

En ce qui concerne l'organisation du travail, nous pensons que jamais contrat plus avantageux n'a été offert à la classe ouvrière. L'association de la terre, de l'argent, de l'intelligence et du travail, rêve impossible dans nos vieilles sociétés, où les professions sont trop diverses, les intérêts trop enchevêtrés, les profits trop minimes, semble réalisable dans une colonie dont les industries sont peu variées et les ressources assez abondantes pour satisfaire tout le monde. Une cupidité aveugle et coupable voudrait créer dans les plus riches contrées du globe ce prolétariat qui n'est qu'un esclavage déguisé. L'Europe doit y mettre empêchement; il y va de son honneur et de son profit. Belle ressource pour le commerce que ces *coolies* qui vivent de rien! Par religion et par économie, l'Indien repousse tout ce que lui offre l'Européen. Un poisson qu'il a pêché, un peu de riz qu'il a récolté, lui suffisent; il fabrique lui-même ses vêtemens et ses ustensiles de ménage;

(1) La Guyane coûte aujourd'hui environ 400,000 fr. de plus qu'elle ne rapporte, même en déduisant les 850,000 fr. perçus en France sur ses produits. La Guyane anglaise rapporte au trésor de la Grande-Bretagne plus de 60 millions. Quel contraste!

il entasse pièce à pièce son salaire pour fuir au plus tôt le contact impur des infidèles. Une telle population serait funeste à nos colonies. Il faut sous le ciel généreux des tropiques une industrie vivace qui vende ses produits à bon prix, consomme largement ceux de la métropole, afin d'entretenir un courant d'échange et un mouvement d'idées profitables aux deux mondes.

Il n'est pas nécessaire d'insister sur les chances nouvelles offertes au commerce et à la marine par l'exploitation en grand d'un pays comme la Guyane; aux sympathies qui se sont manifestées dans la haute banque et le haut négoce, on peut croire que nos capitalistes tiennent à honneur de constituer une société maritime comme celles qui occupent une si grande place dans l'histoire de la Hollande et de l'Angleterre.

Notre pays éprouve un besoin d'expansion qui est un signe de force, mais qui a ses dangers pour l'avenir. Toutes les carrières, tous les comptoirs sont encombrés; on y étouffe, on s'y dévore. Puisqu'on a pour système d'exciter les appétits matériels, il est prudent de leur préparer une nouvelle pâture. La spéculation terre à terre ne suffit pas à un grand peuple; il s'y trouve des natures aventureuses auxquelles il faut un horizon large et chaudement coloré, des aspects nouveaux, des rêves de fortune et de gloire, de l'imprévu, de l'idéal. Voilà ce qu'offre précisément le programme des colons de la Guyane, et on peut lui appliquer ce mot heureux de l'un de nos hommes d'état : « La colonisation, c'est la poésie de la paix. »

A. COCHUT.

LES BRETONS

POÈME DE M. BRIZEUX.

Voici, grace aux muses, une œuvre conçue dans le pur sentiment de l'art, une œuvre pleine de dextérité technique et d'élégance naturelle, de délicatesse et de fermeté. Voici, chose aujourd'hui peu commune, un écrivain qui tient ses promesses, une vocation réelle et vivace qui grandit et mûrit, et dont les fruits valent les fleurs. Au milieu de la triste décadence où la dépravation du goût public entraîne notre littérature de plus en plus fourvoyée, sous le poids de cette atmosphère de bazars et de commandite qui étouffe et étiole tant et de si fraîches espérances, en face de tant de lyres faussées, désaccordées ou muettes, il y a plaisir à rencontrer un talent sain et dispos, dont rien n'entrave la croissance ou ne fait dévier la marche, un poète heureux de n'être que poète, assez fort dans sa délicate nature pour se refuser à la fois au découragement et à l'orgie, et pour repousser d'un égal dédain le lieu commun qui tue la pensée et l'exagération qui la rapetisse.

Tous les lecteurs de la *Revue des Deux Mondes* connaissent l'heureux début de M. Brizeux, *Marie*, légère création demi-celtique et demi-grecque, abeille de l'Hymette égarée parmi les genêts de la Bretagne. Un juge beaucoup plus expert et plus compétent que je ne puis l'être a analysé (on s'en souvient) les subtils et exquis par-

fums de cette modeste fleur des prairies de l'Ellé (1). Je n'ai à ajouter qu'une remarque oubliée par le critique-poète; je veux parler des étroites affinités de forme et de rhythme qui rattachent *Marie* aux *Consolations*. M. Brizeux, en effet, a reçu de l'auteur de ce recueil et de *Joseph Delorme* le vers net et souple, nerveux et délié, qui accuse avec relief et franchise les mille détails de la vie réelle qu'on était jusque-là dans l'habitude de taire ou de farder. Sans ce vers à la fois pittoresque et familier, ni *Marie*, ni les *Bretons*, ni même quelques parties de *Jocelyn*, n'étaient faisables. A la fin du dernier siècle, une réforme analogue fut tentée dans la poésie anglaise par quelques écrivains qui forment ce qu'on appelle, de l'autre côté du détroit, l'*école des lacs*. George Crabbe, en particulier (leur précurseur de quelques années), s'est proposé dans *le Village* et dans *le Bourg*, de débarrasser la poésie dite pastorale et descriptive de ses ornemens de convention. Prenant le contre-pied de la manière fleurie de Thomson, Crabbe résolut de peindre au vif la nature et l'homme, principalement la nature agreste et triste qu'il avait sous les yeux, et l'homme des classes pauvres et souffrantes qu'il consolait comme pasteur, et il rendit ses modèles avec une vérité d'aspect, de langage et de sentiment, qui n'avait pas eu d'exemple jusque-là dans l'art moderne, si ce n'est peut-être, mais avec exagération, dans les mendians de Murillo. Or, ce que Crabbe et quelques écrivains de l'école des lacs ont réalisé dans la poésie britannique, l'auteur de *Joseph Delorme* et des *Consolations* l'a introduit le premier dans la nôtre, sans imitation des *lakistes*, de son point de vue personnel et avec l'empreinte propre de son talent. Il a été suivi par plusieurs dans cette voie nouvelle ou plutôt dans cette reprise du tour naïf, un des plus grands charmes des poètes anciens et surtout des poètes grecs. M. Brizeux tient à ce groupe, d'abord par un amour commun du vrai, puis plus directement par l'emploi de certains procédés de versification et de rhythme; il s'en distingue par la recherche d'un idéal à lui d'une pureté un peu sauvage, et surtout par le soin de renfermer exclusivement ses inspirations et ses peintures dans l'horizon de sa Bretagne.

Nous savions que M. Brizeux avait depuis long-temps sur le chevalet un poème des *Bretons*, suprême effort et pensée constante de l'écrivain patriote. Aujourd'hui, l'œuvre terminée est sous nos yeux, et le premier examen lui est très favorable. On remarque tout d'abord

(1) Voy. *Revue des Deux Mondes*, Ire série, 1831, t. IV, p. 595, et IVe série, numéro du 1er septembre 1841.

dans *les Bretons* les qualités qui ont rendu populaire le poëme de *Marie :* pureté du fond et de la forme, composition simple et habile, amours adolescens, paysages variés et calmes. Puis, à ces beautés qui auraient suffi pour une idylle, le poète en a su joindre d'autres d'un ordre différent : plus d'étendue dans les perspectives, plus de vigueur dans les sentimens, une voix plus mâle, en un mot plus de puissance et plus de souffle. Le sujet (je ne m'occupe pas encore de la petite fable qui circule autour du poème et l'entoure moins comme un vêtement que comme une écharpe), le sujet véritable, dis-je, rappelle celui des *Géorgiques*, moins les préceptes. Le poète s'est proposé de peindre les campagnes bretonnes, ciel et sites, animaux et hommes. Ce qui le préoccupe par-dessus tout, et avec raison, c'est de présenter le tableau complet de l'existence rude, patiente, religieuse, du paysan breton, depuis sa naissance jusqu'à sa mort, en le montrant sous tous les aspects et dans toutes les conditions qu'il peut prendre, laboureur, tisserand, patron de barque, pêcheur des côtes, conscrit, prêtre même. Si j'ai bien compris le désir de notre poète, il a pour ambition (pour rêve du moins) d'être l'Hésiode des chaumières de la Bretagne. Ce sont, en effet, *les travaux et les jours* de cette contrée pauvre, forte, laborieuse, qu'il entreprend de chanter. Aussi ses modèles ne sont-ils plus exclusivement l'Anthologie, Bion, Moschus et Greuze; il n'effeuille plus ses impressions rapides en chansonnettes de rhythmes capricieux. Il introduit bien encore de temps en temps dans la trame du récit les chants alternatifs dont il a appris l'art dans Théocrite; mais ses véritables et constans modèles sont les grands poètes et les grands peintres de l'épopée rustique, Hésiode, Paul Poter et Virgile. C'est de Virgile (le maître aimable qu'il a si gracieusement salué dans *Marie*), c'est de Virgile et surtout des *Géorgiques* qu'il s'inspire le plus souvent. Aussi ne puis-je le mieux louer qu'en disant que, dans plusieurs parties de son poème, dans celles notamment où les animaux sont en scène avec les hommes, il s'élève, sur les traces de ses guides, à toute la hauteur sévère du poème bucolique. On peut en juger par les vers qui suivent :

. . . .
L'été, lorsque du ciel tombe enfin la nuit fraîche,
Les bestiaux, tout le jour retenus dans la crèche,
Vont errer librement : au pied des verts coteaux,
Ils suivent pas à pas les longs détours des eaux,
S'étendent sur les prés, ou dans la vapeur brune
Hennissent bruyamment aux rayons de la lune.

Alors, de sa tanière attiré par leurs voix,
Les yeux en feu, le loup, comme un trait, sort du bois,
Tue un jeune poulain, étrangle une génisse;
Mais avant que sur eux l'animal ne bondisse,
Souvent tout le troupeau se rassemble, et les bœufs,
Les cornes en avant, se placent devant eux.
Le loup rôde à l'entour, ouvrant sa gueule ardente,
Et hurlant, il se jette à leur gorge pendante;
Mais il voit de partout les fronts noirs se baisser
Et des cornes toujours prêtes à le percer.
Enfin, lâchant sa proie, il fuit, lorsqu'une balle
L'atteint, et les bergers, en marche triomphale,
De hameaux en hameaux promènent son corps mort;
Tel le loup qu'on voyait ce jour-là dans Coat-Lorh.

O landes! ô forêts! pierres sombres et hautes,
Bois qui couvrez nos champs, mers qui battez nos côtes,
Villages où les morts errent avec les vents,
Bretagne! d'où te vient l'amour de tes enfans?
Des villes d'Italie, où j'osai, jeune et svelte,
Parmi ces hommes bruns montrer l'œil bleu d'un Celte;
J'arrivais, plein des feux de leur volcan sacré,
Mûri par leur soleil, de leurs arts enivré;
Mais dès que je sentis, ô ma terre natale,
L'odeur qui des genêts et des landes s'exhale,
Lorsque je vis le flux et reflux de la mer
Et les tristes sapins se balancer dans l'air,
Adieu les orangers, les marbres de Carrare!
Mon instinct l'emporta, je redevins barbare,
Et j'oubliai les noms des antiques héros
Pour chanter les combats des loups et des taureaux!

N'est-ce pas bien là le ton, l'accent, le mouvement de l'épopée bucolique? Dans cette lyrique apostrophe :

O landes! ô forêts! pierres sombres et hautes,
Bois qui couvrez nos champs, mers qui battez nos côtes...

ne croit-on pas entendre comme un écho du *Salve, magna parens frugum*, ou bien encore cet autre cri patriotique : *Di patrii, indigetes...?*

Les bestiaux, les bœufs surtout, jouent, comme il convient, un rôle fort important dans cette odyssée rustique. Les jeux, les travaux, les victoires de ces animaux portent toujours bonheur à notre poète.

Au milieu d'une émeute soulevée devant l'hôtel-de-ville de Quimper par des conscrits un jour de tirage, l'intervention miraculeuse des bœufs réunis sur le Champ-de-Foire fournit à M. Brizeux l'occasion d'un tableau de l'originalité la plus poétique. Après avoir représenté (un peu à la manière flamande) le mouvement du marché de Quimper, le poète arrive au tumulte causé par la résistance des conscrits :

A leur aide accouraient tous les forts des cantons;
C'était un grand combat de soldats à Bretons.
Tous criaient; on eût dit les abois d'une meute.
Le préfet, entendant de loin gronder l'émeute,
Dépêcha des courriers : « Le peuple est soulevé! »
Dirent-ils en rentrant, et bientôt le pavé
Résonnait dans Kemper sous sa nombreuse escorte,
Et bourgeois et marchands barricadaient leur porte.

Pour lors des campagnards le sort était certain,
Si saint Éloi, prié par le bon Corentin,
Saint Éloi n'eût trouvé pour les fils de Cornouaille
D'étranges alliés plus forts que la mitraille.
Des hommes sans croyance ont dit, méchans propos!
Que le bruit du combat effraya les troupeaux,
Ou que des maquignons venus de Normandie,
Race d'humeur sournoise et de gestes hardie,
Avaient jeté dans l'air, par un art odieux,
Une poudre qui rend les bestiaux furieux.
Dieu le sait! Mais les bœufs, les chevaux et les vaches,
Dans le même moment rompirent leurs attaches,
Et tous les fronts cornus et les immenses dos
Bondirent furieux et fous comme les flots,
Renversant les bouviers, lançant contre les bornes
Gendarmes et soldats enfourchés par leurs cornes.
Effroyable mêlée! Ah! vos deux jeunes gens
Désormais, Corentin, bravaient leurs poursuivans;
Vos cloches résonnaient comme un jour de victoire.
Depuis la Terre-au-Duc jusques au Champ-de-Foire,
Sur les quais de l'Odet et sur les quais de Ster,
Ce n'était que fuyards dispersés dans Kemper;
Car derrière eux venaient de grandes voix beuglantes
Et des yeux flamboyans et des cornes sanglantes;
Chez lui le plus hardi rentrait épouvanté :
Les animaux étaient maîtres de la cité.

Dans les scènes purement humaines, on peut bien croire que le

poète ne se montrera ni moins pittoresque ni moins énergique. Je n'en veux pour preuve que le morceau suivant que j'extrais du chant intitulé *les Lutteurs*. On sait que dans les campagnes bretonnes les luttes, comme les danses, sont restées l'accompagnement de toutes les fêtes paroissiales, appelées *pardons*. Après avoir décrit les luttes des adolescens, l'auteur arrive à la lutte principale, à celle qui aura pour prix un bélier noir et qui doit terminer la journée :

Tal-Huarn et Lan-Cador étaient là dans les rangs
Des luttes jusqu'alors témoins indifférens :
On les vit d'un air grave entrer dans la prairie.
C'était des hommes francs, tels qu'en fait leur patrie.
Ils se prirent la main, en ennemis courtois,
Et firent tous les deux un grand signe de croix.

Debout, pied contre pied et tête contre tête,
Comme s'ils attendaient que leur ame fût prête,
Ils restèrent ainsi tellement engagés,
Qu'en deux blocs de granit on les eût dit changés.
Leur front tendu suait et montrait chaque veine;
Leur poitrine avec bruit rejetait leur haleine;
Tout leur corps travaillait, pareil à ces ressorts
Qui semblent pour s'user faire de longs efforts;
Puis, afin d'en finir, sur la terre qui tremble,
L'un par l'autre emportés, ils bondissent ensemble;
Mais, par un nœud de fer l'un à l'autre liés,
Toujours ils retombaient ensemble sur leurs pieds.
Le peuple hors de lui criait; un large espace
S'ouvrait et tour à tour se fermait sur leur trace.
Et moi, poète errant, conduit à ces grands jeux,
Un frisson de plaisir courut dans mes cheveux.
Dans nos vergers bretons, sous nos chênes antiques,
C'était un souvenir des coutumes celtiques :
Déjà si j'aimais bien mon pays, dès ce jour
Je sentis dans mon cœur croître encor mon amour.

Cependant, par degrés, la nuit venait plus sombre,
Et l'on disait : « Assez ! » Alors, perdus dans l'ombre,
Épuisés, haletans, ne pouvant se dompter,
Les deux nobles lutteurs se mirent à chanter.

CADOR.

« Quel homme êtes-vous donc ? Sur un roc solitaire,
Un chêne plus que vous ne tient pas à la terre :

Il plie au vent qui passe, ou tombe avec fracas;
Vous ne pliez jamais, et vous ne rompez pas.
Comme il étouffe un arbre entre ses dures branches,
Vos bras à m'étouffer ainsi pressaient mes hanches;
J'ai pâli. Vos cheveux immenses et confus
Tout entier m'ont couvert de leurs rameaux touffus.
Répondez; de quel nom faut-il que je vous nomme?
Et quel homme êtes-vous, si vous êtes un homme?

TAL-HUARN.

Vous êtes un serpent! j'en ai vu bien des fois
Autour de mon bâton se rouler dans les bois;
Mais si je secouais le bâton, la vipère
Sous la ronce en sifflant regagnait son repaire.
Vous, malgré mes efforts, à mes jambes serré,
De vos nombreux anneaux vous m'avez entouré.
A vous seul sur le pré vous en valez un couple;
Samson n'est qu'un enfant. Votre corps vert et souple
A lié mes deux bras, noué mes deux genoux :
Si vous êtes un homme, ah! quel homme êtes-vous?

. . . .

. . . .

LE MAITRE DE LA LICE.

Je connais son secret et je connais le vôtre :
Gens de cœur, bons chrétiens, vrais Bretons l'un et l'autre,
Capables en un jour de bêcher trois arpens,
Oui, vous êtes tous deux des bœufs et des serpens.
A vous deux le bélier! Restez amis fidèles,
Comme des francs lutteurs vous êtes les modèles.

Cependant, pour atteindre le but qu'il se propose, c'est-à-dire pour retracer la vie champêtre et populaire, telle qu'elle s'accomplit en Bretagne, le poète est forcé de nous promener sur tous les points rians ou sauvages de son pays. Il nous conduit donc des frais vallons de Cornouailles, cette Arcadie de la Bretagne, aux champs de lin du pays de Tréguier, des blanches grèves du pays de Vannes au pied de la cathédrale de Saint-Pol de Léon, du marché populeux de Quimper aux îles brumeuses et presque désertes du Morbihan. Il a besoin d'être tour à tour peintre d'intérieur, de paysage et de marine. Il faut encore qu'il esquisse, chemin faisant, comme Ovide dans les *Fastes*, les usages civils, les croyances et les superstitions des villes et des campagnes, et toutes ces teintes, tous ces détails de costumes et de

mœurs, il faut les fondre, sans disparate et sans monotonie, dans une grande et harmonieuse unité. L'œuvre entière est un tableau composé d'une foule de scènes et de figures, scènes toutes tirées de la vie vulgaire, figures d'hommes tous livrés aux rudes travaux de la mer ou des champs. L'art suprême du poète est de nous représenter ces scènes et ces figures belles de vie et de vérité, comme celles des moissonneurs et des pêcheurs de Théocrite, ou, ce que nos lecteurs comprendront mieux peut-être, belles de lumière et de force, comme celles des *pêcheurs* et des *moissonneurs* de Léopold Robert. Ç'a été là certainement l'idéal qu'il a eu le plus ordinairement devant sa palette. Voyez comme il décrit une des îles du Morbihan :

Une chaîne d'îlots ou de rochers à pic
De Saint-Malo s'étend jusqu'à l'île d'Hœdic,
Iles durant six mois s'enveloppant de brume,
De tourbillons de sable et de flocons d'écume.
Des chênes autrefois les couvrirent, dit-on;
Chaque foyer n'a plus qu'un feu de goémon.
Parfois derrière un mur, où vivait un ermite,
Dont le vent a détruit la cellule bénite,
Derrière un mur, s'élève un figuier pâle et vieux,
Arbre cher aux enfans, seul plaisir de leurs yeux.
La tristesse est partout dans ces îles sauvages,
Mais la paix, la candeur, la foi des premiers âges :
Les champs n'ont point de borne et les seuils point de clé;
Les femmes d'un bras fort y récoltent le blé;
De là sortent aussi sur les vaisseaux de guerre
Les marins de Bretagne, effroi de l'Angleterre.

Lorsqu'à l'île d'Hœdic aborda sans malheurs,
Avec ses étrangers, la barque des pêcheurs,
Le premier qui les vit accourut sur la côte
Disant avec douceur : « Prenez-moi pour votre hôte! »
Un autre, survenant, ajouta : « Demain soir,
A mon feu de varech vous viendrez vous asseoir;
Dans cet îlot pierreux qu'à grand'peine on défriche,
Pour vous garder long-temps aucun n'est assez riche;
Mais chez chacun de nous venez loger un jour,
Et nos trente maisons s'ouvriront tour à tour.
Ainsi, connu de tous en quittant ces rivages,
Vous aurez des amis dans nos trente ménages. »
Puis, pour mieux honorer leur venue en ces lieux,
L'ancien, le chef du bourg, voulut boire avec eux;

Il les mena lui-même à la cave commune.
On servit à chacun sa mesure, rien qu'une :
Ainsi le commandait la règle, et ce qu'on prit
Au mur de la maison par le chef fut inscrit.
. . . .

Puis, à cette peinture d'hospitalité patriarcale succède une scène de piété vraiment originale et touchante :

C'était un samedi. Le lendemain, voilà,
Dès qu'au soleil levant la mer se dévoila,
Que tous les gens d'Hœdic, enfans, hommes et femmes,
Se tenaient sur la grève à regarder les lames.
— « Ah! disaient-ils, la mer est rude, le vent fort,
Et le prêtre chez nous ne viendra pas encor. »
Ensuite, ils reprenaient, d'un air plein de tristesse :
— « Ceux de Houad sont heureux, ils ont toujours la messe! »
Et, sans plus espérer, graves, silencieux,
Sur leur île jumelle ils attachent les yeux.
— « A genoux, dit soudain le chef, voici qu'on hisse
Le pavillon de Dieu, c'est l'heure de l'office. »
Alors vous auriez vu tous ces bruns matelots,
Ces femmes, ces enfans, priant le long des flots;
Mais, comme les pasteurs qui regardaient l'étoile,
Les yeux toujours fixés sur la lointaine voile,
Tout ce que sur l'autel le prêtre accomplissait
Le saint drapeau d'une île à l'autre l'annonçait;
Ingénieux appel! par les yeux entendue
La parole de Dieu traversait l'étendue;
Les îles se parlaient, et comme sur les eaux,
Tous ces pieux marins consultaient leurs signaux.

M. Brizeux ne s'est pas contenté de tracer avec cette perfection un grand nombre de scènes variées. Pour nous conduire sans fatigue à travers tant de spectacles si divers, il a cru devoir s'aider, pour ainsi dire, d'un fil conducteur. Ce fil, qui court au milieu de tous ces épisodes et qui les relie, en quelque sorte, est l'histoire de deux jeunes villageois des environs de Scaer, Loïc et Lilès, avec qui nous avons fait autrefois connaissance en lisant *Marie*. Loïc aime Anna, mais Loïc a étudié au presbytère pour devenir prêtre, et Anna se ferait scrupule de dérober une ame à Dieu. D'une autre part, Lilès est conscrit, et il n'a pas assez de bien pour se racheter. De là quelques incidens (hésitations, absences, rappel) qui forment tout le nœud de cette simple

histoire, bien simple même pour une églogue, et qui l'est trop pour défrayer d'intérêt un poème en vingt-quatre chants. Sans doute il faut savoir un gré infini au poète d'avoir, ici comme dans *Marie*, su éviter l'écueil du romanesque banal : M. Brizeux est demeuré simple et vrai, c'est un éloge qui lui est dû; mais s'abstenir n'est, dans les arts, qu'un mérite négatif et secondaire; la poésie ne vit que de difficultés vaincues, de créations hardies et heureuses. Une ombre de fable, une action sous-entendue plutôt qu'exprimée, a pu suffire une fois à animer une idylle : ce n'est pas assez pour un poème. Après avoir fait preuve de goût, M. Brizeux a-t-il fait preuve d'assez d'invention? La double fable, dont il entrelace d'ailleurs les fils avec adresse, ne me semble avoir d'autre mérite que de fournir un prétexte à des peintures de lieux et de mœurs. Aussi cet ouvrage, malgré quelques parties où éclatent des qualités vraiment épiques, n'est-il, à mon avis, dans son ensemble, qu'une variété plus compréhensive et plus ingénieuse du poème descriptif. A ce point de vue, j'ai peu d'objections à faire à cette manière de rajeunir l'ancien moule descriptif. S'il en était autrement, si l'auteur avait eu une prétention plus haute, s'il avait voulu nous attacher fortement par sa fable, alors nous lui dirions qu'il a commis une faute grave en partageant notre intérêt entre deux histoires; mais M. Brizeux n'a pas visé à l'intérêt narratif, ni même à l'effet épique, tel qu'on l'a entendu jusqu'ici. Il a pris, au contraire, deux couples d'amoureux, précisément pour que nous ne nous intéressions pas trop vivement à un seul, ce qui nous ferait oublier sa Bretagne et son but, qui est beaucoup plus général; en un mot, la petite fable de Loïc et de Lilès est le cadre du tableau, et non pas le tableau lui-même. Cependant deux circonstances sont de nature à jeter un peu de doute sur les intentions du poète, et porteront peut-être quelques lecteurs à se montrer moins indulgens que nous. Ces deux circonstances aggravantes sont d'avoir pris un titre trop fastueux et d'avoir divisé son poème en vingt-quatre chants, double imprudence, qui reporte, malgré qu'on en ait, la pensée sur les chefs-d'œuvre de l'épopée antique, dans lesquels la fable domine toujours si admirablement les peintures accessoires de lieux et de mœurs. Il eût été plus modeste, et en même temps plus habile, de réduire ces vingt-quatre chants si courts à un tout autre nombre moins compromettant, et surtout de se bien garder d'un titre à la fois ambitieux et inexact. En effet, ces mots éclatans : *les Bretons*, sont loin de donner l'idée d'une œuvre presque entièrement bucolique. Vous avez voulu peindre et vous avez peint avec talent la Bretagne agricole

et les Bretons des hameaux et des bords de la mer, les pâtres, les fermiers, les pêcheurs, les mendians, les fileuses. Je vois sous vos pinceaux vivre, respirer, agir la Bretagne villageoise et populaire. C'est à merveille; mais la Bretagne héroïque? mais les Bretons de l'histoire, quelle place occupent-ils dans votre ouvrage? Une bien petite assurément. A peine, ici ou là, quelques vers en l'honneur d'Arthur, à peine un souvenir du combat des Trente et de Beaumanoir, à peine un vers ou deux sur Du Guesclin, ou plutôt sur les doigts pieux qui filèrent sa rançon; aucune mention des Montfort, des Chateaubriand, des Clisson; rien, ou presque rien des grands évènemens, des grandes guerres de la Bretagne. Vous l'avez ainsi voulu; soit! Mais alors pourquoi intituler votre œuvre, réduite à ces proportions restreintes, *les Bretons?* Quand Louis de Camoens intitulait son poème immortel *os Lusiadas* (les Portugais), il ne se proposait pas de rejeter systématiquement dans l'ombre les grandes figures des Pachéco, des Albuquerque et des dom Jean de Castro, pour mettre sur le premier plan les chevriers de l'Alemtejo et les matelots de l'Algarve. Je sais à merveille que toute l'originalité du poème qui nous occupe est justement dans cette interversion des rôles. Je ne demande, certes, pas mieux qu'après l'épopée héroïque on nous donne l'épopée villageoise et populaire : je m'en réjouis même, et j'y applaudis au nom de l'art et de l'esprit moderne; mais je ne voudrais pas qu'en traçant l'épopée des chaumières bretonnes, on affectât une forme et un titre propres à faire supposer qu'on a cru tracer ainsi toute l'épopée de la Bretagne. Lorsque Thomas Gray chanta le *cimetière de campagne* (1), il eut soin, et avec raison, de ne pas réveiller par un titre trop sonore l'écho des tombes de Westminster.

Cela dit, et l'intention du poète bien expliquée et replacée dans ses limites véritables, il n'y a, je le répète, presque que des éloges à donner à l'exécution. Sans exciter un intérêt bien vif, le livre soutient constamment l'attention, grace à la poésie des détails, qui ne fait jamais défaut. J'ai cité des fragmens assez étendus pour qu'on ait pu apprécier le rare mérite de l'écrivain. Il m'aurait fallu transcrire les trois quarts de l'ouvrage, si j'avais voulu mettre sous les yeux des lecteurs tous les morceaux excellens qu'il renferme. Je me contenterai de signaler plus particulièrement *le convoi du fermier*, peinture naïve et achevée, *les pilleurs de côtes*, qui rappellent un des meilleurs morceaux de George Crabbe (2), *le repas et le bal des pauvres*, scène

(1) *Elegy written in a country church-yard.*.
(2) Dans *le Bourg*, lettre Ire.

un peu avinée, dans le goût de Teniers. Je recommande aussi *la rencontre des cinq Bretons*, idée heureuse, qui met aux prises, le verre à la main, dans une auberge, un pâtre de Cornouailles, un marchand de toile de Tréguier, un marin de Vannes et un prêtre de Léon, qui chacun à l'envi, comme des flûtes qui s'appellent, chantent les louanges de leur pays, en présence d'un cinquième interlocuteur qui salue et glorifie, sur un ton plus épique, leur sœur commune, la Bretagne galloise; car, malgré les flots qui séparent les deux rivages, M. Brizeux fait communiquer les deux poésies jumelles, comme les eaux d'Alphée et d'Aréthuse. On le voit, notre poète élargit, autant qu'il lui est possible, les frontières de sa Bretagne; mais il y demeure, et il s'y enferme; il y a emprisonné sa muse, comme une odalisque dans un harem. Cette sorte de poésie patriotique et locale, qui s'implante et se cantonne, pour ainsi dire, entre certaines circonscriptions géographiques, est une dernière protestation de l'esprit de race contre le progrès incessant des nationalités modernes; c'est une résistance à l'invincible courant de l'humanité, une protestation douloureuse de la poésie du passé contre le prosaïsme du présent; c'est un sentiment vrai, religieux, légitime, mais qui a contre soi l'avenir. Depuis cinquante ans, l'Angleterre a produit de mémorables exemples de ces inspirations locales : d'abord les poètes du Cumberland et du Westmoreland, puis Walter Scott, le glorieux barde de l'Écosse, et Thomas Moore, la dernière lyre de l'Irlande, sans compter Burns, à la fois le Béranger et le Jasmin de l'Ayrshire. M. Brizeux, comme ce dernier, écrit dans les deux langues; mais, sans vouloir le moins du monde prêcher l'inconstance au poète armoricain, je ne puis m'empêcher de faire des vœux pour qu'il secoue, dans un avenir prochain, la poussière de sa Bretagne. S'il lui est réservé de grandir encore, ce que j'espère, ce n'est qu'à la condition de renouveler sa palette. Qu'il le sache bien; les grands esprits ne se sont jamais laissés parquer dans un domaine unique et étroit. Les meilleurs parmi ceux que nous venons de citer, Walter Scott et Moore, n'ont-ils pas fait maintes glorieuses échappées hors de leurs frontières? Walter Scott n'a-t-il pas su peindre à merveille (outre l'Angleterre) les cours de France et de Bourgogne dans *Quentin Durward* et la Syrie dans *Ivanhoë?* Thomas Moore n'a-t-il pas fait à la verte Érin de charmantes et nombreuses infidélités pour les péris de l'Orient? Il faut, pour atteindre à une vraie et solide renommée, que la muse de M. Brizeux acquière deux qualités dont elle ne s'est pas encore montrée suffisamment pourvue, la flexibilité et l'invention.

Malgré la pureté soutenue de la langue et le fini des détails, qui sont le véritable mérite de son dernier ouvrage, j'ai pourtant quelques observations grammaticales et quelques remarques techniques à présenter à M. Brizeux. Il me pardonnera la minutie de ces critiques, lui qui sait si bien qu'il n'y a pas de poésie sans la double perfection de la langue et du rhythme : *In tenui labor...* Je commence :

M. Brizeux a employé deux fois cet hémistiche

Les landes embaumaient... (pages 6 et 356)

c'était trop d'une. *Embaumer* pris absolument n'est reçu que dans la conversation. On dit : cette rose embaume; mais on ne l'écrit pas, surtout en vers. — Je lis dans le chant des *Fiançailles :*

Le chien à sa façon *leur entonne* une aubade.

Entonner une aubade ne me paraît pas exact, et *leur entonner* est une expression incorrecte et qui prête à l'équivoque.

Dans le septième chant, le poète cite au nombre des prix offerts aux lutteurs

Une ceinture *en* laine et large de quatre aunes,

et dans le chant des *Réfractaires*, il dit :

La maison est bâtie au bord de la rivière;
Si le toit est *en* paille, elle a des murs *en* pierre.

La correction demandait :

Si le toit est *de* paille, elle a des murs *de* pierre.

Il m'est impossible d'approuver cette locution : *du monde*, pour *une foule considérable :*

C'est aujourd'hui qu'il va *du monde* vers Kemper.

On lit dans le huitième chant (*le Chasse-marée*) :

Plus de batteurs de seigle, ici, plus de faucheurs,
Mais des canots chargés de mousses, de pêcheurs...

Des canots chargés de mousses présentent, au premier coup d'œil, un sens fort différent du véritable. — Dans ce passage :

Bientôt, comme ils causaient entre eux d'Énèz-Eussâ
(L'île d'Ouessant), Liliès plus hardi commença.....

Cette parenthèse explicative, privée de grace et de nombre, serait

mieux placée au bas de la page que dans le texte. — Une vieille campagnarde, affligée des dispositions dernières de son mari, se plaint en ces termes :

> Quoi ! sans me rien laisser, sortir de cette vie !
> Côte à côte avec lui, pourtant, je l'ai suivie
> Pendant plus de vingt ans....

Suivie se rapportant à *cette vie* est une locution impropre et un tour de phrase louche et forcé.

Voici pour la langue; passons à la rime.

On ne trouve dans M. Brizeux que bien peu de rimes faibles ou insuffisantes. Parmi les faibles, je noterai *yeux* rimant avec *bœufs*, *automne* et *none* rimant avec *jaune*, *Anna* avec *déjà* et *voilà;* mais une rime que je regarde comme tout-à-fait vicieuse, c'est celle d'un mot terminé par une voyelle avec un mot finissant par une consonne, comme *cou* et *coup*, au singulier (1). Je regrette que M. Brizeux l'ait employée quatre fois.

On rencontre avec surprise dans *les Bretons* deux ou trois vers dont la mesure est fausse :

> Demandez-le à celle en qui tout est clarté.

Le s'élidant devant une voyelle, il ne reste au vers que onze syllabes. Comment M. Brizeux ne s'est-il pas rappelé ce vers de Voltaire, qui semble être le moule du sien

> Demandez-le à celui qui nous donna la vie ?

Le vers suivant est encore faux :

> A genoux sur la terre, elles y *voient* descendre...

Le mot *voient* et tous les mots de cette forme ne peuvent entrer dans un vers sans le fausser. On ne doit les placer qu'à la fin, pour des raisons métriques que M. Brizeux sait mieux que nous. Il n'y a d'exception que pour les imparfaits de l'indicatif et pour les deux mots *soient* et *aient*. Encore fait-on bien d'user sobrement de cette permission. — Je crois devoir encore marquer d'un *obèle* les expressions suivantes, d'une familiarité puérile. Dans le chant des *Pilleurs de côtes*, on lit :

> Lutte affreuse ! le ciel est *plus noir que de l'encre*.

(1) Ces sortes de rimes au pluriel sont irréprochables.

Et ailleurs :

« A ceux qui n'ont pas vu monter si loin dans l'air
La flèche de Saint-Pol, s'écria la jeune Anne,
Je dirai poliment : Oh ! vous êtes un âne ! »

C'est tomber dans le trivial en cherchant le naïf. — Je conseille à l'auteur de retrancher, à la première occasion, la peinture qu'il fait du mal de mer en deux endroits du huitième chant. Il aurait tort de se croire justifié par ce vers du maître :

Et salsos rident revomentem pectore fluctus.

Virgile est resté, ici comme toujours, dans cette mesure parfaite qui est sa gloire et son génie.

Les tableaux de M. Brizeux sont habituellement d'une si grande exactitude, qu'un peintre pourrait aisément les reproduire. Un seul m'a complètement dérouté et paru impossible. Lors de l'agonie du fermier Hoël, le recteur du bourg se présente pour lui donner l'extrême-onction :

Quand la porte s'ouvrit, la famille en prière
Se leva; le vieux prêtre, à ce morne salut,
Comme pressé d'agir, *monta sur le bahut.*

Je ne puis m'expliquer ce mouvement du prêtre qu'en supposant que les bahuts de Bretagne sont pourvus d'une petite marche sur laquelle le recteur se serait placé pour exhorter le mourant avec plus d'autorité. Si cette conjecture est juste, l'image alors ne serait pas fausse, comme elle en a l'air, mais elle serait incomplètement exprimée.

Un aussi petit nombre de taches, et pour la plupart aussi peu graves, dans un volume de cinq ou six mille vers, attestent les soins assidus du poète, et confirment tous les éloges que nous avons donnés à son habileté et à son talent. Hélas ! ils sont rares aujourd'hui, bien rares ! les ouvrages où les fautes soient assez peu nombreuses pour qu'on les note et qu'on les discute. Depuis quelque temps, on répète sur tous les tons que la critique n'existe plus, qu'elle abdique sa haute mission de surveillance et de conseils; qu'elle se rend complice, par ses *réclames* ou par son silence, de tous les déportemens dont nous sommes témoins. Ces plaintes sont-elles bien justes? Mon Dieu ! ce n'est pas la critique qui fait défaut à l'art; c'est bien plutôt l'art qui fait défaut à la critique. Où sont-elles, je vous prie, les œuvres sérieuses (dramatiques ou poétiques) qui méritaient une discussion délicate ou appro-

fondie, et à qui la discussion ait manqué? Où sont les productions originales qui aient eu besoin d'être expliquées au public pour les lui faire accepter? Assurément nos écrivains à la mode charbonnent leurs faciles et immenses compositions en traits assez prosaïquement intelligibles pour se pouvoir passer de commentaires. La critique, cette muse amoureuse de la beauté, perdra-t-elle son temps à guerroyer sans espoir contre toutes les glorieuses monstruosités qui nous inondent, et à prouver magistralement que Maritorne n'est pas Hélène? Le beau plaisir vraiment, l'agréable occupation que de protester, en Héraclite ou en Jérémie littéraire, contre des engouemens grossiers dont le temps tout seul doit faire justice! Où il n'y a rien pour l'art, la critique a toute raison de s'abstenir; le silence aussi est un jugement. Si l'on objectait que la critique doit être toujours militante et sur la brèche, qu'elle est une sorte de maréchaussée intellectuelle, et qu'en cette qualité elle est tenue de faire incessamment la police; si l'on prétendait que le devoir du critique est, comme celui du louvetier, de s'élancer toujours au plus épais du hallier pour y relancer la bête dans son fort, oh! alors je me permettrais de trouver la tâche du critique un peu rude; mais, en définitive, c'est une affaire d'âge et de goût : on peut être bien tranquille; il y aura toujours de hardis piqueurs, des tirailleurs adroits et alertes, des écoliers en vacance prêts à brûler leur première poudre aux moineaux. *Cet âge est sans pitié!...* J'applaudis de grand cœur à toute chasse innocente; je demande seulement que l'on ne blesse et qu'on n'effarouche ni les cygnes du bassin, ni les fauvettes du bosquet, ni le faisan doré de la volière. Quant à moi, qui n'ai qu'un médiocre penchant pour les récréations carnassières, je comparerais plutôt l'art du critique à celui de l'oiseleur qui tend ses filets pour y attirer de beaux oiseaux, au chant suave, au plumage d'azur et de feu. Je comprends la passion de l'amateur qui veut voir, toucher, entendre, du plus près possible, ces oiseaux merveilleux, et, quand il les a vus et revus, leur rend l'espace et le firmament. C'est là, pour moi, la critique.

CHARLES MAGNIN.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

31 juillet 1845.

La session est close, et le monde politique est dispersé. Nos ministres se reposent de leurs fatigues parlementaires. Une certaine lassitude a gagné tous les esprits. La presse elle-même n'a plus l'ardeur et la vivacité qui la caractérisent. Telle est ordinairement la physionomie des premiers jours qui suivent une session : physionomie souvent trompeuse, car le sommeil de la politique est léger; le moindre choc suffit pour la réveiller et pour ranimer la lutte des partis.

La chambre des pairs a discuté rapidement le budget des dépenses et celui des recettes. Comme toujours, elle s'est résignée à voter des dispositions qu'elle n'approuvait pas. Chaque année, en effet, la discussion tardive des lois de finances et le départ des députés avant la clôture légale de la session mettent la pairie dans la triste nécessité de voter le budget sans examen, car elle craindrait, en le modifiant, d'amener un conflit entre les pouvoirs et une interruption dans les services publics. Tous les ans, la noble chambre réclame contre la situation qui lui est faite; mais ses plaintes ne sont pas écoutées. Il importe cependant que l'on fasse cesser un abus si préjudiciable à sa dignité et à ses droits. Le gouvernement, d'accord avec les chambres, devrait chercher le moyen de rétablir sur ce point l'équilibre constitutionnel, évidemment rompu. C'est l'intérêt du pays que les droits de la chambre des pairs soient respectés. Si la pairie de la révolution de juillet renferme des esprits timides, qui n'ont pas une grande valeur politique, en revanche on y trouve des noms illustres, des capacités éprouvées, de hautes renommées parlementaires, qui agissent puissamment sur l'opinion. C'est du sein de la chambre des pairs qu'est parti, cette année, le signal de cette opposition libérale et conservatrice qui a mis le cabinet du 29 octobre en si grand danger, et a fait naître en lui la résolution salutaire de réparer ses fautes. L'an dernier, c'est dans la chambre des pairs qu'a commencé, avec tant d'éclat et de vigueur, la lutte des défenseurs de la loi contre les envahissemens du clergé et des jésuites. Enfin, si les jésuites sont dissous, si le droit de visite est

aboli, la chambre des pairs, on peut le dire, a le droit de réclamer sa part dans ce double succès, pour avoir fourni au ministère les deux négociateurs habiles qui l'ont si bien servi. De pareils titres, joints à beaucoup d'autres, doivent protéger les prérogatives de la chambre des pairs. Il faut espérer que le pays ne les oubliera pas.

Il était difficile que la négociation de M. Rossi ne devînt pas l'objet d'un débat au Luxembourg; M. le comte de Montalembert, en gardant le silence, eût craint de s'avouer vaincu. Le langage de l'orateur catholique a été violent et amer; il nous a menacés de la colère des évêques; il nous a dit que l'avant-garde catholique était tombée sous le feu de l'ennemi, mais que le corps d'armée restait, décidé à continuer la guerre et à la pousser vigoureusement. Il nous a confessé cependant que les jésuites avaient été un embarras pour la cause de l'opposition catholique : ils avaient le tort d'être impopulaires. On n'est pas fâché maintenant d'en être délivré; on se battra sans eux, et on n'en sera que plus fort. Que diront les jésuites de se voir ainsi congédiés par leurs plus chauds amis, et que diront les vénérables membres du clergé français de se voir ainsi transformés en une faction guerroyante, prête à descendre dans l'arène pour y combattre le gouvernement et les lois ? Est-ce là le langage qui convient aux défenseurs de l'église? Ces quatre-vingts évêques que M. de Montalembert nous représente armés de pied en cap pour soutenir un siége contre les pouvoirs de l'état, ont-ils donc voulu que leur cause fût ainsi défendue? M. Guizot a fait une réponse digne et ferme à ces provocations insensées. Nous ne pouvons croire, du reste, que la majorité du clergé français les approuve. Après le discours de M. de Montalembert, nous avons eu la lettre de M. l'évêque de Langres, qui prétend que tout est vénal en France, hormis le catholicisme; puis nous avons eu la lettre de M. l'évêque de Chartres, document curieux, où il est dit, entre autres choses, que M. Rossi a suivi le mois de Marie dans les églises de Rome, que l'astucieux diplomate a trompé la bonne foi et la candeur du général des jésuites, que le révérend père général de la société ne connaît rien des choses de ce monde, et que M. Cousin est un ennemi de Dieu et de l'humanité. Voilà jusqu'ici à quoi se sont bornées les protestations épiscopales contre la dissolution des jésuites. Elles n'ont rien, comme on voit, de très alarmant.

M. le comte de Montalembert, dont les exagérations pieuses ont excité plus d'un murmure sur les bancs du Luxembourg, a été mieux inspiré en retraçant le tableau des calamités qui affligent les chrétiens d'Orient. Ses paroles ont vivement ému la chambre et ont provoqué de la part de M. le ministre des affaires étrangères des explications dignes d'une attention sérieuse. M. Guizot reconnaît que la situation du Liban est déplorable. La paix récemment conclue ne peut durer. D'un moment à l'autre, la guerre se rallumera et enfantera de nouvelles horreurs. Quelle est la mission de notre gouvernement dans ces douloureuses circonstances? Quelle est la cause du mal, quel est le remède? M. Guizot, comme tout le monde en France, est

persuadé que la chute de l'ancienne administration est la principale cause de l'anarchie qui dévore en ce moment les provinces de la Syrie. Depuis l'expulsion de l'émir Béchir et la substitution d'un système mixte à une administration unique, nationale et chrétienne, aucune force n'a été capable de maintenir l'ordre dans la montagne, et d'apaiser les haines qui divisent les deux races. Il avait été stipulé dans l'origine, et par les soins de la France, qu'au moins le nouveau système garantirait l'indépendance réciproque des Maronites et des Druses, que chacune des deux races serait administrée par ses chefs particuliers, que toutes les mesures seraient prises pour que l'une ne fût pas opprimée par l'autre. Ces conditions n'ont pas été remplies. Le gouvernement turc a de bonnes intentions : l'esprit qui anime le divan est un esprit de civilisation et d'équité; mais il n'en est pas de même dans les provinces de l'empire. Là, et en Syrie plus qu'ailleurs, domine le fanatisme musulman, toujours porté aux excès d'une politique violente et sanguinaire. Au lieu de maintenir la paix entre les Maronites et les Druses, les fonctionnaires turcs ont fomenté la discorde entre les deux races pour les affaiblir l'une par l'autre; au lieu de garantir leur indépendance réciproque, ils ont soutenu les Druses contre les Maronites; ils ont trempé leurs mains dans le sang chrétien. D'un autre côté, le bruit court que les agens de l'Angleterre ne sont pas restés dans les limites d'une intervention impartiale. M. Guizot ne les accuse pas : il est persuadé au contraire que le gouvernement anglais travaille, comme la France, à assurer l'indépendance respective des deux races; mais le témoignage unanime des Français et des étrangers qui habitent la Syrie a signalé le consul anglais de Beyrouth comme le protecteur des Druses et comme le principal instigateur de l'insurrection du Liban.

Le remède, selon M. Guizot, c'est le retour à l'ancien mode d'administration, au système d'une autorité prépondérante et chrétienne. Le gouvernement français parle et agit dans ce sens; mais il rencontre de graves difficultés. Il lui faut ménager l'indépendance de la Porte, dont l'affermissement est nécessaire à l'intérêt de la France; il lui faut lutter contre le cabinet anglais, dont l'opinion, conforme à celle de notre gouvernement sur la nécessité de mettre un terme à l'anarchie sanglante de la Syrie, diffère sur les mesures à prendre pour obtenir ce résultat. Du reste, M. Guizot déclare que sa politique, en Orient, ne sera pas entravée par l'obligation de concerter ses mouvemens avec ceux des autres puissances protectrices de l'empire ottoman. La France, a dit M. le ministre des affaires étrangères, n'est pas enchaînée par la quintuple alliance. Le gouvernement français ne s'est pas lié les mains. Il n'a pas abandonné le droit de protéger à lui seul les chrétiens d'Orient, toutes les fois qu'il le jugerait nécessaire. La France a conservé tous ses anciens priviléges. Quand le gouvernement français se concerte avec les autres puissances, c'est qu'il pense que cela vaut mieux dans l'intérêt des populations qu'il veut secourir. Dès qu'il voudra exercer son protectorat sans consulter personne, il sera libre de le faire. On ne pouvait demander à

M. Guizot une déclaration plus explicite : aussi, son langage a-t-il été remarqué en Angleterre; une interpellation a eu lieu dans la chambre des lords, et le ministère anglais a soutenu, par l'organe de lord Aberdeen, des principes diamétralement contraires à ceux du gouvernement français. Lord Aberdeen n'admet pas que la France puisse agir isolément en Orient, et exercer son protectorat sur les chrétiens de la Syrie. — Je ne veux pas, dit le ministre anglais, examiner la question de savoir si la France a le droit d'exercer un protectorat général sur les chrétiens du Levant; dans tous les cas, sur la question de Syrie, elle doit se soumettre à partager ce protectorat avec nous, attendu qu'elle est liée par des engagemens formels. — Ainsi, lord Aberdeen proteste contre la déclaration de M. Guizot, et refuse à la France le droit d'exercer une action distincte et personnelle dans les affaires d'Orient. On peut s'étonner de voir une contradiction aussi manifeste entre les deux cabinets, et sur un point si grave, dans le moment même où leur accord est proclamé plus hautement que jamais. Le même discours de lord Aberdeen pourrait nous fournir d'autres rapprochemens qui prouveraient combien les deux gouvernemens sont loin de s'entendre sur cette question de la Syrie, combien leurs appréciations et leurs vues sont différentes; mais nous ne voulons pas aujourd'hui pénétrer plus avant dans les mystères de l'entente cordiale. Il nous suffit d'avoir montré que les dernières paroles de M. Guizot sur la question de Syrie ont une signification importante. M. le ministre des affaires étrangères, en déclarant que le rétablissement de l'ancienne administration du Liban est devenu nécessaire, et que la France peut protéger les chrétiens de Syrie sans le concours des puissances, a exprimé une opinion conforme au vœu des chambres. Il a exposé la politique qui convient à la France. En traçant cette politique, il a pris sans doute l'engagement de la suivre; il s'est imposé des devoirs : nous verrons s'il les remplira.

Pour exercer une influence sérieuse en Orient, il faut que la France soit puissante sur mer, et pour que notre marine soit puissante, il nous faut une administration active, éclairée, qui sache utiliser les ressources consacrées par les chambres aux besoins toujours croissans de la flotte. Cette administration vigilante et habile, que réclame l'intérêt de notre puissance navale, l'avons-nous aujourd'hui? Consultez là-dessus l'opinion publique, elle vous répondra qu'elle hésite. Interrogez la chambre des députés, la chambre des pairs, elles vous diront qu'elles éprouvent, malgré elles, un sentiment d'inquiétude et de défiance. Au Luxembourg, le rapporteur de la commission du budget, M. le marquis d'Audiffret, a réclamé de promptes réformes dans l'administration de la marine. M. Charles Dupin et l'amiral Grivel sont venus au secours de M. de Mackau; mais les honorables pairs, habiles à justifier la marine contre des accusations imaginaires, n'ont pas réfuté les reproches sérieux qui lui sont adressés. Personne ne met en doute la probité, l'honneur, le patriotisme de notre administration navale; ce que l'on conteste, c'est son habileté et sa vigilance. On craint l'empire que peuvent exercer sur elle les préventions bureaucratiques, l'influence de la routine, les préjugés de corps.

On signale le dépérissement de la flotte. On critique l'organisation des arsenaux et des ports, la direction des travaux, le système des constructions, l'emploi et la comptabilité du matériel naval, l'absence d'une pensée supérieure capable de gouverner ce vaste ensemble d'après des règles précises et un plan nettement défini. On s'étonne de voir qu'une question si grave, traitée par un prince de France dans un écrit devenu populaire, semble reléguée par le cabinet au rang des questions de second ordre, étrangères à la politique, et abandonnées aux hommes spéciaux. Ce n'est pas ainsi que les grandes questions administratives sont discutées dans le parlement anglais. A Londres, un débat sur l'organisation de la marine et sur le meilleur système à suivre pour favoriser l'accroissement de la flotte serait soutenu par les principaux orateurs du ministère. Au lieu d'y voir une question technique, on y verrait une question générale, dont la solution engagerait l'existence politique du cabinet. Sir Robert Peel prendrait la parole, et réclamerait l'honneur de défendre lui-même l'administration attaquée. Chez nous, au contraire, depuis le temps où ce débat sur la marine a pris une certaine gravité, M. Guizot a toujours gardé le silence sur cet objet, et M. de Mackau a porté tout le poids de la discussion. On dirait que le ministère a voulu dissimuler l'importance de la question en témoignant pour elle une indifférence factice. On sait que ce moyen ne lui a pas réussi. La chambre des députés, poussée à bout, a fini par perdre patience. Pour stimuler le pouvoir, elle a ordonné une enquête administrative sur l'état de la flotte. Cette enquête, dont les résultats seront publiés l'année prochaine, viendra sans doute démontrer à tous les yeux une vérité bien douloureuse pour la France. Ce sera un remède héroïque qui pourra produire plus de mal que de bien; mais ceux qui l'ont rendu nécessaire en supporteront la responsabilité.

Des explications sont venues de l'Algérie sur l'affreux épisode qui a signalé l'expédition du Dahra. Nous ne dirons pas que ces explications ont diminué l'horreur que doit inspirer cette catastrophe. L'exécution des gorges du Dahra sera toujours une page funeste dans nos annales d'Afrique. Cependant il ne faut pas juger de pareils actes avec un emportement aveugle; il faut tenir compte à nos soldats des difficultés inouies qui les entourent, et de la fatalité qui pèse sur les évènemens de la guerre. Partout la guerre est une chose atroce; en Afrique plus qu'ailleurs, la cruauté et la perfidie des indigènes entraînent des représailles terribles. Nous ignorons, dans tous les cas, s'il existe un peuple dont l'histoire, plus pure que la nôtre, soit exempte de ces souvenirs sanglans qui font gémir l'humanité, et devant lesquels la civilisation se voile. Si ce peuple existe, assurément ce n'est pas l'Angleterre. Ce ne sont pas les conquérans de l'Inde et les compatriotes d'Hastings qui pourraient nous opposer la douceur de leurs mœurs, et nous faire rougir par leur exemple. Aussi nous ne pouvons comprendre les accès de fureur philanthropique qui possèdent depuis quinze jours les feuilles anglaises. Avant de donner des leçons d'humanité à nos soldats, les journalistes de Londres auraient dû relire l'histoire des établissemens anglais dans l'Inde. Quant aux écrivains fran-

çais qui reviennent sans cesse sur l'évènement du Dahra, et qui en font l'objet des récriminations les plus violentes contre l'armée d'Afrique, nous admirons le courage et la persévérance qu'ils déploient dans ce triste rôle d'accusateurs publics instruisant le procès de leur patrie. Puisque ce rôle est déjà rempli par les feuilles anglaises, qui s'en acquittent si bien, ne vaudrait-il pas mieux le leur laisser? Qu'on songe au déplorable effet que ces accusations peuvent produire sur le moral d'une armée dont le courage a besoin des excitations de la métropole pour se soutenir. Ayons de l'indulgence ou plutôt de la justice pour cette brave armée qui soutient l'honneur de notre drapeau, qui fait respecter notre gouvernement malgré ses faiblesses, et qui entoure d'un rayon de gloire les fleurons de notre couronne pacifique. Lorsque les dernières nouvelles d'Algérie nous apprennent la rentrée d'Abd-el-Kader dans le Maroc et les préparatifs d'une expédition contre les Kabyles, le moment serait mal choisi pour continuer l'enquête sur la déplorable affaire du Dahra; il serait plus généreux et plus utile de réveiller le souvenir de la bataille d'Isly.

On parle encore des élections. Les bruits les plus contradictoires circulent toujours sur ce sujet. Bien des gens supposent que le ministère, enhardi par deux succès diplomatiques, voudra tenter la fortune électorale, dans l'espoir de trouver au scrutin une majorité forte et dévouée. Cependant, l'opinion générale est que les élections n'auront pas lieu, soit qu'une volonté auguste ait jugé plus convenable de les ajourner à l'année prochaine ou à deux ans, soit qu'en réalité le ministère n'ait pas cette confiance qu'on lui suppose, et que le jugement électoral lui inspire encore quelque crainte. En effet, si nous sommes bien informés, les rapports que le ministère reçoit en ce moment sur les dispositions des colléges n'ont pas répondu à ses espérances. — Sur beaucoup de points, la situation morale du pays ne s'est pas modifiée. Les négociations de M. Rossi et de M. de Broglie, considérées comme une victoire due à la fermeté persévérante de l'opposition modérée, et comme un démenti donné par le succès à la politique antérieure du ministère, n'ont pas créé à ce dernier de nouveaux partisans; ses adversaires ne sont pas désarmés; ils conservent leurs préventions et leurs défiances. — Quoi qu'il en soit, les partis se préparent, comme si la lutte devait avoir lieu. Deux comités de l'opposition ont publié leurs circulaires aux électeurs. Celle du centre gauche est remarquable par la modération du langage et des principes. D'un autre côté, les journaux du cabinet lui prodiguent des éloges qu'il faut avoir la patience de lire, si l'on veut savoir jusqu'où peuvent aller les excès de l'enthousiasme ministériel. — On parle des humiliations et des défaites du ministère! mais il n'a jamais été battu; il a marché de triomphes en triomphes; sa politique a toujours réussi; au dehors, toutes ses entreprises, toutes ses négociations ont été couronnées de succès; au dedans, tous ses projets de loi ont passé; la majorité, confiante et soumise, a toujours reconnu son ascendant; elle a toujours suivi, sans hésiter, la voie qu'il lui traçait. Le ministère du 29 octobre a terrassé l'opposition; il a triomphé par

la force du caractère; il a fondé en France la monarchie constitutionnelle! — Telles sont les apologies que des gens qui se disent sérieux ne craignent pas de publier le lendemain de la clôture d'une session pendant laquelle le ministère a failli plus d'une fois tomber devant la chambre! C'est le cas de dire comme M. Guizot : On croit rêver.

Entre les exagérations naïves de l'optimisme ministériel et la rigueur d'une opposition qui condamnerait aujourd'hui le ministère sur tous les points de sa politique, il y a, nous le croyons, un sage milieu à tenir. Les derniers actes diplomatiques du cabinet méritent l'approbation de tous les gens sensés. Il est d'autant plus facile à l'opposition modérée de les sanctionner par son suffrage, qu'elle-même les a conseillés, et qu'ils sont comme un hommage rendu à la sagesse de ses principes. Du reste, bien des griefs subsistent contre le cabinet du 29 octobre, et il aura beaucoup à faire avant de pouvoir rallier autour de lui toutes les nuances du parti conservateur. L'opposition modérée a donc toujours la même tâche à remplir. Elle n'a rien à rétracter, rien à désavouer. La ligne qu'elle s'est tracée, le langage qu'elle a tenu, les alliances qu'elle a contractées sans aliéner son indépendance, tout cela n'a pas été inutile. Sans cette pression salutaire exercée sur le cabinet, la politique instinctive du 29 octobre aurait peut-être triomphé. Elle n'aurait pas senti la nécessité de se modifier, de se corriger et de se contredire elle-même. Elle aurait suivi librement ses inspirations. Puisque la lutte contre certaines tendances du cabinet a déjà produit de bons résultats, il faut la continuer. Puisque le ministère du 29 octobre a eu le bon esprit de ne pas s'opiniâtrer dans ses idées, puisqu'il avoue ses erreurs, puisqu'il transige facilement avec les opinions de ses adversaires, puisqu'il accepte volontiers leur politique, quand c'est le seul moyen pour lui de conserver la majorité, il faut profiter de ces dispositions heureuses, que n'ont pas montrées, malheureusement pour eux, tous les cabinets. Nous faisons chaque jour quelque nouveau progrès dans la manière de comprendre le gouvernement représentatif. Jusqu'ici, depuis quinze ans, un faux point d'honneur, que l'on appelait de la dignité et de la franchise, avait poussé tous les ministères à résigner le pouvoir dès que leur politique était vaincue; les ministres du 29 octobre ont supprimé cette folle coutume. Leurs dissentimens avec la majorité sur le droit de visite, sur la dotation, sur le banc des évêques, sur les ministres d'état, et sur vingt autres objets, ne les ont pas empêchés de conserver leur poste; seulement, pour y rester, ils se sont empressés, dès qu'il l'a fallu, de sacrifier leurs convictions à celles de la majorité : heureux expédient, qui a supprimé les questions de cabinet. Puisque telle est la nature du ministère, il ne faut pas négliger ce qu'elle a de bon et de profitable. Il faut le surveiller et le contenir, surtout dans sa politique extérieure, car c'est là qu'il est le plus prompt à suivre ses instincts, et c'est aussi de ce côté qu'on a le moins de peine à modifier ses vues, à le ramener, et à obtenir le sacrifice de ses opinions les plus chères. L'affaire du droit de visite en est la preuve.

La question du Texas continue d'attirer les regards de la diplomatie. On

connaîtra bientôt la décision du congrès texien sur l'annexion. Tous les journaux des États-Unis sont unanimes pour déclarer que le parti de l'annexion aura la majorité. Cependant les agens de la France et de l'Angleterre ont offert leurs bons offices pour amener un arrangement entre le Mexique et le Texas, sous la condition que cette république garderait son indépendance. Il est donc avéré aujourd'hui que la France, sur cette question, s'est mise à la suite de l'Angleterre. Qu'arrivera-t-il si l'annexion, comme tout l'indique, est prononcée? La France aura blessé son ancienne alliée maritime, et d'un autre côté, elle ne pourra guère compter sur la reconnaissance de l'Angleterre, que le mécontentement rendra peut-être injuste, et qui élèvera des doutes sur la sincérité d'une coopération si contraire à nos intérêts. Nous croyons que M. Guizot, dans cette grave affaire, n'a pas consulté les vrais intérêts de la France. Le langage indécis de la presse ministérielle sur cette question indiquerait-il que M. le ministre des affaires étrangères éprouve aujourd'hui des regrets tardifs, et qu'il commence à reconnaître qu'il a fait fausse route?

La Suisse semble destinée à devenir, d'un moment à l'autre, le théâtre de complications graves, capables d'embarrasser long-temps la diplomatie et d'agiter l'Europe. L'assassinat de M. Leu, frappé dans son lit, près de sa femme et de ses enfans, est un crime qui remplit d'indignation les honnêtes gens de tous les partis. Les radicaux prétendent que la mort de M. Leu est le résultat d'un suicide ou d'une vengeance privée; malheureusement, tout indique que le chef du parti catholique de Lucerne a été la victime d'un attentat politique, d'une odieuse vengeance, provoquée par l'esprit de parti. Tous les gouvernemens seront unanimes pour flétrir cet abominable crime, inspiré par les passions radicales et par le fanatisme révolutionnaire de la Suisse; mais aussi, d'un autre côté, qui pourrait approuver le langage que tiennent en ce moment les organes du parti catholique? Qui n'est pas saisi d'horreur en entendant les cris de vengeance poussés par le fanatisme religieux? Qu'est-ce donc aujourd'hui que le gouvernement de la Suisse? Quelle est cette société barbare où les partis emploient pour se combattre l'assassinat et la proscription? Où sont donc les hommes modérés, les partisans de l'ordre et des lois, qui seuls, par leur intervention courageuse et éclairée, pourraient mettre fin à cette terrible lutte, et empêcher des représailles sanglantes? Cette situation de la Suisse provoquera en France une triste réflexion. Pendant les premières années de la révolution de juillet, la France exerçait en Suisse une influence sérieuse; elle avait un parti. Aujourd'hui, son influence est à peu près nulle. Notre diplomatie en Suisse est isolée; le nom de la France ne réveille dans la plupart des cantons aucun intérêt, n'excite aucune sympathie, aucune affection particulière. Combien ne doit-on pas regretter cet isolement qui nous condamne à l'impuissance devant les graves désordres dont la Suisse est le théâtre, qui rend nos conseils inutiles, et qui livre à l'intervention étrangère un pays que la France, dans l'intérêt

de son influence politique, ne doit jamais laisser échapper à la sphère de son action!

La situation de la Péninsule est pour le moment fort calme. L'énergique et habile général Concha vient d'en finir avec les *pronunciamientos* et les émeutes de Catalogne. Le projet de voyage de la reine dans les pays vascongades a seul réveillé quelques inquiétudes. On a tant parlé déjà de ce voyage, il a soulevé au sein même du parti modéré de si vives répugnances, et, pour tout dire, de si violens transports de colère, qu'il convient d'insister un instant sur les seules conséquences qu'à notre avis il puisse entraîner. S'il en faut croire les uns, les carlistes n'attendent que l'arrivée de la reine à Saint-Sébastien et à Pampelune pour relever l'étendart de l'insurrection; mais ces craintes chimériques ne seraient-elles pas affectées? On sait bien qu'en Navarre et dans les pays basques, pas plus que dans le reste de l'Espagne, rien n'est prêt, rien ne peut l'être pour un *pronunciamiento;* on sait d'ailleurs que les principaux carlistes ne sont disposés d'aucune façon à compromettre par un vrai coup de tête les négociations qu'ils ont entamées récemment, au sujet du mariage de la reine, avec la fraction absolutiste du parti dominant. Suivant d'autres informations, il faudrait redouter surtout le mécontentement des *fueristes*, l'irritation des Basques, dévoués quand même à l'ancienne organisation politique et civile de leurs provinces. En effet, il y aurait là un grave danger, si les *fueristes* étaient fermement résolus à réclamer par la force ouverte l'accomplissement des promesses qu'on leur a faites après la convention de Bergara. Heureusement on est certain aujourd'hui que jamais leurs dispositions n'ont été plus pacifiques, nous ajouterons même plus favorables à l'unité constitutionnelle du royaume. Les Basques sont loin de renoncer tout-à-fait à leurs priviléges; mais ils sont loin également d'exiger qu'on les rétablisse tels qu'ils subsistaient avant la révolution. Il y a un an déjà, une commission a été chargée de débattre la question au nom du gouvernement central et au nom des provinces vascongades. Parmi les membres dont cette commission se compose, il n'en est pas un qui, à un égal degré, ne mérite et ne possède la confiance du gouvernement et celle des provinces, pas un qui ne soit animé des meilleurs sentimens de conciliation, pas un enfin qui n'ait fait ses preuves de dévouement à la reine. Quelle autre garantie peut-on souhaiter de la modération et du bon vouloir des *fueristes* eux-mêmes? Nous croyons, pour nous, que la monarchie constitutionnelle ne peut que gagner à ce voyage de la reine dans des provinces où, depuis la guerre civile, elle ne s'est point montrée une seule fois. Au fond, comme tous les autres Espagnols, les habitans des pays vascongades connaissent les conditions essentielles du gouvernement représentatif; à quel titre réclameraient-ils de la reine Isabelle le redressement immédiat des torts dont ils croient avoir à se plaindre? à quel titre la reine Isabelle admettrait-elle leurs griefs, et s'engagerait-elle à y faire droit? C'est à Madrid, et non à Saint-Sébastien, que la

question doit se débattre; c'est à Madrid qu'elle doit se trancher. Que la reine Isabelle poursuive donc sa route vers ces provinces, ou que, de Sarragosse, elle retourne directement à Madrid, nous ne voyons point qu'il y ait là un si grand sujet d'alarme.

Nous n'insisterons pas sur le décret par lequel les conseillers de la jeune reine viennent d'abolir la liberté de la presse en Espagne en lui enlevant la garantie du jury. Il est juste de dire que sur un point si délicat le gouvernement de Madrid n'a pas eu la prétention d'établir une situation définitive; la mesure qu'il vient de prendre sera soumise aux cortès, qui se refuseront, sans aucun doute, à la ratifier. Le gouvernement de Madrid s'est donc préparé là un échec inévitable, mais un échec qui ne peut compromettre son existence, car si grande qu'elle soit, la faute qu'il vient de commettre est compensée par la pacification de la Catalogne, par l'institution récente de ce conseil d'état depuis si long-temps promis, enfin par les efforts tentés à cette heure même pour doter la Péninsule de lois civiles et administratives, et d'un nouveau système d'impôts. Il s'en faut de beaucoup, assurément, que l'œuvre de réorganisation entreprise par le cabinet de Madrid soit de tout point irréprochable, et plus d'une fois déjà nous en avons signalé ici même les incontestables défauts. Telle qu'elle a été conçue, pourtant, elle doit, à la longue, concilier en Espagne au ministère Narvaez les sympathies des vrais amis de la paix et de la monarchie constitutionnelle; il n'est pas d'obstacle dont ne puissent triompher les gouvernemens qui persévèrent dans la voie des réformes indispensables.

— L'association douanière allemande est l'un des évènemens les plus considérables de notre temps. M. H. Richelot, qui avait écrit sur cette question deux mémoires récompensés par des sociétés savantes, vient de remanier, de refondre ces mémoires, en les enrichissant d'un grand nombre d'observations nouvelles et de plusieurs chapitres entièrement inédits. Le volume qu'il publie (1) n'est donc point un travail fait à la légère; la variété des aperçus qu'on y rencontre, la richesse des observations et l'abondance des faits ne permettent d'ailleurs aucun doute à cet égard.

M. Richelot remarque avec raison que l'association douanière allemande est un fait nouveau dans le monde. On avait vu la liberté des transactions commerciales étendue à d'immenses territoires, quand ces territoires étaient gouvernés par les mêmes mains; on n'avait pas vu encore ce fait remarquable « d'un certain nombre d'états n'en formant plus qu'un seul par la législation douanière, tout en conservant leur indépendance, ou, en d'autres termes, de l'unité de douanes sans l'unité politique. » C'est ce fait nouveau que l'auteur examine sous toutes ses faces, dans son origine et ses progrès, dans sa constitution actuelle et ses résultats, dans ses relations avec les faits extérieurs et dans ses conséquences futures. Selon M. Richelot, l'idée d'une association douanière était naturellement suggérée à l'Alle-

(1) *L'Association douanière allemande*, 1 vol. in-8°, chez Capelle.

magne, tant par la situation particulière de ses petits états, souvent enclavés les uns dans les autres, que par la nature de leurs relations politiques. Il y avait cependant de grandes difficultés à vaincre dans l'exécution : la politique habile de la Prusse a triomphé de ces difficultés, et depuis qu'un premier succès a couronné ses efforts, l'association n'a fait que s'étendre par de nouvelles accessions. Malgré quelques inconvéniens partiels et peu sensibles, cette association n'a produit en général que de bons effets. Le lien qu'elle a créé entre des états divers, bien qu'il ne soit pas sanctionné par une autorité politique supérieure, paraît à l'auteur si bien cimenté par l'intérêt de tous, qu'il n'hésite pas à le déclarer désormais indestructible.

Comme tous les évènemens qui ont quelque grandeur, et qui exercent une influence sensible sur l'existence des peuples, l'association douanière allemande a fait surgir de l'autre côté du Rhin une théorie nouvelle, théorie d'économie politique, qui semble faite tout exprès pour seconder l'association, et qui en résume l'esprit. Peut-être M. Richelot a-t-il attaché aux principes de cette nouvelle école allemande, dont M. List est le principal représentant, une importance trop grande. Nous lui reprocherions surtout d'avoir immolé aux pieds de M. List, dont les doctrines n'ont pas encore reçu, tant s'en faut, la consécration du temps, les économistes français et anglais, Adam Smith, J.-B. Say, ainsi que tous les écrivains de leur école, jusques et y compris M. Rossi. L'exposé et la défense de la doctrine de M. List ne forment, du reste, dans l'ouvrage de M. Richelot, qu'une digression. C'est pourtant au nom de cette doctrine que l'auteur voudrait voir l'exemple de l'association douanière allemande suivi par d'autres états de l'Europe, bien que dans certaines limites et avec quelques différences dans l'application. A cet égard, nous serions de son avis; seulement, au lieu de voir dans l'établissement d'associations de ce genre le résultat final d'une théorie vraie, nous n'y verrions qu'une amélioration relative de l'état présent.

Bien que nos opinions s'écartent sur bien des points de celles de M. Richelot, nous n'hésitons pas à reconnaître le mérite de son ouvrage. Ce n'est pas seulement le fruit d'une étude consciencieuse, c'est encore l'œuvre d'un esprit sain. Le style en est simple, clair, rapide, et parfaitement approprié au sujet. Les idées, quoique nombreuses et très variées, s'y déroulent toujours sans embarras. Aussi, malgré l'aridité apparente de la matière, on peut lire cet ouvrage sans fatigue et même avec plaisir.

— M. Charles Magnin vient de publier une traduction des drames naïfs et bizarres de l'abbesse Hroswitha, que la vocation dramatique est venue chercher au v[e] siècle dans le silence du cloître. Cette traduction est accompagnée d'une préface et de notes où la critique relève et complète heureusement l'érudition. Nous reviendrons sur cet important travail qui fait passer dans notre langue un des plus curieux monumens de la poésie du moyen-âge.

V. DE MARS.

